ISMĀ'IL HĀMED

CHRONIQUES DE LA MAURITANIE SÉNÉGALAISE

DT 533
.M2 I7
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS

1911

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class DT533
~~DT853~~

Book .M217
~~.M2T7~~

correction: 7/7/2008

ISMAËL HAMET
OFFICIER INTERPRÈTE PRINCIPAL
A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

CHRONIQUES
DE LA
MAURITANIE SÉNÉGALAISE

NACER EDDINE

Texte arabe, Traduction et Notice.

Ouvrage honoré d'une souscription du Gouvernement
de l'Afrique occidentale française.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe
1911

3447
5407

CHRONIQUES

DE LA

MAURITANIE SÉNÉGALAISE

120

NACER EDDINE

ANGERS. — IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

Ismā'īl Hāmid

ISMAËL HAMET
OFFICIER INTERPRÈTE PRINCIPAL
A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

CHRONIQUES
DE LA
MAURITANIE SÉNÉGALAISE

—

NACER EDDINE

—

Texte arabe, Traduction et Notice.

Ouvrage honoré d'une souscription du Gouvernement de l'Afrique occidentale française.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1911

DT533
.M2I7

296703
22

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

On connaît, par les historiens arabes[1], l'extraordinaire odyssée de ces hommes voilés ou Berbères au *litham*, sortis comme l'ouragan des profondeurs du Sahara et qui, dans le cours du XIe siècle, sous le nom d'Almoravides, jetèrent la terreur dans le nord de l'Afrique et en Espagne, par leur aspect farouche, la rudesse inconnue de leurs mœurs et la rapidité foudroyante de leurs succès. Ces guerriers primitifs obéissaient à des chefs dont les qualités majeures, le sens de la guerre et celui de la diplomatie étaient au service de l'idée religieuse austère et étroite, qui les a fait accuser d'anthropomorphisme.

Après qu'ils se furent taillé un vaste empire, des rives du Sénégal jusqu'à Alger, leur Emir, le célèbre Youssef ben Tachfine, que les Musulmans d'Espagne, désunis par leurs querelles et débordés par les princes chrétiens, appelaient à leur secours, médita durant cinq années sur le parti à prendre, et, en 1086, remporta la célèbre victoire

1. Le plus complet et le plus intéressant est Ibn Khaldoun avec son *Histoire des Berbères* traduite par le Baron de Slane. Alger, 1852-1856.

de Zallaca qui lui donnait le gouvernement de l'Espagne.

Mais l'inconstance de la fortune, ou plutôt cette loi qui régit les nations et qui fait, tour à tour, progresser les fractions dont elles sont constituées, devait faire passer la puissance à une autre famille berbère, dont l'heure avait sonné d'entrer en scène. Les Masmouda de l'Atlas, avec l'idée religieuse comme étendard et le nom d'Almohades ou unitaires comme devise, balayèrent les Almoravides, dont les débris restèrent disséminés dans les régions méditerranéennes ou regagnèrent le berceau de la race, au désert extrême, où depuis lors ils vivent à peu près ignorés.

Tandis que les premiers Almoravides commençaient leur mouvement d'expansion vers Sidjilmassa, la moderne Tafilalt, sous la conduite de leurs chefs Aboubekr ben Omar et Abdallah ben Yassine, du côté opposé, d'autres hordes nomades s'avançaient vers l'Occident; c'étaient les Arabes hilaliens que le Calife fatimite El Moëzz lançait sur le Maghreb et auxquels ils allaient se heurter, sous le méridien d'Alger. Arrêté dans son élan, l'élément arabe se fait jour, dès lors, à travers le réseau des nations berbères qui peuplent les plaines et les montagnes du Maghreb occidental, par une lente infiltration. Quelques branches de la famille des Makil, portées par les circonstances sur un sol rappelant presque intégralement la patrie, vont s'implanter jusqu'aux limites extrêmes du désert africain, sur le littoral de l'Atlantique et sur les rives du Sénégal, aux lieux mêmes d'où les Lemtouna Almoravides étaient partis. Mais les guerres de la conquête n'avaient, avec quelques chefs, rejeté du désert que des hordes plus ou moins compactes, et la race Sanhadjienne, vigoureuse et prolifique, avait continué d'étendre ses rameaux, dans cette immense région désertique qu'elle n'a cessé d'occuper depuis des siècles.

Les Lemtouna avaient embrassé l'Islamisme peu après la conquête de l'Espagne par les armées de Tarik et de

Moussa, et l'avaient ensuite imposé à certaines populations noires, provoquant vers le Sud un refoulement de ces populations qui, antérieurement, remontaient assez haut dans le Sahara. L'arrivée des Arabes Makil apporta, dans ce pays déjà tourmenté, un nouvel élément de trouble ; le choc d'intérêts et de nécessités d'ordres très divers, alluma entre les envahisseurs et les premiers occupants, des luttes non encore apaisées. Mais l'extension de l'Islam à une notable partie des peuplades noires avoisinantes, a contribué à rapprocher et à mêler entre elles les trois races en présence, pour constituer les populations actuelles dites Maures, selon les formes d'une organisation sociale où l'on retrouve toutes les phases de leur histoire, toutes les causes de leurs conflits et toutes les nécessités du milieu qu'elles ont subies.

Telle est l'origine de ces Maures présentant toutes les nuances de coloration de la peau, allant du type caucasique sans mélange, au type nègre pur, et qui, de nos jours, ont fait donner à cette vaste contrée sans nom qu'ils habitent, le nom antique et oublié de Mauritanie.

L'histoire ne connaît qu'imparfaitement ou partiellement les faits et gestes des Berbères Senhadja dans le Sahara occidental ; elle n'a enregistré avec détails que leurs exploits et leur domination hors du désert. Car les écrivains arabes qui ont fait connaître cette partie de l'Afrique, sont peu nombreux et assez éloignés les uns des autres ; enfin, si ceux qui l'ont visitée sont rares, aucun d'eux n'y a vécu, autrement qu'en voyageur lié à une caravane commerciale. C'est Ibn Haukal qui voyagea en Afrique dans le cours du xe siècle et qui donna des notions sur les Berbères d'Aoudaghost et le royaume noir de Ghana. C'est le géographe Abou Obeïd el Bekri de Cordoue, qui écrivait vers l'an 1068 et qui, sans avoir visité le Sahara occidental, avait eu à sa disposition des documents importants provenant des archives du gouvernement ommiade. Il a pu, de la sorte, donner dans son ouvrage

El Massalik oul Mamalik[1] (routes et royaumes), des itinéraires, des descriptions de provinces et de villes et des notices de tribus d'un grand intérêt. Après lui le géographe El Idrissi révéla à l'Europe ce que les Arabes connaissaient de l'Afrique occidentale.

C'est ensuite Ibn Batoutah qui fait de son voyage au Soudan une relation des plus intéressantes, mais assez courte en ce qui concerne les populations et les régions sahariennes. Il lui arrive de rendre compte de son voyage par périodes assez longues ; ainsi il nous mène de Sidjilmassa aux salines de Taghaza, sans rien dire de ce parcours de vingt-cinq journées à travers le pays occupé par les Lemtouna et les Arabes Makil. Au retour, il va de Takedda au Touat sans nous rendre compte des régions traversées, autrement que par de minces détails, comme il l'a fait pour son séjour de sept semaines à Oualata. Semblable aux voyageurs de son temps, il nous donne un récit plus anecdotique que scientifique, dans lequel l'investigateur moderne trouve de graves lacunes.

C'est enfin l'historien Ibn Khaldoun qui entreprit la rédaction de son grand ouvrage en 1374, ouvrage dont la traduction complète du Baron de Slane a été publiée de 1852 à 1856. L'auteur, après avoir étudié les origines des familles berbères, donne une notice sur chacune d'elles, puis raconte l'histoire de celles de ces familles qui ont fondé un empire.

Enfin, en 1510, un autre voyageur arabe, le célèbre El Hassane de Grenade, plus connu sous le nom de Léon l'Africain, effectua son voyage dont il rend compte un peu à la manière d'Ibn Batoutah.

1. Cf. *Description de l'Afrique septentrionale*, par Abou-Obeïd-El Bekri, texte arabe, par le Baron de Slane, Alger, 1857. Voir, pour les voyages de découvertes en Afrique : *Les explorations au Sénégal et dans les contrées voisines, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, de M. J. Ancelle, Paris, Maisonneuve, 1886.

Pour avoir enfin un document écrit dans le pays même, il faut arriver à l'époque où l'explorateur H. Barth[1] découvrit le *Tarikh Essoudane* d'Es Sa'di, dont il donna des extraits intéressants ; mais l'ouvrage n'a été connu en entier que par la traduction de M. O. Houdas publiée en 1900[2].

C'est à ces voyageurs, à ces écrivains, que l'on doit de connaître en partie l'histoire des populations qui ont grandi sur les rives des fleuves de l'Afrique occidentale et y ont atteint un certain degré de civilisation. Or cette histoire s'étend à une partie de la Mauritanie dont les tribus, à différentes époques, ont débordé en Nigritie, au delà du Sénégal et du Niger et y ont exercé une influence décisive.

La plus ancienne capitale du Niger, signalée par le *Tarikh Essoudane* est celle du royaume de Ghana que Barth place entre le Niger et le Sénégal, sur l'emplacement où s'élève actuellement Oualata, et qui fut fondée au IIIe siècle après J.-C. L'Islamisme y pénétra au commencement du VIIe siècle, importé par les Lemtouna qui, dans leurs déserts, détenaient le pouvoir, et ils convertirent le roi Ouardjaba ben Rabis. Il s'y développa au point que Ghana, au dire d'El Bekri, possédait douze mosquées, au commencement du Xe siècle.

Aux Lemtouna succéda alors une autre famille de même race, connue dans l'histoire sous le nom de Zenaga, dont Senhadja n'est qu'une altération due à la prononciation arabe. Au milieu du Xe siècle, ces zenaga possédaient leur importante colonie commerciale d'Aoudaghost décrite

1. *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, trad. Paul Ithier. Paris, Firmin Didot, 1863.

2. Ce savant traducteur a expliqué, dans sa préface, l'erreur du Dr H. Barth, due à ses informateurs indigènes, et qui lui a fait attribuer le *Tarikh Essoudane* à Ahmed Baba connu pour son dictionnaire biographique. V. *Tarikh Es Soudan* de Abderrahman ben Abdallah ben 'Imran ben A'mir Es-Sa'di, trad. O. Houdas. Paris, Leroux, 1900.

par El Bekri et placée par Barth au lieu où se trouve le Ksar El Barka. Leur influence s'étendait du Sahara occidental aux contrées avoisinantes du Soudan et sur une grande partie du Ghanata; dans le cours du xe siècle, vingt-trois rois nègres payaient le tribut à un seul de leurs chefs.

A l'orient de ces régions, sur les rives du Niger moyen, un royaume avec la ville de Koukia pour capitale, avait été fondé au commencement du viie siècle, par la première dynastie des noirs Songhay, celle des *Sa*. Sa puissance grandit et s'étendit, puisqu'au ixe siècle elle bâtit la ville de Gogo qui entretint des relations commerciales avec Ouargla, et que vers le milieu du xe siècle, le chef des Zenaga d'Aoudaghost jugeait convenable d'offrir des présents au roi du Songhay. C'est sans doute la suite de ces relations qui amena le quinzième roi de la dynastie, Sa Kassi, à embrasser l'islamisme. Koukia fut alors abandonnée, et Gogo devint la capitale du royaume. Elle était, d'après El Bekri, composée de deux quartiers, celui du roi et des musulmans et celui des idolâtres.

Le Ghanata subjugua les zenaga après le xe siècle, en tous cas, Aoudaghost vécut sous sa dépendance jusqu'en 1052, époque à laquelle d'autres Zenaga ou Senhadja, les Lemtouna Almoravides, prêchés par Abdallah ben Yassine, s'étant mis en mouvement, s'emparèrent d'Aoudaghost et rangèrent sous leur loi les rois du Ghanata. Quelques années plus tard, poursuivant leurs succès, les Lemtouna s'emparèrent du pays et répandirent l'islamisme jusque dans la Nigritie, au delà des grands fleuves.

Es-Sadi fait remonter vers l'an 1100 la fondation, par des Touareg Imoghcharen, de la ville de Tombouktou, et c'est sans doute la puissance acquise à cette époque par leurs cousins les Lemtouna, qui leur en avait donné les facilités. Mais cette puissance décline vers 1203-1204 sous les attaques des noirs Soussou et Ouakori, à qui ils abandonnent le royaume, et vers 1233, Lemtouna et Messoufa

deviennent tributaires de l'empire de Malli qui s'est élevé sur le Niger supérieur. Ce royaume qui devint le plus puissant, eut pour premier roi musulman Baramindana qui fit le pèlerinage de la Mekke vers 1213. Son successeur Mari-Djata (1235-1260), battit les Soussou maîtres du Ghanata et Mensa-Moussa (1311-1341) s'empara du Songhay et de Tombouctou, rangea sous sa loi tout le pays, y compris le Tagant et l'Adrar. Tombouctou protégée contre les entreprises des Touareg, devint un centre commercial florissant qui ruina Gogo l'ancienne capitale. Pillée et saccagée par les noirs Mossi, elle demeura indépendante pendant sept ans, jusqu'en 1335, époque où Mensa-Soleimane la reprit et la rebâtit.

Un prince songhay, Ali Killoum et son frère, retenus prisonniers à la cour du Malli, réussissent à s'évader et à rentrer dans leur pays où ils fondent la dynastie des Sonni, sans que le Songhay parvienne, cependant, à s'affranchir entièrement du Malli.

Mais, vers le milieu du xve siècle, la puissance de cet empire déclinant, les Messoufa reparaissent et s'emparent de Tombouctou en 1434. En 1464-1465, la dynastie des Sonni, qui avait donné déjà seize rois et qui avait grandi, entre en scène; Sonni Ali appelé le tyran kharedjite, conquiert le Malli, reprend Tombouctou aux Messoufa (1468-1469) et force les rois du Baghena et de Djenné à lui payer tribut.

Sonni Ali mourut vers l'an 1500 et un Songhay nommé Mohammed ben Abou Bekr, s'empara du pouvoir et fonda la dynastie des Askia. Il prit Agades, la capitale de l'Asben, fondée en 1460 par des Berbères du Nord et y implanta un grand nombre de familles songhay. Le dernier des Askia tomba sous les coups du pacha Mahmoud que le sultan marocain Moulay Ahmed avait envoyé contre lui à la tête des *Rouma* (1591-1592). La chronique d'Es Sadi finit en 1640, avec la chute de ces Rouma que les Touareg avaient vaincus. Les Aouelimmiden devenus la tribu domi-

nante sur le Niger moyen, avaient chassé de l'Adrar les Tadmekket de même origine qu'eux, qui s'établirent sur les affluents du Niger, au sud-ouest de Tombouctou. Depuis lors, les Aouelimmiden ont étendu leur puissance sur la rive septentrionale du Niger et ont disputé aux Foulbé le Niger moyen et la ville de Tombouctou.

Pendant cette longue suite d'événements, et surtout dans la période contemporaine, la Mauritanie semble être restée en dehors des grands mouvements ; le pays a été traversé par des armées étrangères, il a subi le contrecoup des grands mouvements de populations déplacées par les conquêtes et en a été certainement influencé. Mais, aux yeux de l'Europe, il reste mystérieux et mal connu, car il a pu, malgré ses divisions intérieures, échapper à la fois à la domination et aux investigations de l'étranger.

En effet, les géographes et les explorateurs européens ont surtout travaillé hors de cette région saharienne privée de grands fleuves; l'étude de l'Afrique centrale et occidentale a d'abord porté sur le Niger, cet autre Nil africain qu'Hérodote faisait couler de l'Est à l'Ouest. On avait cru longtemps que le Niger, le Sénégal et la Gambie ne formaient qu'un seul et même fleuve à plusieurs bras, bien qu'El Idrissi (1099-1164) avait séparé le Niger et le Sénégal. Ce premier point ne fut établi en Europe que dans la mappemonde de Delisle (1675-1626), mais la communication des deux fleuves y figure encore. Ce n'est qu'en 1795 que Mungo-Park reconnut que le Niger, coulant vers l'Est, dans le Soudan central, sortait du versant oriental d'un massif montagneux dont le versant occidental donnait naissance au Sénégal grossi de la Gambie.

Mais le cours du Niger reste mystérieux, malgré que Léon l'Africain qui visita Tombouctou vers 1510, avait dit formellement qu'il se jette dans l'Atlantique. Mungo-Park et le major Laing périrent avant d'avoir pu vérifier l'exactitude de Léon. En 1824-1828, à la suite de son voyage à travers le Soudan, le Sahara et le Maroc, René Caillé con-

firma les découvertes antérieures et fixa la position réelle de Tombouctou. En 1832-1834, les frères Lander découvrent le delta du Niger, et il faut arriver jusqu'à nos jours pour en connaître le cours entier et étudier les populations riveraines.

Toute l'immense région qui s'étend au nord du Sénégal et du Niger, le long de l'Atlantique et jusqu'aux confins marocains, restée en dehors de ces recherches, est demeurée à peu près inexplorée et assez mal connue. Ses habitants, vers le Midi, et surtout les Berbères, ont eu des rapports avec les anciens royaumes de Ghana, d'Aoudaghost et du Malli, et ont été entraînés, dans une certaine mesure, vers les civilisations qui se sont développées aux abords des grands fleuves; tandis qu'au Nord, et particulièrement les Arabes, ils se sont mêlés, autour de Taroudant, à la politique des sultans marocains. Ces dernières relations sont devenues suivies, après l'an 1624, époque à laquelle la ville fut conquise par le sultan Moulay Rachid. Moulay Ismaël la posséda à son tour en 1691, et alors que depuis dix ans déjà il était en relations avec les Arabes Makil : Oudaya Ahl Sous et Maghafra, qui lui fournissaient les éléments d'un *guich* ou corps d'armée. Il avait même pris, chez ces derniers, une épouse qui était la dame Khenatsa, fille de Cheïkh Bekkar El Maghfary, dont il eut un fils qui régna sous le nom de Moulay Abdallah[1].

Tout le centre de cet immense pays est resté en dehors de l'action étrangère; les armées marocaines n'ont fait que le traverser; quant aux voyageurs et explorateurs qui l'ont pénétré ou côtoyé, ils n'ont pas eu les moyens, en raison de la nature du sol et des dispositions hostiles d'une partie des habitants, de le parcourir, de l'étudier, de prendre contact avec les indigènes et d'observer leurs groupe-

1. *Kitab El Istiqça li Akhbar doual El Maghrib el Aqça*, d'Ahmed ben Khaled Ennasry Esselaouy; trad. Eug. Fumey, *Arch. marocaines*, t. I, p. 171.

ments et leurs sociétés, assez pour en rendre compte. Tels sont les Portugais qui explorèrent les côtes et les vallées intérieures de l'Afrique occidentale, de 1440 à 1468, époque à laquelle Sonni Ali leur permit de fonder dans l'Adrar un comptoir qu'ils ne purent occuper plus de deux ans.

De tous les voyageurs de notre époque qui ont parcouru le Sahara occidental ou pays des Maures, René Caillé est celui qui y a fait le plus long séjour, si on tient compte d'un apprentissage de sept mois qu'il fit chez les Brakna, dans le but de faire son éducation arabe « afin de pénétrer plus facilement dans l'intérieur du pays et visiter toutes les parties de cet immense désert, sur lequel on possède à peine quelques renseignements incertains »[1]. On constate cependant, à la lecture de sa relation, que sa préparation fut insuffisante, que l'attitude des habitants, les rigueur du climat et l'obligation de voyager en groupe, ne lui ont pas permis de rayonner, comme il se le promettait. Il lui a manqué ce qui servit si bien le docteur H. Barth : un esprit scientifique d'une haute culture, une grande intelligence des choses et des hommes de l'ensemble du monde musulman et des ressources matérielles non moins précieuses.

Le mérite de R. Caillé reste entier, même en ce qui concerne le Sahara occidental où, malgré de dures privations et des souffrances de toutes sortes, il a gardé son courage, son sang-froid, grâce à quoi son talent d'observateur et sa remarquable mémoire ont continué de le bien servir. Malheureusement, sa transcription des noms de lieux et des noms de personnes ou de groupes de population, est fautive, au point qu'il est très difficile de les identifier. Par contre, il relate une foule d'observations faites au jour le jour, qui sont, à l'heure actuelle, les plus sûrs, sinon les seuls renseignements que l'on possède.

1. *Journal d'un Voyage à Tombouctou et à Jenné pendant les années* 1824-25-26-27 et 28, t. I, p. 46-47. Paris, Imprimerie royale, 1830.

Lorsqu'au cours de ses voyages en Afrique, de 1849 à 1855, le docteur H. Barth découvrit le *Tarikh Essoudane* d'Es-Sadi et en traduisit quelques extraits, il révéla au monde savant l'existence de documents historiques écrits dans le pays même, avec lesquels il serait possible sinon d'écrire l'histoire de l'Afrique centrale, du moins d'en combler quelques lacunes. Plus tard, en 1880, le docteur Lenz[1] pouvait à son tour dire, avec quelque apparence de raison, que les Foulbé cachent soigneusement de nombreux ouvrages historiques qui aideront un jour à éclaircir le problème de leurs origines. Enfin, plus récemment encore, l'explorateur Louis Mizon a cité, comme documents historiques, des ouvrages célèbres dans tout le Soudan, dus au sultan Othmane dan Fodio et à d'autres savants de race peule.

Cependant, nous ne possédons la traduction du *Tarikh Essoudane* que depuis quelques années seulement; et, à part cet important ouvrage, les documents indigènes provenant de l'Afrique centrale sont très rares, tout à fait insignifiants, incomplets ou en très mauvais état, et par suite inutilisables. Ce n'est pas que les recherches soient négligées; il faut, au contraire, louer sans réserve le zèle et l'ardeur que tous, officiers et administrateurs, déploient pour arracher à ce pays les secrets de son passé. Mais ils sont malheureusement, les uns et les autres, le plus souvent, dans l'impossibilité de juger par eux-mêmes de la valeur des documents qu'ils découvrent, ou obligés de s'en remettre à des interprètes de fortune, généralement indigènes et incapables d'apprécier la portée scientifique d'un manuscrit. Tous les efforts des chercheurs portent dès lors sur des documents dont la valeur réelle ne leur est connue qu'à leur retour en Europe. De là une dépense

1. *Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan*, trad. Pierre Lehaucourt. Paris, Hachette, 1886.

exagérée d'efforts inutiles et une source de fréquentes déceptions[1].

Plus heureux que beaucoup d'autres chercheurs, fut M. l'administrateur des colonies Théveniaut, celui-là même qui, étant capitaine, se porta au mois d'avril 1904, sur le puits de Timiaouine, à 150 kilomètres de Timissao, et coopéra avec M. le commandant Laperrine, venu du Sud Algérien, à la jonction des deux pays, par le Sahara. Durant qu'il administrait les Trarza, sur la rive droite du Sénégal, il sut se créer des relations cordiales dans le monde des lettrés musulmans et en obtenir des renseignements et des documents écrits, sur l'histoire du Sahara.

Ils ne forment pas une suite de faits historiques chronologiquement reliés entre eux ; chaque manuscrit, au lieu d'être un ouvrage méthodiquement composé, n'est qu'une agglomération informe, de faits de tous ordres, où les luttes entre la force des armes et la pureté religieuse, tiennent la première place. Comme le disent les auteurs, ils tiennent ce qu'ils rapportent de leurs ancêtres, par tradition orale. C'est de la sorte, en effet, qu'ont été recueillis leurs récits, et ils les ont ensuite ajoutés les uns aux autres, dans un ordre relatif. On en a la preuve en constatant assez souvent qu'un fait est rapporté jusqu'à trois fois, avec des variantes, dans le même manuscrit. Ce manque de suite et l'absence presque complète de dates, si regrettables soient-ils, n'enlèvent pas leur valeur documentaire à ces écrits où il est possible de relever des faits se rapportant à l'ensemble des nombreuses populations sédentaires ou nomades qui occupent le Sahara occidental, qu'elles soient berbères, arabes ou métisses ; détails qui

1. On éviterait ces inconvénients en créant, dans les centres administratifs de l'Afrique centrale et occidentale, un service qui s'occuperait des documents historiques ; et il appartiendrait aux interprètes militaires détachés de la Guerre, de procéder aux recherches historiques, de recueillir les récits de la tradition locale, d'étudier les manuscrits et, au besoin, de les traduire.

intéressent à la fois l'histoire, la géographie, la sociologie et la lexicographie arabo-berbère.

Des événements qui sont rapportés dans nos manuscrits, les plus éloignés paraissent remonter à la fin du XVIe siècle et les plus récents coïncideraient avec la seconde moitié du XVIIe siècle. En effet, la seule date qu'on y voit figurer est celle du combat d'In Titam en 1040 de l'hégire ou 1623 de l'ère chrétienne. A ce combat fut tué un personnage du nom d'Ahmed Ag d'El Mokhtar et nous voyons, d'autre part, que le héros de ces chroniques, le célèbre Nacer Eddine, après qu'il fut élu Imam, visita son tombeau. Enfin, au dire des indigènes, les guerres de Nacer Eddine remontent à 240 ans, soit vers l'année 1668. Il faut donc placer les événements qui font l'objet de nos chroniques, entre les années 1600 et 1670 ; c'est-à-dire, après la chute des Rouma (1591-1592) et alors que les Touareg Aouelimmiden, devenus dominants sur le Niger moyen, chassent les Tadmekket de l'Adrar (1600). C'est-à-dire qu'en ce qui concerne les populations maures, notre chronique se rangerait après celle d'Es-Sadi qui, comme on le sait, s'arrête à l'année 1640.

Les manuscrits rapportés par M. Théveniaut sont les suivants :

1° Une lettre de Cheïkh Sid Mohammed ben Cheïkh Ahmed ben Soleïmane à M. Théveniaut, administrateur des Trarza, exposant, en réponse à une demande de documents historiques, tout ce qui a été écrit dans le pays à ce sujet, et donnant un excellent résumé de ces travaux. L'auteur rend compte des recherches qu'il a faites pour se procurer les documents demandés et les mesures qu'il a prises pour les faire parvenir à destination ;

2° Un opuscule de douze feuillets intitulé *Amr el oualy Nacer Eddine* (Histoire du Saint Nacer Eddine), de Oualid Eddimany. C'est une relation en beaux caractères maghrébins, où sont notés les faits et gestes d'un personnage des Lemtouna, qui se révéla aux siens comme un grand

homme, par son savoir, sa piété, ses vertus et sa faculté de double vue, et qui fut pris par eux comme chef, pour secouer le joug des guerriers sans foi ni loi qui se livraient à des courses déprédatoires et prétendaient les soumettre au tribut. Cette société de *marabouts*, *tolba* ou *zouaïa*, et celle des guerriers, y sont dépeintes sous un jour nouveau, par des faits caractéristiques. La copie est de Cheïkh Saad Bouh ;

3° Un opuscule de six feuillets, en deux exemplaires, plus un résumé intitulé *Chiame Ezzouaïa* (Les caractères des Zouaïa), de Mohammed Saïd El Ieddaly. On y trouve exposée la constitution sociale conforme à l'orthodoxie, que se donnèrent les marabouts Tachomcha, anciens Lemtouna, et l'histoire de leurs conflits avec les guerriers Hassane et autres. On y trouve désignées les cinq familles qui, en se réunissant, furent la souche d'où sont issues les familles de Zouaïa actuelles. L'un de ces exemplaires est une copie due à Cheïkh Saad Bouh, l'autre exemplaire ainsi que le résumé sont de la main de Ould Cheïkh Soleïmane; celui-ci a placé, à la fin de sa copie, un arbre généalogique des Arabes Hassane ben Akil, ancêtres des guerriers et celui de quelques familles berbères zouaïa. Ces deux exemplaires se complètent l'un par l'autre et leur confrontation a été des plus utiles ;

4° Un opuscule de six feuillets intitulé *Kitab El Ançab* (Le livre des généalogies), de Oualid Eddimany, où sont indiquées, en détail, les origines des tribus berbères du Sahara occidental; c'est un véritable arbre généalogique avec çà et là quelques lacunes, mais très curieux, en ce qu'il donne les ascendants masculins et féminins, tant dans la ligne maternelle que dans la ligne paternelle. Ce manuscrit est en deux exemplaires dont la confrontation a été très utile pour rétablir certains faits et pour fixer les noms de lieux et de personnes qui abondent dans le texte. L'un de ces exemplaires se termine par un arbre généalogique des Arabes Hassane ben Akil ;

5° Un ouvrage de Oualid Eddimany en trente-six feuillets, copié par Cheïkh Saad Bouh et intitulé *Khouarik Aouliya Tachomcha* (Les perfections des saints Tachomcha). Ce manuscrit, le plus volumiueux de tous, n'est pas cependant le plus important ni le plus utilisable. En effet, il ne s'occupe que d'un petit nombre de personnages et l'éloge démesuré et par trop pompeux qu'en fait l'auteur est, par surcroît, conçu dans cette forme archaïque et surannée, où la recherche des prouesses de style, des jeux de mots sans fin et des rimes multipliées, prime toute autre préoccupation. C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir en donner la traduction, une seule phrase, sur les trente-six feuillets, méritant d'être citée. C'est, dans l'entrée en matière où l'auteur se présente avec humilité et portant un jugement sur les hommes en général, s'écrie : « Combien ne se rencontre-t-il pas d'ennemis de Dieu dans la Mosquée! Combien ne se rencontre-t-il pas d'amis de Dieu dans l'Église! »;

Et 6° un manuscrit de quatre petits feuillets, fourni sur l'ordre de M. Théveniaut, par Cheïkh Saad Bouh, dans le but de rappeler ses services aux Français. Rédigé dans le style simple d'un compte rendu administratif, cet écrit renferme un certain nombre de faits se rapportant aux dernières explorations du Sahara occidental, et qui méritent de prendre place à la suite de ceux qui font l'objet de nos documents.

L'étude de ces textes a donné lieu à des remarques et à des explications exigeant certains développements, que nous avons classés sous les rubriques : géographie, histoire, sociologie, commerce, industrie et agriculture et enfin lexicographie, gardant pour la fin le texte et la traduction, à titre d'annexes et de pièces justificatives. Obéissant à la nécessité qui s'imposait à nous, d'extraire de ces récits, où le mysticisme et le merveilleux ont la première place, le plus grand nombre de faits concrets, nous avons dû remanier le texte partout où se présentaient deux ou

trois variantes du même récit. En fondant ces variantes, qu'il n'y aurait eu aucun intérêt à donner séparément, nous avons maintenu la plus étendue, en lui incorporant les éléments intéressants que pouvaient lui fournir les deux autres. Nous avons fait de même quand le récit d'un événement avait une étendue différente dans chaque exemplaire d'un manuscrit en double. Ces textes en double nous ont permis, d'autre part, de fixer l'orthographe des noms d'origine berbère ou soudanienne, nouveaux ou mal orthographiés sur les cartes. En cas de divergence dans la vocalisation, nous avons donné la préférence à celle qui se répétait le plus souvent, sous des plumes différentes, ou qui émanait du meilleur copiste, ou qui était plus conforme à l'euphonie. Enfin, nous avons pensé qu'il y avait intérêt à donner un index alphabétique des noms contenus dans les manuscrits, et nous l'avons établi en caractères arabes donnant toutes les variantes d'orthographe et de vocalisation, avec une transcription française.

NOTICE SUR LA MAURITANIE

GÉOGRAPHIE

La Mauritanie ou Sahara occidental est une région comprise entre le 16e et le 28e degrés de latitude nord et le 4e et le 8e degrés de longitude ouest; sa superficie, par conséquent, est supérieure à deux millions de kilomètres carrés. Elle touche, au Nord, aux confins marocains, elle est limitée à l'Ouest par l'Atlantique sur un développement de 1.500 à 2.000 kilomètres de côtes; au Sud, elle est bornée par les vallées des grands fleuves Sénégal et Niger, entre lesquelles elle projette une enclave profonde, appelée en arabe *El Haoudh* ou bas pays, et à l'est, elle s'ouvre sur les vastes solitudes du Sahara central que prolongent celles du Sahara oriental. Elle se trouve parfaitement isolée, par sa position, et remarquablement protégée contre toute ingérance étrangère, par ses défenses naturelles. Son littoral d'un accès difficile a eu, de 1450 à 1470, des établissements portugais qui ne purent s'y maintenir, et c'est sur le banc d'Arguin, l'Agadir des Berbères, que naufragea *La Méduse*, le 2 juillet 1816. La colonie du Sénégal a fondé dans l'île d'Arguin un poste militaire qui commande la baie du Lévrier où se trouve Port-Étienne, et où ont été créées des pêcheries françaises que l'on dit aussi riches que celles des Canaries et pleines d'avenir. Les solitudes du Nord isolent la Mauritanie du Maroc, et les immensités sablonneuses du désert, vers l'Orient, la protègent encore mieux que l'Océan ne peut le faire à l'Occident. Aussi les sultans marocains ne pénétrèrent-ils qu'avec les plus

grandes difficultés jusqu'à Tombouctou; et encore, s'ils réussirent à faire sentir leur influence sur le Niger, ils ne furent jamais les maîtres de la Mauritanie, après la chute des Almoravides.

Seul, le côté sud, confinant aux pays soudaniens se prêtait aux conflits des races, et ce sont les Berbères qui paraissent avoir eu l'initiative du refoulement, car il semble qu'en se portant jusqu'aux grands fleuves, ils soient sortis de leur habitat primitif, pour empiéter sur celui des noirs, puisqu'il est admis, sinon démontré que, dans l'antiquité, le monde noir remontait très avant dans le Sahara. Cela semble, en tous cas, établi de nos jours, par ce fait que certains travaux indispensables à la vie saharienne, comme la culture du palmier, ne peuvent être assurés que par des nègres. Les blancs qui y comptent des générations d'ancêtres, s'ils se sont peu mélangés à la race noire, n'y sont encore que des transplantés[1].

De nature franchement désertique et désolée dans nombre de ses parties, et principalement au Nord et à l'Est, la Mauritanie a, dans sa partie centrale, des régions montagneuses arrosées, où vivent des agglomérations de sédentaires d'importance variable comme l'Adrar, avec Chinguith, Ouadane, Oudjfet, Atar et Kçar Teurchane; le Tagant avec Tichit, Tindigdja et Kçar El Barka; le Tiris, l'Adrar-Soutouf et des centres comme Taodeni, Araouane, Oualata, etc. Ce pays intérieur avec ses montagnes, ses eaux, ses cultures et ses défenses naturelles, constitue le refuge par excellence des habitants du pays qui s'y retranchent, même au cours de leurs luttes intestines.

L'Adrar paraît être le cœur du pays et il est probable que sous les Almoravides, quand la Mauritanie entière obéissait à un pouvoir unique et fort, c'est sur l'Adrar que ce

1. Barth estime qu'au xe siècle, le pays des nègres s'étendait encore, en moyenne, jusqu'au 20e degré de latitude nord; v. t. IV, p. 10, note, *loc. cit.*

pouvoir s'était assis et c'est de là qu'il rayonnait. Chinguith et Ouadane ayant toujours été les centres les plus importants de culture intellectuelle, il est juste de penser que là a dû se constituer la plus forte organisation politique susceptible de gouverner le pays. Malgré la latitude de l'Adrar, le capitaine Vincent[1] a reconnu qu'il devait être compris dans la zone des pays arrosés par les pluies périodiques de l'hivernage; à plus forte raison tout l'immense pays au sud de l'Adrar et celui qui s'étend à l'ouest, jusqu'à l'Atlantique, jouissent-ils des pluies périodiques.

La Mauritanie apparaît donc, sous l'appellation générale et peu précise de Sahara occidental, comme un pays à climats variés et dont le sol, par suite, présente, par certaines de ses parties, de véritables contrastes. Les indigènes sont, par voie de conséquence, pêcheurs sur le littoral, agriculteurs dans les vallées et les oasis et sur les terres arrosées de l'extrême sud, pasteurs sur les étendues couvertes de pâturages, bouviers dans les terres à herbages; ils sont, ailleurs, adonnés à l'industrie des métaux ou à celle des cuirs, à l'exploitation des gommiers et enfin au transit des marchandises entre les pays du Nord, le Soudan et les comptoirs français du Sénégal.

Il est à remarquer que la plupart des noms de lieux que fournissent nos manuscrits, ne figurent pas sur les cartes ou y sont défigurés. Aucune indication précise, à la vérité, ne nous permet de leur assigner la place qu'il convient, mais leur existence étant révélée par nombre d'événements mémorables et leur orthographe fixée par des documents écrits, il devient désormais facile d'en reconnaître la position, par des renseignements indigènes et de compléter la carte. Ces noms désignent surtout des champs de bataille, dont la tradition a gardé le souvenir, des sépultures

1. *Voyage d'exploration dans l'Adrar*, par M. H. Vincent, capitaine d'état-major. *Revue algérienne et coloniale*, 1860, t. III.

d'hommes célèbres assurément visitées par leurs descendants, des lieux de pèlerinage, des cimetières, des puits, des groupes d'habitations fixes, toutes choses qui constituent, pour la connaissance générale des pays, des renseignements de premier ordre. Enfin ces manuscrits nous donnent un grand nombre de dénominations de pleuplades tant fixes que sédentaires et se rattachant aux deux souches, arabe et berbère, qui ne sont pas toutes connues et qui aideront, un jour prochain, à une appréciation approximative de la population.

Nos auteurs divisent le pays en trois régions : *Elguebla* (le sud) qui s'étend jusqu'aux abords des grands fleuves, *Essahel* (le sahel ou rive du fleuve) qui longe les grandes voies d'eau et le Tell, ou région médiane, qui est montagneuse et renferme le Tagant, l'Adrar, le Tiris, etc. Ils réservent le nom de Sahara aux parties franchement désertiques.

HISTOIRE

Un fait capital dans l'histoire de l'Afrique du Nord, c'est le mouvement d'expansion, vers le Sud, de la race blanche, dont l'habitat primitif ne devait guère dépasser la zone que nous appelons hauts-plateaux. La race noire aurait occupé toute la région saharienne, et son refoulement progressif aurait eu lieu principalement d'Est en Ouest. Tous les auteurs anciens, après avoir énuméré les familles libyennes, garamantes et gétules qui peuplaient l'Afrique du Nord, et qui absorbèrent des éléments étrangers pour former la race indigène telle qu'elle était constituée vers l'époque des guerres puniques, disent que derrière tous ces peuples étaient les Éthiopiens.

En effet, Ptolémée place la Gétulie au delà des Mauritanies qui s'étendaient, l'une la Tingitane jusqu'à l'Atlas, l'autre la Césarienne jusqu'à la lisière nord des hauts-plateaux; derrière l'Afrique et la Cyrénaïque, il place la Libye déserte. Quant à la zone intérieure, il la partage entre les Garamantes, à l'Est et les Gétules, à l'Ouest; tout le reste est aux peuples dénommés Mélano-gétules, Éthiopiens rouges et Éthiopiens nigrites, dénominations qui révèlent le métissage sur les confins des deux races.

H. Duveyrier remarque avec raison que dans le Sahara le sang blanc a dominé le sang nègre, partout où la race blanche a retrouvé les conditions du climat originel. Il en trouve la preuve dans ce que les régions basses et humides sont habitées par des noirs et les régions élevées et sèches environnantes, par des blancs. Nous avons constaté ce fait dans l'Oued Saoura où, de plus, les noirs, ceux que Duveyrier classe dans la race sub-éthiopienne ou garamantique, répondent tous à ce portrait qu'il en a fait : « Par leurs traits, ils se rapprochent des Caucasiens; par la coloration de la peau, ce sont des noirs [1] ».

La loi de déplacement qui est la suite de toutes les conquêtes, domine l'histoire de l'Afrique où tant de peuples étrangers sont passés. Il faut donc remonter aux premières conquêtes des régions méditerranéennes, pour trouver l'origine de l'expansion des blancs dans le Sahara, car le désert a été, dans tous les temps, le refuge de ceux qui avaient à se soustraire à la puissance indigène ou étrangère établie dans le nord. Au temps des Grecs de Cyrène, on trouve déjà un refoulement d'Est en Ouest, vers les régions désertiques, des Libyens blancs, et parmi eux des réfugiés juifs, tous fuyant la domination ou la persécution étrangères [2]. Le gouvernement des Carthagi-

1. H. Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, Paris, 1864, p. 288.

2. V. M. A. Le Chatelier, *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, Paris, G. Steinheil, 1899, p. 124-125.

nois porta plus loin encore ce mouvement d'Est en Ouest et accusa, par son occupation complète des côtes, un mouvement du Nord vers le Sud. Ce dernier courant dut s'accentuer à l'époque romaine, sous les princes indigènes, et surtout après la réduction des Mauritanies en provinces romaines.

Le mouvement se poursuivit dans la suite, par les deux voies, mais il dut prendre son caractère définitif et particulièrement important avec l'arrivée des premières armées arabes, et surtout après la chute de l'empire songhay et l'expansion des Peuls dans le Soudan [1].

L'Histoire rapporte que sous Maximien Hercule, en 291, les Quinquegenciens ou montagnards cantonnés entre Saldes et Rusuccurrum (Djurdjura actuel), s'étant soulevés dans leurs montagnes, furent vaincus et transplantés au delà des hauts-plateaux. C'étaient des Berbères Senhadja et ils seraient, dit-on, les ancêtres des Berbères au *litham*, qui sont en effet de la famille senhadjienne.

Les généalogistes berbères assignent aux Senhadja quatre ancêtres : Guezoul, Lamt, Heskoura et Sanhadj, qui furent la souche des nombreuses familles qui, au temps d'Ibn Khaldoun, passaient pour former au moins le tiers de la race berbère, tant ils étaient répandus dans les plaines et les montagnes du Maghreb. Cet historien rapporte, d'après Ibn El Kelbi et Tabari [2], que les généalogistes arabes font descendre les Senhadja et les Ketama de Himyer. Cette opinion est à retenir ; en effet, on connaît la précision des généalogistes arabes et le soin avec lequel ils gardaient les traditions dans le but de distinguer les clients des gentils, les protégés des protecteurs, le droit de protection étant le privilège traditionnel de ceux qui sont issus du fondateur de la tribu. Ils avaient fait des

1. V. à ce sujet les opinions émises par H. Barth, t. I, p. 87, 132 et s. et Duveyrier, *l. c.*, livre III, *passim*.

2. V. *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. I, p. 291 et suiv.

généalogies une science qu'ils emportèrent et conservèrent longtemps encore après que la conquête les eut disséminés dans le monde et éloignés de leur berceau. Enfin ils n'auraient pas, par orgueil national, accordé sans certitude, une origine arabe à des peuplades africaines, de langue berbère.

Quoi qu'il en soit, les annalistes arabes ne savent rien de l'histoire des Senhadja dans l'antiquité, en dehors des probabilités sur leur origine asiatique et sur leur mouvement d'Orient en Occident. Quant aux Senhadja de la seconde race ou *Molethmine*, ils les trouvent, depuis bien des siècles avant l'islamisme, fixés dans le désert où ils forment les tribus Guedala, Lemtouna, Messoufa, Outzila, Targa, Zegaoua et Lamta. Ils sont tous frères des Senhadja, dit Ibn Khaldoun, et habitent entre l'Océan Atlantique et Ghadames.

Au temps d'Abderrahmane, le fondateur de la dynastie ommiade d'Espagne (731-787), le droit au commandement appartenait aux Lemtouna et leur roi était alors Telagaguine. Son successeur Tiloutane soumit des peuplades à qui il imposa le tribut et mourut en 837. Il eut pour successeur Ilettane qui, en mourant (900), laissa le pouvoir à son fils Temime. Mais Temime fut tué en 918-9 par les Cheïkhs Senhadja révoltés et il s'ensuivit un régime anarchique qui dura cent vingt ans. Abou Abdallah ben Tifaout sut alors rallier les partis et obtint le pouvoir qu'il laissa en mourant à son gendre Yahya ben Ibrahim El Guedali. C'est celui-ci qui, en revenant de la Mekke vers l'an 1055, amena au désert Abdallah ben Yassine El Djazouli qui devait fonder la secte des Almoravides. Yahya ben Omar et son frère Abou Bekr, petits-fils de Telagaguine et chefs lemtouniens, furent les compagnons d'Abdallah ben Yassine, dans son *ribat*. Le chef spirituel des Almoravides leur donna Yahya comme général, pour les conduire à la conquête du Maghreb, et quand il mourut, en 1055, son frère Abou Bekr ben Omar lui suc-

céda et remporta de grands succès. Il dut interrompre sa carrière en Maghreb, pour retourner au désert réconcilier les Lemtouna et les Messoufa dont les querelles intestines risquaient de compromettre les premiers triomphes des Almoravides. Il laissa le commandement des armées du nord à son cousin Youcef ben Tachfine[1] et, rangeant sous sa bannière toutes les tribus de *Molethmine* en querelle, il les mena contre les fétichistes du Soudan, à quatre-vingt dix journées au delà du pays des Lemtouna. Abou Bekr mourut dans son pays en 1087, pendant que son cousin poursuivait ses succès[2].

D'après nos manuscrits, les tribus zouaïa actuelles ou tribus de marabouts de la Mauritanie, remonteraient à l'Imam Abou Bekr ben Omar, qui aurait amené leurs ancêtres dans le pays, en même temps qu'il y apportait l'Islam. Cheïkh Mohammed ben Cheïkh Ahmed ben Soleïmane dit qu'il était d'origine hémyarite, ainsi que la plupart de ses guerriers; que d'autres étaient *chérifs*, ou appartenaient à différentes tribus arabes. Il semble peu probable que les Hilaliens aient pu, avant la mort d'Abou Bekr ben Omar, pénétrer en Occident, assez loin pour accompagner ce chef berbère; il est plus juste de penser que les chérifs et autres guerriers arabes qui firent la guerre sainte avec Abou Bekr, descendaient d'ancêtres venus en Afrique lors des premières expéditions et qui s'étaient unis à des familles berbères. Les généraux arabes avaient d'ailleurs pénétré déjà dans les pays nègres, puisqu'Okba franchit les limites du Sous extrême suivi de compagnons ou disciples de compagnons du prophète, dont trois cents devaient périr avec lui, en 682, au combat de Tehouda[3]. Mais encore, plus tard, vers l'an 116 de l'hégire (734), son petit-fils Habib ben Abou Obeïd

1. Il serait plus exact de transcrire تججنت Tadjfint.

2. V. Ibn Khaldoun, t. II, p. 64 et s., *l. c.*

3. *Ibid.*, t. I, p. 286 et s.

ben Okbâ ben Nafi el Fihri, reçut du gouverneur de l'Afrique, le commandement d'une expédition dans le Sous et le Soudan. Il en revint victorieux et chargé de butin consistant en or, argent et captifs des deux sexes. Parmi les prisonniers, se trouvaient, prétend-on, deux femmes esclaves qui n'avaient qu'un seul sein chacune et qu'on appelle *Tarâdjân*, d'une nation que les Berbères nomment Odjan ou Adjaz[1].

Abou Bekr ben Omar est demeuré, au Sahara, une des plus grandes figures parmi les Lemtouna propagateurs de l'Islamisme chez les noirs; il y personnifie l'apostolat musulman, et cela explique assez que l'on fasse remonter jusqu'à son époque l'origine des tribus zouaïa. Il est fort probable que ces tribus se formèrent en effet sous Abou Bekr ben Omar, mais il est plus probable encore que les éléments arabes, dont elles se prévalent, n'ont pénétré aussi loin que postérieurement à cette époque.

Rien n'est moins aisé à démêler que ces faits; il est un point cependant, touchant leur origine, sur lequel les indigènes semblent fondés dans leurs prétentions. En se disant descendants d'Hémyarites, ils s'appuient, en dehors des traditions orales qu'ils peuvent avoir, sur les historiens arabes faisant autorité, et en particulier sur Ibn Khaldoun. Cet auteur, après avoir déclaré erronées les prétentions de tous les généalogistes berbères, à une origine hémyarite, dit : « J'en excepte seulement les Senhadja et les Ketama qui, au dire des généalogistes arabes eux-mêmes, appartiennent à cette nation; opinion qui s'accorde avec la mienne »[2]. D'autre part, la conquête a jeté dans le pays des Arabes de la famille de Makil, que les généalogistes font venir du Yemen. Par suite de leurs alliances avec ces Makil, les Senhadja du Sahara peuvent

1. V. *Conquête de l'Afrique* d'Henri Fournel. Paris, 1875, livre second, p. 224-285. L'auteur rapporte ces détails, d'après Ibn Abd El Hakem, El Belladzori, le Baïan, le Nodjoum et El Kaïrouani.

2. *Histoire des Berbères*, t. I, p. 185.

se considérer comme doublement fondés à se réclamer d'une origine hémyarite.

Le voisinage des pays nègres islamisés et le métissage qui s'en est suivi, expliquent pourquoi des familles de couleur, retournées au type nègre, sont légitimes à se prévaloir d'une origine hémyarite ou chérifienne, par le seul fait qu'elles peuvent compter un ancêtre sanhadjien ou makilien ou chérifien. Il n'y a là rien que de très naturel et dans tous les pays du monde, une alliance féconde avec un homme regardé comme noble, assura toujours une noble origine à tous les individus issus de cette alliance, autant qu'ils se perpétuèrent. A cette différence, cependant, que dans le monde chrétien, l'origine était confirmée par le nom que se transmettaient les mâles seuls, tandis que dans le monde musulman, à l'exemple de Fatma la fille du prophète, la noblesse peut se transmettre, dans la ligne paternelle, par les femmes, à l'extinction des mâles ou en leur absence; que cette noblesse est confirmée par la notoriété publique, au lieu de l'être par un nom patronymique, par des parchemins, la possession d'un domaine, etc. Moulay El Hassane le père du sultan actuel du Maroc était un métis descendant légitime du prophète, comme le chérif d'Ouazzane feu Sid Abdessalam ben El Arbi qui était quarteron; quant au chef actuel de la famille religieuse des Tidjaniya, Sid El Bachir qui réside dans le sud du département d'Alger, il est plus près de la race noire que de la race blanche.

Il n'est pas rare de rencontrer partout, mais surtout au Maroc, où les traditions ne sont pas entièrement effacées, des descendants de toutes les familles chérifiennes qui ont régné en Afrique, descendants que les mariages précoces et la polygamie ont singulièrement multipliés, que le métissage a singulièrement diversifiés entre eux, par la coloration de la peau. Leur noblesse d'origine est connue de tous, mais ne se révèle pas forcément par leurs noms, par leurs richesses ou la situation sociale qu'ils

occupent. Tels sont de nombreux parents du sultan actuel, que rien ne distingue du commun des Marocains, sauf quelque exonération d'impôts. Cet état de choses explique pourquoi les pays musulmans, et l'Afrique plus que tout autre peut-être, regorgent de prétendants au pouvoir, et pourquoi, en pays nègre d'Islam, un blanc instruit, venu du Nord ou de l'Orient, peut se dire de noble origine et être facilement cru sur parole.

Ainsi les populations de la Mauritanie n'ont fait partie intégrante d'un empire organisé, que sous la dynastie almoravide. Après la chute de cette dynastie, l'influence du royaume noir du Malli s'est fait sentir jusqu'au cœur du pays, dans l'Adrar et le Tagant, tandis que l'influence marocaine qui lui succéda, s'étendit peu, au nord du Niger. L'Histoire s'arrête donc avec cette influence marocaine, puisque sa chute, vers l'an 1640, clôt la chronique d'Ibn Amir Es Sadi. Nos manuscrits sont les anneaux qui manquaient pour que la chaîne cessât d'être interrompue, du milieu du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Depuis lors, aucun pouvoir durable n'ayant remplacé les puissances disparues, les populations vécurent, comme nous les montrent nos documents indigènes, par tribus, en clans séparés et souvent rivaux, menant une existence précaire, jouant un rôle effacé et ignoré.

ÉTAT SOCIAL

L'homme est lié au milieu qui lui est échu ; et nulle part il n'a la liberté de donner la préférence à tel mode d'existence, à telle forme de société, qui serait en opposition avec son sol. Il est inévitablement, selon la nature de ce sol, sédentaire ou nomade, agriculteur ou pasteur, car

il ne peut, au delà d'une certaine limite, modifier l'ordre des choses imposé par la nature. Plus encore que tout autre, l'habitant des régions désertiques est limité, dans son activité, à un certain nombre de formes dont il ne peut sortir. Ils sont nombreux et appartiennent à toutes les races, les individus qui peuplent cette immense ceinture de déserts qui, des côtes de l'Atlantique s'en va à travers l'Afrique et l'Asie, pour finir aux pampas de l'Amérique du Sud, et cependant, tous subissent les mêmes lois.

La caractéristique du désert, c'est le rapport entre son étendue et sa pauvreté ; les éléments indispensables à la vie y sont disséminés sur de vastes espaces, ou importés de climats éloignés. Les habitants, par suite, sont condamnés, pour vivre, aux grands déplacements de la vie nomade, soit : à l'industrie pastorale, qui est la seule rémunératrice au désert, et au trafic d'échanges.

Mais, sur cet océan, dont le chameau a été fort justement appelé le vaisseau, il faut des ports d'attache, et le complément obligé de la vie nomade, c'est la vie sédentaire des oasis.

L'histoire des régions sahariennes nous apprend que les déserts, comme les cités, avant l'introduction de l'islamisme, étaient occupés par des Berbères auxquels se mêlaient des nègres ; que les Arabes hilaliens, en déplaçant les Berbères, ne firent pas place nette ; qu'après un premier choc qui refoula partie des autochtones seulement, la race envahissante ne se superposa pas à la race envahie, mais que les nécessités de la vie imposèrent aux uns et aux autres les pratiques de la protection et de la clientèle, et que leurs fractions autonomes s'entremêlèrent, selon les intérêts du moment, pour former des groupes mixtes : Arabes et Berbères, protecteurs et protégés. On ne peut donc considérer aujourd'hui comme seuls nomades des Arabes conquérants et comme seuls oasiens des Berbères vaincus, bien que le fait ait été fréquent.

Un groupe familial appauvri par une suite de calamités ou des guerres malheureuses, sans troupeaux à faire valoir, sans moyens de se défendre, est contraint, pour ne pas se laisser décimer, de renoncer à la vie errante ou de se mettre sous la protection d'un groupe plus fort. Dans la pratique, la communauté nomade affaiblie devient cliente d'autres nomades, et quelquefois elle devient sédentaire; mais c'est presque toujours ce dernier parti qu'adoptent les familles et les individus isolés.

Ceci revient à dire, en résumé, que dans la population des régions désertiques, exception faite des grands centres commerciaux, les riches sont nomades et les pauvres sédentaires. Et, sauf l'empêchement que peut créer une longue habitude, rien ne s'oppose au passage d'individus, de familles et quelquefois d'agglomérations de familles, d'un groupe dans l'autre, en conséquence des fluctuations de la fortune.

Bien loin d'être des ennemis, nomades et sédentaires sont fatalement associés et liés par des intérêts communs ; car il faut, de toute nécessité, que ces deux éléments soient étroitement unis et solidaires, pour former, au désert, une société humaine complète et viable. Ce qui a fait croire à l'antagonisme de ces deux éléments, c'est que les nomades, insaisissables dans leurs personnes, sont vulnérables dans leurs magasins des oasis, où ils déposent leurs richesses, et dans les fruits de leurs jardins. Et on n'a pas remarqué que les nomades dont les oasiens ont à se plaindre, ne sont jamais que les nomades ennemis de leurs alliés.

La vie, dans les oasis, est concentrée dans la culture du palmier et de tous les fruits, légumes et graines que son ombre favorise; on y trouve des hommes qui ont la possibilité de se livrer au travail du fer et du cuir, à la confection des vêtements, ou de devenir des lettrés plus ou moins cultivés, mais à cela se borne, en général, l'effort des sédentaires. En ce qui concerne les nomades, on peut

dire, qu'en principe, l'industrie pastorale à laquelle ils sont voués, est exclusive de toutes les autres industries qui réclament, avec des établissements fixes, un outillage et des matières premières, à pied d'œuvre. La vie pastorale d'ailleurs est une vie de mouvement continuel et de déplacements à grandes distances, qui accapare l'homme, durant la presque totalité des quatre saisons. Rien n'est moins conforme à la vérité que de proclamer la paresse du nomade, son mépris du travail manuel et de l'agriculture[1]. Il faut plutôt le considérer comme un soldat qui serait en campagne de sa naissance jusqu'à sa mort, soumis à la même discipline, au même dévouement passif, à la même solidarité, et qui aurait en plus le souci de pourvoir lui-même à tous ses besoins, dans le pays le plus pauvre de la terre. Il semble, si la vie est une lutte, que le nomade du désert, homme ou femme, est un lutteur qui doive susciter quelque admiration, quand on le voit à l'œuvre ; mais encore, pour cela, faut-il l'observer de très près, aux prises avec son sol et avec les rigueurs de son climat[2].

Mais ce n'est pas tout encore, car les sociétés nomades sont réduites, par leur sol vaste et pauvre, à se diviser en petites communautés ou tribus, et cela ne suffit pas cependant pour supprimer les causes de conflits qu'engendre la recherche des choses indispensables à la vie, comme l'eau et les pâturages.

Telles sont les conditions faites à l'homme par la nature ; comment a-t-il réagi, comment a-t-il suppléé à cet accaparement de l'homme par les travaux extérieurs le tenant éloigné de son foyer, d'une part, et à cet émiettement des forces en petites communautés, d'autre part ?

1. Voir, au sujet des nomades algériens : Augustin Bernard et M. Lacroix, *L'évolution du nomadisme en Algérie*. Paris, Challamel, 1906.

2. Il n'y a aucun rapprochement à faire entre nos nomades et ces hordes de bohémiens errants qui ne sauraient vivre autrement qu'en parasites, sur les pays riches seulement ; ces derniers, d'ailleurs, se rencontrent à peu près partout sauf au désert.

Par des institutions vieilles comme le monde, que le Koran a légitimées et réglementées, soit :

1° La pluralité des épouses;

2° Le servage ;

3° Les liens du patronage et de la clientèle.

Le Koran autorise la polygamie, avec son corollaire obligatoire, le divorce, parce qu'elle s'impose à certaines formes de société plus ou moins primitives. Mais comme le Koran et son complément les *hadits* ou loi traditionnelle, ne recommandent pas du tout la polygamie dont les inconvénients ne sauraient être encourus que sous la pression de nécessités inéluctables, il s'ensuit que là où elle ne s'impose plus, la pluralité des épouses diminue ou disparaît tout naturellement. L'Arabie elle-même offrait, par ses déserts et ses plateaux, comme par ses cités, des spécimens de ce double état de choses et, quand les Bédouins transplantés par la conquête, bâtirent des villes dont ils devinrent les citoyens, ils pratiquèrent la monogamie.

Si nous prenons comme exemple la famille arabe des Makil, nous la trouvons à l'origine, nomade et polygame, passant des déserts de l'Yemen à ceux de l'Arabie septentrionale, puis dans la Haute-Égypte et de là au Maghreb. Aujourd'hui divisée en tronçons, dans les régions les plus opposées de l'Occident, cette famille a des représentants dans les déserts de la rive droite du Sénégal, dans les oasis du Touat, dans quelques régions marocaines, dans les plaines de la Mitidja, en Tunisie, et dans la ville d'Alger qui a pris pour patron le makilien Sidi Abderrahmane Taalby. Et dans ces groupes acquis à des formes sociales si différentes, alors que les uns ont dû rester polygames, les autres sont devenus monogames.

Nous avons dit comment les populations nomades sont dépourvues d'industries; elles sont donc tenues de pourvoir à tous leurs besoins et, chez elles, la famille doit produire, avec ses propres moyens, la majeure partie de ce qui lui est nécessaire. Tandis que les hommes sont retenus

au dehors, et souvent au loin, par les soins que réclament les troupeaux, tant pour leur entretien que pour leur sécurité, l'aménagement des eaux, les transactions commerciales et les obligations résultant de la solidarité communale, la vie intérieure reste aux mains des femmes. Le grain est moulu par elles pour les besoins journaliers, elles ont le soin de traire les brebis et les vaches, de faire le beurre et le fromage, de pétrir et de cuire le pain, de préparer les aliments pour la famille et les hôtes toujours nombreux dans des pays de déplacements fréquents, où les hôtelleries n'existent pas. Elles lavent, cardent et filent la laine, elles tissent les pièces principales du vêtement, les bandes d'étoffe dont on fait les tentes, les tapis qui servent de lit, etc. Les charges de la maternité et les soins à donner à la première enfance, enlèvent à la communauté familiale le concours d'une femme pendant deux ans et plus, indépendamment des indispositions, des maladies, des accidents, etc. [1].

La présence au foyer d'un certain nombre de personnes chargées de ces multiples besognes journalières est indispensable; or ces besognes ne pourraient être confiées, sans inconvénients, à une domesticité non liée aux intérêts de la famille, onéreuse en tous cas et comportant des risques d'immoralité. La pluralité des épouses est la meilleure des solutions car elle répond victorieusement à une autre nécessité de la vie errante, celle de la défense. Divisées en petites communautés ou tribus, les populations doivent, pour assurer leur sécurité, s'appuyer sur les liens du sang qui se nouent, d'une communauté à l'autre, par la pluralité des mariages assurant le concours de plusieurs familles. Si la nécessité économique prime toutes les autres, chez les hommes du commun dans les sociétés nomades, c'est surtout la nécessité politique qui détermine les diri-

1. Cf. E. Mercier, *La condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale*. A. Jourdan, Alger, 1895.

geants de ces sociétés, ou les familles régnantes. Tels les chérifs du Maroc qui prirent des épouses jusque chez les Berbères de l'Atlas, jusque chez les Makil Oudaya du désert. Ainsi faisaient les chefs des grandes familles religieuses de l'ancienne Algérie qui tenaient en mains toute la politique du pays. Ce sont des préoccupations d'ordre identique, c'est-à-dire le souci de la défense et celui du maintien de la paix, qui font qu'en Europe, les familles régnantes sont, pour la plupart, alliées par les mariages.

On constate, en Algérie, que la polygamie décroît avec les causes qui l'imposaient autrefois; exceptionnelle dans les villes, grâce au régime d'ordre qui y règne et au développement des industries, elle se maintient là où le nomadisme demeure la règle. Le recensement du gouvernement général de l'Algérie pour1905, accuse en effet neuf polygames sur cent hommes mariés, dans le Nord colonisé, contre cinquante polygames sur cent hommes mariés dans les régions de grands parcours du Sud.

Dans quelques familles musulmanes du Nord, où la polygamie est restée à l'état de tradition ou de marque particulière de l'élévation du rang social, la femme ou ses représentants au contrat de mariage, ont la faculté d'introduire la clause exclusive de toute co-épouse. Or cette clause usitée chez les sédentaires riches, ne se rencontre presque jamais chez les nomades les plus fortunés.

Il est une autre considération qui fait la polygamie adéquate à la vie nomade : le mariage précoce et l'absence de toute contrainte limitant les naissances, laissent à la nature son jeu normal qui consiste à produire beaucoup d'enfants et, parmi eux, plus d'êtres féminins que d'êtres masculins; d'autre part, la mort prématurée, en raison des exigences du milieu comme la guerre et les voyages longs et périlleux, sévit beaucoup plus sur l'homme que sur la femme. La polygamie tend à rétablir l'équilibre entre la forte déperdition d'hommes, d'une part, et la prédominance numérique des femmes, d'autre part. Elle a comme consé-

quences : 1° pour la femme de supprimer presque totalement le célibat et la prostitution professionnelle ; 2° pour l'homme, de combler les vides dans des proportions que la monogamie serait impuissante à atteindre. Ajoutons que cette natalité élevée, dans un milieu où la vie est des plus rudes, est la raison première d'une sélection exceptionnelle des individus et la cause déterminante de la vitalité de la race.

Il importe donc de considérer que la polygamie ne résulte ni de dispositions propres à une race, ni d'appétits sexuels propres à un climat, puisque l'égalité des sexes, au regard de ces dispositions et de ces appétits ne serait pas plus satisfaite par la polyandrie que par la polygamie ; qu'elle ne relève pas, comme causes, des seules facilités de la loi du Koran et du libre arbitre de l'individu, puisque si l'on imagine des individus d'autres races et d'autres croyances isolés dans le même milieu, on conçoit qu'ils ne sauraient y vivre et s'y perpétuer qu'en adoptant les mêmes moyens que nos musulmans.

Il faut bien remarquer, au contraire, que la polygamie se rattache à un certain nombre de circonstances de milieu qui contribuent à enfermer les individus des deux sexes dans un cercle rigide que seules, des influences extérieures à ce milieu, pourraient parvenir à élargir et peut-être à briser.

Ceci étant admis, il ne reste qu'à reconnaître l'intérêt supérieur qui commande d'élargir ou de briser le cercle qui enserre les indigènes vivant sous les deux régimes : celui du Sahara septentrional avec prédominance de la polygamie sur l'esclavage et celui du Sahara méridional avec la monogamie et la prédominance de l'esclavage.

En résumé, si dans les communautés de nomades abandonnées à elles-mêmes, la pluralité obligatoire des épouses évite à la femme, en particulier, des maux d'une gravité exceptionnelle, il n'est pas moins vrai que son sort, comme celui de l'homme, peut et doit s'améliorer, mais

qu'il ne saurait être modifié que par l'influence d'un pouvoir fort qui, en imposant la sécurité, en important les industries ou les produits qui font défaut, tenterait de libérer la famille nomade de ses luttes sans trêve contre l'immensité de son sol et, par suite, des charges morales et matérielles que comporte la polygamie. La lente pénétration de l'influence française dans l'extrême sud algérien en a révélé, dans une certaine mesure, la possibilité[1].

L'esclavage est né au Soudan[2]; il est avéré aujourd'hui que les nègres vendirent leurs semblables, de toute antiquité, et que les blancs leur en achetèrent. De nos jours encore, les nègres fétichistes capturent leurs semblables pour les réduire en esclavage, soit en temps de paix, soit au cours d'opérations de guerre, et ils distinguent les captifs de case vivant près de la famille, du troupeau des autres esclaves employés aux champs. En Arabie comme en Afrique, l'esclavage existait avant l'Islamisme.

On ne peut que partager les vues si impartiales que M. Binger a développées sur cette question[3]. Nous ajouterons, d'accord avec les conclusions de cet auteur, que l'Islamisme qui n'a pas de prêtres comme agents actifs de propagande, a pénétré au Soudan par la lente infiltration due à la persuasion beaucoup plus que par les violences de la guerre sainte dirigée principalement contre les fétichistes brigands et pillards. Ce fut surtout, en effet, l'œuvre des marchands de race blanche; portés au Soudan par les voyages commerciaux de longue durée, beaucoup d'entre eux se fixèrent dans le pays, aux époques brillantes du commerce africain[4]. Ils s'y marièrent et, sans aucun effort, par simple imitation ils provoquèrent de nombreuses con-

1. V. *L'Évolution du nomadisme en Algérie.*

2. Nom donné par les Arabes au pays des Noirs et qui se rend en français, par Nigritie.

3. *Esclavage, Islamisme et Christianisme.* Paris, 1891.

4. Voir à ce sujet les grands marchés du centre africain et du Sahara, décrits dans les voyages du Dr H. Barth et de H. Duveyrier.

versions. Les récits de l'histoire, comme ceux des voyageurs, nous en fournissent de nombreux témoignages et nous en trouvons la confirmation dans notre manuscrit *Kitab el Ançab* où il est rapporté que l'un des fils du marabout Cheikhna Moud Malek, qui s'était fixé chez des noirs, y épousa une femme païenne dont il eut sept enfants. Tous furent élevés dans la croyance de leur mère, et, plus tard, ayant émigré vers Issenghane, ils fondèrent le village d'In d'Agallah. C'est là seulement, sans doute, qu'eux ou leurs enfants furent initiés à l'Islam, puisqu'ils firent souche d'hommes saints et révérés.

L'islamisation des noirs constitue, au point de vue moral, un immense service rendu à la cause de l'humanité; c'est un mouvement considérable dans la voie du progrès et, en présence du peu d'action des autres civilisations sur le continent noir, on ne peut que souhaiter la diffusion de l'Islam à tout ce continent; il sera du coup, délivré pour toujours des horreurs de l'anthropophagie et du trafic de la chair humaine, puisque la loi ne permet pas de réduire des Musulmans en esclavage, et il échappera aux ravages de l'alcoolisme.

M. Binger qui appuie sur les faits de l'histoire les moins douteux, ses considérations sur l'esclavagisme africain, nous dit que l'élan des Musulmans, dans la propagande islamique chez les noirs, a été arrêté par l'extension que la découverte de l'Amérique a donnée à la traite. Les négriers européens leur ont fourni l'occasion de capturer des nègres pour en tirer de gros bénéfices; ils ont par suite éveillé chez eux et entretenu l'idée de convertir le moins possible, afin de se réserver une abondante mine d'esclaves à portée de la main. Un fait analogue s'était produit dans les premiers âges de l'islamisme; après la conquête de l'Égypte, les non-musulmans qui acceptaient en masse l'islamisme, cessaient aussitôt de payer les impôts spéciaux aux peuples conquis et gardaient intégralement leurs biens. Ces nombreuses conversions déso-

laient le gouverneur dont les rentrées d'impôts diminuaient, et il s'en excusa auprès du Calife. L'austère et vertueux Omar lui répondit : « Dieu nous a envoyés aux nations, comme propagateurs de la foi et non comme collecteurs d'impôts ».

Le Koran ne s'étend pas sur la question de l'esclavage, il en confirme le principe et la légalité au chapitre XXIV dont le trente-troisième verset, parlant de l'affranchissement, dit : « Ceux de vos esclaves des deux sexes qui expriment le désir d'être libérés par acte écrit, accordez-leur leur demande, si vous les jugez dignes de confiance. Donnez-leur quelque peu de ces biens que Dieu vous a accordés ». Le commentaire des deux Djelal-Eddine[1] explique ce verset de la manière suivante : ... *dignes de confiance est dans le sens de « aptes à payer la valeur stipulée à l'acte dont la forme serait, par exemple : « Je consens « à votre rachat moyennant deux mille, à deux mois, soit « mille par mois; vous serez libre si vous vous acquittez »; lequel acte est valable, si l'autre répond : « J'accepte. »* Par « donnez-leur quelque peu de ces biens que Dieu vous a accordés », les patrons sont adjurés, d'après le même commentaire, de donner quelque peu de bien à l'esclave qui veut se racheter, afin de l'aider à réunir de quoi s'acquitter; en un mot, de lui faire remise d'une partie de sa rançon[2].

1. *Tefsir El Korane el adhim lil Imameine El Djelaleine.* Le Caire, 1319, IIe partie, p. 34.

2. La traduction de Kasimirski rend le verset 33 du chapitre XXIV, comme il suit : « Si quelqu'un de vos esclaves vous demande son affranchissement *par écrit*, donnez-le lui, si vous l'en jugez digne. Donnez-leur quelque chose de ces biens que Dieu vous a accordés ». Cette traduction ambiguë exige un commentaire et il importe de rétablir le vrai sens du texte unique qui a servi de base à la législation du servage. Cf. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. II, p. 43 et une excellente étude sur le code de l'esclavage chez les Musulmans du général Daumas et Ausone de Chancel, dans *Le grand désert*. Paris, Michel Lévy, 1857.

Le Koran établit donc un principe capital, à savoir le droit imprescriptible, pour l'esclave, de négocier sa libération. Dans la pratique, ce principe se traduit le plus souvent par l'affranchissement pur et simple de l'esclave, mais la libération sans moyens de vivre n'étant qu'un leurre, le patron constitue à l'affranchi un petit pécule dont le remboursement sera sa seule rançon. Parmi les actions méritoires prônées dans l'Islam, figure l'affranchissement, et il est pratiqué aussi sous forme de vœux, d'expiations, ou comme œuvre propitiatoire. En pareil cas l'esclave ou le ménage d'esclaves, est muni de toutes les ressources indispensables à son établissement, sans autre rançon que le sentiment de la reconnaissance qui s'attache aux bienfaits, et souvent aussi celui que nourrit un bon mulsuman à l'égard de qui l'a initié à une foi devenue chère. D'autres liens peuvent encore exister entre patrons et affranchis, car il n'est pas rare qu'ils soient unis par la maternité et la fraternité de lait. Il est, d'autre part, possible à un esclave de se développer, grâce à des qualités personnelles et d'acquérir une situation égale à celle de l'homme libre. Ainsi il peut être préposé, par son maître, à un commerce et devenir, de la sorte, un véritable fondé de pouvoirs apte à toutes les opérations commerciales[1].

Les esclaves des deux sexes sont mariés par les soins et aux frais de leurs maîtres ; l'Islam fait aux Musulmans, du mariage précoce, un devoir s'étendant à leurs esclaves et à leurs serviteurs des deux sexes, au même titre qu'à leurs propres enfants. L'esclave qui a conçu des œuvres de son maître, devient de ce fait son épouse légitime et son enfant acquiert les mêmes droits que les autres, les enfants natu-

1. Cf. N. Seignette, *Code musulman de Khalil*, Alger, 1878, p. 159 ; pour plus amples détails, v. le Dr Perron, *Précis de Jurisprudence musulmane ou principes de législation musulmane civile et religieuse, selon le rite malekite*, par Khalil Ibn Ish'ak, traduction, Paris, 1848-49-51-52-54.

rels n'existant pas, au point de vue légal, chez les Musulmans.

Les esclaves nés dans la maison du maître sont inaliénables et on les marie entre eux; seuls ceux qui sont pris à la guerre ou achetés, peuvent être vendus, mais il est extrêmement rare que la spéculation fasse passer un esclave en plusieurs mains. Le principe voulant qu'un musulman libre ne puisse être réduit en esclavage ni vendu, des juristes comme Ahmed Baba de Tombouctou et autres savants, ont été appelés, aux époques les plus actives de la traite, à faire prévaloir le principe qui prohibe la réduction en esclavage d'un musulman, fût-il simple néophyte et de pure race nègre. Les gens du Touat qui eurent autrefois des comptoirs commerciaux à Agades, à Oualata et à Tombouctou et qui, dans leur pays, faisaient le transit des esclaves, eurent à constater des abus ou des erreurs, puisqu'ils obtinrent d'Ahmed Baba, à qui ils en avaient référé, une longue consultation sur les peuplades noires demeurées païennes, qu'il était licite de réduire en esclavage, et celles qui étaient converties et dont les membres étaient dès lors sacrés[1].

Mais les pratiques peuvent varier avec les milieux et les circonstances; et nous constatons, en Mauritanie, que toute personne même musulmane, privée de sa liberté et qui est rachetée, demeure — et à son défaut ses enfants — redevable du prix de sa rançon. Nous en trouvons un exemple typique chez nos marabouts Tachomcha. Il est rapporté, dans *Chiame Ezzouaïa*, que Mohammed ben Idimane et ses fils, rachetèrent les leurs que les Oulad Rizg et les sultans de Tinguella retenaient en esclavage. Le *Kitab el ançab*, nous apprend que la femme et la fille

1. Nous avons eu en mains une copie du texte de cette consultation rapportée par M. le lieutenant Desplagnes, malheureusement elle était dans un état de vétusté qui ne permit pas d'en entreprendre l'étude et la traduction.

de Sid El Mokhtar Ghelaouy, retenues captives à Issenghane, furent rachetées par Abou El Fadhel El Kaoury, qui maria la jeune fille à Moud Bar. Or Abou El Fadhel ne cessa, plus tard, de réclamer à leurs enfants des comptes relativement à la rançon qu'il avait payée pour racheter leur mère, jusqu'au jour où ils lui donnèrent la terre appelée Tin Tidjedja. Ibn Batoutah nous dit qu'à Takedda « la population vit dans l'aisance et la richesse; elle est fière de posséder un grand nombre d'esclaves des deux sexes; il en est ainsi des habitants de Malli et d'Ioualaten. Il arrive bien rarement que les gens de Takedda vendent les femmes esclaves qui sont instruites; et quand cela a lieu, c'est à un très haut prix ». Il ajoute cependant en avoir acheté une et l'avoir payée 25 mitskals (environ 300 francs), ce qui n'est pas un très haut prix[1].

Les nègres ont toujours été recherchés pour la guerre et pour les travaux de force; dans le sud de l'Algérie-Tunisie, les multiples occupations de la vie nomade sont assurées par les ressources de la pluralité des épouses et, dans une certaine mesure, par l'appoint de l'esclavage des nègres. Dans les oasis sahariennes, certains travaux ne peuvent plus être exécutés que par les noirs et, si on s'avance dans les régions d'où la race blanche l'a refoulé comme en Mauritanie, on constate que l'élément noir devient absolument indispensable. Aussi les esclaves nègres y sont-ils très nombreux, au point que, par une conséquence normale d'ailleurs, les affranchis y sont parfois en nombre supérieur aux hommes libres.

Nos manuscrits confirment et complètent les rapports des voyageurs et des explorateurs, sur la composition de la population en Mauritanie. Elle se distingue en populations de race blanche comprenant des Berbères Sen-

1. *Voyages d'Ibn Batoutah*, trad. Defrémery et Sanguinetti, t. IV, p. 439.

hadja et des Arabes Makil, et en populations de race noire comprenant les restes des différentes nations qui occupèrent le pays où y furent importées : Songhay, Wakores, Soussous, Mandés, Yolofs, Bambaras, etc. Au refoulement vers le Sud a répondu un refoulement vers le Nord par les races noires; aux effets de la conquête se sont joints ceux de la propagation de la foi islamique chez les nègres, dans le sens d'une fusion des races qui laisse la prédominance au sang noir vers le Sud, et au sang blanc vers le Nord.

Dans ce milieu de sang mêlé et de foi commune, il existe des distinctions sociales très nettes; chez certaines classes la liberté est entière, chez d'autres elle est plus ou moins aliénée. En principe, l'homme libre est le blanc de race berbère ou arabe qui a pu, par la force des armes, ou l'ascendant religieux, sauvegarder sa liberté et quelquefois aliéner à son profit celle d'autrui. Toutes les luttes qui nous sont décrites, toutes les rivalités qui nous sont rapportées, n'avaient pas d'autre but que celui d'assujettir des hommes libres au tribut ou de libérer des tributaires.

Pour bien comprendre l'origine et les causes de cette organisation sociale, il faut se rappeler ce que furent et ce que sont les communautés arabes et berbères placées dans des conditions de milieu et d'état politique analogues.

La nécessité qui veut que, dans certaines formes de société, le faible n'ait d'autre recours que la protection du fort, donna naissance, en Arabie, avant l'Islamisme et sans doute en Afrique, de toute antiquité, aux liens de patronage et de clientèle. Toutes les tribus assez fortes purent à la fois garder leur liberté et prendre sous leur protection des tribus plus faibles qui se fondirent avec elles, sans cependant se confondre, le protégé ne pouvant devenir protecteur[1].

1. V. trad. Seignette, *Code musulman de Khalil*, p. 708 et s., une excellente notice sur la tribu arabe.

Le lien, entre patrons et clients, naissait soit du serment prêté par les nouveaux protégés (*halif*, au pluriel *ahlaf*), soit de l'affranchissement des esclaves. La protection se traduisait inévitablement par la défense du client, en cas d'attaque, son rachat s'il était fait prisonnier, l'exercice du talion contre la tribu de son meurtrier et le paiement de la compensation pécuniaire, en cas d'homicide involontaire de sa part. En un mot il était inviolable; la tribu entière répondait de ses actes, mais en retour elle héritait de lui s'il mourait sans héritier. Ce droit de protection est inscrit dans le Koran et étendu aux femmes musulmanes, à la différence, avec l'antique état de choses, que la protection, dès l'avènement de l'Islamisme, étant exercée par la nation, la tribu lui céda ses droits de succession[1].

Ibn Khaldoun qui, dans ses prolégomènes, parle longuement de cette institution, dit avec juste raison qu'elle existait chez les Berbères nomades; et il est probable que dès la plus haute antiquité elle fut l'âme de la résistance berbère aux envahisseurs étrangers, en ce qu'elle les aida à leur opposer de puissantes confédérations. Que ces confédérations furent brisées et émiettées par les luttes religieuses qui divisèrent le pays et par l'action dissolvante qu'apporta l'élément arabe hilalien. Plus on remonte, en effet, dans l'histoire, plus on trouve la race berbère réunie en groupes considérables liés par la solidarité fédérative; plus on se rapproche des temps modernes au contraire, plus les groupes s'amoindrissent, plus les familles se divisent en fractions de tribus entremêlées, dispersées et sans liens. Ibn Khaldoun ne veut pas dire autre chose quand il attribue au relâchement du lien fédératif, par suite de l'abandon de la vie nomade, la chute des empires berbères et leur peu de durée. Il n'a pas voulu proclamer la supériorité de la vie nomade sur les autres

1. C'est à cette protection que fait allusion le chap. V du Koran, v. 56.

formes de société; il a constaté un phénomène sociologique, tout en apportant son tribut à l'hommage universellement rendu aux vertus inhérentes à la vie simple des champs.

Hanotaux et Letourneux, dans leur excellent ouvrage sur les Berbères du nord de l'Afrique[1], ont laissé croire que les institutions dont ils ont donné une étude remarquable, étaient d'origine purement berbère ; que la famille considérée comme base de la société, la tribu comme unité politique et la souveraineté populaire exprimée par la Djemaa comme système de gouvernement, étaient des conceptions berbères, étrangères aux Arabes. Cela tandis que ces institutions ont été identiques chez les deux peuples, parce qu'elles naquirent des mêmes causes. En supposant même entre eux des divergences marquantes, l'Islam et le contact des races devaient fatalement les atténuer et les faire disparaître.

Dans le monde musulman, les sujets juifs et chrétiens acquièrent la protection, moyennant le paiement des impôts particuliers de la *Djezya* et du *Kharadj*. Placés ainsi sous la tutelle musulmane, leur inviolabilité engage l'honneur du pays ou du groupe de population protecteur, au même titre que les autres sujets ou clients. C'est à cela seul que l'on doit de pouvoir expliquer pourquoi juifs et chrétiens vécurent ou vivent encore dans des pays anarchiques comme le Maroc ou le Sahara africain. On se demandera cependant, pourquoi les juifs, même d'origine non indigène, ont persisté, là où les chrétiens, même d'origine indigène ont disparu. On peut répondre à cela que les juifs, depuis longtemps, ne font plus de propagande religieuse, qu'ils n'ont pas de clergé militant et voué au célibat et qu'ils sont peu inclins à la palme du martyre. Du côté des chrétiens, au contraire, un clergé enflammé de zèle, a trop souvent cherché à combattre

1. *Les Kabyles et les coutumes kabyles*. Paris, Leroux, 1893.

publiquement l'islamisme, s'est toujours inspiré d'un esprit de propagande active et a eu des exaltés, au mysticisme aiguisé par le célibat, qui recherchèrent avec ardeur la mort en martyr[1]. Ces deux attitudes, en pays de domination musulmane et en pleine décadence politique, suffiraient à expliquer le phénomène. Mais on remarque, d'autre part, que les grandes querelles religieuses et leurs suites, comme les croisades, la course sur mer et la piraterie, mirent au prises musulmans et chrétiens, laissant les juifs neutres. Il n'y eut que l'Inquisition qui fit un sort commun aux juifs et aux musulmans, et cela encore ne pouvait que les rapprocher dans un esprit de tolérance réciproque.

Vers la fin du xve siècle, quand les dynasties locales disparurent, dans la majeure partie du Maghreb, les populations désemparées, sans lien politique, en proie à l'anarchie, devinrent clientes des familles religieuses qui, dans le désarroi général, surent prendre en mains la direction des affaires du pays. Ce fut un nouveau régime qui ne marqua pas un progrès il est vrai, mais qui s'imposa aux populations et les sauva de maux plus grands encore. Cette protection a été l'origine de la prépondérance des familles maraboutiques, du développement des confréries religieuses, et par suite, du culte exagéré des saints. Le lien qui, à ces dirigeants, unissait les *Khouans* et les serviteurs, n'était pas autre chose que l'antique lien de patronage et de clientèle, placé sous le couvert de l'idée religieuse, seul frein qui imposât quelque respect.

Sous l'empire de la nécessité et chaque fois qu'un pouvoir plus fort s'est imposé, on a vu le même phénomène se reproduire, le protecteur trop faible devenant protégé à son tour. Lorsque les Turcs gouvernèrent l'Algé-

1. Ainsi mourut, à Tunis ou à Bougie, vers 1315, le célèbre philosophe mahonais Ramon Lullo (Raymond Lulle). Cf. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. II, chap. VI et s.

rie, les familles religieuses devinrent presque toutes clientes des Ottomans; et lorsque ceux-ci furent supplantés par les Français, les familles religieuses furent des premières à demander l'*amane* aux nouveaux venus et à leur offrir leurs services.

Les *marabouts* de la Mauritanie, bien que descendants authentiques des fondateurs de la dynastie almoravide, ne sont jamais parvenus à exercer un ascendant comparable à celui des marabouts du Maghreb; leur protection n'a jamais eu le même prestige, leur intervention la même autorité. Les efforts tentés par Nacer-Eddine et ses successeurs se sont heurtés à des groupes plus forts de guerriers égoïstes, sceptiques et sans scrupules, et n'ont abouti qu'à leur propre anéantissement. Aussi, la Mauritanie n'a-t-elle jamais connu de frein à l'anarchie et au désordre et si elle a pu ignorer les abus du pouvoir religieux, elle a toujours souffert des abus plus intolérables encore du pouvoir des guerriers.

Enfin, les clients et affranchis protégés, peuvent, à leur tour, être patrons de leurs affranchis, d'où une distinction en patrons supérieurs et patrons inférieurs. C'est sans doute cette distinction qui a inspiré à l'auteur du *Kitab El Istiqça*[1] son explication erronée du terme africain de *harthany*, dont il sera question plus loin.

En l'état actuel de la société en Afrique occidentale, nous constatons que la population se distingue en plusieurs castes sociales qui sont :

1° Les guerriers dits *Hassane*; 2° les *marabouts* dits *Zouaïa* (*tolba* ou *talibé*); 3° les tributaires de race blanche dits *Zenaga*; 4° les tributaires de couleur dits *harathine*; 5° les esclaves nègres.

Les guerriers sont surtout des Arabes d'origine hilalienne. Bien qu'ils aient formé des groupes de marabouts, la plupart, restés habiles dans les pratiques de la guerre,

1. *Loc. cit.*

vendent leurs services, pour assurer la sécurité des grands déplacements et faciliter les relations extérieures de ceux qui s'adonnent à l'élève du bétail, à la culture, à quelque industrie ou au commerce, et aux marabouts qui se livrent à l'étude et à l'enseignement. Cette protection est payée par des privilèges et des redevances.

Les marabouts ou *zouaïa*, sont, sauf les Kounta, d'origine zenatienne, des Berbères Senhadja comprenant les Lemtouna et par conséquent les descendants des Almoravides restés au désert, et ayant conservé leur caractère religieux. Il est possible que, dès l'origine, ils aient lutté avec succès contre les Arabes envahisseurs de leur pays, ou encore qu'ils aient réussi à recouvrer leur liberté, comme les Douaïch (Idou Aïch) qui chassèrent les Hassane Oulad El Mobarek du Tagant, les Nizrig, etc.[1]. Ces deux classes d'hommes libres sont appuyées dans leur rôle social par leurs satellites : groupes de tributaires et d'esclaves.

Les *zenaga* ou tributaires de race blanche, sont les descendants de Berbères Senhadja déchus de leur puissance, qui furent facilement subjugués par les premiers Arabes conquérants et sont demeurés sous leur dépendance. Le terme de zenaga est resté pour qualifier le tributaire blanc de quelque origine qu'il soit. Bien que les *zenaga* des Trarza parlent tous l'arabe, comme le dit Faidherbe[2], aucun doute ne peut subsister sur leur origine berbère ; seul le contact arabe leur a fait oublier leur langue. Il y a cependant des Arabes dits *zenaga*, comme nous le verrons plus loin.

Les *harathine* ou tributaires de couleur, sont des esclaves affranchis, ou des descendants d'esclaves affranchis ; par suite, les uns sont noirs purs, les autres mètis de toutes

1. V. Bourrel, *Voyage dans le pays des Maures Braknas* (*Revue algérienne et coloniale*, juin-octobre 1860, p. 519).

2. *Notice sur la colonie du Sénégal*. Paris, Challamel, 1859.

nuances. Ils vivent en groupes distincts, avec des chefs pris parmi eux, mais ils demeurent protégés des patrons, selon les principes exposés plus haut.

Les esclaves noirs sont des nègres provenant des populations non musulmanes du Soudan et réduits en esclavage, selon les prescriptions du Koran et de la loi traditionnelle ou *hadits*, d'une part, et les mœurs inhérentes à l'état du pays, d'autre part.

En résumé les hommes libres, guerriers ou marabouts, forment le sommet de la hiérarchie sociale; ces deux éléments, bien qu'ils se soient mêlés entre eux par le sang, sont composés, en majeure partie, le premier d'Arabes et le second de Berbères. Au-dessous d'eux sont les tributaires blancs et de couleur, et au bas de l'échelle sont les esclaves noirs asservis par chaque classe d'hommes libres et de tributaires.

S'il est vrai, comme nous l'avons dit, que les tributaires blancs doivent à la conquête la perte de leur liberté, il est probable que dans un grand nombre de cas aussi, ces tributaires furent des *ahlaf*, des gens affaiblis, incapables de se défendre, en quête d'une protection, et qui l'ont demandée, de préférence, à des groupes de leur race ou à des populations occupant le même pays qu'eux, ayant des intérêts en rapport avec les leurs et étant, par suite, mieux en mesure de les protéger et plus qualifiés que tous autres pour les défendre utilement. Telle est la raison pour laquelle les *zenaga* sont ou Arabes ou Berbères d'origine, et indifféremment tributaires d'une caste maraboutique ou d'une caste guerrière.

Le *harthani* ou tributaire de couleur est un esclave ayant vécu longtemps dans la maison de son maître et que celui-ci a affranchi selon les préceptes du Koran. Ce faisant, il ne peut l'abandonner à lui-même avec sa famille, sans ressources; et le corollaire de l'affranchissement est la constitution, au profit de l'affranchi, d'une sorte de dot consistant en une habitation, un cheptel et un outillage de

travail approprié au pays. Les services que rend dans la suite l'affranchi à son ancien patron et le tribut qu'il lui sert, peuvent être considérés, à la fois, comme le remboursement de la dot fournie ou son intérêt et le paiement de la protection due par le patron, protection qui demeure et s'exerce tout entière.

Nous avons vu que dans l'Arabie anté-islamique, la tribu pouvait hériter de ses clients, tandis que sous la loi du Koran, la nation s'est substituée à la tribu. Partout où la nation n'existe pas ou n'existe plus, la tribu en tient lieu et devient une petite nation. En Afrique, l'autonomie de la tribu fait qu'elle hérite, et on distingue, en Mauritanie, les tributaires *harathine* qui sont de droit au chef de la tribu, à quelque famille qu'il appartienne, des autres *harathine*, ceux-ci étant désignés par le nom de la fraction ou de la famille qui les a affranchis : *harathine* oulad Ahmed, harathine oulad Yahya, etc. [1].

Il peut arriver que les *harathine* se multiplient, s'enrichissent et que, grossis de leurs esclaves et de leurs propres affranchis, ils s'érigent en communauté libre et cessent de payer le tribut. Cet accès à la qualité d'hommes libres, peut être attribué ou bien à la force que confère aux *harathine* la fortune qu'ils ont réalisée, ou bien au rachat définitif que cette fortune leur a permis vis-à-vis de leurs anciens patrons. Il est naturel de penser que les deux cas ont dû se produire, mais que le premier a dû être le plus commun. Quoi qu'il en soit, toute communauté libérée qui se croit assez forte pour vivre d'une vie propre, se trouve déliée de ce fait, mais elle est dès lors livrée à ses propres forces et privée de l'appui que lui assurait le tribut.

Nous pensons que le lien qui subsiste entre patrons et affranchis, est celui d'une alliance offensive et défensive, dont la rupture n'est profitable ni aux uns ni aux autres ;

1. Bourrel, *loc. cit.*

que par suite, les scissions ont dû être assez rares et ne se produire qu'à la suite d'événements exceptionnels.

La Mauritanie, région désertique par excellence, nous offre un tableau complet des exigences de la vie nomade, et si nous y rencontrons, immuables et séculaires, les institutions par lesquelles nous avons dit que l'homme réagissait contre un sol vaste mais pauvre, elle nous fournit, comme le reste du grand Sahara habité par les Touareg, la contre-épreuve du phénomène économique de la polygamie, en ce que, précisément, la monogamie y est la règle. En effet, bien que les familles y soient aux prises avec les mêmes difficultés que les autres nomades, l'organisation sociale y a pris une forme particulière imputable au voisinage des peuplades noires ; et les ressources du servage imposé par le climat aux blancs, ont supprimé la nécessité économique de la polygamie. Il est résulté, de ce voisinage, des mélanges de sang qui ont profondément modifié les caractères ethniques des éléments composants, comme les Arabes Berabiche devenus presque noirs, ainsi que les *imghad* tributaires des Touareg du sud et les Aouelimmiden eux-mêmes. Toute peuplade vaincue y est devenue vassale, après avoir été suzeraine, comme les Senhadja ou Zenaga d'Aoudaghost dont un seul chef, vers le milieu du xe siècle eut jusqu'à vingt-trois rois nègres comme tributaires. Refoulés par les noirs Soussou, ils sont, depuis leur chute définitive, en grande partie tributaires des Arabes Doui Hassane. Telles sont aussi les tribus d'*imghad* vassales des Touareg Ihaggaren qui les ont vaincues autrefois. Et cependant, les Ifoghas admettent une communauté de race entre eux et leurs *imghad* et le souvenir est resté que ces derniers sont issus d'une peuplade vaincue comme les *zenaga*[1]. H. Barth cite le cas de la belliqueuse tribu des Kel-Oulli, des environs de Tombouctou, réduite à la condition d'*imghad* tributaires et à

1. V. Dr H. Barth, *l. c.*, t. IV, p. 87.

demi-esclaves, alors qu'autrefois ils se rendirent célèbres par la destruction presque complète de la puissance considérable des Iguellad et des Imeddidren qui régnaient sur Tombouctou.

Les hommes libres, les *Imghad* et *Zenaga*, les *harathine* et les nègres esclaves forment autant de castes distinctes ayant pour origine les liens de patronage et de clientèle d'une part et le servage d'autre part. Ces institutions existaient sans aucun doute avant l'arrivée des Arabes et l'introduction de l'Islam en les légitimant, les a moralisées, autant que l'éloignement de ces régions, des foyers de la civilisation, le permettait.

En résumé, la constitution sociale de la Mauritanie procède de deux causes principales :

1° L'état anarchique dans lequel le pays a presque toujours vécu, les abus et les violences qui en résultent et d'où sont nées les castes tributaires formées de peuplades vaincues par les armes ou affaiblies, et tenues de se donner des protecteurs ;

2° Les rigueurs exceptionnelles du climat qui ne permettent qu'aux races du pays d'assurer certains travaux. Cette dernière cause se fait sentir jusque dans les oasis du Sud Algérien où seuls, les hommes de couleur peuvent sans danger assurer les rudes travaux qu'exigent la culture et l'entretien des palmeraies, l'aménagement des puits et des *foggaras* (puits à galeries), etc., qui constituent les principes de la vie saharienne.

Si les nomades de ces régions sont monogames, c'est qu'ils n'ont pas, comme ceux des pays éloignés du Soudan, l'obligation d'avoir plusieurs femmes pour assurer les travaux intérieurs du ménage, car les esclaves noirs y sont à bon compte et à portée de la main. Quant aux tributaires, en dehors du tribut qu'ils paient, ils sont de précieux auxiliaires pour la guerre, le commerce et l'entretien des troupeaux. Ils suivent leurs patrons dans leurs migrations et forment des campements voisins des leurs, mais

distincts, comme nos camps, où les armes diverses demeurent en contact, mais conservent leur autonomie intérieure.

Le *Kitab el Ançab* qui donne de nombreuses filiations dans les deux lignes d'ascendants, nous fournit la preuve de la monogamie pratiquée par les Maures, et Caillé, celui des voyageurs européens qui les a le mieux connus, dit à ce sujet : « La polygamie n'est pas en usage chez les Maures, le roi lui-même n'a qu'une femme comme ses sujets[1] ».

Les institutions étudiées par Hanoteau et Letourneux chez les montagnards du Djurdjura et considérées par ces auteurs comme particulières à la race berbère sédentaire, s'étendent cependant à toute l'Afrique du Nord, se rencontrent dans les plateaux algériens et dans toutes les régions sahariennes et sont aussi arabes que berbères, parce qu'elles sont les effets de causes analogues. Ces institutions, d'ailleurs, ne tiennent aucun compte de la race, mais bien du milieu et particulièrement du milieu géographique, car on les rencontre, depuis les côtes de l'Atlantique, au Maghreb extrême, jusqu'en Arabie et au delà sans doute. Toutes les populations, de quelque origine qu'elles soient, qui évoluent sur ces immenses régions, obligées de se diviser pour l'usage des ressources disséminées par la nature, sur de grands espaces, se sont scindées en tribus formant autant de communautés démocratiques, de petites républiques, régies par la souveraineté populaire.

L'autorité politique, administrative et judiciaire, y est détenue par l'assemblée générale des citoyens. Cette assemblée a conservé le nom berbère d'*Anfaliz* au Maroc, le nom arabe de *Miad* chez les Touareg et a pris le nom arabe de *Kalam* chez les Danakil d'Obock ; et c'est encore le terme arabe de *Djemâa* qui est employé en Mauritanie.

Chez tous ces peuples, tout homme apte à contracter

1. *L. c.*, t. I, p. 28.

mariage fait partie de la *Djemaa* de sa communauté, où les intérêts publics sont discutés. C'est un droit qui comporte des avantages, mais qui entraîne des devoirs et des charges. Ce qui établit bien nettement le principe général de l'autonomie de chaque petite république, c'est qu'en Mauritanie, les communautés de tributaires elles-mêmes ont des chefs de tribus choisis par les citoyens et agréés par les patrons. Tribus libres et tribus de tributaires forment des groupes ou confédérations analogues aux confédérations du Nord, nomades ou sédentaires. En effet, dans les grandes assemblées où se doivent discuter des intérêts s'étendant à tout le groupe confédéré, tous les éléments de la population sont représentés au conseil : chefs de groupes blancs libres, chefs de tributaires *zenaga*, chefs de tributaires *haratine*, tous sont convoqués et siègent; seuls les esclaves n'ont pas voix au chapitre. Or, tous les faits, de quelque importance soient-ils, qui intéressent l'ensemble de la population, sont soumis aux décisions de la *Djemaa*. Bourrel cite le fait du « roi des Braknas, Sidy Ely », qui au cours d'une guerre, avait reçu des offres de paix, contre la remise d'un cheval, et qui ne put souscrire à cette proposition avant d'avoir consulté la nation. La *Djemaa* générale fut convoquée, et Bourrel qui y assista, raconte dans quelles formes se déroula cette cérémonie. C'est analogue à ce qui se passe dans le nord extrême de l'Afrique, où tous les chefs de tribus, comme ceux de l'Arabie, peuvent être considérés comme des « rois », au même titre que ceux des Maures et que les *amenokals* des Touareg.

En effet, dans tous ces milieux, la collectivité composant la *Djemaa* ne peut exercer directement ses pouvoirs; elle les délègue alors à l'un des siens, soit au président qu'elle a choisi dans son sein. Il a la charge de veiller à la vie journalière de la communauté, au maintien de l'ordre, au respect des règlements; en résumé, à toute la vie intérieure et extérieure de ses commettants, mais il ne fait rien sans leur approbation. Il prend les noms d'*amenokal*,

d'*amghar*, d'*amokrane*, d'*amezouar* en berbère, de *cheïkh*, d'*amine*, de *kebir* en arabe. Il est aidé, dans sa tâche, par des auxiliaires délégués des groupes de familles, agréés par lui, et qui ne sont que de simples surveillants.

Quand les groupes de population ainsi régis disposent de grosses ressources provenant d'une situation privilégiée commerciale ou autre, ils acquièrent une certaine puissance; dès lors, le rayonnement de leur influence s'étend au loin, leurs relations extérieures prennent une certaine importance et ils se donnent un chef choisi, dans la famille duquel le pouvoir peut devenir héréditaire. C'est ce qui eut lieu autrefois chez les Lemtouna, à Aoudaghost, à Takedda, à Timbouctou, à Agades, à Ghedames, à Rhat, à Ouargla, Touggourt, à Kouko et chez les Beni-Abbès et même à Alger où, après la chute des Beni Ziane de Tlemcen, la ville menacée par les Espagnols d'Oran, s'érigea en république et se donna comme président le chef des Arabes Taalba Selim Ettoumy, qui négocia une alliance avec les frères Barberousse et fut assassiné par eux.

Mais ce chef, si puissant soit-il, ne gouverne qu'avec l'assemblée générale des citoyens ou l'assemblée restreinte de leurs délégués, selon les circonstances; ce n'est qu'un fondé de pouvoirs, comme le *cheïkh* ou l'*amghar* et il peut comme ceux-ci être déposé. C'est par erreur et par ignorance du rôle réel des *Djemâas*, que les étrangers, qui ne voient que les chefs mandataires de la nation, nantis par elle de pleins pouvoirs, ont cru devoir les décorer du titre de roi et leur attribuer l'exercice du pouvoir absolu. Le fait s'est fatalement produit; il est arrivé que des chefs doués d'un certain doigté diplomatique et d'une réelle habileté administrative, ont institué l'hérédité du pouvoir dans leur famille, avec l'assentiment des citoyens dont cela servait les intérêts immédiats. Mais le propre du pouvoir étant de porter les aristocraties qui l'exercent par privilège, aux plus grands abus, ces atteintes au principe démo-

cratique ont toujours abouti à des crises violentes. On peut dire, avec Renan, parlant de la race berbère et de ses institutions : « La forme monarchique est, dans cette race, une exception, et, quand on la rencontre, on peut être sûr que la population qui la subit n'est pas constituée d'une manière normale, qu'elle fait violence à ses instincts en vue de la défense nationale ou par esprit de domination »[1].

Si cela est vrai pour les Berbères, c'est non moins vrai pour les Arabes, et ceux qui vinrent en Afrique y trouvèrent un peuple dont les institutions étaient pareilles aux leurs, ce qui facilita les rapprochements. Voici ce que Dozy rapporte, d'après Burckhardt et Burton, sur les anciens Arabes : « Chaque tribu, il est vrai, a son chef choisi par elle; mais ce chef ne possède qu'une certaine influence; on le respecte, on écoute ses conseils, surtout s'il a le don de la parole, mais il n'a nullement le droit de donner des ordres. Au lieu de toucher un traitement, il est tenu et forcé même, par l'opinion publique, de fournir à la subsistance des pauvres, de distribuer entre ses amis les présents qu'il reçoit, d'offrir aux étrangers une hospitalité plus somptueuse qu'un autre membre de la tribu ne pourrait le faire. Dans toute circonstance il est tenu de consulter le conseil de la tribu, qui se compose des chefs des différentes familles. Sans l'assentiment de cette assemblée, il ne peut ni déclarer la guerre, ni conclure la paix, ni même lever le camp. Quand une tribu décerne le titre de chef à l'un de ses membres, ce n'est souvent qu'un hommage sans conséquence; elle lui donne par là un témoignage public de son estime; elle reconnaît solennellement en lui, l'homme le plus capable, le plus brave, le plus généreux, le plus dévoué aux intérêts de la communauté[2]. »

1. *La Société berbère* (*Revue des deux mondes*, 1er septembre 1873, p. 144).

2. *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 4-5.

Le même auteur ajoute plus loin, d'après l'écrivain arabe Mobarred : « Quelqu'un ayant demandé à Arâba, contemporain de Mahomet, de quelle manière il était devenu le chef de sa tribu, Arâba nia d'abord qu'il le fût. L'autre ayant insisté, Arâba répondit à la fin : « Si des « malheurs avaient frappé mes contribules, je leur donnais « de l'argent; si quelqu'un d'entre eux avait fait une étour- « derie, je payais pour lui l'amende; et j'ai établi mon auto- « rité en m'appuyant sur les hommes les plus doux de la « tribu. Celui de mes compagnons qui ne peut en faire « autant, est moins considéré que moi; celui qui le peut est « mon égal, et celui qui me surpasse est plus estimé que « moi[1] ».

Tel est le portrait de l'*amenokal*, du *cheïkh*, de l'*amghar*, où qu'ils se trouvent, et des chefs maures que l'on appelle rois.

1. Dozy, *l. c.*, t. I, p. 5-6.

RESSOURCES NATURELLES ET COMMERCE

DU SAHARA OCCIDENTAL

Dans les régions désertiques dites sahariennes, les parties les plus pauvres : dunes de sable, terrains de *regg* et *hamadas* pierreuses, sont celles où seul le chameau peut trouver sa subsistance; les terrains plus riches sont ceux où le mouton trouve une végétation spéciale d'herbes délicates réclamant ou un sous-sol humide, ou des pluies plus ou moins régulières. Les pays bien pourvus en moutons, même s'ils sont très secs, sont encore assez riches pour permettre l'élève du cheval; mais il faut des régions plus riches encore pour l'élève du bœuf; et quand cet animal vit en troupeaux nombreux et constitue une branche importante de la richesse des habitants, on en peut conclure que le pays présente, en pâturages et en eaux, des ressources exceptionnellement abondantes.

Tel est le cas de la Mauritanie où l'on trouve réunis : le bœuf à bosse du Soudan ou zébu, employé comme bête de somme, le bœuf de boucherie et de lait, le chameau porteur et le chameau de selle ou *mehari*, deux races de chevaux, ceux du Cayor, petits et sans grande valeur et le cheval très renommé du Tagant, mélange de barbe et d'arabe, chez lequel on trouve des caractères syriens indiquant la prédominance du type arabe amené par les Makil et conservé également chez les Oulad Delim; l'âne isabelle à raie de mulet très marquée, répandu dans le Sahara jusque chez les Chamba, et qui est aux autres baudets d'Afrique ce que le *mehari* est au chameau porteur; le mouton à laine blanche, sans doute importé du Nord et

qui se rencontre dans le Sud, jusqu'aux limites du Tiris, le mouton saharien à poil roux ou *demmane* et la chèvre à poil ras, assez semblable à ses congénères de Malte et des îles Baléares.

En rapprochant ces faits de ce qui a lieu en Algérie, on en conclut que les habitants de l'Adrar, par exemple, peuvent être comparés à des nomades des hauts-plateaux algériens qui, avec les steppes exploiteraient certaines parties fertiles du Tell; que par suite, si l'Adrar, le Tagant, le Tiris, sont des îlots séparés par de grandes étendues de nature désertique, ces îlots sont privilégiés et que par leur valeur économique ils peuvent être considérés, au même titre que le Tell algérien, comme « le ventre du Sahara ». Le fruit du lotus qui revient souvent dans les paraboles de Nacer Eddine et dont une variété inférieure peuple le Nord, sur le littoral méditerranéen, croît en abondance dans le Tell mauritanien.

Le *Kitab el ançab* nous cite un jeune savant qui, ayant pris à sa charge la garde et l'entretien du troupeau de bœufs de sa famille, s'élevant à quarante têtes, porta ce troupeau à cent vingt têtes après trois années. Il avait donc augmenté de deux tiers, soit de vingt-six têtes par an, ce qui constitue un rendement un peu supérienr à soixante pour cent l'an. Il n'est pas douteux que le pays où une famille seule possède quarante bœufs et où l'élevage peut donner de pareils résultats, ne soit un pays de ressources.

Le même *Kitâb el Ançab* cite, parmi les vertus par lesquelles se distinguaient les Tachomcha, la constance sous toutes ses formes et principalement celle qu'exigent les pénibles travaux de forage, d'aménagement et de curage des puits, la recherche des pâturages, le parcage des bestiaux, leur entretien et leur défense. L'auteur touche là précisément aux grands actes de la vie pastorale et si les récits indigènes nous citent plusieurs personnages tués par des éboulements dans les puits, nous savons par ailleurs, que certaines régions de la Mauritanie sont dotées

en eaux comme aucune partie du Sahara du nord ne le fut jamais.

Ici comme là, la richesse en eaux peut être évaluée au nombre des familles qui peuvent rester groupées et, comme disent les Arabes, *boire aux mêmes eaux* sans se gêner mutuellement, en même temps qu'à l'importance des troupeaux qu'elles détiennent sur les mêmes points. Dans le Sahara occidental, nous avons vu une seule famille posséder cent vingt bœufs, sans préjudice des chameaux, moutons, chèvres, etc., dont la nécessité fait prime et qu'elle possédait sûrement. L'importance des campements nous dira, d'autre part, ce qu'il faut penser des ressources du pays, comparées à celles des hauts plateaux algériens. Nos manuscrits sont muets à ce sujet, mais les récits des voyageurs, en revanche, nous donnent des chiffres intéressants. René Caillé voyagea dans le nord de Tombouctou avec une caravane de 600 chameaux; au départ d'Oualata vers le Nord, elle comptait 1.400 chameaux et 400 hommes. Mage dans son voyage au Tagant, en 1859, rencontra des camps de 100 tentes réunies et vivant ensemble, puisque sous ses yeux elles décampèrent et se transportèrent à cinq lieues de distance avec leurs troupeaux, en moins de sept heures[1]. Le capitaine d'état-major Vincent, dans son exploration vers l'Adrar, a visité le chef des Trarza, dont le camp comptait 150 tentes; il cite, à titre de curiosité il est vrai, le puits de Rhasseren qui avait quatre mètres de profondeur et où, le jour de son passage, furent abreuvés 15.000 moutons, 1.000 chameaux et beaucoup de bœufs[2]. Dans le Tiris, il a rencontré un camp de marabouts Ahl Barek-Allah fort de 80 tentes. Bourrel, chez les Maures Braknas a vu un camp disposé en fer à cheval, sur une longueur de 3 kilomètres, et composé de cinq groupes inséparables et comprenant respectivement : 1.300, 1.050, 67,

1. *Revue algérienne et coloniale*, Paris, Hachette, 1860, p. 14.
2. *Ibid.*, p. 449.

61 et 42 tentes, soit en tout 2.550 familles faisant environ 13.000 personnes, pouvant fournir 100 cavaliers[1]. Il est vrai que le Tiris et l'Adrar sont compris dans la zone soumise aux pluies régulières de l'hivernage et si l'on avance, de cette zone appelée Tell vers celle non moins privilégiée de la rive droite du Sénégal appelée *Sahel*, on trouve des régions d'immenses pâturages, où les herbes sont hautes et vertes toute l'année, où les eaux sont abondantes, où les chameaux et les chevaux vivent difficilement, mais où l'agriculture et l'élève du bœuf peuvent atteindre un exceptionnel développement. Les Maures qui parcourent le Tell et le Sahel et la zone intermédiaire, selon les saisons, disposent donc de ressources assez variées et connaissent une richesse relative inconnue aux habitants du Sud Algérien, chez qui les chiffres cités plus haut paraîtraient fabuleux.

La Mauritanie possède d'autres ressources naturelles comme le sel, dont l'exportation au Soudan, qui en est privé, fit longtemps la fortune des Maures. Pour rappeler les gisements les plus connus, nous citerons les mines du Tiris, la riche *sebkha* d'Ijil exploitée par les Kounta, sur une surface de 25 à 30 kilomètres de long et 12 kilomètres de large, et qui alimente l'Adrar, le Tagant, le Kaarta, le Bambara et le Macina[2]; celles de Taghaza à vingt-cinq jours au sud du Tafilalt, qu'Ibn Batoutah visita et qu'exploitaient de son temps les Messoufa ; celles de Taodeni, d'Oualata, d'Agades, etc. et enfin les mines de cuivre de Takedda qui fournissaient le Gouber et jusqu'au Bornou.

Une autre ressource des Maures et non des moindres, consiste dans le transport du Nord vers le Sud et du Sud vers le Nord, de marchandises de toutes sortes et dont les plus riches : l'ivoire, les plumes d'autruche et particulièrement l'or du Bambouk et d'autres régions aurifères du

1. *Ibid.*, 1860, n° juin-octobre.
2. V. Capitaine Vincent, *l. c.*, p. 458.

Soudan, sont des sources de gros bénéfices. Caillé rapporte que l'or dont le transport était effectué par les Maures de la caravane avec laquelle il gagna le Maroc, était adressé à des gens du Tafilalt, par leurs correspondants de Tombouktou. Ils le renfermaient dans des lambeaux de toile avec une étiquette portant le nom du propriétaire et le poids, qu'ils vérifiaient avec de petites balances portatives. Nacer Eddine parle de ses concitoyens thésauriseurs, qu'il blâme de la passion avec laquelle ils accumulent de l'or dans des jarres ; ce sont là des indices d'une aisance que l'on ne trouve pas partout dans le Sahara. Il y a enfin l'exploitation de la gomme, qui n'occasionne que peu de frais et donne de gros bénéfices; elle se récolte de janvier à juin et se vend dans les escales du fleuve : Bakel, Matam, Podor, Dagana et jusqu'à Saint-Louis.

On peut conclure, des quelques données qui précèdent, que le Sahara occidental est un pays de ressources variées, qu'un régime d'ordre serait de nature à mettre en valeur et à développer dans un sens intéressant pour lui-même autant que pour les États qui l'avoisinent, au Nord et au Sud. Encore, n'avons-nous rien dit du littoral atlantique dont nous savons peu de chose, sauf l'importance des pêcheries de la baie du Lévrier, qui intéressent déjà des maisons françaises, et sont appelées à rivaliser avec celles des Canaries.

La Mauritanie, dans son ensemble, était naguère encore, pareille à une mer dont les riverains du Nord et du Sud avaient besoin, pour vivre, d'échanger leurs produits. Les Maures en étaient les seuls marins ; en même temps qu'ils offraient aux noirs du Sud et aux blancs du Nord les richesses de leur océan sablonneux, ils étaient leurs commis-voyageurs, leurs fondés de pouvoirs et leurs convoyeurs. Grâce à l'activité commerciale née de ces relations, les gens du Sous, du Tafilalt, du Touat, de Ghadames, s'aventuraient de leur côté et se rencontraient sur les grands marchés d'Oualata, d'Agades, de Timbouctou,

où ils recevaient des caravanes de leur pays et où ils séjournaient de longues années.

Si aujourd'hui les uns et les autres ont déserté les grands marchés et restent chez eux, si ces relations à longue distance ont cessé entièrement, sauf peut-être le long du littoral, avec le Maroc, c'est que le commerce européen abordant le continent par toutes les côtes, d'où il s'avance chaque jour, a entièrement modifié la situation économique du pays intérieur et a détruit ou détourné ses courants commerciaux. Touaregs, Maures, Berabers, Touatiens, Mozabites, Ghadamésiens, ont tous ressenti, les uns après les autres, les effets de la crise et connu les causes de la perturbation apportée dans leurs traditionnelles habitudes commerciales. Et ils ont su à qui l'imputer, puisque certaines de ces populations y ont répondu par une réaction offensive dont le massacre de la mission Flatters et d'explorateurs isolés, l'attaque de Timinroun et autres postes avancés, ne sont que des épisodes. Par une singulière erreur, cette réaction a été mise sur le compte d'un fanatisme stérile et sans but, tandis qu'il s'agissait en réalité d'une véritable lutte pour la vie; l'état actuel de mort des marchés sahariens, autrefois riches et actifs, et la profonde misère de ceux qui les alimentaient, en est la preuve évidente.

Les explorateurs comme René Caillé et H. Duveyrier et tant d'autres après eux, qui ont pensé relever ces grands marchés, régénérer l'activité des grandes caravanes commerciales qui sillonnaient autrefois le Sahara jusqu'au Soudan, ont-ils démêlé les origines et les véritables causes de la crise qui n'a pas cessé de peser sur le Sahara ? Ont-ils compris à quoi était due l'inutilité de leurs tentatives et de leurs efforts ? Il semble que l'occupation française de l'Algérie, au nord de l'Afrique, en créant l'isolement du Maroc à l'Ouest et de la Tripolitaine à l'Est, a rompu fatalement l'unité économique de ces pays qui, auparavant, restait entière et soumise aux mêmes lois, quelles que fussent

les dynasties musulmanes régnantes. Et quand le Sahara s'est trouvé encerclé entre la pénétration française par le Nord et la pénétration française par le Sud, ne devait-il pas en résulter une forte compression rejetant la Mauritanie vers le Maroc, disjoignant et isolant les Touareg?

On attribue volontiers la déchéance du commerce saharien et la misère des oasis, à la suppression ou à la diminution du commerce et du transit des esclaves ; la traite était, pense-t-on, l'âme des relations trans-sahariennes. Cela n'est pas tout à fait conforme à la réalité ; si, d'une part, la crise générale du commerce a tari les grands marchés et réduit les Sahariens à la misère, cette misère s'est aggravée de ce fait que la main-d'œuvre des nègres, indispensable à l'exploitation des richesses sahariennes, a fait défaut ou a diminué dans de trop grandes proportions. Il est notoire que cette admirable utilisation des eaux souterraines, réalisée par les *foggara* ou puits à galeries, ne se poursuit plus avec le même soin ; les *foggara* existantes ne sont plus entretenues, des oasis ont été abandonnées, d'autres ne sont plus cultivées qu'en partie, et la misère s'étend tous les jours. N'est-ce pas encore une preuve que le blanc est un transplanté au Sahara et que le nègre y est chez lui? N'y aurait-il pas lieu, pour rendre la vie à ce pays et le remettre en exploitation, d'y favoriser l'immigration des noirs comme colons et comme travailleurs libres?

Il apparaît, dès lors, que le correctif de cette perturbation, sera un nouvel état de choses régulier, remplaçant celui qui disparaît ; que le remède suivra la pénétration de l'influence européenne au Sahara et n'atteindra son plein effet qu'avec l'établissement complet et définitif de cette influence. Mais, cet établissement, pour porter des fruits, pour rendre au Sahara toute sa valeur perdue, devra se traduire, en premier lieu, par le règne de la sécurité, puis par des accords avec les populations, par l'introduction d'habitudes commerciales nouvelles et la création de marchés internationaux. Et il faudra nécessairement, en

tout cela, tenir un compte judicieux et éclairé des milieux et de leurs besoins, dans un sens éminemment pratique et libéral. Mais cela ne peut être que l'œuvre des gouvernements intéressés, les particuliers ne pouvant répondre aux exigences d'une pareille tâche.

CONDITION MORALE ET INTELLECTUELLE

DES INDIGÈNES

Il est à remarquer que malgré l'éloignement du Sahara des pays civilisés, les dégénérés, les crétins, les simples y sont relativement plus rares, et les individus intellectuellement bien doués, plus communs que dans les montagnes élevées les plus rapprochées des foyers de civilisation. Faut-il en attribuer les causes au sol lui-même, à la vie active qui déplace les Sahariens sur de grands espaces? Aux relations qu'ils sont tenus d'entretenir, hors de chez eux, par le commerce d'échanges ? Quoi qu'il en soit, ils sont comme les hommes des plaines, comparés aux montagnards, sous toutes les latitudes : de structure plus fine, d'esprit plus brillant, de tempérament plus exubérant, et d'intelligence plus vive. On constate au Sahara, en général, une égale valeur entre les guerriers et les marabouts, à la différence que chez ces derniers, les facultés intellectuelles sont relativement cultivées, alors qu'elles demeurent incultes chez la majorité des premiers. Les guerriers sont gais, railleurs, cruels et sceptiques, tandis que les marabouts sont réservés, austères, croyants fidèles et plus respectueux de l'âme humaine. Ceux-là mènent une existence toute matérielle et exempte de scrupules, ceux-ci honorent les facultés de l'esprit et l'étude et observent rigoureusement la morale islamique. Tandis que les guerriers cherchent à imposer l'obéissance à un plus grand nombre de peuplades, par le seul prestige de la force, les marabouts luttent pour conserver leur indépendance, sauver le prestige de la science et de l'étude et gagner, à

leurs habitudes de vie sociale, le plus grand nombre possible des éléments divers qui composent la population. Ces luttes qui sont exclusives des questions de race, se sont poursuivies, jusqu'à notre époque, avec des fortunes diverses. Le manuscrit intitulé : *Amr el oualy Nacer Eddine*, qui est le récit détaillé de ces sanglantes et stériles rivalités, nous révèle exactement l'état intérieur de la Mauritanie.

La culture arabe se développa au Sahara à partir de l'avènement au pouvoir des Almoravides qui, vraisemblablement l'importèrent et la répandirent. Après eux, des fugitifs, des commerçants, des voyageurs, contribuèrent à l'étendre, et on a conservé le nom d'un homme des Lemtouna, Ahmed, qui introduisit l'étude de la grammaire dans le Sud et reçut le surnom d'*Ennahouy*, le grammairien. La science arabe fut en honneur sous le règne des sultans du Malli et, de nos jours, les musulmans de race peule contribuent à la faire pénétrer au cœur même du Soudan.

La culture intellectuelle étant un luxe en rapport avec la richesse publique, le plus grand éclat des lettres arabes au Sahara remonte à l'époque prospère de son commerce, lorsque ses grands marchés comme Tombouctou, attiraient et retenaient des Egyptiens, des Tripolitains, des Tunisiens, des Marocains et même des Andalous. Parmi les écrivains qu'a produits la civilisation arabe sur les rives des grands fleuves, les plus connus sont : El Hadj Ahmed ben Omar ben Mohammed Aqit de Tombouctou (1445-1536), son fils Ahmed, El Aqil ben Abdallah El Ansammani de Takedda et le plus célèbre de tous Aboul Abbas Ahmed Baba, né à Arawan (1566-1627), auteur du *Tekmilet Eddibadj* ou dictionnaire biographique des savants malékites, Abderrahmane ben Abdallah ben Imran ben 'Amer es Sadi, auteur du *Tarikh Essoudane* et autres ouvrages [1]. Il con-

1. V. M. Clément Huart, *Littérature arabe*. Paris, Armand Colin, 1902.

vient aussi de citer de nombreux savants de race peule, parmi lesquels Othmane Dan Fodio, ainsi que son frère Abdallahi et son fils Mohammed Bello, sont plus connus par leur rôle politique de souverains ou de princes, que par leurs écrits[1]. Enfin, nos manuscrits, malgré les erreurs ou les négligences des copistes, portent les traces d'une excellente culture littéraire dont la tradition ne semble pas entièrement perdue au Sahara mauritanien.

Ce qui a composé la science arabe, dans ces pays éloignés des foyers de culture intellectuelle, c'est la matière koranique, les hadits ou loi traditionnelle, le droit musulman selon les rites orthodoxes et surtout la doctrine de Malek, d'après Sidi Khelil et ses commentateurs; la connaissance plus ou moins étendue des écrivains arabes et particulièrement des historiens et des hagiographes. Dans le milieu mauritanien, on trouve une forte empreinte des doctrines du *soufisme* et la littérature mystique propre aux *soufis*, semble y avoir eu une faveur particulière. Un certain nombre de faits nous révèlent que les savants et les lettrés sont nombreux chez les marabouts que l'on désigne indifféremment sous les noms de *zouaïa* ou *tolba* (lettrés). Dans la guerre de Nacer Eddine contre les Meghafra, un de leurs champs de bataille reçut le nom de *Ketsib El Koddat* (colline des notaires), en souvenir du nombre des *kadis* qui y trouvè-

1. Otmane dan Fodio, imam et sultan, à la fois général et savant, qui fonda l'empire foullane du Sokoto, était, si l'on considère l'époque et le milieu où il vivait, d'une haute intelligence et d'un esprit éminemment libéral. Il flétrissait, aux débuts du XIXe siècle, la plupart des lettrés de son pays qui laissaient leurs épouses, leurs filles et leurs captifs, moralement abandonnés, tels des animaux, sans leur enseigner ce que Dieu prescrit à leur sujet. « Ils les traitent, disait-il, comme les ustensiles de ménage qui se brisent, par suite d'un long usage et que l'on jette aux ordures; c'est un crime abominable! Hélas! comment peuvent-ils ainsi confiner leurs épouses, leurs filles et leurs captifs dans les ténèbres de l'ignorance, alors que journellement ils confèrent la science à des disciples! » V. Ismaël Hamet, *Nour El Eulbab* (*Revue africaine*, 1897, n° 227, p. 297 et s.).

rent la mort. Cette culture s'est étendue aux femmes, grâce à la monogamie qui leur assure une place plus élevée que dans les sociétés polygames. Dans *Chiame Ezzouaïa*, une jeune mère se dit la neuvième des personnes de sa famille connaissant le Koran, et cela confirme, au moins en partie, ce que dit H. Duveyrier de l'instruction des femmes chez les Touareg [1]. René Caillé dit avoir vu chez les Maures les petites filles et les petits garçons étudier ensemble et dit que l'habitude des lettrés est d'instruire eux-mêmes leurs filles.

D'autres indices sont à remarquer sur l'influence des femmes, leur rôle dans la société et leur liberté d'allures. Ibn Batoutah parlant des femmes messoufites d'Oualata, dit qu'elles ont plus de mérite et sont plus considérées que les hommes. L'ordre de succession, sans doute emprunté aux coutumes locales, veut que l'héritage soit recueilli par les fils de la sœur du défunt, à l'exclusion des siens. Ibn Batoutah s'étonne de ces mœurs qu'il n'a vu pratiquer que chez les Indiens infidèles du Malabar, alors que les Messoufa sont des musulmans pratiquants et instruits [2]. Mieux encore que cela, le *Kitab el ançab* nous montre l'importance des femmes dans la société et dans la famille, en ce que les filiations y sont données dans les deux lignes d'ascendants masculins et féminins; plusieurs femmes y sont qualifiées de saintes ou *oualya*, et Nacer Eddine reconnaît à l'une d'elles le don de seconde vue; enfin celles que l'on révère après leur mort sont nombreuses.

Si les marabouts honoraient le savoir, ils ne considéraient pas le travail de la terre et l'élevage du bétail

1. Il faut se garder d'accorder une importance quelconque à la culture en langue berbère, sans aucun ouvrage écrit et avec des éléments aussi primitifs, aussi incomplets que l'alphabet tamachek et les caractères tifinagh. A cet égard, la prétendue supériorité des femmes sur les hommes, chez les Touareg, est une exagération.

2. V. t. IV, p. 388.

comme indignes d'eux. Le plus instruit parmi les hommes qu'ils envoient en députation aux Aroussiyne, se charge de la garde des chameaux de ses compagnons au pâturage; cela fait dire au chef des Aroussiyne émerveillé : « L'homme le plus distingué d'entre eux est préposé à la garde de leurs chameaux ! » Et cette parole passe en proverbe. Ahmed Abou Ras, jeune savant des Tachomcha, partageait sa vie entre le service de la religion et les intérêts terrestres ; ne prenant aucun repos, il étudiait la nuit et enseignait le jour. C'est lui qui, s'étant chargé du troupeau de bœufs de sa famille, le porta par ses soins éclairés, en trois années, de quarante à cent vingt têtes. Nacer Eddine lui-même, voyageait en caravane avec ses chameaux et ses marchandises. Un jour, il est retenu auprès d'un puits encombré de troupeaux et ne rejoint ses compagnons de route, dans leur campement, qu'après avoir abreuvé ses bœufs, et alors que la nuit est tombée depuis plusieurs heures.

Au point de vue moral, les marabouts se révèlent comme des puritains austères et assez intransigeants, mais aussi comme des hommes de haute moralité et de sévère discipline, dans un milieu de passions déchaînées et de barbarie sans frein. « Dans la voie qu'ils ont accoutumé de suivre, dit l'auteur de *Chiame Ezzouaïa*, ils apportent la même droiture dans leur vie religieuse et dans leur vie sociale, honorant leurs hôtes, creusant des puits, vivifiant leurs terres. » Leur idéal était de fonder, dans leur pays, une société nouvelle en ramenant tous les musulmans à la pratique des vertus enseignées par le Koran et au respect des traditions du prophète ; ils aspiraient à faire revivre la pureté primitive de l'Islam, par le moyen de l'étude qu'ils recommandaient à tous, sans distinction aucune. C'est ainsi que Nacer Eddine disait aux siens : « Que chacun de vous, quand il monte à cheval, place sa planchette à écrire entre lui et le panneau de sa selle, car il n'y aura pas de plus honteuse compagnie qu-

l'Ignorance, pour celui qui se présentera au seuil de l'Éternité ».

Mais ils étaient entravés dans les moyens de poursuivre leur but, par les guerriers égoïstes, barbares et sceptiques ; et c'est à cette opposition sans doute, que l'on doit attribuer leur rigorisme religieux, leur ardeur mystique et leur intransigeance, rien n'exaltant plus haut le sentiment religieux que la persécution et les violences. Néanmoins, l'unanimité pour combattre et réduire les guerriers ne fut pas, soit par la crainte qu'ils inspiraient, soit pour toute autre cause, réalisée parmi les zouaïa amis de l'ordre, encore que le droit et le devoir de leur faire la guerre eussent été reconnus et proclamés licites par les interprètes de la Loi. L'auteur de *Chorbobba* cite, à cet égard, l'opinion du célèbre jurisconsulte El Ouancherissy, l'auteur d'*El Miyar*, qui raconte que la guerre sainte (Djihad) fut dirigée par les populations du Maghreb, contre les Arabes Soueïd et Beni Amer qui désolaient le pays par leurs brigandages. Il cite aussi l'opinion exprimée par Malek, au sujet d'Arabes coupeurs de route professionnels, disant que le *Djihad* contre eux est plus méritoire que le Djihad contre les Roum (chrétiens de l'empire grec). Il cite encore d'autres opinions conformes à ces vues et termine par celle d'El Ghabriny qui ajoute ces paroles du prophète : « Dieu, assurément, ne détient pas la science par devers lui, de façon à la retirer aux hommes ; mais il rappelle à lui les savants et chacun d'entre eux, qui s'éteint, emporte avec lui le savoir qu'il avait acquis. De telle sorte que, s'il arrive qu'il n'en reste aucun, les populations se donnent des chefs ignorants, dont les arrêts sont en contradiction avec les principes de la loi, et ainsi ils errent et induisent en erreur ».

On ne saurait mieux choisir pour peindre d'un trait plus vigoureux et plus saisissant les origines de l'état de choses qui a suivi, dans l'Afrique du Nord, la chute des royaumes arabes ou berbères, et qui a revêtu, dans le Sahara occi-

dental en particulier, un caractère plus grave encore qu'ailleurs.

Après des vicissitudes attestées par leurs nombreuses migrations de Taroudant à l'Adrar et de là aux rives du Sénégal, leur retour dans le Tell et leur exode par famille, au Tiris, les marabouts parviennent à se reformer et à s'organiser pour se défendre. C'est alors qu'un grand homme s'éleva parmi eux. Toujours et en tous lieux, le grand homme a été l'être providentiel qui se révèle à ses concitoyens ou à ses coreligionnaires, avec des qualités propres à les défendre contre un danger ou une calamité, dans certaines circonstances solennelles. En cas de crise, il intervient et ses succès consacrent sa qualité de grand homme. Selon les temps et les circonstances, c'est un homme de guerre ou un saint et souvent les deux à la fois.

Tels furent dans l'Afrique du Nord, ces hommes de qualité maraboutique que l'on dit provenir tous de la rivière *Essaguia El Hamra* dans le Sous marocain, et qui jouèrent un rôle dans notre Algérie, alors que déchirée par des luttes intestines et menacée par les Chrétiens, elle était en pleine décomposition anarchique. Plus instruits, plus éclairés, plus clairvoyants que la masse, ils intervinrent habilement et sauvèrent les populations des pires désastres, en les défendant contre leurs propres entraînements et contre les dangers extérieurs. D'où venaient ces marabouts? Qui étaient-ils? Quels événements les avaient chassés de leur pays? On est peu fixé à cet égard, mais il est assez juste de penser qu'ils ne sont pas venus en masse d'une même région marocaine, mais bien par famille, à des époques différentes et plus particulièrement, peut-être, pendant la longue lutte qui mit aux prises les Mérinides et les Almohades, vers l'an 1212, et qui se termina par l'anéantissement de ces derniers en 1258. De nombreux fugitifs Almohades s'en furent naturellement chercher un refuge dans les états du roi zianite de Tlemcen qui était en lutte avec les Mérinides et plus loin encore, sur le

territoire soumis aux Hafcides de Tunis qui étaient des leurs. On ne retrouve chez les populations du Maghreb aucun souvenir des Almoravides et fort peu des Mérinides ; les seules survivances, assez rares d'ailleurs, qui se puissent recueillir, comme l'usage qui consiste à faire précéder tout texte écrit de la formule : *Louanges à Dieu seul*[1], l'emploi du qualificatif de *sid* (maître, seigneur) devant les noms d'hommes de noble origine, des savants et des simples lettrés, remontent aux Almohades. Il faut considérer, d'autre part, que de nombreuses familles masmoudiennes-almohades, originaires du Sous et de la vallée appelée Essaguïa El Hamra, éparpillées dans le nord de l'Afrique par l'occupation almohade, qui s'étendait de l'Atlantique à Tripoli, demeurées sur place, après les succès des Mérinides et leur conquête de la ville de Fez, durent user, dans la suite, du prestige de leur origine pour grouper les populations et les diriger.

Quoi qu'il en soit de ces familles religieuses et de leur rôle tant politique que social dans le Maghreb, nous retrouvons en Mauritanie les mêmes causes avec les mêmes effets : sur le point de succomber sous les attaques des guerriers, un grand homme se révèle chez les marabouts, dans la personne de Nacer Eddine, qui va se mettre à leur tête, les organiser et les défendre.

L'origine de son prestige est dans son savoir; il est le plus instruit des hommes de son milieu ; le Koran, les hadits, le droit, tout ce qui constitue la science de l'époque, lui est plus familier qu'à aucun autre. On a recours à ses lumières, il enseigne, explique, commente, et commence par être professeur avant d'être général. Mais son intelligence par quoi il est, avec ces connaissances, réellement au-dessus de ses concitoyens, lui confère par ses décisions et ses jugements, une telle supériorité, qu'on en arrive à lui attribuer le don de seconde vue, de divination.

1. V. *Roudh El Kartas*.

Il perçoit les choses du monde invisible; il a des apparitions, il prédit des événements qui se réalisent, il retrouve les objets perdus, il découvre les voleurs; il a la faculté de disparaître et de reparaître, au milieu d'une foule; il annonce aux personnes de son entourage ce que seront les signes précurseurs de leur mort; il s'impose aussi par ses vertus, il est l'ami et le protecteur des pauvres; son épouse est la plus belle, mais il la visite rarement, car il est le plus souvent en état de jeûne. C'est un *oualy*, il est nommé dans les textes, parmi les saints dont la venue est annoncée; il est sanctifié, tel un prophète ou un envoyé; il ne parle que par paraboles comme les inspirés et les illuminés de tous les temps; les moindres faits de sa vie sont interprétés comme des signes, par ses admirateurs qui ne connaissent plus de bornes et lui prêtent plus qu'on ne prêta jamais aux plus grands saints de l'Islam et au prophète lui-même.

D'autres savants sont dépêchés auprès de lui pour l'éprouver; les gens du peuple eux-mêmes s'y essaient, et chaque fois l'*oualy* triomphe. Alors son attraction sur le peuple devient telle, que les notables décident que son élection, comme *Imam* des Musulmans, aura lieu et, à l'imitation de ceux qui en Arabie élurent le prophète Mohammed, on procède à la cérémonie, sous un arbre, que la nature identique des deux pays permet d'être de même essence, soit la *Samora* (spina egyptiaca).

Quoi qu'on puisse dire de ces populations, par ailleurs, on ne saurait méconnaître qu'en mettant Nacer Eddine à leur tête, elles voulaient l'homme meilleur, la société mieux organisée, plus humaine; elles luttaient contre la barbarie et la dissolution des mœurs; elles luttaient contre l'empire de la force sur le droit; elles luttaient donc pour le progrès, pour la civilisation. On ne peut que déplorer l'impuissance et l'anéantissement de ceux qui, sous toutes les latitudes et sur une scène si modeste soit-elle, ont dépensé autant d'efforts et consenti tant de sacrifices pour

une idée de civilisation et de progrès, cette idée serait-elle, comme ici, appuyée sur l'esprit religieux le plus étroit et le plus intransigeant. Et encore devons-nous retenir ce trait de l'un d'eux, Oualid Deïmany qui, à la première page de son ouvrage sur *Les mérites des Zouaïa* s'écrie : « Combien ne voit-on pas d'ennemis de Dieu à la mosquée et combien ne voit-on pas de justes à l'église ! »

Nous savons que les marabouts agents de l'ordre et de la paix, sont plus nombreux que les guerriers perturbateurs et agents de trouble ; qu'aucun de ces deux éléments n'a réussi à anéantir l'autre ; qu'ils se font tous deux un équilibre sans cesse menacé. Les guerriers abusent de leur force, vendent leurs services, rançonnent et pillent, négligent l'étude, ne pratiquent que les armes, le cheval et le chameau de selle et ne craignent pas, comme tous les guerriers, d'enfreindre journellement les préceptes de la loi religieuse[1].

Nos manuscrits nous montrent les habitants de la Mauritanie menant tous la vie agricole et la vie pastorale, mais nettement divisés en deux groupes distincts : l'un inférieur en nombre, mais composé de gens portant les armes et faisant habituellement la guerre. Rompus à ses fatigues et à ses stratagèmes, tels des soldats de métier, ils y sont passés maîtres et ne sont que trop souvent portés à abuser de leur force et à pratiquer le brigandage à main armée, comme une véritable profession. L'autre, supérieur en nombre, mais composé, en majorité, de familles adonnées à l'étude, fidèles aux préceptes de la loi religieuse, attachées aux œuvres de la paix, mais désarmées, par suite et peu en mesure de se défendre en opposant la force à la force.

1. Bourrel, dans la relation de son voyage chez les Maures Brakna, dit que les marabouts sont estimés au nombre de 50.000 et les guerriers au nombre de 20.000 seulement. Faidherbe dit, d'après René Caillé, que chez les Trarza on trouve 30.000 marabouts contre 25.000 guerriers.

Le côté frappant de cet état de choses, c'est que la majorité éclairée et sage n'ait jamais réussi à s'imposer, à organiser le pays et à le diriger. Nos chroniques régionales nous expliquent bien que l'insuccès des marabouts vient de ce qu'ils ignorent les pratiques de la guerre et l'usage des armes, mais elles ne nous disent pas pourquoi, contrairement à ce qui se passe ailleurs, ce n'est pas, en Mauritanie, l'élément cultivé qui est dirigeant. En effet, au Maroc, dans le nord du Sahara, dans l'ancienne Algérie, gouvernants ou dirigeants furent toujours des minorités relativement éclairées, comme les membres du Makhzen de Fez ou les familles religieuses des anciennes régences d'Alger et de Tunis.

Cela vient peut être du rigorisme étroit des marabouts qui mettaient leur honneur à vivre isolément, sans relations avec ceux qui ne pensaient pas comme eux; cette intransigeance excessive, à laquelle ils se flattaient d'être demeurés fidèles, d'une part, et l'ardeur des guerriers à défendre leurs privilèges d'hommes d'armes, d'autre part, ont creusé le fossé qui sépare ces deux éléments et ont été un empêchement radical à leur fusion et à leur union. Il semble qu'une attitude des marabouts moins rigoriste, aurait eu le pouvoir d'exercer quelqu'influence heureuse sur les guerriers, de modifier leurs mœurs, et, en tous cas, de les empêcher de former une caste d'hommes d'armes.

En cela les marabouts se sont montrés les héritiers de leurs ancêtres, les premiers Almoravides; en eux revit l'esprit d'Abdallah ben Yassine El Djezouly, dont le rigorisme excessif éloigna les Messoufa, si bien qu'il se retira avec Yahya ben Ibrahim, suivi de sept personnes seulement, dans un îlot du Sénégal où ils fondèrent une sorte de place forte, et où ils vécurent quelque temps, sans contact avec le monde. En eux revit aussi l'esprit d'Youcef ben Tachfine qui, s'il élargit les bornes de ses états, en portant la guerre au loin, supprima la peine de mort dans

ces mêmes états, où elle ne fut jamais appliquée, durant son règne de trente-huit années [1].

Si l'on remarque enfin la position géographique de la Mauritanie qui l'a fermée à toute influence extérieure, on s'expliquera pourquoi cet immense pays, plus isolé encore, entre l'océan et les sables, que ne l'est le Maroc, n'a réalisé aucun progrès et demeure, depuis de longs siècles, identique à lui-même.

Quels sont les moyens de relèvement qui s'offrent à ce pays, si ce n'est le rapprochement des deux éléments irréconciliables qui composent sa population, en les rendant solidaires d'intérêts communs? Ce sera, en effet, la fin du régime de la force, l'avènement de la liberté du travail et l'émancipation des castes asservies. Mais il semble que rien ne peut se faire sans une influence étrangère qui, par le commerce et les capitaux, imposerait la sécurité, ferait, d'une partie de l'élément guerrier organisé militairement, discipliné et encadré, la gendarmerie du Sahara occidental. Le pays étant lié économiquement aux régions sénégalaises et soudanaises qui relèvent de l'influence française, et l'intervention marocaine n'étant pas à envisager, en raison de son impuissance manifeste et de ses propres convulsions anarchiques, il paraît probable que le rôle pacificateur et moralisateur, en Mauritanie, incombera un jour à cette influence française. Le moment décisif arrivera sans doute quand il sera donné à l'Afrique du Nord de recouvrer son unité économique rompue et troublée par des causes extérieures.

Le temps comptera comme le principal élément de cette évolution, mais l'effort décisif à faire ne saurait être confié qu'à des hommes initiés au maniement des populations musulmanes de l'Afrique, s'inspirant des principes les plus

1. *Histoire de l'Afrique* de Mohammed ben Ali El R'aïni El K'aïrouani (*Exploration scientifique de l'Algérie*, trad. Pellissier et Rémusat), p. 181 et s.

libéraux et les plus conformes au droit des gens. Ils seront très heureusement secondés par des Musulmans algériens ou tunisiens et particulièrement ceux qui, étant d'origine et de langue berbères, seront également cultivés en arabe et en français; leur intelligence de l'une et de l'autre société contribuera à l'indispensable adoucissement des points de contact. Il ne semble pas douteux que l'accord de cette société islamique isolée dans le désert, et où se rencontrent les principes d'humanité et de haute moralité que l'on peut trouver chez les Zouaïa de la Mauritanie, avec les peuples avancés et les idées modernes, soit réalisable. Il va de soi qu'il faudra s'appuyer, pour le succès de cet accord, autant sur l'élément sage et éclairé des marabouts que sur l'élément turbulent et inculte des guerriers, mais en faisant entendre à tous que le règne de paix et de la sécurité est le but ultime et indispensable des efforts communs. L'ancienne richesse des grands centres commerciaux de l'extrême Sahara nous est un sûr garant que ce but peut être atteint.

En matière religieuse, rien d'autre que la question d'orthodoxie n'apparaît dans nos récits mauritaniens; les principes du Koran et de la Sonna, d'après l'école de Malek, sont les seules bases sur lesquelles s'appuient les rivalités et les luttes des populations maures. On n'y trouve pas, comme en d'autres contrées du Maghreb, des groupements séparés en chapelles distinctes, luttant entre elles, sous les auspices de tel ou tel chef de confrérie religieuse.

Le Sahara occidental relève, presqu'entièrement, d'une seule confrérie, celle des Kadiriya. Fondée dans le pays, à Oualata, par Sid Ahmed El Bekkay des Kounta, élève de Sid Mohammed ben Abdelkerim El Maghily venu du Nord, la branche saharienne de cette confrérie a donné naissance, dans le Tagant et ailleurs, à quelques branches secondaires sans intérêt. Après des succès politiques qui permirent aux descendants du fondateur d'exercer quel-

que temps le pouvoir souverain à Tombouctou, les Kadiriya furent supplantés, sur le Niger, par les Peuls tidjaniya et, depuis lors, ils sont désagrégés et divisés en groupes isolés et d'importance variable.

Donc, la majorité des Maures appartiennent, actuellement, à plusieurs branches de la même confrérie, mais encore ces branches ne diffèrent-elles par aucun point de doctrine et paraissent-elles avoir été, la plupart du temps, des clans maraboutiques bien plus que des écoles mystiques.

Nous trouvons, dans nos textes, une seule allusion aux Kadiriya, c'est la suivante : lorsque Nacer-Eddine l'Imam des Zouaïa, périt au combat de Tirtellas, on élut à sa place Adjfagha El Amine ben Sid El Fadhel, qui marcha contre les ennemis Meghafra, avec des troupes comme on ne leur en avait jamais opposées. Les Meghafra crurent devoir affecter la soumission et expliquèrent leur attitude en disant aux Zouaïa qu'ils n'avaient pas rendu hommage à Nacer Eddine parce qu'il n'était pas de la lignée de Sid El Fadhel, tandis qu'Adjfagha El Amine appartenait à la famille du grand saint. Ce n'était, paraît-il, qu'un stratagème pour gagner du temps et éviter une rencontre fâcheuse. Les Zouaïa, cependant, voyant leur nouveau chef disposé à traiter de la paix avec les Meghafra, le déposèrent, et malgré cela, le descendant de Sid El Fadhel continua de combattre dans leurs rangs puisque, comme le montre la suite du récit, il ne se sépara des Zouaïa qu'après le combat meurtrier de Tin Iedjmar, et alors que tout espoir de succès lui paraissait perdu.

Actuellement les Kadiriya de la Mauritanie obéissent à trois chefs : le fameux Ma-el-Aïnine de Chinguith, petit-fils de Sid Mohammed El Fadhel, qui étend son influence dans le nord du Sahara occidental et sur les confins du Maroc, son frère Cheïkh Saad Bouh, sur la partie méridionale du Sahara, de l'Adrar et du Tiris jusqu'au fleuve Sénégal et Cheïkh Sidya indépendant des deux autres et

dont l'influence s'étend particulièrement sur la rive gauche du Sénégal, jusqu'à Saint-Louis.

Sans chercher à démêler les raisons de leurs divisions, antérieurement à notre époque, nous trouvons, dans l'état actuel de partage de l'influence des Kadiriya en Mauritanie, un fait caractéristique, c'est que ce partage répond beaucoup plus à des intérêts d'ordre économique et politique, qu'à des préoccupations d'ordre spirituel. En effet, nous remarquons que les trois grands groupes Kadiriya qui englobent la presque totalité de la population mauritanienne, ont orienté leur politique dans le sens imposé par leurs intérêts économiques et que cette orientation évolue forcément selon les événements affectant les pays circonvoisins, Maroc, Algérie, Sénégal, Soudan, et qui ont leur répercussion chez eux. Cheïkh Sidya, chef indépendant, entretient les meilleures relations avec les autorités du Sénégal et, dit M. A. Le Chatelier[1] : « Depuis la conclusion de la paix avec les Maures, l'attitude de la famille a toujours été correcte. En aucune circonstance ses représentants n'ont provoqué de désordres. Tout au contraire, leurs prédications ont conservé, en l'accentuant à toutes les époques de troubles, le caractère pacifique du *Kaderisme* soudanien ».

C'est le même esprit de pacifisme qui anime Cheïkh Saad Bouh, personnage important par son influence et ses rapports avec les autorités françaises de Saint-Louis, et connu de tous les explorateurs du Sahara, ainsi que l'établit sa notice insérée à la fin du présent ouvrage.

Tout autre est l'attitude de son frère Ma-el-Aïnine dont le territoire est géographiquement et économiquement lié au Maroc. Il est très connu depuis son voyage dans ce dernier pays, avec ses hommes bleus; et son attitude, en la circonstance, s'explique aisément, si on considère l'état des relations européennes, et particulièrement de la

1. *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, p. 327.

France et de l'Espagne avec le Maroc, avant et surtout depuis l'accord des puissances à Algésiras. Si d'un côté le sultan avait à craindre la pénétration étrangère de ses états par les confins orano-marocains et par la côte atlantique, Ma-el-Aïnine partageait les mêmes craintes, en ce qui concerne le pays où s'étend son influence, tant du côté du Sénégal que de Tombouctou, par la baie du Lévrier ou le Rio de Oro. Il est important pour le Maroc où l'usage des esclaves noirs est poussé aux extrêmes limites, de se ménager la dernière porte qui reste ouverte sur le Soudan, depuis l'occupation du Touat et la pénétration par la Mauritanie; or c'est Ma-el-Aïnine qui détient la plus forte autorité en mesure de tenir cette porte ouverte ou fermée. Étant menacés par les mêmes dangers extérieurs, le sultan du Maroc et Ma-el-Aïnine se sentent fatalement poussés depuis longtemps vers une alliance offensive et défensive, et il importait, dans les circonstances actuelles, qu'ils se donnassent mutuellement des gages publics de fidélité.

Ma-el-Aïnine n'a pas hésité à le faire, puisque les intérêts immédiats des populations qui lui obéissent sont présentement liés au Maroc et non à la France ou à l'Espagne. Il promena à travers les villes marocaines de la côte et de l'intérieur les farouches hommes bleus dont les excès et les abus, couverts par le sultan en personne, dans un but facile à saisir, exaspérèrent autant les indigènes que les Européens. Ma-el-Aïnine et ses gens, en frappant d'horreur les uns et les autres, devenaient un épouvantail gardant et préservant un des côtés les plus vulnérables de l'empire chérifien, tant au regard des étrangers européens que des populations quasi-indépendantes de l'Atlas et du Sous. Quant à la tolérance dont jouirent les hommes bleus, elle devait, le cas échéant, les rendre redoutables en allumant leurs convoitises de Sahariens, guerriers habiles et fanatiques de pillage. On peut voir encore dans ces faits, un retour vers la politique

du sultan Moulay Ismaël pour qui les Oudaya et autres Arabes du désert, voisins de Taroudant, furent d'un puissant secours[1].

La légende s'est emparée, en Europe, de Ma-el-Aïnine. Ce personnage y a passé pour un sorcier grossier et ignorant, pour un thaumaturge vulgaire et inculte. Rien n'est moins exact; l'erreur vient des abus intentionnellement tolérés, auxquels se sont livrés ses hommes pendant leur voyage. Ma-el-Aïnine est au contraire un homme d'étude très cultivé; quelques-uns de ses nombreux ouvrages répandus au Maroc et au Sahara ont été imprimés à Fez[2].

En résumé, on trouve sur la mentalité religieuse en Mauritanie et le caractère de l'influence qu'y exercent les chefs de confréries, des indications formelles dans un certain nombre de faits tels que les suivants : l'ordre des Kadiriya est dominant dans le Sahara occidental, il se divise les populations selon trois groupements principaux indépendants les uns des autres, mais sans divergences de doctrine et sans rivalités les mettant en lutte pour l'hégémonie. L'influence de leurs chefs, par suite, est plus profonde dans le sens politique que dans le sens spirituel. Elle est, en tout cas, impuissante à modifier un état de choses qui maintient une population relativement lettrée et cultivée sous la pression d'une autre population composée de guerriers incultes et grossiers, qui cependant lui est numériquement inférieure.

On incline à en déduire que le rôle de l'élite religieuse se borne, dans la mesure du possible, à l'intérieur à intervenir comme arbitres et comme médiateurs plus ou moins écoutés ; à l'extérieur, à entretenir des relations favorables aux intérêts économiques du pays.

1. V. *Kitab El Istiqça*, trad. Fumey, au sujet des contingents oudaya et du noyau des nègres Abid Bokhari.

2. V. un excellent article sur ces ouvrages et leur auteur dans la *Revue du Monde musulman*, n° 3, janvier 1908.

LEXICOGRAPHIE

Le Sahara occidental, nous l'avons vu, a été le théâtre où, depuis des époques lointaines la race noire et la race blanche ont été aux prises; et il est probable que la possession des salines fut la cause première de leurs querelles. D'autres races, en des temps plus rapprochés, sont intervenues dans le débat : les Arabes d'abord, les Peuls ou Foulanes ensuite. Mais les blancs, qui avaient déjà franchi dans le Sahara les limites départies par la nature à leur race, se mêlèrent aux nègres, sur les rives des grands fleuves, au point d'en perdre, parfois, les caractères saillants de leur origine caucasique. L'Islam en se propageant dans tous les milieux, donna à tous ses sectateurs la seule langue écrite dont usèrent dès lors les néophytes indigènes, l'arabe. Les dialectes parlés sont restés en usage; il n'y a d'exception que pour certaines fractions de Berbères incorporées à des éléments arabes supérieurs en nombre, qui oublièrent la langue de leurs ancêtres; le phénomène contraire est assez rare et presque toujours particulier à des individus isolés. On trouverait des Berbères et des Soudaniens connaissant les deux langues, mais il serait exceptionnel de rencontrer des Arabes possédant, à la fois, leur langue et les dialectes indigènes. Ceux qui détiennent la langue supérieure ne sont pas incités à apprendre les dialectes étrangers. En Algérie-Tunisie, les Européens sont de moins en moins portés à connaître les langues du pays, tandis que les indigènes sont puissamment sollicités, par mille exigences d'entendre la langue française, non seulement parce qu'elle est la langue

officielle, mais parce qu'elle est moderne. Parmi ceux qui n'ont que leur langue maternelle berbère, il en est qui franchissent l'étape de l'arabe pour aborder le français; quant à leur langue berbère déjà si arabisée, ils ne sont tenus par aucun intérêt, par aucun sentiment, à la conserver, et ils l'oublient facilement et volontairement.

Au Sahara, les dialectes soudaniens ont encore moins de prestige que le berbère; la seule langue qui représente le progrès et la civilisation, c'est la langue arabe. Il en résulte que les individus lettrés et cultivés, de quelque race qu'ils soient, sont des arabisants; que les dialectes parlés sont indigènes et que leurs emprunts, le cas échéant, sont toujours arabes.

Dans ces vastes pays parcourus par des populations de langues si diverses, l'intervention des interprètes fut, dès le principe, une nécessité imposée par des intérêts commerciaux touchant aux choses indispensables à la vie. Certains points comme Oualata, Taodeni, Agades, ne produisaient que du sel, mais étaient, pour cela même, des lieux d'échanges d'une importance capitale, où se rencontraient des gens venant de fort loin pour faire le commerce. Barth dit qu'au centre de la ville d'Agades était un quartier nommé *Terdjman*, à cause des interprètes qui y habitaient en grand nombre. D'autres exigences, enfin, nécessitaient l'intervention des interprètes, c'était l'enseignement du Koran et de la langue arabe aux néophytes. Le *Kitab el ançab* nous représente le savant et l'habile calligraphe Moud Malek, enseignant le Koran aux enfants, par l'intermédiaire d'un interprète.

Nos auteurs maures donnent assez souvent la traduction des termes ou expressions non arabes qu'ils transcrivent, mais ils les confondent sous la qualification de *adjam* (étranger à la langue arabe), sans distinguer ce qui est berbère de ce qui est soudanien. Il est bon de remarquer cependant que leurs traductions sont exactes et par cela intéressantes, alors que nombre d'écrivains qualifiés, ou n'ont

pas traduit les vocables berbères ou les ont arabisés selon des procédés étrangers à la science étymologique qui, d'ailleurs n'était pas née, de leur temps. C'est à des procédés contraires au simple bons sens, que sont dues certaines dérivations comme celles qui, de *berbera* (inintelligible ou murmurante), qualifiant la langue qu'ils parlaient, font venir le nom des Berbères; de *Touariks* (abandonnés au désert ou apostats), tirent le nom des Touaregs; de *Telem sine* (composé de deux choses : de la terre et de la mer); ou encore *Telem sane* (elle réunit deux choses : le désert et le Tell), font dériver le nom de la ville de Tlemcen; de *horr tsany* (les hommes libres de deuxième catégorie), font *harthany*, et la série des noms de lieux et des termes topographiques pour lesquels trop de mauvaises leçons ont été conservées. En général ces étymologies sont beaucoup plus simples, et la plus discutée, celle de *Touareg*, est la plus claire. Le droit au commandement chez les Molethmine avait appartenu anciennement aux Targa qui avaient fourni des rois ou *Immanane* aux Senhadja du Sahara central; et c'est grâce à cette prépondérance que, par une conséquence logique de la constitution sociale de ces peuplades, le nom des Targa a été étendu à l'ensemble des *Molethmine* sous la forme arabisée de *Targui* au singulier et *Touareg* au pluriel. Si cette appellation a survécu à la fortune politique des Targa, c'est que les écrivains arabes qui l'avaient trouvée en usage, l'ont conservée par leurs livres.

On a toute raison de croire que la race berbère a atteint depuis fort longtemps les rives nord du Niger et du Sénégal, si on s'en rapporte à la fréquence de la forme berbère des noms de lieux, dans ces régions. Le docteur Barth dit, d'après le *Tarikh Essoudane* d'Es-Sadi, que Tombouctou a été fondée dans le ve siècle de l'hégire, par des Touareg Imocharh, à l'endroit où, depuis longtemps ils avaient coutume de stationner; mais il ne donne pas la version de cet auteur, sur la valeur étymologique du nom de Tom-

bouctou. Barth pense qu'une partie des habitants de la nouvelle ville appartenaient, dès le début, à la nation Songhaï et il en conclut que la forme primitive du nom devait être *Toumboutou* (littéralement : corps, cavité, en songhaï), qui s'applique aux excavations existant dans les digues de sable de la contrée. C'est ainsi, ajoute-t-il, que le synonyme arabe de *El Djouf* est fréquemment employé comme nom de localité. Les Imocharh changèrent le nom en Timbouktou, sans voyelle longue et avec l'accent sur la seconde syllabe [1].

On ne peut s'empêcher de remarquer que le long du fleuve et dans les contrées avoisinantes, une grande partie des noms de lieux sont composés de la préposition berbère *Tin* précédant le plus souvent des noms de personnes d'origine quelconque, ou un terme indiquant un caractère propre à ces lieux. L'itinéraire de Barth nous en fournit quelques-uns comme Tinechrifen, Tinelchiden, Tinechrane, Tintarhode, Tintelloust, etc. Les noms de lieux cités dans Nacer Eddine sont en grande majorité composés de la sorte, et cela semble donner raison à Es-Sadi dont vôici la version donnée dans le *Tarikh Essoudane*. D'après lui, les Touareg qui fondèrent Tombouctou avaient l'habitude d'y confier la garde de leurs marchandises à une esclave appelée Tinboktou, mot qui, dans le pays, signifie « la vieille » et c'est d'elle que la ville a pris son nom [2]. Il se peut que Boktou ou Tinboktou ait été le nom d'une esclave songhaï, ou que boktou signifie vieille en songhaï, mais il y a toute raison d'admettre comme berbère le radical *Tin* et de considérer la version d'Es-Sadi comme plausible.

Le terme berbère de *In* (celui de) et son féminin *Tin* (celle de), employés devant les noms de lieux et les noms de personnes, sont les analogues des termes arabes *Bou*

1. *Voyages et découvertes dans l'Afrique*, *l. c.*, t. IV, p. 5 et s.

2. V. *Tarikh Essoudane*, trad. Houdas, p. 21 du texte arabe et 36 de la traduction.

et *omm*, employés de la même manière. Quand un individu ou un pays porte un caractère distinctif, il prend un nom ou un surnom emprunté à ce caractère et précédé du mot *Bou* (père), s'il est masculin et du mot *omm* (mère) s'il est féminin ; « la ville aux soldats » se dira *omm Asker* (Mascara), « le pays des cavernes » *Bou Ghar*; on distinguera, par le même procédé, un homme habituellement armé d'une lance en l'appelant *Bou Mezrague* (l'homme à la lance); celui qui monte une ânesse s'appellera *Bou Hemara* ; nous avons eu en Algérie des agitateurs ainsi dénommés : *Bou Maza* (l'homme à la chèvre), *Bou Baghla* (l'homme à la mule), *Bou Choucha* (l'homme au chignon), etc.

Cet emploi des prépositions berbères *In* et *Tin* remonte assez haut dans le nord où l'on trouve : *In Salah* (le pays de Salah) dans le Tidikelt, *Tin Mimoun* (la ville de Mimoun) dans le Gourara et *Tin Brahim* (la terre de Brahim) dans les hauts plateaux oranais. Le terme arabe peut accompagner un nom berbère, comme *Omm Agrar* (Mograr)[1] et inversement, la préposition berbère peut être jointe à un nom arabe comme *In Allah* et *Tin Iekhlif* ou à un nom songhaï, comme peut-être dans *Tin Boktou*[2].

Ibn Batoutah écrit Tonboktou[3], mais cela ne peut surprendre de la part d'un auteur qui ignorait le berbère, au point de considérer le mot *ouchchen* (loup) comme appartenant à la langue songhay[4]. Quant à ceux qui ont écrit

1. C'est probablement la forme masculine du mot *Tagrart* qui signifie station ou campement. Les deux ksour de Mograr, dans le sud oranais, que les cartes donnent avec l'orthographe inexacte de *Moghar*, sont les lieux de passage et de station des caravanes du sud-ouest, allant au Touat et au delà ou en revenant.

2. A. Hanoteau écrit en deux mots Tin Bouctou. V. *Essai de grammaire tamachek'*. Alger, 1896, p. 134.

3. تنبكتو, *l. c.*, v. IV, p. 426.

4. وشن, v. vol. IV, p. 436.

Timboctou, ils ont obéi à la loi phonétique qui change *n* en *m* devant *b* et *m*. C'est ainsi que nous avons Timmimoun pour Tin Mimoun. Les écrivains maures qui entendent le berbère, sont d'accord avec Es-Sadi, en ce qu'ils écrivent toujours *Tinbocto*[1], sans se laisser influencer par la loi phonétique qui est primée par la valeur respective des composants de cette dénomination.

Les tributaires portent, dans le Sahara central, différents noms; les blancs sont selon les régions : *lahma*, *zenaga* ou *anbath zenaga*; ceux de couleur sont dits : *atria* et *harathine*. Les tributaires blancs de la Mauritanie sont *lahma* ou *anbath zenaga*; l'origine de ces termes nous est inconnue; elle est probablement oubliée et ne pourrait, en tous cas, être expliquée que dans le pays où ils sont employés. Nous n'avons trouvé l'expression *anbath zenaga* qu'une seule fois, dans *chiame Ezzouaïa*. Le premier terme paraît distinguer, parmi les zenaga, ceux qui sont tributaires, bien que le mot *zenaga* seul a été arbitrairement étendu, avec le sens de tributaire, à tous les blancs de cette caste. En effet, on peut rapprocher cette expression *El anbath zenaga*[2] d'un passage d'Ibn Batoutah où ce voyageur dit, parlant de la réception que lui fit le roi de Takedda : « Le sultan me fit loger dans une tente des Yenâthiboûn, qui sont comme les domestiques dans notre pays[3]. »

Les tributaires blancs sont dits *atria* à Ghadames[4] et *harathine*, dans le reste de l'Afrique du Nord. Il ne paraît pas que le premier de ces termes qui est local, ait jamais été expliqué, mais il importe de déterminer le second qui est fort répandu et diversement traité, tant pour sa valeur

1. تِنْبُكْتُ, et quelquefois تِيمْبُكْتُ.

2. الا نباط زنافة.

3. انزلني بيت من بيوت البناطين وهم كالوصفان عندنا, *l. c.*, t. IV, p. 443.

4. Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, p. 256.

étymologique, que pour sa signification au point de vue sociologique.

René Caillé dit des *harathine*[1], que ce sont des enfants issus de Maures et d'esclaves négresses, mais qu'ils ne sont jamais vendus ; que c'est une race intermédiaire entre les Maures et les esclaves[2]. Il faut retenir de ceci que les *harathine* vus par René Caillé, sont des métis et qu'ils sont affranchis, puisqu'on ne peut les vendre et qu'ils ne sont pas esclaves. Le Dr Barth cite, parmi les hommes que le cheïkh El Bekkay lui donna pour l'accompagner de Gogo au Sokoto « le hartany Malek, fils d'un affranchi »[3]. En celui-ci s'affirme sinon le métissage, du moins la qualité d'esclave affranchi. O. Lenz a vu à Araouane « d'anciens esclaves nègres nommés *Rhatanis*, qui sont entièrement libres et s'occupent de faire abreuver les chameaux de passage[4] ». Ici le terme ne désigne plus que des esclaves noirs purs, affranchis par leurs maîtres.

M. de Foucault[5] assimile les *Harathine* aux Melano-Gétules et dit que ce sont les *Leucaethiopes* des anciens ; il divise les Berbères en Imaziren blancs et noirs et considère les *harathine* comme des Imaziren noirs. Ce serait la race sous-libyenne que les Berbères, d'après Barth, trouvèrent au Sahara et avec qui ils se mélangèrent. Ce serait la race garamantique ou sub-éthiopienne de Duveyrier, reconnaissable en ce qu'elle rappelle les races nègres, par la coloration de la peau et les races caucasiques, par les traits du visage.

1. Il écrit *Laratines*, d'après la prononciation des Senhadja qui, dans les mots précédés de l'article, ne font pas sentir l'*élif* et transportent sa voyelle au *lam*, défigurant ainsi certaines classes de mots ; ils prononcent *lehzam* (la ceinture), *ledjben* (le fromage), *letben* (la paille), *lemra* (la femme), etc.

2. *L. c.*, t. II, p. 98.

3. *L. c.*, IV, p. 167.

4. *L. c.*, t. II, p. 98.

5. De Foucault, *Reconnaissance au Maroc*, p. 2 et 10.

Il y a certainement des individus qui, sous la dénomination de *Harathine*, proviennent de cette race dont les débris se rencontrent dans tous les établissements sédentaires du Sahara, jusqu'au Sous et aux confins algériens de la Saoura et de la Zousfana, vers l'ouest, et jusqu'aux oasis de l'oued Righ et de Ghadames, vers l'Est; mais si c'est une race métisse, elle a dû se former antérieurement à l'arrivée des Arabes, tandis qu'on ne peut considérer les Harathine formés depuis l'arrivée des Arabes jusqu'à nos jours, comme une race distincte.

Le terme de *hartany* qui, sans doute, est africain et antérieur à l'invasion arabe, désignait chez les Berbères non musulmans, leurs métis avec les noirs, sans autre distinction que celle de la couleur de la peau. Depuis que l'affranchissement islamique et ses conséquences sociales se font sentir dans l'Afrique berbère devenue musulmane, le terme de *harthany* est devenu un qualificatif à double entente, puisqu'à sa valeur étymologique se rapportant à la couleur de la peau, s'est ajouté un sens islamique se rapportant au rang social. Aujourd'hui, en effet, le métissage ne relève plus uniquement de la seule attraction des sexes, entre deux races en présence, comme anciennement; une loi est intervenue, celle de l'affranchissement koranique, qui se combine avec la première, pour produire un double effet ethnique et social.

Ceci posé, le terme de *harthany*, dans le langage maghrébin, s'applique à tous les métis de noirs affranchis et de femmes blanches et à leurs descendants directs, c'est-à-dire à des affranchis de couleur. On a été amené fatalement, par le jeu de la loi musulmane, à étendre le terme à d'autres affranchis qui, eux, sont entièrement noirs. Telles sont les raisons pour lesquelles, dans toute l'Afrique du nord, on désigne sous le nom de *harthany*, des gens dont quelques-uns peuvent être d'un noir pur, mais dont la majorité représente, par la coloration de la peau, les premiers degrés du métissage.

Dans la pratique, la dénomination de *harthany* cesse de s'appliquer aux individus chez qui les caractères de la race noire s'effacent devant les caractères cumulés de la race blanche ; à partir de l'octavon, par exemple. Au point de vue social, le préjugé de caste doit tomber légalement avec l'affranchissement et le terme de *harthany* ne garde plus dès lors que sa valeur primitive et berbère de « coloré », « foncé ».

Dans la Mauritanie, et en général au voisinage des pays noirs, les affranchis et leurs enfants ne sont pas toujours absolument libérés par l'acte de l'affranchissement, soit que ce fait résulte d'une concession aux usages locaux, soit qu'il résulte de l'application abusive de l'affranchissement contractuel koranique. Les affranchis ne sauraient être tributaires à vie, mais nous savons, en Mauritanie, d'autres abus, puisque *Chiame Ezzouaïa* nous montre un exemple de musulmanes libres et réduites en esclavage, rachetées par un tiers, et tenues à l'obligation, elles ou leurs enfants, pour reconquérir la liberté, de désintéresser ce tiers qui a payé leur rançon.

Sur l'étymologie du mot *harthany*, l'auteur du *Kitab El Istiqça* donne une explication qui n'est pas meilleure que les traductions arabes données pour : Touareg, Berbères, Tlemcen et autres mots étrangers à la langue arabe. « Dans la langue courante du Maghrib, dit Esselaoui, *harthany* signifie affranchi. Cette expression vient de *El horr Ettsany*[1], l'homme libre de deuxième catégorie, par opposition à l'homme libre d'origine, qui serait l'homme libre de première catégorie. En raison d'un long usage, ces mots se sont transformés en *horthany*[2], par suppression du redoublement du *ra* et *tsa* changé en *tha*[3]. » Cette

1. الحرّ الثاني.
2. حرطاني
3. *L. c.*, t. I, p. 76.

explication qui ne s'appuie que sur « un long usage » méconnaît les règles de la permutation des sons ; d'autre part, la langue arabe possède, dans le mécanisme de sa grammaire et dans les richesses touffues de son vocabulaire, de telles ressources qu'il n'était pas nécessaire de recourir à un procédé aussi étrange que le composé *horr tsany*. D'ailleurs, pour des institutions aussi anciennes chez les Arabes que le patronage, la clientèle et le servage, leur langue a une terminologie complète et on ne saurait raisonnablement retenir l'expression de *horr tsany* pour désigner un état inexistant, celui de libre de seconde catégorie. En fait comme en droit, il n'y a que des hommes libres et des hommes non libres et les *harathine* se rangent dans la première catégorie. Si les affranchis, en Mauritanie, restent tributaires de leurs anciens patrons, c'est un fait local, accidentel, parfois passager, et, dans la plus grande partie de l'Afrique musulmane, le *harthany* est un homme entièrement libre et apte à occuper toutes les fonctions.

Le terme *harthany* a pu être emprunté à une variété de dattes très répandue dans les oasis du Sahara occidental, qui est de couleur brune et qui, comme la majeure partie des variétés de dattes africaines, porte un nom berbère et s'appelle *harthane* ou *aharthane*[1]. De ce mot on aurait fait l'adjectif harthany[2], par le procédé habituel des Arabes qui consiste dans l'adjonction de *ya* final et l'ablation de *l'elif* initial. Pareillement on a fait de *Aberkane* l'adjectif *Berkany*, de *Agaouaou* ou *Azaouaou* l'adjectif *Zaouaouy* et de *Agourar*, l'adjectif *Gourary*[3]. Le même fait existe en arabe où le terme *khodheïry* désigne une espèce de dattes qui conserve sa couleur verte, même quand elle est mûre,

1. احرطان, حرطان.
2. حرطاني.
3. زواوي, اكْواو = كْورارى, اكْورار = ركاني, ابركان

particularité qui a fait que *khodheïry*, au pluriel *khodheïrya*, veut dire aussi mulâtre[1]. Dans l'Afrique berbère, le terme de *harthany* est passé dans le langage avec le sens de « sauvageon », « franc », en parlant des arbres et en particulier du palmier. D'ailleurs, dans l'extrême nord de l'Afrique, l'homme de couleur n'est appelé *harthany* que s'il est du commun, s'il est resté sauvageon et inculte; si peu qu'il soit policé ou cultivé, il cesse d'être qualifié *harthany*, même s'il est mulâtre.

Il y a lieu enfin de distinguer, entre les métis musulmans, ceux dont nous venons de parler et qui, nés d'esclaves affranchis, gardent la dénomination de *harthany* jusqu'à l'effacement des caractères de la race noire devant les caractères cumulés de la race blanche, ou l'accès, par la culture, aux degrés élevés de l'échelle sociale, et les métis issus de blancs libres et de négresses esclaves.

Ces derniers, seraient-ils mulâtres, ne sont jamais appelés *harathine*, leur naissance fait de leur mère une femme légitime, et ils ont les mêmes droits que leurs frères de sang entièrement blanc. Ils suivent le sort de la famille dont ils sont issus; ils peuvent, par leur père, descendre du prophète et hériter d'une puissance spirituelle considérable, détenir le pouvoir temporel et monter sur un trône. Tels sont ces personnages dont il a été question dans la notice historique : le chef de la grande famille religieuse des *Tidjanya*, sid El Bachir qui est presque noir, feu le chérif d'Ouezzane sid Abd Esselam ben El Arbi, descendant reconnu du prophète, qui était très coloré et feu le sultan Mouley El Hassane lui-même.

Tels sont les aspects divers sous lesquels il convient d'examiner ce vocable et telle est la portée qu'il est nécessaire de lui donner, selon le temps, les lieux et les circonstances.

1. خضيري = خضيرية. V. Dozy, d'après Palgrave et Burton, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, t. I, p. 378, 2e col.

Le terme indigène de *Id* qui revient si fréquemment dans nos manuscrits, entre dans la composition de la plus grande partie des noms ethniques de la Mauritanie, et son emploi s'étend, dans le nord, jusqu'à la province marocaine du Sous. En sa qualité d'étranger, ce terme subit en arabe une transcription arbitraire; on l'écrit avec ou sans *élif hamzé* au commencement, ce qui fait toujours *Id* dans la prononciation arabe. Mais cette manière d'écrire a donné lieu, en français, à deux transcriptions : *Aïd* comme dans Aïdou El Hadj et *Ida* comme dans Ida ou Blal. Dans ce dernier cas, d'autre part, l'alif initial d'orthographe du second terme *ou* (fils de) qui n'aurait pas dû être transcrit en français, a occasionné *Ida* pour *Id*.

On doit donc préférer, en arabe, l'orthographe ايد اوبلال et ايد اوالحاج que l'on doit transcrire en français Id ou Belal et Id ou El Hadj, et non Ida ou Blal et Aïdou El Hadj.

Il résulte de ces contradictions que l'on n'est pas d'accord sur l'origine du terme et sur le sens à lui donner, et c'est une erreur des Musulmans de culture arabe, d'en avoir fait un mot de leur langue. Des savants de Fez, en effet, ont voulu faire dériver *Id* dans le nom des Id ou Bélal dont on a tiré, dans l'usage, le pluriel *Debalil* et le singulier *Doublaly*, du mot *Doui* employé comme dans Doui Hassane et Doui Tsabet. On reste dans la vérité si l'on ne veut voir qu'un essai de traduction dans cette explication, le mot arabe *Doui* étant, dans l'usage, sensiblement l'analogue du mot berbère *Id*. Celui-ci n'est autre que le mot prononcé *Aït* dans le nord de la Berbérie et *Ag* chez les Touaregs, avec cette réserve que *Id* signifie famille, dans un sens plus large que Aït, et celui-ci dans un sens plus large que *Ag*. C'est ainsi qu'il faut distinguer quand *Id* et *Aït* sont employés simultanément, comme cela arrive dans les tribus marocaines du Sous. Cependant, cela n'est pas rigoureusement observé, puisque Bou El Moghdad, assesseur du cadi de Saint-Louis, dans la relation du voyage qu'il fit en 1860, de Saint-Louis à Moga-

dor[1], écrit, en parlant des Id ou Belal de Tiznint « *Aït ou Bilal* », ce qui est excellent comme transcription et établit, au besoin, l'identité des deux termes berbères.

On trouve en Mauritanie de nombreux noms patronymiques formés comme *Debalil* et *Doublaly*, par l'application des procédés arabes, à des ethniques composés de *Id*; tels sont : *Digodjih* (des Id Godjih), *Daghmaïy* (des Id Aghmaï), *Idmossy* (des Id Mossa) *Idhondhy* (des Id Hondha), *Dadjfaghy* (des Id Adjfagha), et le pluriel Douaïch tiré de Id ou aïch. Ceci montre bien que le composé berbère *Id ou Belal* a été traité comme un terme simple, non composé, à qui on a ajouté le signe de l'adjectif relatif.

Enfin, ce qui a permis le rapprochement avec *Doui* arabe dans Id ou Belal et Id ou aïch, c'est la présence du mot *ou* (fils de) ; là où il n'existe pas, le rapprochement devient impossible et on écrit, comme on vient de le voir, Daghmaïy, Idmossy et Dadjfaghy. A propos de ce dernier nom, on trouve dans nos manuscrits, tantôt Id Adjfagha, tantôt Beni Adjfagha, ce qui ne laisse aucun doute sur le sens à donner au mot berbère *Id*.

Il y a lieu de faire remarquer qu'on peut assigner plusieurs acceptions au mot *ribat* dont dérive le terme historique d'Almoravides et le terme actuellement encore en usage dans le Maghreb, de *marabout*; mais qu'en aucun cas, et en raison même de ce principe que « l'Islam ne connaît pas de vie monacale », il ne peut être rendu par couvent. Il ressort de l'emploi fréquent que fait le géographe Abou Obeïd El Bekri du mot *ribat*, qu'il doit être entendu de plusieurs manières.

Anciennement, les frontières du territoire islamique, sur terre comme sur mer, se garnirent de places fortes occupées par des volontaires qui s'intitulaient champions de la foi et faisaient la guerre sainte; mais ils ne renon-

1. V. J. Ancelle, *l. c.*, p. 158-159.

çaient pas à la vie mondaine et ne s'attachaient au *ribat* que pour un temps limité.

Les Almoravides peuvent être regardés plutôt comme une dynastie que comme une secte religieuse ; le *ribat* d'Abdallah ben Yassine, d'où ils prirent leur nom, n'était qu'un établissement militaire destiné à contraindre les Berbères à l'orthodoxie, par la force des armes, d'autres moyens ayant échoué. Les gens du *ribat* étaient non des hommes attachés à un monastère, mais des soldats de la foi ; et si Ibn Yassine installa son *ribat* sur un îlôt du Sénégal, c'était pour en augmenter la force militaire bien plus que pour s'éloigner des bruits du monde. Ce que nous dit d'autre part El Bekri, de ce chef, nous défend de le considérer comme un homme exclusivement voué aux pratiques de la dévotion et détaché du monde, non plus que ses compagnons[1].

Dans son itinéraire de Gabès à Sfax, ce géographe énumérant les travaux de défense de la ville de Sfax, cite des *cossour* (châteaux-forts), des *hossoun* (travaux de défense) et des *ribat* situés au bord de la mer. Le nom de chacun de ces *ribat* est précédé du déterminatif *mahres* ou corps de garde. Il n'y a là rien qui évoque la vie monacale et le couvent, ni qui rappelle l'ordre religieux et militaire comme ceux de Malte, de Rhodes, etc. Le *ribat* était, d'après El Bekri, non seulement une place forte, mais encore ce que nous appelons aujourd'hui une kobba, une zaouïa, c'est-à-dire un établissement commémoratif, où les saints et les patrons d'un pays sont enterrés et vénérés, et édifié en un lieu auquel ils s'étaient attachés, leur vie durant. Il cite en effet certains *ribat* habités (p. 81 du texte), d'autres où se réunissaient annuellement un grand nombre de personnes (p. 82 du texte), ce qui correspond aux lieux où se donnent aujourd'hui les fêtes patronales et les foires annuelles.

1. *Journal asiatique*, 1858, v. XIII, trad. de Slane, p. 495.

Moula Ahmed, dans son voyage, rapporte que le port de Tripoli fut défendu, en 1585, contre la flotte du maréchal d'Estrées, par deux forts qu'il appelle *ribat* et « qui étaient remplis de marabouts ; ces hommes de mérite avaient fait le sacrifice de leur vie par patriotisme ». Le traducteur rapproche avec juste raison le mot *mrabtine* employé ici, de son synonyme *messebline*[1].

Quant au sens donné de nos jours au mot *marabout*, c'est encore celui qui qualifiait autrefois ces patrons plus ou moins en odeur de sainteté et dont les *ribat* étaient ou habituellement habités ou visités une fois l'an. Et dans la langue usuelle, on retrouve également aujourd'hui trace du *ribat* militaire primitif, chez les hommes attachés temporairement, en groupes plus ou moins nombreux, à un poste, et qui se disent *rabtine*, autre forme grammaticale synonyme de *almoravides* et *marabouts*.

On trouve, dans la composition des noms de personnes, en Mauritanie, des éléments rappelant parfois les trois races berbère, arabe et noire, qui y cohabitent ou s'y sont mêlées. Hommes et femmes portent, surtout chez les Zouaïa, des dénominations composées d'un nom de forme berbère et quelquefois soudanien, de prénoms arabes, d'un surnom patronymique ou ethnique, ou d'un sobriquet.

Bedjzas avait pris le surnom d'Abou El Hassane, son père sid Yahya avait reçu le sobriquet de Tinouadjiou; Ifelladj s'appelait aussi El Fadhel ben Bouzid et était surnommé Ifelladj Tichity (de Tichit); Diguih avait pris pour surnom Abou El Fadhel et était communément appelé El Kaoury; Chenkour ben El Mahi avait comme prénom Mohondh (ou Mohammed) et comme surnom Zerrouk; la Matouk ben El Mahi était aussi prénommé Mostafa et surnommé El Meddah; les deux sœurs Asta Fal et Khari Fal étaient prénommées Khadidja et Fatma; Tin Iomnonnodh

1. V. *Exploration scientifique de l'Algérie, Voyages d'El Aïachi et de Moula-Ahmed*, trad. A. Berbrugger, Paris, 1847, p. 112.

qui était la fille d'Izigaïd El Id Mossy, s'appelait aussi Khadidja; les noms de Id n' Abdja étaient Yahya ben Mohondh Tandaghy; Chame la fille d'Alfagha Habib Allah El Iakouby était aussi prénommée Fatma, etc.

Ce qui frappe dans beaucoup de ces dénominations, c'est la persistance des noms berbères à côté des noms arabes, et la forme étrange prise par ces derniers, qui deviennent parfois méconnaissables. Dans leur transcription on trouve, à côté de représentations graphiques purement arbitraires, des variantes d'orthographe qui répondent surtout à des prononciations locales. A ces accentuations locales s'ajoute l'habitude des abréviations; ces faits sont caractéristiques dans les composés d'Allah :

On écrit et on prononce

عبدض pour عبد الله

باركض pour بارك الله

pour حيبض et حيبل حبيب الله

عبيد الله عيدل

شاء الله شض et شل

Quelquefois le تغليض introduit dans ces noms est indiqué par trois points :

شض pour شل

حيبض pour حيبل

Enfin موسى devient مس.

On retrouve la difficulté qu'ont les Berbères et surtout les Nègres d'émettre certains sons de la langue arabe, dans les transcriptions suivantes

pour : اعشت . . . . . عائشه

احشت

أيشة

أشة

pour غاديجة . . . . . خديجة

ماديجة

مغديجة

pour أمور . . . . . عمور

pour أبوام et أبوامر . . . . . ابوعامر

pour مهنض . . . . . محمد

محنض

محم

محوم

pour ساید . . . . . سعید

Parmi les noms du prophète, on trouve :

ابوالقاسم

المصطفى

المختار

خير الانام

qui, ainsi que l'indique ce dernier, ne peuvent être donnés que comme synonymes de Mohammed. On trouve aussi

des synonymes du nom de Fatma la fille du prophète, sous les formes بنت الرسول et بنت المصطفى

Une catégorie de surnoms, devenus de véritables noms et qui sont propres à la Mauritanie, se composent d'un terme auquel s'ajoute un pronom affixe pluriel et le plus souvent celui de la première personne :

شيخنا

إمامنا

بابانا

خالنا

يزيدنا

ابوهم

D'autres noms forment une phrase comme :

وديعة الله

بارك الله فيه

إن الله الكريم

سعد أبيه

Dans l'écriture on leur applique les lois de la déclinaison et le titulaire de ce dernier nom l'écrit lui-même de cette façon, alors qu'il n'est jamais prononcé que سعد بوه ; il y a un rapprochement à faire entre ces noms et celui de la ville de Hamd Allahi qui n'est autre que la formule اَلْحَمْدُ لِلّٰه

Un nom très répandu en Mauritanie, est celui de اَبوبكر pour lequel on trouve les variantes suivantes :

أَوْبَكْرْ

ابوبَكَ

اَبَابَكَ

اَوْبَكْ

Les formes nouvelles des noms, comme celles qui précèdent, ne subissent plus les lois de la déclinaison ; il en est de même des composés d'*Abou* dont l'élif initial est tombé, tels que :

بوعاشور . . . . . et بوالمختار

بوعلي . . . . . et بوميجة

بوبكر . . . . . et بوراس

Le nom des Ida Billahcène devrait se transcrire Id Abil Hassane[1] ; le terme Abou placé sous l'influence de Id, s'est conservé au génitif et s'est ainsi fixé dans le langage.

On trouve مين الله pour أمين الله et avec la préposition berbère مين إن الله

Dans la représentation الحسنّ دويك on doit lire الحسن إنْ دَويك, les deux *nouns* ayant été contractés dans l'écriture.

Les transcriptions arbitraires les plus communes qui se rencontrent dans nos manuscrits, sont celles qui s'inspirent de l'accentuation usuelle des noms. Elles consistent surtout, comme dans le reste du Maghreb, dans l'élision de l'*élif* ou du *lam* de l'article et aussi du hamza initial d'un nom ayant l'article :

الديلبي pour اديلبي

1. V. *infra* tableau généalogique des Tinouadjiou, p. ٦٩ du ms.

الرغيوات pour ارغيوات

التباريتي pour اتباريتي

اولادأفشار ou الافشارات pour لفشارات

الكتيبات pour لكتيبات

les diminutifs sont généralement déformés :

عبيد pour أعبيد

خليف pour أخليف

حتير pour أحتير

on rencontre des incorrections comme le pléonasme

بني يد أبيج et بني يدمس

des variantes comme ايد أكج et ايد كجه

avec les relatifs الديكجي et الد يكجه

Pour la transcription française des noms berbères, on se trouve parfois en présence de plusieurs orthographes comme pour le nom

ايد غهمد

يد غهمد

يدا غهمد

dont les composants doivent se représenter par Id Aghhommod en caractères français.

L'index qui suit renferme tous les noms de lieux et de personnes contenus dans nos manuscrits ; nous les avons

donnés avec leurs diverses accentuations en caractères arabes et une transcription française, ce qui nous dispense de nous étendre plus longuement sur l'orthographe et la prononciation de ces noms.

On est fondé à croire, d'après ce que nous révèlent les chroniques de la Mauritanie, que ce pays est un champ d'étude offrant des réserves précieuses aux arabisants-berbérisants. L'élément autochtone y est dominant, son influence et sa langue y ont jusqu'à ce jour du moins, résisté plus qu'ailleurs à l'influence étrangère; et nos annalistes nous fournissent, pour leur part, une contribution nouvelle sur la toponymie et la patronymie berbères. C'est donc en Mauritanie que se poursuivront utilement les études berbères qui, dans les pays plus au nord, le Maroc excepté, sont limitées par l'extension croissante de la langue arabe. Il y a même urgence à pousser ces études le plus rapidement possible, car il ne faut pas perdre de vue que si la langue berbère recule dans tout le nord de l'Afrique devant l'arabe, pour diverses causes, comme la facilité croissante des communications, l'expansion donnée à l'arabe par sa qualité de langue écrite et de langue officielle, etc., ces causes s'étendent de plus en plus à toute l'Afrique musulmane. Il n'est pas douteux que les dialectes parlés par les populations islamisées, et qui ne s'écrivent pas, ont une tendance à s'arabiser et à s'effacer comme vocabulaire ainsi que cela s'est produit et continue de se produire en Algérie-Tunisie.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CONTENUS DANS LE TEXTE ARABE

La représentation, dans cet index, des noms en caractères arabes, dispense de donner un système rigoureux de transcription française, surtout en ce qui concerne les noms berbères. Diverses représentations dues au même écrivain ou au même copiste, montrent que l'orthographe des mots berbères ou soudaniens, en caractères arabes, est flottante et forcément arbitraire. Ils ont été reproduits ici en entier, de façon que l'orthographe en puisse être vérifiée, au fur et à mesure qu'ils se présentent dans la traduction.

Les mêmes noms, qu'ils soient isolés, ou accompagnés d'autres noms, ou transcrits avec des variantes d'orthographe, ont été fidèlement reproduits sous leurs différents aspects, pour permettre de les confronter; le plus souvent ils se suivent et sont faciles à rapprocher.

Les variantes de l'orthographe arabe sont indiquées entre crochets.

Abréviations :

n. p. m. (nom propre masculin).
n. p. f. (nom propre féminin).
n. d. p. (nom de population).
n. d. l. (nom de lieu ou de contrée)

A

بو علبة	Bou Alba (n. p. m.).
الا عالب [العلب]	El Aalib (n. d. p.).
اباباك بن اب	Ababak ben Ab.
ابانا	Abana (n. p. m.).
العبّاس	El Abbas.
عبّات	Abbatte (n. p m.).
اباخُ	Abakho (n. d. l.).
اولا عبد الله [عبدالّ — عبدضّ]	Oulad Abdallah.
عبد الله ابو محمد الشنجيطي	Abdallah Abou Mohammed Chinguithy.
عبد الله بن احمد بن سيّد المختار الهكاري بن احمد الهكاري بن محمد هكار	Abdallah ben Ahmed ben Sid El Mokhtar El Hekary ben Ahmed El Hekary ben Mohammed Hekar.
عبد الله بن عمر الزيكيدي	Abdallah ben Amar Ezzikeïdy.
عبد الله بن بركَن	Abdallah ben Barkane.
عبد الله بن جعفر بن ابي طالب	Abdallah ben Djafer ben Abou Thaleb.
عبد الله بن كوْدَ	Abdallah ben Kaouda.
عبد الله بن مَحنْض	Abdallah ben Mahandh.
عبد الله بن مُحنْض بن يديمان	Abdallah ben Mohondh ben Idimane.
عبد الله الديماني	Abdallah Eddimany.

عبد الله جنگ بن محمد بن ميجو بن بج بن شنكط	Abdallah Djeng ben Mohammed ben Midjou ben Beddja ben Chenkath.
عبد الله النامري	Abdallah Ennamery.
عبد الله الكامل	Abdallah El Kamel.
عبد الدائم	Abd Eddaïm.
عبد الجبّار بن ركن	Abd El Djebbar ben Barkane.
عبد الرحمان بن محمد بن معتوگ العمراني	Abderrahmane ben Mohammed ben Matougue El Amrany.
عبد الرحمان التمكلاوي	Abderrahmane Ettameklaouy.
أبجنگار	Abdjingar (n. p. m.).
أبير	Abeïr (n. d. l.).
ابلّ	Abella (n. p. m.).
ابهنضام بن مَحَنْض بن اجبغ اوبك [ابهنذام]	Abhendham ben Mahandh ben Adjfagha Aoubak.
ابهم بن احمد [ابوهم]	Abhom ben Ahmed.
ابياج بن ميجن بن اوبك بن اد كشدگ	Abiadj ben Maïdjen Aoubak ben Id Ag Chiddag.
ابيير	Abieïr (n. p. m.).
اولاد ابييري	Oulad Abieïry.
ابليغ التيدوم	Ablaïgh Ettidoum (n. d. l.).
ابلول	Abloul (n. p. m.).

اعبط بن مَتيلي بوعاشور	Aboth ben Mateïly Bouachour.
ابو عَبَلّ [ابو عبد الله]	Abou Abella.
ابوبك بن يندَ اوبك الابراهيمي	Aboubak ben In d'Aoubak El Ibrahimy.
ابوبك بن مهنض أش بن الفَغَ أش	Aboubak ben Mohondh Ache ben Alfagha Ache.
ابوبك الياسيني	Aboubak El Iassiny.
ابو بكر بن النجيب	Abou Bekr ben Ennadjib.
ابو بكر بن محنض اش بن اجفَغَ أش بن مُحنض امغار بن عامر يلّ بن يَنَمّ	Abou Bekr ben Mohondh Ache ben Adjfagha. Ache ben Mohondh Amghar ben Amar Illo ben Ianimma.
ابو بكر بن عُمَر	Abou Bekr ben Omar.
ابو بكر الصدّيق	Abou Bekr Essaddik.
ابو الفاضل الكَوْري	Abou El Fadhel El Kaoury.
ابو الحسن علي بن المصطفى بن الفاضل الديماني	Abou El Hassane Ali ben El Mostafa ben El Fadhel Eddimany.
ابو المختار الشفراوي	Abou El Mokhtar Chekraouy.
ابو الماحي بن مَتيلي	Abou El Mahi ben Mateïly.
ابو حَيدَ	Abou Haïda (n. p. m.).
ابو هُنض اكدَبهُنض بن احمد اكَداوبك اكدومضله	Abou Hondh Ag d'Abhondh ben Ahmed Ag d'Aoubak Ag d'ou Medhelleh.
ابو يدّوك الديكجي	Abou Ieddouk Eddigodjy (n. p. m.).
ابو ابراهيم الالفغي	Abou Ibrahim El Alfaghy.

ابو يزيدنا	Abou Izidna (n. p. m.).
ابو ميجه [ابومييج]	Abou Maïdja.
ابو موسى	Abou Moussa.
ابونا	Abouna (n. p. m.).
ابو صالح	Abou Salah.
ابو يحي اليدمسّي بن يزيكئذ	Abou Yahya El Id Mossy ben Izigaïd.
ابو زيد اليعقوبي	Abou Zeïd El Iakouby.
اشهب	Achheb (n. p. m.).
عديج التكنّي [اعجيج]	Adidja Ettakenny.
اعديج بن موسى بن يداج بن محمد بن ابراهيم بن محمد بن مغميه بن همّد فضج بن يدران تكجمت	Adidja ben Moussa ben Id Adj ben Mohammed ben Ibrahim ben Mohammed ben Maghmaïeh ben Hommod Fadhadjben Ider In Takdjomt.
اج بن محنض المكيصري	Adjben Mohondh El Mekaïssary.
اعجيجة [اعديج]	Adjidja (n. p. m.).
اجفغ عبد الله	Adjfagha Abdallah.
اجفع اوبك	Adjfagha Aoubak.
اجفع احمد بن ابهم	Adjfagha Ahmed ben Abhom.
اجفع بلّ	Adjfagha Bella.
اجفغ الامين بن سيد الفال	Adjfagha El Amine ben Sid El Fal.
اجفغ المولود اندو بيج	Adjfagha El Mouloud In d'ou Bidja.
اجفئده	Adjfaïdeh (n. p. m.).

اجوَد بن اجبغ اوباك	Adjouad ben Adjfagha Aoubak.
اجود بن يعقوب	Adjouad ben Iakoub.
اجود مصغَر	Adjouad Mesghara (n. p. m.).
عدنان	Adnane (n. p. m.).
اَدرار	Adrar (n. d. l.).
اَكْشار (افشار)	Agchar (n. p. m.).
اولاد اكشار [لكْشارات]	Oulad Agchar.
اَكذَ كُنْتا	Ag da Konta (n. p. m.).
اكد يمحج	Ag d'Imedjadj (n. p. m.).
اكد المختار اكد عبدالّ	Ag d'El Mokhtar Ag d'Abdallah.
اكد الحامود	Ag d'El Hamoud (n. p. m.).
اَكاك اجمع يمغجش التمكلاوي	Aggag Adjfagha Imeghdjache Ettameklaouy.
اولاد الاغوزي [لغْوِز]	Oulad El Aghouizy.
اغلكورئد بن الصالح	Aghlakouraïd ben Salah.
اَغمُنيرئد بن حبين	Aghmoniraïd b. Hobbeïne.
اغرمّان	Agheremmane (n. d. p.).
اكمّتار	Ag Mettar (n. p. m.)
اَكُنْت [اَكُنَنْت]	Agonint (n. d. l.).
اهانيلّ [اهانِضّ]	Ahanilla (n. p. f.).
احْشَتَ بنت ابهنص اوبك الالفغي	Ahchata bent Abhondh Aoubak El Alfaghy.

احشَتَ بنت اجزس	Ahchata bent Adjzas.
احشت بنت الفغ يدوك اليحيوى	Ahchata bent Alfagha Ieddouk El Yahyaouy.
احشت بنت بو تومیات الدكجي	Ahchata bent Bou Toumiat Eddigodjy.
احشت بنت ابابك بن يدوك اكد مَثجن بن الفغ يدوك	Ahchata bent Ababak ben Ieddouk Agda Maïdjen ben Alfagha Ieddouk.
احشت بنت يعقوب ان الله الديماني	Ahchata bent Iakoub In Allah Eddeïmany.
احشت النفيه	Ahchata Ennakiya (n. p. f.).
احشت أمّ المختار	Ahchata omm El Mokhtar.
اهل الحاج	Ahl El Hadj (n. d. p.).
اهل بارك الله	Ahl Barekallah (n. d. p.).
احمدان	Ahmadane (n. p. m.).
احمدين بن احمد بن حبيب بن جابر	Ahmadine ben Ahmed ben Habib ben Djaber.
سيّد احمد	Sid Ahmed.
احمد ابا امّ	Ahmed Aba Amma.
احمد الافَغي	Ahmed El Alfaghy.
سيّد احمد بن اودَيْكَ بن ابي يعلى الخُليفي	Sid Ahmed ben Aoudaïka ben Abou Yala El Kholeïfy.
اولاد احمد بن عزّوز	Oulad Ahmed ben Azzouz.
احمد بن سيّد احمد	Ahmed ben Sid Ahmed.
احمد بن عبد الله اليعقوبي	Ahmed ben Abdallah El Iakouby.
احمد بن ايشر	Ahmed ben Aïchar.

احمد بن الامين	Ahmed ben El Amine.
سيّد احمد بن ابي بكر	Sid Ahmed ben Abou Bekr.
احمد بن دامان	Ahmed ben Damane.
احمد بن فلّاح	Ahmed ben Fellah.
احمد بن الحسن ان دَوْبك	Ahmed ben El Hassane In d'Aoubak.
احمد بن حوبك	Ahmed ben Haoubak.
احمد بن يعقوب	Ahmed ben Iakoub.
احمد بن يعقوب الشفراوي	Ahmed ben Iakoub Chekraouy.
احمد بن يديمان	Ahmed ben Idimane.
احمد بن يدّوك اليحيوي	Ahmed ben Ieddouk El Yahyaouy.
احمد بن يدّوك اكدن مشجن بن الفغ يدّوك	Admed ben Ieddouk Ag d'In Maïdjen ben Alfagha Ieddouk.
احمد بن خالنا	Ahmed ben Khalna.
احمد بن محمد سعيد	Ahmed ben Mohammed Saïd.
احمد بن محمد بن ابراهيم بن الفغ تكدّ بن الكُنْتي	Ahmed ben Mohammed ben Ibrahim ben Alfagha Takeddi ben El Konty.
احمد بن سيد المختار الهكاري	Ahmed ben Sid El Mokhtar El Hekary.
احمد بن المختار	Ahmed ben El Mokhtar.
احمد بن المصطفى بن الفاضل	Ahmed ben El Mostafa ben El Fadhel.
احمد بن يحي	Ahmed ben Yahya.
احمد بوراس	Ahmed Bouras.

احمد شاء الله [شلّ]	Ahmed Chaallah.
احمد شوْگَر	Ahmed Chaougar.
احمد شينان	Ahmed Chinane.
احمد دَوْلَ	Ahmed Daoula.
احمد اصغير	Ahmed Esseghir.
احمد التفاريتى [اتفاريتي]	Ahmed Ettefarity.
احمد الكبلي [القبلي]	Ahmed El Guebly.
احمد الهكاري	Ahmed El Hekary.
احمد بهجَ ويدن يشمجّه	Ahmed Iehdja ou Id In Ichmeddja.
احمد كهْوَ	Ahmed Kahoua.
احمد سنيرْ	Ahmed Sanbeïro.
احمد زروق بن الفاضل	Ahmed Zerrouk ben El Fadhel.
احمودان الله	Ahmoud In Allah.
احموت	Ahmout (n. p. m.).
عيبوس	Aïbous (n. p. m.)
عيشان	Aïchane (n. p. f.).
عايشة بنت عبد الله بن محض بن يديمان	Aïcha bent Abdallah ben Mohondh ben Idimane.
عايشة بنت عبد الله الديماني	Aicha bent Abdallah Eddeïmany.
عايشة بنت يدوك اليحيوي	Aïcha bent Ieddouk El Yahyaouy.
عايشة بنت عثمان بن الحسن	Aïcha bent Otmane ben El Hassane.

عايشة بنت محنض بن يدن يعقوب	Aïcha bent Mohondh ben Id In Iakoub.
اولاد عائد	Oulad Aïd.
أيمر	Aïmer (n. d. l.).
عينات بن حبيل	Aïnatte ben Hobbeil (n. p. m.).
عيسى بن كُنْتَ الخُلَيفي	Aïssa ben Konta El Kholeïfy.
الاخيَر	El Akhiar (n. p. m.).
أخوَاو	Akhouaou (n. p. m.).
الاخواوات	El Akhouaouatte (n. d. p.).
اخروف	Akhrouf (n. d. l.).
العاقل بن محمد [العاقب]	El Akel ben Mohammed.
عقيل بن حامد بن محسّن	Akil ben Hamed ben Mohassine.
الفغ ابهنض بن يعقوب بن اكدام بن الفغ ابهنض يحي	Alfagha Abhondh ben Iakoub ben Agdam ben Alfagha Abhondh Yahya.
الفغ احمد سنبير	Alfagha Ahmed Sanbeïro.
الفغ ابهنض بن محنض امغار	Alfagha Abhondh ben Mohondh Amghar.
الفغ ابياج يعقوب	Alfagha Abiadj Iakoub.
الفغ اوبك بن ابهنض بن ابياج	Alfagha Aoubak ben Abhondh ben Abiadj.
الفغ اوبك الابهنضي	Alfagha Aoubak El Abhondhy.
الفغ اوبك التمكلاوي	Alfagha Aoubak Ettameklaouy.
الفغ الفاضل	Alfagha El Fadhel.
الفغ حبيب الله اليعقوبي	Alfagha Habib Allah El Iakouby.

الفغ يحي	Alfagha Yahia.
الفغ يدّوك ذو غبر القبر	Alfagha Ieddouk Dsou Ghobar El Kabr.
الفغ يدّوك اليحيوي	Alfagha Ieddouk El Yahyaouy.
الفغ مكَر	Alfagha Makar.
الفغ محنض امغار	Alfagha Mohondh Amghar.
الفغ مُسّ بن الفغ مهنض امغار [الفغ موسى]	Alfagha Mossa ben Alfagha Mohondh Amghar.
الفغ مصطفى بن ابي عبيد الله	Alfagha Mostafa ben Abou Obeïd Allah.
الفغ عبيد الله بن محمد بن المختار بن ابهنض اوْبك	Alfagha Obeïd Allah ben Mohammed ben El Mokhtar ben Abhondh Aoubak.
اولاد علي	Oulad Ali.
علي البوعلي [عل البوعلي]	Ali Elboualy.
علي بن ابي طالب	Ali ben Abou Thaleb.
علي بن الفاضل	Ali ben El Fadhel.
علي بن محمد الحبيب	Ali ben Mohammed El Habib.
على التونكلي	Ali Ettounkaly.
اولاد علّوش	Oulad Allouch.
اَمَدرْ	Amadir (n. d. l.).
اماجن بن اكد عبد الله	Amadjen ben Agd' Abdallah.
عمر اكدَ تُمّ	Amar Ag da Tomma.
اولاد عمر اكداش	Oulad Amar Ag d'Ache.

عمر بن ابابك الجكني	Amar ben Ababak El Djakany.
عمر بن ابياج اليعقوبي	Amar ben Abiadj El Iakouby.
عامر يَلّ [عمريَل]	Amer Iall (n. p. m.).
عمر مون بن يعقوب	Amar Moune ben Iakoub.
عمر سالم بن محمد الحبيب	Amar Salem ben Mohammed El Habib.
عمر الزيكيدي	Amar Ezzikeïdy.
امسدوغ	Amesdough (n. d. l.).
امهينين بن عيسى	Amhinine ben Aïssa.
سيد الامين بن بارك الله [باركضّ]	Sid El Amine ben Barekallah.
الامين بن الفاضل بن باب احمد	El Amine ben El Fadhel ben Baba Ahmed.
الامين بن خالِ احمد	El Amine ben Khali Ahmed.
الامين بن الماحي	El Amine ben El Mahi.
الامين بن مود مالك	El Amine ben Moud Malek.
عمّ	Amma (n. p. m.).
امنا بن اجبغ المختار اليدنهنضي [عمّنا]	Amna ben Adjfagha El Mokhtar El Idenhondhy.
عمران بن قحطان	Amrane ben Kahthane.
عمران بن عثمان	Amrane ben Otmane.
انبيات	Anbaïatte (n. p. m.).
انبيكلّه	Anbaïkilleh (n. p. f.).
الانباط زناقة [الانباط ازناكَ]	El Anbath Zenaga (n. d. p.).

انجاي بن عبد الله بن اسماعيل التكروري	Andjay ben Abdallah ben Ismaïl Ettekroury.
انجاي سلّ	Andjay Sella (n. p. m.).
انيار	Aniar (n. d. l.).
عنتر بن عثمان	Antar ben Otmane.
اوبك	Aoubak (n. p. m.).
اوديك بن بويوب [ادويك الدّيك]	Aoudaïka ben Bouyoub.
اودَيك الافرع	Aoudaïka El Akraa.
اودَي	Aouday (n. p. m.).
اوكاك	Aougag (n. p. m.).
اوكاك المكيصرات	Aougag El Mekeïssaratte (n. d. p.).
عوينات ايشنكاط	Aouïnatte Ichenkath (n. d. l.).
عرب رُكَيطه [ارْكَيْطَ]	Arab Rogäitha (n. d. p.).
ابن عرفة	Ibn Arfa.
عروسين	Aroussiyne (n. d. p.).
اسية بنت ابي يدّوك الدِكجي	Assia bent Abou Ieddouk Eddigodjy.
عسكر	Asker (n. p. m.).
اسْتَ دام	Astadam (n. p. f.).
اسْتَ فالْ	Asta Fal (n. p. f.).
عتّام اليتيمي	Attam El Iatimy.
اطار	Athar (n. d. l.).

الاطرش El Athreche (n. p. m.).

العزيزات El Azizatte (n. d. p.).

اولاد عزّون Oulad Azzoune.

عزّوز Azzouz.

B

باب احمد بن سيد Baba Ahmed ben Sid.

باب احمد بن اوبك Baba Ahmed ben Aoubak.

بافور Bafour (n. d. p.).

بَكَلّ Baguella (n. d. l.).

بهنين Bahinine (n. p. m.).

بيان Baïane (n. p. m.).

اولاد بنيوك Oulad Baniouk.

بوبَ Baouba (n. p. m.).

باران Barane (n. d. p.).

بارك الله ان دنبَه Barekallah In Denbah.

بارك الله بن محنض Barekallah ben Mohondh.

بركَن Barkane (n. p. m.).

بجزَس Bedjzas (n. p. m.).

بدر Bedr (n. d. l.).

بكّار	Bekkar (n. p. m.).
اولاد بكّار	Oulad Bekkar.
بلّ بن عزوز	Bella ben Azzouz.
اولاد بلّ	Oulad Bella.
بن عبد الله الازعم السباعي	Ben Abdallah El Azam Essebay.
بني اجفغ زكريّا	Beni Adjfagha Zakarria.
بني علي الطّاكاطي	Beni Ali Etthagathy.
بني الفغ سايد [سعيد؟]	Beni Alfagha Saïd.
بني عامر	Beni Amer.
بني بلّ بن المختار	Beni Bella ben El Mokhtar.
بني بودَوْلَ	Beni Boudaoula.
بني شجر بن عثمان	Beni Chadjar ben Otmane.
بني جيل بن ماحِ [ماهِ — الماحي]	Beni Djil ben Mahi.
بني دُلَيْم [ادليم]	Beni Doleïm.
بني حسّان	Beni Hassane.
بني ابراهيم بن الكوري	Beni Ibrahim b. El Kaoury.
بني ابراهيم بن الحاج	Beni Ibrahim ben El Hadj.
بني يندگ	Beni Indag.
بني مخزوم	Beni Makhzoum.
بني اميّة بن عبد شمس	Beni Ommyah ben Abd Chems.
بنت عمران	Bent Amrane (n. p. f.).

بنت المصطفى	Bent El Mostafa (n. p. f.).
بنت الرسول	Bent Errassoul (n. p. f.).
البرابشه	El Berabicha (n. d. p.).
بربوش	Berbouche (n. p. m.).
بتّادة	Bettada (n. d. p.).
بتنا	Betna (n. p. f.).
بتف	Betef (n. p. m.).
اولاد بِلّ بن داود	Oulad Billa ben Daoud.
بيراشيار	Bir Achiar.
بيرام بن عبلّ [عبد الله]	Biram ben Abella.
بيرام مهمّات	Biram Mohemmatte (n. p. m.).
بير بابور	Bir Bafour.
بير شُمْشَ	Bir Chomcha.
بير النُصّ	Bir Ennos.
بير انكك	Bir Ingag.
بير انَشْبِر	Bir Inachbiri.
بُبّ	Bobba (n. p. m.).
البُخاري	El Bokhary.
بُنْبُكْ	Bonbok — Bambouk — (n. d. l.).
بُرُكْرُكْ	Borigrig (n. p. m.).
بُسْرين	Bosserine (n. p. m.).

البوادة	El Bouada (n. d. p.).
اولاد بوعلِ [بوعلي]	Oulad Bouali.
اولاد البوعليّة	Oulad El Boualya.
سيد بوبكر	Sid Boubekeur.
بوبكر جُوبْ	Boubekeur Djoub.
بوب الامين	Boub El Amine (n. p. m.).
بو شنكور	Bou Chenkour (n. p. m.).
بو فايد بن داود	Bou Faïd ben Daoud.
بو المختار	Bou El Mokhtar.
سيد بويَ بن محنض بن الحسن اندوبك	Sid Bouya ben Mohondh ben El Hassane In d'Aoubak.

C

شابر	Chaber (n. p. m.).
شامامَ	Chamama (n. d. l.).
شام	Chame (n. p. f.).
شامِ بنت خيار	Chami bent khiar.
الشعراني	Charany.
الشيخ الامين بن الفاضل	Cheïk El Amine ben El Fadhel.
شيخنا مينحْنَ	Cheïkhna Minahna (n. p. m.).

شيخ سيد محمد بن شيخ احمد بن سليمان	Cheïkh Sid Mohammed b. Cheikh Ahmed ben Soleïmane.
الشيخ محنض بن جُبّ	Cheïkh Mohondhn Djobba.
شيخنا مود مالك	Cheïkhna Moud Malek.
الشيخ سعد ابيه	Cheïkh Saad Bouh.
الشيخ سيديَ	Cheïkh Sidia.
شيخ التلامذة	Cheïkh Ettelamda (n. p. m.)
شلِّج	Chellidj (n. p. m.).
شمس الدين	Chems Eddine.
شنكؤر	Chenkour (n. p. m.).
شنّان	Chennane (n. p. m.).
الشرغِ	Cherghi (n. p. m.).
شروال بن اوان بن علي بن امسَمْ بن يهكر بن نبتان بن لمتون بن نعمان بن تُبّع بن حميَر بن سكك بن أبل بن غالب بن فِهْر	Cheroual ben Aouane ben Ali ben Amçam ben Iehker ben Nebtane ben Lemtoune ben Namane ben Tobba ben Himyar ben Sakak ben Abel ben Ghaleb ben Fihr.
شيلات	Chilatte (n. p. m.).
شُرْبُبّ	Chorbobba.

D

ذالعمة	Dalamma (n. d. l.).
بني دامان	Beni Damane.
دامان	Damane (n. p. m.).
داود ابو عروك	Daoud Abou Arouk.
داود بن امحمد [محمّد]	Daoud ben M'hammed.
اولاد داود بن عمران	Oulad Daoud ben Amrane,
داود بن بركَن	Daoud ben Barkane.
الداودات عرب أمّور [عمور]	Daoudatte Arab Amour (n. d. p.).
دَوْلَ	Daoula (n. p. m.).
دَوْمَ	Daouma (n. p. m.).
دكَهْ	Diguih (n. p. m.).
اوْلَاد ديمان [يديمان]	Oulad Dimane.
الجعابرة	El Djaafra (n. d. p.).
جَخْمَبَ	Djakhomba (n. d. p.).
جامنا	Djamna (n. p. m.).
جميليّة	Djemiliya (n. p. f.).
جيل	Djil (n. p. m.).
جيو	Djiou (n. d. l.).
جوطير	Djouthir (n. p. m.).

جُلُف	Djolof (n. d. l.).
دُلَيْم [ادْلَيْم]	Doleïm (n. d. p.).
ذات الطبل	Dsat Etthebel n. d. l.).

E

الدارقطني	Eddarkothny (n. p. m.).
الديلمي	Eddilmy (n. p. m.).
ابن ابي الدنيا	Ibn Abou Eddounia.
الدوم	Eddoum (n. d. l.).
سيّد الياس	Sid Elias.
النجيب بن عبد الله	Ennadjib ben Abdallah.
أنْدَر	Endar (St Louis du Sénégal)
النحوي اديلبي [الديلبي]	Ennahouy Eddilby.
النحوي بن عثمان بن يدّن ابْجَ	Ennahouy ben Otmane ben Id N'Abdja.
النحوي بن اكذ عبدالّ [عبد الله]	Ennahouy ben Ag d'Abdallah.
اولاد الزناقيّة	Oulad Ezzenaguiya.

F

الفاضل بن ابي الفاضل الكوري بن الفاضل	El Fadhel ben Abou El Fadhel El Kaoury ben El Fadhel.

ابن ابي الفاضل الكوري بن الفاضل	Ibn Abou El Fadhel El Kaoury ben El Fadhel.
الفاضل بن متيلي	El Fadhel ben Mateïly.
الفاضل بن محمد بن يديمان	El Fadhel ben Mohammed ben Idimane.
الفاضل بن بارك الله	El Fadhel ben Barekallah.
ابو الفاضل الكوري	Abou El Fadhel El Kaoury.
الفاضل بن ابي الفاضل البوحسّني	El Fadhel ben Abou El Fadhel El Bouhassany.
الفاضل بن سيد بوبكر	El Fadhel ben Sid Boubekeur.
الفاضل البافوري	El Fadhel El Bafoury.
الفاضل بن الكوري	El Fadhel ben El Kaoury.
الفاضل بن بوسيد	El Fadhel ben Bousid.
الفاضل بن بابَ احمد	El Fadhel ben Baba Ahmed.
الفاضل بن الكَور بن سيد الفال	El Fadhel ben El Kaour ben Sid El Fal.
الفاضل بن محمد	El Fadhel ben Mohammed.
الفاضل بن المختار بارك الله	El Fadhel ben El Mokhtar Barekallah.
الفاضل بن المعزوز بن الامين بن الفاضل	El Fadhel ben El Mazouz ben El Amine ben El Fadhel.
الفاضل بن ابي يعدل	El Fadhel ben Abou Iadel.
الفاضل بن محمد الكوري	El Fadhel ben Mohammed El Kaoury.
سيّد الفاضل	Sid El Fadhel.
فظيمَ بنت ابابك الابيَيْرِيَة	Fadhima bent Ababak El Ibieïriya.
فظيم چارَ بنت مُحُنْض اكِنْوِ	Fadhima Tchara bent Mohondh Aguinouy.

فافة	Fafa (n. p. f.).
الفقيه بن الامين بن الماحي بن الفاضل	El Fakih El Amine ben El Mahi ben El Fadhel.
الفقيه الامين	El Fakih El Amine.
الفقيه بن حبيب الله	El Fakih ben Habib Allah.
الفقيه المختار بن موسى	El Fakih El Mokhtar ben Moussa.
فاطمة بنت عمر اكدبياج اليعقوبي	Fathma bent Amar Ag d'Abiadj El Iakouby.
فاطمة بنت محنض اكذكشوذى	Fathima bent Mohondh Ag d'Ag Chouda.
فاطمة بنت سيد الامين بن بارك الله فيه التونكلي	Fathma bent Sid El Amine ben Barekallah Fihi Ettounkaly.
فاطمة بنت مهمض يد ريجاجَ	Fathma bent Mohommodh Id Ridjamdja.
فاطمة بنت بزيكئد اليدمُسيّة	Fathma bent Izigaïd El Idmossiya.
فاطمة بنت شيخ التلامذة اليدهندي [اليدهنضي]	Fathma bent Cheikh Ettelamda El Idhondhy.
فاطمة بنت عمر بن اوبك الالفغي	Fathma bent Amar ben Aoubak El Alfaghy.
الفحفاح	El Fehfah (n. p. m.).
فيرما بنت متيلي	Firma bent Mateïly.
الفضيل	El Fodheïl (n. p. m.).
فوتَ	Fouta (n. d. l.).

G

كَرْطوفَ	Garthoufa (n. p. f.).
الغبريني	El Ghabriny (n. p. m.).
غيلان	Ghilane (n. p. m.).
كُجْهْ	Godjih (n. p. m.).
الكَواشيش	El Gouachiche (n. d. l.).
كَدّول بن بومُسّ	Gueddoul ben Boumossa.
كِيب تيكِكَتْ	Guib Tiguiguet (n. d. l.).
كِيراف	Guiraf (n. p. m.).
كِتْ	Guit (n. d. l.).

H

هيات	Habiatte (n. p. m.).
حبيب الله بن احمد بارك الله	Habib Allah ben Ahmed Barekallah.
حبيب الله بن المختار الالفغي	Habib Allah ben El Mokhtar El Alfaghy.
حبيب الله بن سيد احمد بن سيد المختار	Habib Allah ben Sid Ahmed ben Sid El Mokhtar.
الحبيب بن حسين	El Habib ben Hosseïne.
حبيب بن اجفغ اوبك	Habib ben Adjfagha Aoubak.

حبيب بن يدوك بن اكدن مئجن بن ابابك	Habib ben Ieddouk ben Ag d'In Maïdjen ben Ababak.
حبيب دكهْ	Habib Diguih.
حبيب صنبه	Habib Sanba.
حابيدى	Habida (n. p. m.).
حابيد بن مود اوبَك	Habid ben Moud Aoubak.
الحضرامي	El Hadhramy (n. p. m.).
الهادي	El Hadi (n. p. m.).
حجرة سُفَ	Hadjret Sofa (n. d. l.).
حاج اكتدر	Hadj Ag Tadar.
ابن الحاجب	Ibn El Hadjeb.
ابن الحاج احمد	Ibn El Hadj Ahmed.
بني الحاج	Beni El Hadj.
الحاج عبد الله البِلحسني	El Hadj Abdallah. El Bilhassany.
حادوس	Hadous (n. p. f.).
ابو حيبلّ [حيب الله — حيبضّ]	Abou Haïbella.
هينى	Haïna (n. p. f.).
الحيرش	El Haïreche (n. d. l.).
حيد بن ابي حيد	Haïda ben Abou Haïda.
هينى بنت عمر البلحسنّي	Haïna bent Amar El Bilhassany.
حام	Ham (n. p. m.).

حامّ	Hamma (n. p. m.).
حامنا	Hamna (n. p. m.).
حامدت بن الفقيه المختار	Hamdat ben El Fakih El Mokhtar.
حمونه	Hamouna (n. p. m.).
حنّة بنت سيد الفاضل	Hanna bent Sid El Fadhel.
حنّة بنت بادل اكذك المجلسي	Hanna bent Badel Ag d'Ag El Medjlassy.
حنّة بنت بن توكلّه بن ابراهيم البوصادي	Hanna bent In Toukollah ben Ibrahim El Boussady.
ابن حزم	Ibn Hazm.
حنّة بنت ابو يدوك الدكجي	Hanna bent Abou Iddouk Eddigodjy.
حنّة دان بنت الفغ الامين [حنّ]	Hanna Dane bent Alfagha El Amine.
حنّة بنت ابهنض	Hanna bent Abhondh.
حنبل بن حيبلّ [حبيب الله]	Hanbal ben Haïballa.
حوّ	Haoua (n. p. f.).
حومضّ اليعقوبي	Haoumeddha El Iakouby.
حوبَكْ	Haoubak (n. p. m.).
حوَجارَ	Haoua Djara (n. p. f.).
حواء بنت احمد بن ابهنض الالفغي	Haoua bent Ahmed ben Abhondh El Alfaghy.
هَوَجام [حَوَ]	Haoua Djam (n. p. f.).
حمّين	Hommeïne (n. p. m.).

هريركم بنت محنض بن يدن يعقوب [هريرلم]	Horeïrkom bent Mohondh ben Id In Iakoub.
همّد بضج	Hommod Fadhadj (n. p. m.).
هنض اهو	Hondh Ahoua (n. p. m.).
همّد بال	Hommod Fal (n. p. m.).
هريتك	Horeïteg (n. p. m.).
سيد الحسن	Sid El Hassane.
الحسن اندوبك بن ابي موسى بن الفغ ابياج يعقوب	El Hassane In d'Aoubak ben Abou Moussa ben Alfagha Abiadj Iakoub.
حسّان	Hassane (n. d. p.).
الحسن اندوبك	El Hassane In d'Aoubak.
هدّاج	Heddadj (n. p. m.).
هدّ	Heddi (n. p. m.).
همّات	Hemmatte (n. p. m.).
هندار الجكني	Hendar El Djakany.
هيب	Heïba (n. p. m.).
هيب العروسي	Heïba El Aroussy.
حنانة بنت الفغ اوبك	Hennana bent Alfagha Aoubak.
حبت	Hobet (n. p. m.).
حمير	Homeïr (n. p. m.).
همّد بن فاح لكياعي	Hommod ben Faha Likiay.

حُمَيد	Hommeïd (n. p. m.).
حُسين بن علي بن ابي طالب	Hosseïne ben Ali ben Abou Thaleb.
حوطير التمكلاوي	Houthir Ettameklaouy (V. Djouthir).
الهواكير	El Houakir (n. d. p.).
هود	Houd (n. p. m.).
حوم	Houm (n. p. m.).
حومته	Houmatah (n. p. m.).
حومات	Houmatte (n. p. m.).

I

يابَلّ	Ia Bella (n. p. m.).
ابو يعدل	Abou Iadel (n. p. m.).
يدين	Iadine (n. p. m.).
ذوي يعقوب	Doui Iakoub.
يعقوب بن يحي	Iakoub ben Yahya.
يعقوب ان الله	Iakoub In Allah.
يعقوب بن ابي موسى اليعقوبي	Iakoub ben Abou Moussa El Iakouby.
يعقوب بن احمد بن محنض امغار	Iakoub ben Ahmed ben Mohondh Amghar.
يعقوب بن مختار اليعقوبي	Iakoub ben Mokhtar El Iakouby.
يعقوب بن ابهنض الالبغي	Iakoub ben Abhondh El Alfaghy.

يماشن بنت محمد سعيد بن تكدّ	Iamachene bent Mohammed Saïd ben Takeddi.
يا محوم	Ia Mahoum (n. p. m.).
يا مختار	Ia Mokhtar (n. p. m.).
يا متوف [يا معتوف]	Ia Matouk (n. p. m.).
يَنّمَ	Iannima (n. p. m.).
اليتيم	El Iatim (n. p. m.).
بني ابراهيم بن الكوري	Beni Ibrahim ben El Kaoury.
بني ابراهيم بن الحاج	Beni Ibrahim ben El Hadj.
سيدي ابراهيم بن سيد احمد العروسي	Sidi Ibrahim ben Sid Ahmed El Aroussy.
يد ابياج يوقب	Id Abiadj Ioukab (n. d. p.).
ايد ابهم	Id Abhom (n. d. p.).
ادا بلّحسن	Id Abillahssene (n. d. p.).
اداج اغمجم	Id Adj Aghmadjam (n. d. p.).
يداج اكدَ برغه	Iddadj Ag da Borgha (n. d. p.)
ايد اجفغَ	Id Adjfagha (n. d. p.).
ادَ غبان	Id Aghbane (n. d. p.).
ادَ غماجك	Id Aghmagigue (n. d. p.).
ايدَ كشدك [ادَ كشدّك]	Id Ag Chiddague (n. d. p.).
ايد اكجمّل	Id Ag Djomella (n. d. p.).
ايدَ غماي	Id Aghmay (n. d. p.).

اد غزينبو	Id Aghzeïnbo (n. d. p.).
اد كسجه	Id Ag Seddjah (n. d. p.).
اداه امغر	Id Ah Amaghar (n. d. p.).
ايد كلن	Id Aklone (n. d. p.).
ايد ونيك	Id Aounik (n. d. l.).
ايدرات	Idaratte (n. d. l.).
اد اسجم ان الله	Id Asdjam In Allah (n. d. p.)
يدن ابج التاندغي	Id N'Abdja Ettandaghy (n. d. p.).
ايدودي	Id Aoudaya (Oudaya) (n. d. p.).
ادود [ايد داود]	Id Daoud (n. d. p.).
ايد غمد هنض	Id Ghommod Hondha (n. d. p.).
اد كج [ايد كجه]	Id Godjih (n. d. p.).
اد غهمذ اد كتلئه	Id Ghohommod Id Guitlaïh (n. d. p.).
يد هنض كض	Id Hondha Kaddha (n. p. m.).
اد يشل	Id Ichelli (n. d. p.).
ايد يجب	Id Iedjba (n. d. p.).
ايجك	Idjak (n. p. m.).
اجمل	Idjmella (n. p. m.).
بني يدام	Beni Iddam.
بني يديمان	Beni Idimane.

بني يدَانَ بيَاجْ [يدّن ابياج]	Beni Id N'Abiadj.
يديمان بن ابياج بن الفغ ابياج يعقوب	Idimane ben Abiadj ben Alfagha Abiadj Iakoub.
يدن يعقوب	Id In Iakoub (n. d. p.).
ايدم نيك	Id Omnaïk (n. d. l.).
ايدنان	Idnane (n. d. p.).
ايد اويبال يعقوب	Id ou Ibal Iakoub (n. d. p.).
ايد اوعلي	Id ou Ali (n. d. p.).
ايد وعيش	Id ou Aïch (n. d. p.).
ايد والحاج	Id ou El Hadj (n. d. p.).
ايد وزغه	Id Ouezgha (n. d. l.).
اد وفال	Id ou Fal (n. d. p.).
اد ويج اكؤرر	Id ou Idja Agourar (n. d. p.).
ايد ويدّاج	Id ou Iddadj (n. d. p.).
ايد وجافص	Id ou Djakos (n. d. p.).
اد كتمضه	Id Ketmeddhah (n. d. p.).
يدمس	Id Mossa (n. d. p.).
يدريس	Idris.
يبّ	Iebbo (n. p. m.).
يبّ انُ اعلي اكدَ بهنض	Ief In ou Ali Ag d'Abhondh.
امامنا	Imamna (n. p. m.).
الامام بن المبارك	El Imam ben El Mobarek.

يمّن يانَ	Iemmane Iana (n. p. f.).
يمّن يغر الديلبية	Iemmane Igher Eddilbiya.
يمّن يزيمغره	Iemmane Izimeghrah (n. p. f.).
يمّن هنض اهانلّه [اهانلّ]	Iemmane Hondha Ahanillah (n. p. f.).
يمّن هنض ان جوب ان داعمر اليدامي	Iemmane Hondha In Djouba In d'Amar El Iadamy.
يمّن لولير	Iemmone Loulir (n. p. f.).
يمّن محمود التونكلية	Iemmone Mahmoud Ettounkiliya.
يمّن مسّ	Iemmone Mossa (n. p. f.).
بني يريت	Beni Ieriat.
يركه	Ieraka (n. p. m.).
اولاد يطّ	Oulad Iettho.
يفرش	Ifercha (n. d. l.).
ايفلان	Ifollane (n. d. p.).
يكج شلّ بلحسني	Iguedja Chella Billihssany.
يفلج بن محم صار	Ifelladj ben Mohamma Sar.
ايكيد	Iguidi (n. d. l.).
اميجن بن المصطفى	Imidjen ben El Mostafa.
انشبر	In Achbiri (n. d. l.).
ين الله (مين الله — امين الله)	In Allah (n. p. m.).

ين بثظ	In Bidhi (n. d. l.).
انبراكه	In Brakah (n. d. l.).
ينداحمد	In d'Ahmed.
ينذ كسعد التاشدبيتي	In d'Ag Saad Ettachedbity.
ين ديكرته	In Daïguirtah (n. d. l.).
انضكل	In Dhaguella (n. d. l.).
انجير	In Djiri (n. d. l.).
اند بافور	In da Bafour (n. d. l.).
ينذ ان الله اكؤرر	In d'In Allah Agourar (n. p. m.).
ان الكريم	In El Kerim (n. p. m.).
انغوا	Inghoua (n. p. f.).
انيش	In Ieïche (n. d. l.).
ين عثمان	In Otmane (n. d. l.).
انو عمرت	In ou Amart (n. d. l.).
ين وجو	In Ouadjiou (n. p. m.).
انساغار	In Saghaïar (n. d. l.).
انتوجج	In Toudjadj (n. d. l.).
انطى صار	Intassar (n. p. m.).
انتيتام	In Titam (n. d. l.).
انتفاشيت	In Tefachit (n. d. l.).

ين تججه	In Tidjedja (n. d. l.).
ان تيضئت	In Tidhaït (n. d. l.).
انطوطفين	In Thouthfine (n. d. l.).
يحنى [يحنى]	Iohna (n. p. m.).
يؤقب	Ioukab (n. p. m.).
اولاد يونس	Oulad Ounes.
يوسف	Ioussef.
يوم اكيرت	Ioum Agaïart (n. d. l.).
يوم بكّل	Ioum Baguella (n. d. l.).
يوم الصاك	Ioum Essagui (n. d. l.).
يوم العرش	Ioum Elorche (n. d. l.).
يسنغان	Issenghane (n. d. l.).
اسماعيل	Ismaïl.
ليتام [اليتامى]	El Itama (n. d. p.).
يزيدن [يزيدنا]	Izidna (n. p. m.).

K

القاضي حبيب الله سلّ بن ابراهيم بن معد بن ابراهيم بن محمد	El Kadi Habib Allah Sella ben Ibrahim ben Maad ben Ibrahim ben Mohammed.
القاضي عثمان	El Kadi Otmane.
قحطان	Kahtane (n. p. m.).

كجور	Kadjoura (n. d. l.).
كاليت بن مهنض انتاكشن البابوري	Kalit ben Mohondh In Takchine El Bafoury.
القنوي	El Kanaouy (n. p. m.).
الكوري	El Kaoury (n. p. m.).
ابن القاسم	Ibn El Kassim.
الكريفة	El Karifa (n. p. f.).
كمليلية	Kemliliya (n. p. f.).
كرّوم	Kerroum (n. p. m.).
الكريم بن ابي ميجة [بن بوميج]	El Kerim ben Abou Midja.
كريمنا	Kerimna (n. p. m.).
كثيب القضاة	Ketsib El Koddhat (n. d. l.).
خديجة بنت محنض بن الفاضل بن يد مهنض بن اوبك الشفراوي	Khadidja bent Mohondh ben El Fadhel ben Id Mohondh ben Aoubak Echekraouy.
خديجة بنت المولود [غاديج - مغديجه]	Khadidja bent El Mouloud.
خديجة بنت صبّار	Khadidja bent Sebbar.
الخير بن الماحِ [الماحي]	El Khaïr ben El Mahi.
خير الانام	Khaïr El Aname (n. p. m.).
خير من لبّا	Khaïr min Lobba (n. p. m.).
خالنا	Khalna (n. p. m.).
ابن خلدون	Ibn Khaldoun.

الحوّار	El Khawouar (n. d. l.).
الخبابشة	El Khebabcha (n. d. p.).
اولاد خُلَيف بن مغفر	Oulad Kholeïf ben Maghfer.
اولاد خليفة	Oulad Khalifa.
خَرِفَال	Khari Fal (n. p. f.).
خيار	Khiar (n. p. m.).
خيتار	Khitar (n. p. m.).
اختير بن محنض بن اوبك [خُتَيْر]	Khoteïr ben Mohondh ben Aoubak.
كنار	Kinar (n. d. p.).
كنان	Kinana (n. p. m.).
قُريش	Koreïch (n. d. p.).
قصاعة بن مالك بن حِميَر	Kossaaben Malek ben Himyar.
الكتيبات	El Koteïbatte (n. d. p.).
كُنْتَ	Kounta (n. d. p.).

L

لمتون	Lemtoune (n. p. m.).
لمتونَ	Lemtouna (n. d. p.).
لمتونيّون	Lemtouniyoune (n. d. p.).
لكوانين	Likouanine (n. d. p.).
لَكوانيط	Likouanith (n. d. p.).

M

معدر بن احمد شلّ	Mader ben Ahmed Chella.
مَجُم بنت تكدّي [تَـكِدّ]	Madjom bent Takeddi.
ماج	Madj (n. p. m.).
مغفر بن اودي	Maghfar ben Aoudaï.
مغميه	Maghmaieh (n. p. m.).
ماغوغ بن يافث بن نوح	Magog fils de Japhet fils de Noë.
مَحَنْض احمد [مَحَنْض]	Mahandha Ahmed.
المحجوب الجكني	El Mahdjoub El Djakany.
الماحي بن الحسن	El Mahi ben El Hassane.
الماحي بن الفاضل	El Mahi ben El Fadhel.
الماحي بن الحسن اندوبك	El Mahi ben El Hassane In d'Aoubak.
ماه	Mahi (n. p. m.).
الماحي بن المختار بن عمان	El Mahi ben El Mokhtar ben Otmane.
محمود بن احمد إن الله اليعقوبي	Mahmoud ben Ahmed In Allah El Iakouby.
محمود بن عبلّ	Mahmoud ben Abella.
مَئجه	Maïdja (n. p. f.).
مئجن بن ابيّر	Maïdjen ben Abieïr.
المخلوفه	El Makhlouka (n. p. f.).

مالك	Malek (n. p. m.).
مان بنت الكوري	Mane bent El Kaoury.
اولاد منصور	Oulad Mansour.
المرفق	El Marfak (n. d. l.).
مسّومَ	Massouma (n. d. p.).
متيلي	Mateïly (n. p. m.).
المعزوز	El Mazouz (n. p. m.).
المدّاح	El Meddah (n. p. m.).
المجلس	El Medjles (n. d. p.).
المجلسين	El Medjlessiyne (n. d. p.).
المدلش	El Medlech (n. d. p.).
المغافرة	El Meghafra (n. d. p.).
سيدي ميّتور بن ابي صالح	Sidi Meïtour ben Abou Saleh.
ملّوك بن بركن	Mellouk ben Barkane.
مريم بنت احمد ان الله اليعقوبي	Meriem bent Ahmed In Allah El Iakouby.
مريم بنت همّد فضج الابراهيمي	Meriem bent Hommod Fadhadj El Ibrahimy.
مريم بنت يعقوب اليعقوبي	Meriem bent Iakoub El Iakouby.
مسعود ولد غيلان	Messaoud ould Ghilane.
اولاد مزوك	Oulad Mezzougue.
مَحمَّد [امحمد]	Mahammed.
ميام [مريم]	Miam (n. p. f.).

مينحنَ	Minahna (n p. m).
مين إن الله	Mine In Allah (n. p. f.).
المبارك بن المصطفى	El Mobarek b. El Mostafa.
المبارك بن حبيب الله	El Mobarek ben Habib Allah.
اولاد المبارك [اولاد انبارك]	Oulad El Mobarek.
مشيّع الدين	Mochiya Eddine.
المذرذر	El Moderder (n. d. l.).
مُعْدر	Modir (n. p. m.).
محيمدات	Mohimdatte (n. d. p.).
مُحَمّ بن اكدَوِيَ	Mohamma ben Akdaouya.
محمد بن عيسى	Mohammed ben Aïssa.
محمد بن ابي المقداد	Mohammed ben Abou El Mokdad.
محمد بن عبد الله الدّليمي	Mohammed ben Abdallah Eddoleïmy.
محمد بن ابي الناس	Mohammed ben Abou Ennas.
محمد بن ابياج	Mohammed ben Abiadj.
محمد بن احمد مولود الحاجي	Mohammed ben Ahmed Mouloud El Hadjy.
محمد بن بابَ احمد	Mohammed ben Baba Ahmed.
محمد بن الشيخ الامين بن الفاضل	Mohammed ben Cheïkh El Amine ben El Fadhel.
محمد بن شيخنا المختار بن موسى	Mohammed ben Cheïkhna El Mokhtar ben Moussa.
ابن محمد بن الفقيه المختار	Ibn Mohammed ben El Fakih El Mokhtar.

محمد بن المختار بن محمد سعيد	Mohammed ben El Mokhtar ben Mohammed Saïd.
محمد بن حبيب الله	Mohammed ben Habib Allah.
محمد بن حبيب بن خير	Mohammed ben Habib ben Khaïr.
محمد بن يعقوب	Mohammed ben Iakoub.
محمد بن يديمان	Mohammed ben Idimane.
محمد بن محض ان الله الدغمائي	Mohammed ben Mohondh In Allah Eddeghmaiy.
محمد بن محض بن عبد الله بن احمد بن محمد بن محض ان الله	Mohammed ben Mohondh ben Abdallah ben Ahmed ben Mohammed ben Mohondh In Allah.
محمد بن محض بن الحسن اندوبك	Mohammed ben Mohondh ben El Hassane In d'Aoubak.
محمد بن عبيد الله	Mohammed ben Obeïd Allah.
محمد بن سعيد	Mohammed ben Saïd.
محمد بن سلافه	Mohammed ben Salafa.
محمد بن سيد	Mohammed ben Sid.
محمد بن سليمان بن عبد الله الكامل الحسني	Mohammed ben Soleïmane ben Abdallah El Kamel El Hassany.
محمد الهزّي	Mohammed El Hezzi.
محمد الياسيني	Mohammed El Iassiny.
محمد اليدالي	Mohammed El Iadaly.
محمد الكريم بن الفاضل	Mohammed El Kerim ben El Fadhel.

محمد سعيد جدنا	Mohammed Saïd Djedna.
محمد سعيد بن تكدّ النحوي	Mohammed Saïd ben Takeddi Ennahouy.
محمد صار ألاروان	Mohammed Sar Elaraouane
محمد سُكّ	Mohammed Sokka.
مُحُنْض اكدام [مَحَنْض]	Mohondh Agdam (n. p. m.).
محنض اكذ عبدَل	Mohondh Ag d'Abdallah.
محنض أَهُوَ	Mohondh Ahoua.
مُحُنْض امْغار	Mohondh Amghar.
محنض بن عبد الله اكذاغميه	Mohondh ben Abdallah Ag d'Aghmaïeh.
محنض بن ابي يدّوك الدكجي	Mohondh ben Abou Ieddouk Eddigodjy.
محنض بن اعديج اندفال	Mohondh ben Adidja In d'Akal.
محنض بن احمد كَبّ	Mohondh ben Ahmed Kebbo.
محنض بن اعديج	Mohondh ben Adidja.
محنض بن اجفغ الامين	Mohondh ben Adjfagha El Amine.
محنض بن الشيخ التاندغي	Mohondh ben Cheïkh Ettandaghy.
محنض بن جُبّ البارتيلي	Mohondh ben Djobba El Bartily.
محنض بن الفاضل يدنهُنْض الشغراوي [الشفراوي]	Mohondh ben El Fadhel Id N'Hondha Echeghraouy.
محنض بن الفقيه الامين	Mohondh ben El Fakih El Amine.
بني محنض بن يعقوب بن يدنهنض	Beni Mohondh ben Iakoub ben Id n'Hondha.

محنض بن يديمان	Mohondh ben Idimane.
محنض بن موسى	Mohondh ben Moussa.
محنض بن سيد احمد الهكاري	Mohondh ben Sid Ahmed El Hekary.
محنض بن تكدّ	Mohondh ben Takeddi.
محنض بن تنبُكْتُ	Mohondh ben Tinboktou.
محنض الغالي اليدامي	Mohondh El Ghaly El Iadamy.
محنض الغالي اليعقوبي [الغالِ]	Mohondh El Ghaly El Iakouby.
محنض ان هنضَ	Mohondh In Hondha.
محنض بن يدن يعقوب	Mohondh ben Id N'Iakoub.
محنض ان دول	Mohondh In Doul.
محنض الكَوْرِ بن اوبك	Mohondh El Kaouri ben Aoubak.
المقدّم	El Mokaddem (n. p. m.).
المختار ابو عامر سُكّ (ابو عمر)	El Mokhtar Abou Amer Sokka.
المختار بَابُ	El Mokhtar Babo.
المختار بن عبد الله بن كرّوم	El Mokhtar ben Abdallah ben Kerroum.
المختار بن عمر	El Mokhtar ben Amar.
المختار بن عيدَ	El Mokhtar ben Aïda.
المختار بن ابي بكر	El Mokhtar ben Abou Bekr.
المختار بن ابوبَكْ الداجيغي	El Mokhtar ben Aboubak Eddadjfaghy.

المختار بن احمد شا الله بن مهنض بن ابي موسى بن اوبك بن يندَ بوبك بن ابراهيم [شلّه — شلّ]	El Mokhtar ben Ahmed Cha Allah ben Mohondh ben Abou Moussa ben Aoubak ben In d'Aboubak ben Ibrahim.
المختار بن ماهِ [ماحي — ماحِ]	El Mokhtar ben Mahi.
المختار بن محمد سعيد اليدّالي	El Mokhtar ben Mohammed Saïd El Ieddaly.
المختار بن عثمان	El Mokhtar ben Otmane.
سيد المختار الغلاوي	Sid El Mokhtar El Ghelaouy.
المختار إن الله	El Mokhtar In Allah.
المختار متالي	El Mokhtar Mataly.
المختار مصغر بن احمد	El Mokhtar Mesghara ben Ahmed.
المختار صنب	El Mokhtar Sanba.
مقيم الدين	Mokim Eddine.
اولاد مم	Oulad Mommo.
منير الدين	Monir Eddine.
منوّرة بنت يندختّه	Monouara bent In d'Akhtah.
المرابطين	El Morabithine (Les Almoravides).
مصطفى علما	Mostafa Alma.
المصطفى بن احمد الجكني	El Mostafa ben Ahmed El Djakany.
المصطفى بن الفاضل	El Mostafa ben El Fadhel.
المصطفى ابن الفراء	El Mostafa ben El Korra.
المصطفى بن اختير	El Mostafa ben Khoteïr.

المصطفى بن عثمان بن عامر اكدَ فطمه	El Mostafa ben Otmane ben Amer Agda Fatma.
المصطفى بن متيلى	El Mostafa ben Mateïly.
المصطفى بن سنيرْ	El Mostafa ben Sanbeïro.
المصطفى جنگ	El Mostafa Djengue.
مود اوبك بن احمد بن عثمان	Moud Aoubak ben Ahmed ben Otmane.
مود بار	Moud Bar (n. p. m.).
مود همّد	Moud Hommod (n. p. m.).
مولاي احمد بن لعويس	Moulay Ahmed ben Laouis.
مولود المصطفى	Mouloud El Mostafa.
مولود بن متيلى	Mouloud ben Mateïly.
مولود المعزوز بن الفغ الامين	Mouloud El Mazouz ben Alfagha El Amine.
موسى بن اوبكرْ شضّ [ابو بكر شلّ]	Moussa ben Aoubaker Cheddha.
موسى بن بُويَ البوصادي [البوسادي]	Moussa ben Bouya El Boussady.
الموسات	El Moussatte (n. d. p.)

N

ناصر الدين ابو بكر بن ابهمْ	Nacer Eddine Abou Bekr ben Abhom.
نور الدين	Nour Eddine.

نخل بن داود	Nakhl ben Daoud.
اولاد نُغماش	Oulad Noghmache.
بني نزار	Beni Nizar.

O

عبيد الله الاشباري [اعبيدلّ اشباري]	Obeïd Allah El Achbary.
عبيد بن احمد اليعقوبي	Obeïd ben Ahmed El Iakouby.
اولاد عُكْبَ	Oulad Ogba.
الأُفَيْرع بن العفن	El Okaïra ben El Afane.
اختير البافوري	Okhteïr El Bafoury.
اختير بن محنض بن ابوبك	Okhteïr ben Mohondh ben Aboubak.
ام هاني بنت ابي زيد	Omhani bent Abouzeïd.
ام هاني بنت يديمان	Omhani bent Idimane.
ام هاني بنت الفقيه الامين	Omhani bent El Fakih El Amine.
ام هاني بنت محنض بن يند محنض الجكني الحسّني	Omhani bent Mohondh ben Inda Mohondh El Djakany El Hassany.
ام احمد اند الامين الحاجي	Omm Ahmed In d'El Amine El Hadjy.
ام اكدام بنت عمر بن يعقوب اليد هندي	Omm Agdam bent Amar ben Iakoub El Id Hondy.
ام الفاضل	Omm El Fadhel (n. p. f.).

ام يوسف	Omm Ioussef (n. p. f.).
ام المختار النفيّة	Omm El Mokhtar Ennakiya (n. p. f.).
ام سعيد بنت يعقوب	Omm Saïd bent Iakoub.
وادان	Ouadane (n. d. l.).
الوداني	El Ouadany (n. p. m.).
وديعة الله	Ouadiat Allah (n. p. m.).
ولاتَه	Oualata (n. d. l.).
والارضَ	Oualardha (n. d. l.)
الوالد بن المصطفى	El Oualid ben El Mostafa.
والدي المختار بن محمد سعيد	Oualidi El Mokhtar ben Mohammed Saïd.
الونشريسي	El Ouancherissy (n. p. m.).
وثاق	Ouatsaka (n. d. l.).
أوجبت	Oudjfet (n. d. l.).
الوقفة	El Ouekfa (n. d. l.).
ولْ عبدات	Ouil Abdatte (n. p. m.).
ويس	Ouis (n. p. m.).

R

راشد	Rached (n. d. l.).
رحّال بن عثمان	Rahhal ben Otmane.
اولاد رحمون	Oulad Rahmoun.

رحمون	Rahmoun (n. p. m.).
رمضان	Ramdhane (n. p. m.).
ربوا	Rebaoua (n. d. l.).
الرگاگن [ارگاگن]	Regagna (n. d. p.).
الرغيوات [ارغيوات]	Reghiouatte (n. d. p.).
الرحاحلة	Rehahla (n. d. p.).
رحامنة	Rehamna (n. d. p.).
اولاد رزك	Oulad Rizg.
رزك بن أودي	Rizg ben Aoudaï.
رُمَيث [ارميث]	Romaïts (n. p. m.).

S

سعد ابيه	Saad Bouh (n. p. m.).
صبرالله [سبرلّ]	Sabrallah (n. p. m.).
صاحب الرسول	Saheb Errassoul (n. p. m.).
سحنون	Sahnoun.
سعيد	Saïd.
سعيد بن رياح	Saïd ben Riah.
سعيد بن عقّال بن معقل بن عبد الله بن جعفر الطيّار بن ابي طالب	Saïd ben Akkal ben Makil ben Abdallah ben Djafer Etthyar ben Abou Thaleb.

سعيد بن شمس الدين	Saïd ben Chems Eddine.
سخنة	Sakhna (n. p. f.).
سافب	Sakib (n. p. m.).
صالح	Saleh.
سليمة بنت محنض اكدام	Salima bent Mohondh Agdam.
سمر جنگ	Samar Djeng (n. p. m.).
صنبة بن عمر	Sanba ben Amar.
صنبَ نورو	Sanba Nourou (n. p. m.).
صنبَ بن ورزِگ	Sanba ben Ourzigue.
سرَنْكُ	Saranko (n. p. m.).
ساسي بن دامان [ساسِ]	Sassi ben Damane.
ساسي بن منصور بن عمران	Sassi ben Mansour ben Amrane.
اولادا بي السباع	Oulad Bou Sebaa.
صبّار بن بابَ احمد	Sebbar ben Baba Ahmed.
سدوم	Seddoum (n. p. m.).
السكاكنة	Sekakna (n. d. p.).
صلّاح	Sellah (n. d. p.).
سلْتَك	Seltak (n. p. m.).
سماسيد	Semassid (n. d. p.).
سملال	Semlal (n. d. p.).
سيد	Sid (n. p. m.).

سيدنا Sidna (n. p. m.).

اولاد سيد Oulad Sid.

سيد بن عبد الله الديماني Sid ben Abdallah Eddimany

سليمان Soleïmane.

سوبك Soubak (n. d. p.).

سويد Soueïd (n. d. p.).

T

تَبْرَنْكُوتْ Tabrankout (n. d. l.).

تَشُمْشَ Tachomcha (n. d. p.).

تاشدبيت Tachedbit (n. d. p.).

تجكانت [تاجاكانتْ] Tadjakant (n. d. p.).

تافُلّالتْ Tafollalt (n. d. p.).

تفلّال وايجك Tafollal ou Idjak (n. d. p.).

تَفَلّي Tafelli (n. d. l.).

تاگّاط Taggath (n. d. p.).

تاگانت Tagant (n. d. l.).

تَاگُفيت Tagofit (n. d. l.).

تَكَدّ Takeddi (n. p. m.).

تَخْتَئِد Takhtaïd (n. p. f.).

تاكوكيت	Takoukit (n. p. f.).
تاكننت	Taknant (n. d. l.).
تاكنيت	Taknit (n. d. l.).
الطالب اجود	Taleb Adjouad (n. p. m.).
الطالب محم	Taleb Mohamma (n. p. m.).
طلحة بن داود [طلْحَ]	Talha ben Daoud.
تمغجس بنت يزيكئد اليدمسّي	Tameghdjas bent Izigaïd El Id Mossy.
بنو تمكنئد	Beni Tameknaïd.
تمكل	Tamekla (n. d. p.).
تامكل	Tamekla (n. p. f.).
تنغوس بنت عبد الله الديماني	Tanaghous bent Abdallah Eddimany.
تنغوس بنت ابي محم	Tanaghous bent Abou Mohamma.
تنغوس بنت اجبغ المختار بن سيد احمد بن سيد المختار الهكاري	Tanaghous bent Adjfagha El Mokhtar ben Sid Ahmed ben Sid El Mokhtar El Hekary.
تنغوس بنت احمد سنير	Tanaghous bent Ahmed Sanbeïro.
تنغوس بنت الحبيب بن يدّوك	Tanaghous bent El Habib ben Ieddouk.
تنغوس بنت محنض ان هنض	Tanaghous bent Mohondh In Hondha.
تاندَغَ [تانْدْغَ — تانضغ]	Tandagha (n. d. p).
تارُدانتْ	Taroudanit (n. d. l.).
طاطا	Thatha (n. p. m.).

تروّز بن هدّاج	Terrouz ben Heddadj.
بني تَفْتَل	Beni Teftal.
تيشطايت كَرْطُوف	Tichthaït Garthoufa (n. d. l.).
تيشط	Tichith (n. d. l.).
التيشيتي يفلّج	Ettichity Ifelladj (n. p. m.).
تدّر	Tiddar (n. p. f.).
تدّر يدّوك	Tiddar Ieddouk (n. p. f.).
تجريرت	Tidjrirt (n. d. l.).
تجك	Tidjak (n. d. l.).
تيگوفاتن	Tigoufatine (n. d. l.).
تيلمّاس	Tilimmas (n. d. l.).
تنوبك	Tin Aoubak (n. d. l.).
تن اتشفلين	Tin Atchfaline (n. d. l.).
تن براج	Tin Baradj (n. d. l.).
تن بدّاح	Tin Beddah (n. d. l.).
تن بلّيل	Tin Bellil (n. d. l.).
تنبكت [تينبكت]	Tinboktou (Timboctou).
تينشيكل	Tin Chikel (n. d. l.).

تن ديندكان Tin Daïndokane (n. d. l.).

تندكمّ Tin d'Agsemma (n. d. l.).

تندكجه [ين تكّجه] Tin Digdja (n. d. l.).

تن فنج Tin Fendja (n. d. l.).

تنكادوم Tin Gadoum (n. d. l.).

تنكلّ Tin Guella (n. p. m.).

تنياشل Tin Iachil (n. d. l.).

تن يدن هنض Tin Id N'Hondha (n. d. l.).

تنير Tinira (n. d. l.).

تن يجمار Tin Iedjmar (n. d. l.).

تن يفضاض Tin Iefdhadh (n. d. l.).

تن يخلف Tin Iekhlif (n. d. l.).

تن يمجو [تينيمجو تنمجو] Tin Imdjaou (n. d. l.).

تن مثجن Tin Maïdjen (n. d. l.).

تنواجيو Tin Ouadjiou (n. p. m.).

تنوارلّ Tinouarella (n. d. l.).

تن تنجرت Tin Tindjert (n. p. f.).

تِنْ يحي تفلّالت	Tin Yahya Tafollalt (n. d. l.).
تِنْ زيدان	Tin Zidane (n. d. l.).
تِيرِسْ	Tiris (n. d. l.).
تِرْتلّاس	Tirtellas (n. d. l.).
تِزْرَ	Tizra (n. p. f.).
تُكْبَتَ	Togbata (n. d. l.).
تويدرم أجار	Touidrem Adjar (n. d. l.).
تويكيدمت	Touiguidmet (n. d. l.).
تريش بنت الحسنّ دوبك	Torich bent El Hassane In d'Aoubak.
الطويلة [اطْوَيلَ]	Thouila (n. d. l.).
تويزكت	Touizket (n. d. l.).
تومه الحوسين	Toumah El Haoussine (n. p. m.).
تؤمته خديجة	Toumata Khedidja.
تؤمته امّ الحسن	Toumata Omm El Hassane.
تؤمنت	Toumamant (n. p. f.).
تونكليين	Tounkiliyne (n. d. p.).
ترارزَ	Trarza (n. d. p.).

Y

يحي اكدام اكديز يكئد	Yahya Agdam Ag d'Izigaïd.
يحي الصّادِ	Yahya Essadi.

Z

اولاد زعيم	Oulad Zaïm.
اولاد الزنافيّة	Oulad Ezzenaguiya.
زنّون	Zennoun (n. p. m.).
زرّوق	Zerrouk.
اولاد زين	Oulad Zine.
ابن الزُبير	Ibn Zoubir.
الزبيرات	Ezzobeïratte (n. d. p.).
الزوايا	Zouaïa (n. d. p.).

DEUXIÈME PARTIE

(TRADUCTION)

I

LETTRE DE CHEIKH SID MOHAMMED BEN CHEIKH AHMED BEN SOLEIMANE

A M. THÉVENIAUT

---

(١) Au nom du Dieu clément et miséricordieux; qu'il répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed et sa famille et qu'il leur accorde le salut éternel.

De la part de Cheïkh Sid Mohammed ben Cheïkh Ahmed ben Soleïmane, à Monsieur le Commandant des Trarza, salut.

J'ai reçu votre envoyé qui m'a communiqué votre désir de posséder l'ouvrage intitulé « *Kitab El Anssab* » (le livre des origines) de Mohammed El Iadaly, ou autres ouvrages d'auteurs ayant traité le même sujet. A ma connaissance, El Iadaly n'a produit, sur cette matière, rien autre que son livre intitulé « *El Hollat Essiara fi anssab el 'arab el awoualine* » (le manteau rayé, sur les origines des premiers Arabes). Il y est dit, principalement, que les Arabes descendent d'Ismaël (Le salut lui soit assuré); qu'ils sont, d'après un certain dire, fils d'Adnane issu de Houd (le salut lui soit assuré), fils de Kahtane. L'auteur poursuit cette

filiation jusqu'aux petits-fils des compagnons de Mohammed (Dieu répande sur lui ses grâces). Il cite, dans cet ouvrage, quelques prophètes dont il donne la filiation et parle des ancêtres des Arabes pur sang.

Quant aux hommes de l'époque contemporaine, il n'en a pas fait l'objet d'un livre, mais il en a écrit un cependant, dont je vous ai envoyé copie, sur l'histoire de Nacer Eddine l'Imam des gens de Chorbobba, plus un traité sur les mœurs des Zouaïa, que je vous ai également remis.

Je ne connais, parmi les gens de ce pays ayant écrit sur leurs ancêtres, que Oualid ben El Mostafa, ou mon père Cheïkh Ahmed ben Soleïmane. Oualid parle des ancêtres de quelques tribus; je vous ai remis son ouvrage en entier, cependant, il ne débute pas comme la généralité des œuvres écrites; en effet, il s'ouvre, après la louange à Dieu et l'appel de ses grâces sur le prophète, par ces mots :... La mère d'El Mokhtar ben Mohammed Saïd... et se termine par la filiation des Id Abillahssène[1]. Il y manque un feuillet où il est quelque peu question de l'origine des Oulad (٢) Bou Sebaa, de celle des Semassid et des Id Ichelli. Je vous enverrai cette feuille dès que je l'aurai retrouvée parmi les livres. Celui que j'avais chargé de la rechercher n'y a pas réussi; je pense être plus heureux et pouvoir vous l'envoyer, sinon vous la remettre en mains propres.

Oualid n'a rien produit d'autre sur les origines, mais il a écrit sur les mérites des saints *tachomcha*, un opuscule que je crois devoir vous envoyer, bien qu'il n'y soit pas question des ancêtres. Car sachant que vous recherchiez les travaux de Mohammed El Iadaly et de ceux qui ont traité des mêmes sujets que lui, je vous ai fait parvenir tout ce qu'ils ont écrit, dans la pensée que vous y trouveriez quelqu'intérêt.

1. Cette orthographe paraît être *Id Abou El Akssène* passée dans l'usage, au génitif (V. Index des noms).

Quant à mon père Cheïkh Ahmed ben Soleïmane, il a écrit quelque peu sur les origines des Beni Hassane; je vous ai remis cette notice, avec son résumé historique sur les débuts des Tachomcha. Dans cette étude — la plus exacte qui ait été consacrée aux Tachomcha — l'auteur s'est efforcé de ne retenir que ce qui est avéré et de rejeter tout ce qui est douteux.

Parmi les auteurs étrangers à ce pays, il en est qui ont parlé de la filiation des modernes, comme Ibn Khaldoun, l'auteur de *El Istiqçâ*[1] et autres, mais je n'ai pas leurs ouvrages sous la main en ce moment. Je pourrais cependant, si vous m'en marquiez le désir, me les procurer et en extraire ce qui vous intéresse.

Si le commandant réclame des renseignements sur tout ce qui a été écrit concernant les origines des populations, leur identification, leur état social, leurs coutumes, l'aire de leur habitat, depuis leurs débuts jusqu'à nos jours, nous n'avons rien d'autre à lui offrir que ce que nous lui avons remis et ce que nous avons cité relativement au livre d'Ibn Khaldoun et autres auteurs; (٣) mais nous pouvons lui dire encore ce que nous tenons de nos ancêtres, par transmission orale :

Les ancêtres des Tachomcha habitaient, à l'origine, une terre du Sud[2] dont ils étaient les maîtres. Les uns étaient pasteurs de troupeaux, nomadisant de côté et d'autre, à la recherche de pâturages et de fourrages; les autres avaient bâti des villages fortifiés pour se livrer à la culture des terres, ou habitaient des cabanes. Ils vécurent ainsi jusqu'au jour où les nègres leur disputèrent la possession de ce pays. Une guerre s'alluma entre eux à ce sujet et un des épisodes de cette lutte fut le combat d'Id

1. *Kitab El Istiqça li akhbar doual el Maghrib el Aqça* d'Ahmed ben Khaled Ennasry Esselaoui.

2. On entend par أرض الغبلة les régions S.-S.-E. qui avoisinent les grands fleuves.

Aounik dans lequel périrent quatre-vingts Tounkiliyne des plus nobles; cette défaite les rejeta de leur pays vers le Tell[1].

Après un temps assez long, leur histoire ne fut plus que celle d'un peuple qui, s'étant mesuré avec un adversaire plus fort, subit sa défaite. La suite de ces événements se trouve dans le livre intitulé *Chiame Ezzouaïa* (mœurs des Zouaïa) de Mohammed El Iadaly et dans celui de Cheïkh Ahmed ben Soleïmane.

Des années s'étaient écoulées, lorsque des guerres intestines s'allumèrent dans l'Adrar. Ces événements occasionnèrent un exode des Tachomcha qui émigrèrent, par groupe séparés et à époques différentes, de l'Adrar vers le Sud.

La première de ces émigrations, fut celle de l'ancêtre des Id Adjfagha qui aboutit à El Medlech dans le Tiris; — pour la suite, voir le livre intitulé *Chiame Ezzouaïa* de Mohammed El Iadaly et celui de mon père le cheïkh Ahmed ben Soleïmane.

Voici maintenant quelle est leur origine :

Les Tounkiliyne ou Oulad Dimane, descendent du compagnon du prophète (Dieu répande sur lui ses grâces) Abou Bekr Essaddik le Koreïchite, le Tamimite.

Mohondh Amghar, qui est le cinquième des cinq[2], était fils d'Ibn Amir Illo, fils d'Ali fils de Yahya, fils d'Ali, fils de Iebbo, fils de Maghmaieh, fils d'Abou Bekr, fils de Sakib, fils d'Ibrahim, fils d'Abou Bekr, fils de Moussa, fils d'Aïssa, fils d'Amer, fils de Yahya, fils de Saïd, fils d'Idris, fils d'Abdallah, fils de Mohammed, fils d'Abderrahmane, (ɛ) fils d'Abou Bekr Essaddik.

1. *Tell*, au pluriel *Teloul*, veut dire colline et s'applique aux parties montagneuses du Sahara occidental comme le Tiris, l'Adrar, le Tagant, etc.

2. Ce personnage est le cinquième des cinq émigrants Tachomcha qui furent la souche des groupes dont se compose la population actuelle appelée *zouaïa*. V. page 229.

Id Adj Ag da Borgha est l'ancêtre des Id Aoudaya; ils sont issus de Koreïch, par la famille des Beni Makhzoum.

Id ou Ibal Iakoub est l'ancêtre des Id Adjfagha; ceux-ci sont cheurfa, de la descendance d'Hosseïne ben Ali ben Abou Thaleb.

Ioukab est l'ancêtre des Id Ioukab et des Ahl Barekallah, qui sont de la descendance de Abdallah ben Djafer ben Abou Thaleb.

Pour ce qui est de leurs mœurs et de leurs coutumes, ils menaient en ce pays la vie sédentaire et la vie nomade: ils cultivaient la terre et faisaient la guerre; mais du jour où les noirs les rejetèrent vers le Tell, ils cessèrent, dans ce pays nouveau, de porter des armes, pour se livrer à l'étude et aux pratiques religieuses. Ils vécurent ainsi tant qu'ils habitèrent l'Adrar et pendant leur séjour à El Medlech[1]. Quand ils quittèrent ces lieux pour regagner leur pays d'origine, ils furent rejoints par nombre des leurs qui vivaient éparpillés dans les régions circonvoisines.

Ils demeurèrent ainsi groupés jusqu'à l'époque du saint Nacer Eddine, où ils s'accordèrent, avec un grand nombre de Zouaïa, pour reconnaître ce personnage comme leur chef dans la guerre sainte et dans les pratiques du culte divin. Ils prirent les armes et purgèrent leur pays des noirs qui s'y étaient implantés à leur place, depuis de longues années. Ils marchèrent ensuite à la conquête de pays soudaniens et s'emparèrent du Fouta, du Djolof et d'Issenghane dont les habitants, en grande partie reçurent d'eux l'initiation à l'Islam, consentirent à leur payer le zakat[2] et s'incorporèrent politiquement à eux.

Ils vécurent de la sorte jusqu'au jour où la guerre éclata

1. D'après le récit des événements que l'on verra, par la suite, il semble que l'on doive identifier *El Medlech* et *El Medjlas*, comme désignant le même lieu et les mêmes populations.

2. Aumône légale exigible des seuls musulmans, tandis que la *Djezya* (capitation) et le *Kharadj* (impôt foncier) sont dus par les non musulmans

entre eux et les Meghâfra, guerre qui se poursuivit avec des alternatives de succès et d'échecs.

Les Zouaïa n'étaient pas tous partisans de cette guerre, alors qu'ils avaient été unanimes à approuver celle entreprise contre les noirs. En effet, El Fadhel ben Baba Ahmed qui passait, (*) parmi eux, pour le plus distingué par le savoir et l'intelligence, désapprouvait cette guerre faite aux Meghafra, puisqu'ils n'étaient pas fétichistes. Mais, si quelques Zouaïa suivaient El Fadhel dans cette opinion, la plus grande partie d'entre eux s'en éloignaient, et en particulier les membres de sa propre famille. Tels étaient ses frères et les fils de ses deux oncles maternels Barekallah et Abou Midja, et d'autres encore de ses proches, qui se montraient des plus acharnés dans cette lutte contre les Meghafra.

La guerre continua donc entre eux, avec des alternatives de succès et de revers, et les hostilités n'avaient pas encore pris fin à la mort de Nacer Eddine, à qui le peuple donna pour successeur Adjfagha El Amine ben Sid El Fal. Le nouvel *Imam* ayant marqué de l'inclination pour les Meghafra, il fut déposé et redevint un simple citoyen. Mais il fraternisa avec les Meghafra, et ce fut là une première cause de désorganisation et d'affaiblissement pour les Zouaïa. Un certain parti proclama *Imam* El Fadhel ben El Kaour ben Sid El Fal, mais son frère le somma de se désister. Il s'y engagea par serment, mais, à la tête d'un groupe de population, il se sépara de sa nation. Ce fut une nouvelle cause d'affaiblissement et de division, d'autant plus grave pour les Zouaïa Tachomcha, que les Meghafra leur étaient supérieurs dans l'art de la guerre ; qu'ils étaient plus résistants qu'eux à ses fatigues, plus familiarisés avec ses stratagèmes. En effet ils étaient Zouaïa[1], ne

1. *Zouaïa* est le pluriel de *zaoui* et dérive du mot *zaouïa* (oratoire, chapelle, école). Ce terme est employé ici dans le sens « d'hommes voués à l'étude », aussi les appelle-t-on indifféremment *zouaïa* ou *tolba* (lettrés).

portaient pas d'armes et ne prenaient aucune part aux actions militaires; et malgré qu'ils fussent, en raison même de ces habitudes passées dans leurs mœurs, devenus très nombreux, ils ne pouvaient que succomber dans la lutte avec leurs adversaires meghafra.

Quand les Tolba, après leur défaite, furent assujettis aux Meghafra, ils n'en reçurent qu'un bon traitement, les vainqueurs s'étant engagés à reconnaître ainsi les bons procédés dont les Zouaïa usaient à leur égard, avant la guerre. Les Tachomcha s'engagèrent à ne jamais prendre les armes et à ne jamais ouvrir d'hostilités, quand bien même il s'agirait de défendre leurs biens, quand bien même ils seraient menacés dans leurs personnes. Un pacte solennel fut conclu entre eux sur ces bases et il fut religieusement observé. Louanges soient rendues à Dieu en vue de qui ils se sont ainsi comportés. Depuis lors ils ont vécu en paix entre eux et avec leurs voisins, jusqu'à ce jour. (١) Leurs caractères sont exposés dans la partie intitulée *Chiame Ezzouaia*.

Quant aux Zouaïa autres que les Tachomcha, ils sont, pour la plupart, d'origine himyarite, comme les Tendagha, Massouma, Lemtouna, Tadjakant, Taggath, Tachedbit et Id Ag Djomella. Les Medlech, les Kounta et les Id Aghzeïnbo, remontent aux Koreïchites par les Beni Ommeya ben Abd Chems. Les Id ou El Hadj sont rattachés aux *Ançars*; on les fait remonter aussi aux Himyarites, mais ces deux origines sont très rapprochées, puisque les *Ançars* et les himyarites étaient d'une même nation (les Yéménites).

Les Taknanit sont cheurfa d'origine de même que leurs cousins les Lekouanine d'El Haoudh. Les Id ou Ali se rattacheraient à la descendance d'Ali ben Abou Thaleb. Les Id Abillahssène sont issus des Tinouadjiou enfants de Sid Elias, lequel remonte à El Hosseine.

Les Oulad Abieïry sont de ceux que l'on fait remonter à Abdallah ben Djafer.

La plupart des *Zouaïa* sont entrés dans ce pays avec

l'Imam Adou Bekr ben Omar[1], quand il y apporta l'Islam. Il était d'origine himyarite, ainsi que la plupart de ses guerriers ; d'autres étaient *cheurfa* ou appartenaient à différentes tribus arabes. Il y avait aussi, parmi ces guerriers, les Id ou Aïch du Tagant qui ne sont ni des Meghafra ni des Beni Hassane. L'origine de ces derniers est exposée dans le livre de mon père le Cheïkh Ahmed ben Soleïmane, où il est dit qu'ils descendent d'Abdallah ben Djafer ben Abou Thaleb.

Ils avaient des habitudes dont ils ne se départirent jamais ; la première d'entre elles consistait dans l'enseignement du Koran donné, avant toute chose, aux jeunes enfants. On leur enseignait ensuite, à l'âge de la puberté, ce qu'il convenait qu'ils sussent des principaux préceptes de la Loi. Les uns, après cela, se consacraient (٧) à l'étude, leur vie durant, tandis que d'autres essayaient d'augmenter leur patrimoine par le négoce, l'élevage des bestiaux et l'agriculture, ou en s'employant comme ouvriers à gages, ou en faisant autre chose, à l'exception seulement de ce que proscrit la loi divine et cela, en dépit des

1. Le texte porte بن عامر pour بن عمر. Abou Bekr ben Omar était le petit-fils de Telagaguin, fils d'Ourtentac, qui fut le premier roi des *Lemtouna* exerçant le commandement sur les *Molethmine*. Telagaguin islamisa une grande partie des noirs ; son successeur fut Tiloutan qui continua le *Djihad* chez les noirs et mourut en 837 de l'ère vulgaire.

Yahya ben Omar ben Telagaguin et son frère Abou Bekr furent les compagnons d'Ibn Yacine, le fondateur de la secte *almoravide*, dans son *ribat*. Ibn Yacine donna aux *Almoravides* Yahya comme *Emir*, pour les conduire à la conquête du *Maghreb*. A sa mort, en 1055, son frère Abou Bekr ben Omar lui succéda. En 1059, après de gros succès en *Maghreb*, il revint au désert pour réconcilier les *Lemtouna* et les *Messoufa* ; il laissa le commandement à son cousin Youssef ben Tachfin et, afin de renouer les liens qui rattachaient entre elles les tribus du désert, il les mena contre les infidèles du Soudan, à quatre-vingt-dix journées au delà du pays des Almoravides. Il mourut dans son pays en 1087-8, pendant que son cousin poursuivait ses succès. V. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane. Alger, 1852, t. II, p. 62 et s.

richesses et de l'aisance qu'ils y auraient gagnées, et quand bien même cette abstention les aurait condamnés à la médiocrité jusqu'à leur dernier jour.

Telle est la voie qu'ils ont accoutumé de suivre, apportant la même droiture dans leur vie religieuse et leur vie sociale : honorant leurs hôtes, creusant des puits, vivifiant leurs terres. Salut.

Écrit par Sid Mohammed ben Salafa au Commandant, Émir des Trarza.

II

AMR EL OUALY NACER EDDINE

(HISTOIRE DU SAINT NACER EDDINE)

Louanges à Dieu qui a enseigné à l'homme ce qu'il ignorait[1], qui a appris à Adam les noms de tous les êtres[2] et a octroyé une portion de la science à El Khadir[3]. Il favorise qui il veut, pour l'objet qui lui plaît; il a conféré, de la sorte, à ses élus le privilège de connaître les choses du monde invisible. Il a divisé la science en deux branches, l'une apparente et l'autre cachée; — que ses grâces soient répandues sur notre seigneur Mohammed qu'il a particulièrement favorisé, en lui ouvrant ces deux voies de la science, visible et invisible; qu'il a élu comme le maître de ses envoyés et le dernier de ses prophètes, ne réservant, après sa mission, comme il l'a dit, que des porteurs de bonnes nouvelles, c'est-à-dire des justes instruits par des visions ou des révélations, et c'est là une portion du don de prophétie.

Ceci est une notice que j'ai été sollicité, par quelques amis, d'écrire sur la vie du saint Nacer Eddine Abou Bekr

1. Koran, XCVI, 5.
2. *Ibid.*, II, 29.
3. El Khadir est un personnage mystérieux considéré comme prophète et qui a le don d'apparaître aux saints, ainsi que l'ange Gabriel apparaissait à Mahomet. V. Koran, chap. XVIII.

ben Abhom cité dans les écrits des saints et spiritualistes les plus élevés auprès de Dieu. Il était (Dieu l'agrée), de teint blanc et de petite taille; il avait les cheveux frisés, le nez peu saillant et les talons écartés; enfin son visage était rehaussé par l'éclat d'une vive lumière. Avant que le don de seconde vue ne l'eut rendu célèbre il menait une vie édifiante de pitié, de pureté morale et de dignité dans les mœurs, s'adonnant à la fois à l'étude de toutes les sciences, dans lesquelles il surpassait certains de ses maîtres et certains de ses condisciples; une noble fierté l'élevait au-dessus des hommes de sa condition, au point qu'il était cité comme le modèle des jeunes gens de sa nation.

Quand ils étaient en voyage de commerce ou en simple déplacement, les plus pauvres parmi les siens, joignaient leurs marchandises à son convoi, il disposait alors, en leur faveur de tout ce qu'il possédait et leur donnait de nombreuses marques d'intérêt; ainsi en agissait-il par piété et par amour de Dieu. Il avait pour épouse la femme la plus belle et la plus noble de sa nation, mais il visitait rarement sa couche parce qu'il était fréquemment en état de jeûne et de prière.

(٩) Nacer Eddine eut, sur le monde invisible, des révélations merveilleuses et connues du public. D'après ce qu'ont rapporté à son sujet les hommes les plus véridiques, la première de ces révélations extatiques date d'un jour où il se dirigeait vers le puits d'In Achbiri, en compagnie de ses esclaves, pour y abreuver leurs bœufs; c'était le vingt du mois de Ramadhan. Car ils vivaient en bédouins nomades, voyageant à dos de chameau, déplaçant fréquemment leurs campements et élevant de nombreux troupeaux, dont les bœufs formaient la partie principale. Or le puits était profond et se trouvait, ce jour-là, envahi par un grand nombre de troupeaux, de sorte que Nacer Eddine et ses esclaves n'eurent abreuvé leurs animaux qu'après qu'une partie de la nuit fut passée.

Quand il revint auprès de ses compagnons, il trouva qu'ils avaient fait la prière de l'*acha*[1] et les prières nocturnes du mois de Ramadhan. « Je fis, raconta-t-il, la prière de l'*acha* et celle du *teraouih*[2], restant en oraison, durant cette vingtième nuit de *Ramadhan*, autant qu'il plût à Dieu, puis je gagnai mon lit pour y prendre du repos. Or voici qu'une voix se fit entendre qui me disait : « Lève-toi et prie, « la nuit d'Alkadr vaut mieux que mille mois »[3]. Je priai encore ce qu'il plût à Dieu, et, chaque fois que je me disposais à dormir, la voix se faisait entendre ; il en fut ainsi par trois fois, et j'avais renouvelé mes ablutions. Ensuite, tandis que j'étais légèrement assoupi, attendant le lever de l'aurore, après que je m'étais regardé comme la plus mauvaise des créatures de Dieu[4], voici que j'eus la vision du paradis et de la gehenne avec leurs habitants ; je vis les humains dans le temps qui sépare la mort de la résurrection et ensuite, dans les arènes de l'éternité. J'étais comme El Djoudi[5], lorsqu'il implora le Seigneur et que l'arche de Noë (que le salut éternel lui soit assuré), s'arrêta sur son sommet ».

Ce récit concorde avec ce qu'a fait connaître Ibn El Hadjib sur cette parole du prophète (Dieu répande sur lui ses grâces et lui assure le salut éternel) : « Préparez-vous à la nuit d'*alkadr*, dans les dix derniers jours de *Ramadhan* ».

Apprenez ô lecteur — Dieu vous fasse miséricorde, — que le signe le plus imposant qui distinguait Nacer Eddine

1. Cinquième et dernière prière canonique qui se fait à la nuit close.

2. Oraisons nocturnes, particulières au mois du jeûne.

3. Koran, XCVII, 3. Dans cette nuit les anges et l'esprit (l'ange Gabriel), descendent des cieux, avec la permission de leur maître, pour régler toutes choses. Les commentateurs expliquent que ces choses réglées dans la nuit d'*Alkadr*, sont celles se rapportant à l'année qui commence.

4. Le texte porte بعدان مثلث نعسي une variante donne بعدان صيرت نعسي

5. Montagne de la Mésopotamie où la croyance musulmane veut que se soit arrêtée l'arche de Noë.

(Dieu l'agrée), et le fait qui donnait la plus haute idée de ses vertus surnaturelles, c'était l'attraction qu'il exerçait sur les gens : bédouins et sédentaires, arabes et étrangers[1], qui accouraient vers lui de toutes parts. Dieu l'éleva pour sa piété à le servir et parce que dans ce pays, il ne se rencontrait, en ce temps-là ni un monarque ni un gouverneur; que ses habitants ne savaient pas comment mettre les uns à la tête des autres; qu'ils ne savaient qu'une chose c'est que des rois du Soudan habitant une contrée éloignée étaient, pour eux, une perpétuelle menace de guerre et de pillage ; (١٠) aussi, s'ingéniaient-ils à lever fréquemment leurs camps et à les porter le plus loin possible.

Les plus instruits et les plus intelligents parmi eux, résolurent de mettre Nacer Eddine à l'épreuve. Ils constatèrent qu'il possédait la science des anciens et celle des modernes, qu'il ajoutait à cela des connaissances de plus en plus étendues, qu'il était, aussi bien dans l'explication de la loi divine et de la loi traditionnelle que dans l'interprétation des choses du monde invisible, comme une mer sans rivage; aussi, se soumirent-ils entièrement à lui et le prirent-ils pour guide. Et il était bien comme a dit l'un d'entre eux, lorsqu'il s'écriait : « La science de ceux qui sont instruits des choses du monde extérieur, n'est qu'un atome, comparée à l'océan des choses accessibles aux spiritualistes ».

La dernière épreuve que lui firent subir les savants du pays, est celle à laquelle le soumit le cadi Abdallah Abou Mohammed Chinguithy. Après être resté longtemps en tête-à-tête avec Nacer Eddine, le cadi revint vers certains de ses

1. العجم qui veut dire « ceux d'entre eux qui parlent une langue étrangère », est le terme employé pour désigner ceux qui ne parlent pas l'arabe; il s'adresse ici aux gens de langues berbère et soudanienne. Quant à la langue arabe, on l'appelle aussi en Mauritanie *El hassaniya* (la langue des Hassane). Voir page 246.

élèves qui lui demandèrent ce qu'il pensait de lui. Il leur répondit : « Par Dieu ! c'est une mer aux flots soulevés, qui roule entre des planètes de science ». Les gens disaient de lui qu'il se distinguait par ces trois caractères : débordant d'activité, prodigue de son bien, équitable en tout — et combien sont rares ceux qui réunissent ces qualités !

Quand les gens furent convaincus que la vérité était dans toutes ses paroles, ils prirent l'habitude de l'avoir pour guide de leurs affaires spirituelles et temporelles. Aux uns il annonça les signes précurseurs du terme de leur existence, à d'autres il rappela leurs négligences touchant la prière et le jeûne, ainsi que leurs conséquences ; il faisait le compte de leurs témoins à charge, au jour du jugement dernier et celui de leurs différentes stations dans le Paradis et l'Enfer. Parmi eux il en distinguait qui se remplaceraient de Paradis en Enfer et d'Enfer en Paradis, par permutation ; d'autres qui rachèteraient des réprouvés, au point que le feu lui-même se plaindrait de leur influence. D'autres enfin seraient, en ce jour, abrités du feu de la géhenne par une coupole protectrice. Il en citait qui occasionnent le retrait des grâces du pardon et de la miséricorde méritées par la prière, à qui les avoisine pendant les offices, d'autres au rang tout entier de ceux avec qui ils prient, d'autres encore à tous les assistants ; on les appelle « les obstacles ». Il tirait aussi, du Livre de Dieu, des signes heureux ou néfastes, et d'autres (١١) enseignements dans lesquels nul ne l'avait surpassé.

Il y eut avant lui, dans le pays, des saints doués de vertus nombreuses ; parmi eux, il en est qui sont nommés dans le *Kitab El Aouliya* (le livre des saints), cité plus haut, tels que Mohammed ben Abou Ennas, son père et son aïeul, Ahmed ben Iakoub et autres. Les avis sont partagés sur l'origine de ce livre.

On raconte que le cheïkh, le très considérable cadi de Chinguith, dont il a été parlé ci-dessus, étant venu à Ouadane poursuivre ses études, y rencontra deux saints

jouissant d'une grosse considération et d'une grande influence spirituelle. Il demanda à l'un d'eux combien il y avait de saints à sa connaissance, dans le pays. Il fit le compte de quatre-vingt-treize personnages, parmi lesquels il cita Nacer Eddine le nôtre, Mohammed ben Idimane, son père, son aïeul, Abou Bekr ben Mohondh Ache, Abou Bekr ben Ennadjib, Ennadjib ben Abdallah, In d'Ag Saad, Ahmed ben Iakoub surnommé Abou Zid, Mohammed ben Iakoub, El Akil ben Mohammed, Hanbal ben Haïbal, son fils El Hassan, Ahmed ben Aïchar, El Amine ben Khali Ahmed et autres. Le cadi Chinguithy transcrivit le tout textuellement, mentionnant les personnages l'un après l'autre, puis il se rendit en Égypte dans le dessein de faire le pèlerinage de la Mekke. Il rencontra un autre saint et lui demanda comme aux précédents combien il connaissait d'Oualys[1] et il en reçut la même réponse en tous points. Ce livre cite encore d'autres faits.

On rapporte au sujet des miracles accomplis par Naçer Eddine, ce que m'a raconté le cheïkh Mohammed El Hezzi, qui le tenait de son père Mohondh El Kaouri ben Aoubak. Son père Mohondh El Kaouri partit un jour, à cheval, avec son oncle maternel Mohammed Saïd Djedna, allant visiter Nacer Eddine. Or Mohondh avait un riche manteau dont son oncle s'était chargé ; mais ce manteau se perdit, à leur insu, pendant le trajet. Ils ne s'en aperçurent qu'à leur arrivée chez (١٢) Nacer Eddine, à la nuit. Il priait dans le *mihrab*[2], et lorsqu'il eut clôt son oraison par le *Salam*[3],

1. Le *Oualy* est l'homme qui, ayant atteint un degré élevé de perfection et de sainteté, l'emporte sur ses concitoyens, autant par le savoir que par les qualités morales. Comme les prophètes et les envoyés, il est le dépositaire de la mission divine et le défenseur de la foi ; il est favorisé de révélations surnaturelles, il interprète, il prophétise.

2. Le *mihrab* est une niche pratiquée dans la muraille des mosquées et qui marque l'orientation vers la Mekke ou Kibla.

3. Finale de toute prière dont la formule est : « *Essalamo alaïkom* » (Salut à vous tous).

Mohamma Saïd le prit en particulier et lui dit : « Nous venions pour vous visiter, mon neveu le fils de ma sœur et moi, et nous avons perdu en route, pendant la nuit, un riche manteau qui lui appartient ; quand nous nous sommes aperçus de sa disparition, nous étions trop loin du lieu où il s'était égaré, pour nous mettre à sa recherche ». Or Nacer Eddine glissant aussitôt la main sous ses vêtements, en retira le manteau, ce dont je fus émerveillé.

On lui amena un jour, et alors qu'ils étaient encore dans l'enfance, El Amine ben El Mahi, Bellil et Sid El Amine ben Amer. Il dit du premier : « Portez votre attention sur lui, n'ayez garde d'y manquer, car un jour, vous aurez en lui un protecteur » ; du second il dit : « Il saura le Koran » et du troisième : « Son cœur est plus pur que le *reqq*[1] », ce que la suite justifia pour chacun d'eux. El Amine ben El Mahi devint cadi du pays et fut, par son savoir, autant que par sa piété, un des champions de Dieu sur la terre.

Nacer Eddine savait appliquer à chacun un verset du Koran approprié à son caractère personnel. Celui de Mohammed ben Idimane était : « ... ce jour-ci est un jour en lequel les justes recevront le prix de leur mérite. » (V, 119) Celui de Mateïly : « à ceux-là Dieu changera leurs mauvaises actions en bonnes actions » (XXV, 70). Celui d'El Oualid « ... vous y aurez tout ce que vos cœurs désirent... » (LXI, 31). Celui de Sabbar ben Baba Ahmed... « Ils n'entendront pas le moindre bruit et jouiront éternellement des objets de leurs désirs. » (XXI, 102) ; il appliquait également ce verset à Mohammed ben Sid. Celui de la fille de Mostafa Ilma, la mère des Beni Ibrahim ben El Kaoury, était : « celui qui pardonne les péchés, qui agrée la pénitence et dont le châtiment est terrible » (XL, 2). Celui de la famille Adjouada ben Adjfagha Aoubak « les hommes pieux et les femmes pieuses... » (XXXIII, 35). Tout

1. Rouleau de parchemin sur lequel les anges inscrivent les actions des hommes.

ce qui précède du même verset, c'est-à-dire « les Musulmans et les Musulmanes qui s'abandonnent entièrement à Dieu... », il l'appliquait à toute la population qui entourait Mateïly[1].

On raconte qu'à l'époque où Nacer Eddine avait ses visions extatiques, elles faisaient l'objet des conversations des gens, qui se les communiquaient mutuellement, mais sans y attacher d'importance. Nacer Eddine leur dit un jour : « Il est des hommes derrière lesquels j'accomplissais la prière, mais, depuis ma vision d'hier, je ne prierai plus derrière eux ». Parmi ces hommes était El Hadj Abdallah El Bilhassany ; et il ajouta : « Majesté divine! Que de sang et (١٧) que de biens des Musulmans, Dieu ne m'a-t-il fait voir dans le compte des actions de cet homme! » Ceux qui comprenaient les allusions de Nacer Eddine et ses interprétations, dirent qu'il voulait par là, marquer que ce personnage entrerait dans la géhenne par punition de Dieu, pour le péché d'envie. Ceci est conforme au *hadits* suivant lequel « quatre seront voués au feu pour quatre péchés » ; entre autres les savants par l'Envie.

On raconte que Nacer Eddine et un groupe de fidèles ayant accompli la prière de midi, ils se mirent à citer le traditionniste El Bokhary et ses commentateurs. — Il était dans leur habitude d'étudier le *Sahih* d'El Bokhary et ses commentaires, dans le mois de Ramadhan. Ils avaient établi un *hadits* sur des autorités, lorsqu'il leur dit : « Ce hadits est apocryphe, il est l'œuvre d'un tel, » et il posa la

1. Voici ce verset en entier : « Les hommes et les femmes qui s'abandonnent à Dieu, les hommes et les femmes qui croient, les personnes pieuses des deux sexes, les personnes justes des deux sexes, les personnes des deux sexes qui supportent tout avec patience, les humbles des deux sexes, les hommes et les femmes qui font l'aumône, les personnes des deux sexes qui observent le jeûne, les personnes chastes des deux sexes, les hommes et les femmes qui se souviennent de Dieu à tout moment, tous obtiendront le pardon de Dieu et une récompense généreuse ». Trad. Kasimirski.

main dessus, ajoutant : « j'ai vu son auteur subir le châtiment de son crime. » Ce qui prouve la valeur de cette opinion, c'est qu'Ibn Hazm a dénoncé la fausseté de ce *hadits* et que Eddarakothny rapporte qu'on l'attribuait à trente personnes dont il a démontré la faiblesse de preuves; mais il ajoute qu'on le fait remonter à un plus grand nombre d'innovateurs que l'on a invoqués dans la discussion; parmi eux figure Amrane ben Kahtane l'apologiste de l'assassin d'Ali (que Dieu l'agrée).

Nacer Eddine racontait aussi ce qui suit : « J'ai eu la vision d'Ibn Abou Eddonia subissant le châtiment de son imposture, au sujet de *hadits* apocryphes qu'il a répandus ». Ceci est confirmé par ce fait que l'on a été d'accord pour reconnaître que tous les *hadits* rapportés par Ibn Abou Eddonia le balafré, sont apocryphes; tandis que parmi ceux qu'a rapportés un autre Ibn Abou Eddonia qui n'était pas balafré, les uns sont à retenir, les autres à négliger.

Il y avait trois années que Nacer Eddine était entouré d'un grand concours de fidèles qu'il prêchait avec éloquence; et sa parole avait le don de remuer leurs cœurs et de leur arracher des larmes, au point qu'on aurait pu lui appliquer ce vers du poète : « ... chaque âme était avide de sa prédication!... etc. ». Son influence ramena les gens au bien, les rappela à la crainte de Dieu, et les pénétra de la prééminence de la vie future sur la vie présente; si bien que le peuple appela ce temps « les années de la pénitence ». L'affection qu'il inspirait était si vive que le peuple ne pouvait se passer de sa présence; des hommes négligeaient femmes et enfants et laissaient végéter leurs intérêts pour s'attacher à sa personne, en sorte qu'il ne demeurait seul que pendant les courts instants où des besoins naturels l'obligeaient à s'isoler (١٤) dans la campagne. Les femmes se tenaient dans leurs demeures: on ne les voyait pas, on n'entendait pas leurs voix. Par la grâce de ses vertus, Dieu délivra les gens du pays des sentiments

de haine et d'envie qui les divisaient auparavant, ou les mettaient aux prises avec leurs semblables.

Ils recherchaient l'influence de ses vertus jusque dans sa salive qu'ils recueillaient pour la sucer, dans l'eau dont il s'était rincé la bouche et qu'ils buvaient, dans les restes de ses repas qu'ils mangeaient. On raconte qu'il leur disait : « Si vous ne profitiez de la grâce qui m'est départie, je la dépenserais sur l'écorce des arbres, je l'offrirais aux animaux domestiques ».

C'est dans ce temps-là qu'il se donna des noms différents que le peuple adoptait aussitôt; il s'appela d'abord *Sidna* (notre maître), puis *Imamna* (notre Imam), puis *Mochya Eddine* (l'apôtre de la foi), puis *Nacer Eddine* (le champion de la foi).

Les plus notoires parmi les lettrés et les plus savants d'entre eux, témoins de l'attraction qu'exerçait Nacer Eddine sur le peuple et de l'attachement à sa personne, des gens qui se pressaient autour de lui, résolurent, d'un commun accord, de procéder à son élection. On y procéda sous un arbre appelé *Samora*, à l'imitation de ceux qui élurent le prophète (Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut éternel), sous un arbre que l'on dit être une *samora*[1]. A l'issue de la cérémonie, Nacer Eddine dit aux assistants : « Vous serez distincts, en ce jour, ô pécheurs! »[2]. En citant ce verset, il voulait dire sans doute — mais Dieu est le mieux informé — que les infidèles, seuls, pouvaient être opposés à son élection.

Il me paraît utile d'exposer maintenant l'histoire de « Chorbobba[3] » (ce nom s'écrit avec un *chîne* accentué de la voyelle *o*, un *ra* quiescent, un *ba* affecté de la voyelle *o*,

1. Cet arbre est le *mimosa unguis cati*, ou l'arbre à épines, ou *spina ægyptiaca*.

2. Koran, XXXVI, 59.

3. Ce terme semble provenir des dialectes du Soudan plutôt que de la langue berbère ; il serait, dans le sens qu'il emprunte ici, à rapprocher de l'expression française : *l'année terrible*.

un autre *ba* redoublé et accentué de la voyelle *a*). Ce mot est tiré du terme qu'ils emploient avec qui vient en leur présence, recevoir un ordre, ils lui disent : « Chorbobbih » ; c'est un commandement, en vue de faire faire telle ou telle chose, qui s'énonce sur un ton élevé, les coins de la bouche abaissés. C'est aussi le cri que poussent leurs guerriers pour s'exciter à courir sus à l'ennemi, quand ils le rencontrent.

Et je dis, avec l'assistance de Dieu : Nacer Eddine prit comme *vizir* (ministre) Abhom ben Ahmed qu'il surnomma El Kadi Otmane; (١٥) comme notaires, il choisit Mohammed ben Habib Allah, El Fadhel ben Mohammed, El Fadhel ben El Mokhtar Barekallah et El Habib ben El Hosseïne. Ils donnèrent à Mohammed ben Habib Allah le nom de « cadi El Medjles » (cadi du conseil), en raison de ce qu'il remplissait les fonctions de notaire auprès de Nacer Eddine; et nul plus que lui n'avait sa confiance. Nacer Eddine siégeait ayant à sa droite El Mahi ben El Fadhel, à sa gauche Mohammed ben El Amine fils du frère d'El Mahi; derrière lui se tenaient El Mokhtar ben Abou Bekr, autre neveu d'El Mahi et fils de sa sœur. Il confiait à El Mahi ce qu'il n'aurait pas confié aux deux autres, et à eux trois, ce qu'il n'aurait confié à personne, dans l'assurance où il était qu'ils mourraient plutôt que de divulguer ses secrets.

Nacer Eddine (Dieu l'agrée), entreprit alors la visite des mausolées, à laquelle il réservait le vendredi, se conformant ainsi à la parole de quelques « açhab » (compagnons du prophète). Or il passait auprès de tombes dont les gens faisaient grand cas, sans leur donner d'attention et s'en allait à d'autres; et à chaque tombe où il faisait une station, il énumérait les talents et les vertus de celui qui y reposait. Il lui arrivait de dire aux gens de son entourage : « Ne vous arrêtez pas devant celui-ci, il s'acquitte présentement de la prière », comme Ahmed Ag d'El Mokhtar. — Les saints ont pu voir des justes en oraison dans leurs

tombeaux. — Il disait aussi, parlant d'autres défunts : « Celui-ci ne sera pas absorbé par la terre ; celui-là intercédera pour ses voisins d'ici-bas et de l'autre vie, durant qu'ils seront dans le *Berzakh*[1] ; mais, au jour du jugement, leur séjour sera changé ».

Au temps de Nacer Eddine eurent lieu des guerres de conquête ; le Fouta fut conquis par Ennahouy Adilby et Nacer Eddine lui en donna le commandement. El Fadhel ben Abou Iadel s'empara de Ouatsaka et le commandement en fut donné à Saranko — c'était un juste qui était devenu aveugle ; et il avait connu par un songe qu'il recouvrerait la vue et qu'il deviendrait le maître du pays —. La contrée d'Issenghane fut également conquise et confiée au commandement de Andjaï Sella, tandis que Habib Allah Sella recevait le commandement de Rebaoua ; (١٦) enfin El Fadhel ben Mohammed El Kaoury conquit le Chamama.

A ce sujet, je tiens d'Ahmed ben El Amine, le récit suivant : « Je vins un jour, me dit-il, consulter Nacer Eddine sur l'opportunité de conquérir le Chamama, nous les Oulad El Hadj. Il me répondit d'ajourner notre projet sur ce pays jusqu'au jour où, s'étant rapproché de nous, il pourrait nous aider à en faire la conquête. Or, ajouta Ahmed ben El Amine, nous vîmes bientôt arriver El Fadhel ben Mohammed El Kaoury, accompagné de troupes très fortes. Nous partîmes avec lui, après la prière de midi et nous prévînmes les gens du village d'Oudjfet qui nous fournirent un appoint de soixante hommes. Nous passâmes la nuit au bord d'un fleuve du Chamama appelé Abakho. Or le roi du pays fut prévenu par un de ses sujets qui lui annonça une armée de blancs. Le roi manda aussitôt un de ses patriarches[2], qui avait les blancs le mieux à sa

1. C'est le temps qui sépare la mort de la résurrection et du jugement.

2. Ce terme de بطريف ou بطريك, du latin *patricus*, sert à désigner un général d'armée chrétienne et aussi les patriarches revêtus d'une dignité spirituelle, comme les évêques d'Orient. C'est sans doute dans ce dernier sens, appliqué aux noirs fétichistes, qu'il est employé ici.

portée. Il vint accompagné de huit cavaliers, et le roi lui fit connaître ce que son homme avait raconté avoir vu, soit une armée de gens entrés en campagne et qui avaient déjà traversé le fleuve avec leurs familles. Le patriarche déclara que cet homme avait menti, que d'ailleurs il connaissait sa lâcheté, et il s'en retourna vers les siens.

Le lendemain matin nous marchâmes contre le roi; quand il vit nos mouvements, il s'écria : « Que de tristesses en ce jour pour Chamama!... » Ennadjib ben Abdallah monté à chameau, avec un tambour au moyen duquel il dirigeait l'armée, se tenait derrière Nacer Eddine; il rapporta ce qui suit : « Lorsque le roi eut fait avancer ses hommes contre nous, il quitta les siens et s'enfuit sur son cheval; ce que voyant, Ennadjib fit appel aux cavaliers; ceux-ci comprenant qu'il avait vu la fuite du chef ennemi, s'élancèrent à sa poursuite, le joignirent et le tuèrent. Les tolba résolurent de confier le gouvernement des habitants de Chamama à un des notables Kinar, mais ceux-ci s'y refusèrent, disant : « Ces gens sont nos proches parents, « il est vrai, mais nous vous choisirons l'homme le plus « équitable d'entre eux, et vous lui donnerez le commande- « ment. » Ahmed ben El Amine a ajouté que lorsque le cadi Otmane informa Nacer Eddine du choix qu'il avait fait de cet homme pour administrer, il lui dit : « Vous l'avez investi du commandement et vous mourrez par sa main[1] ».

1. *Variante.* — Au temps de Nacer Eddine eurent lieu des conquêtes : Ennahouy ben Ag d' Abdallah s'empara du Fouta dont Nacer Eddine lui donna le commandement; le Djolof fut conquis par El Fadhel ben Abou Iadel et le commandement en fut donné à un des habitants nommé *Saranko*, qui menait une vie exemplaire. Le pays d'Issenghane fut conquis et confié au commandement d'Andjaï Sella, ainsi que le Riou qui reçut comme chef Habib Allah Sella. Le Chamama fut soumis par El Fadhel ben El Kaoury, avec l'aide des Oulad El Hadj et un contingent de soixante hommes d'Oudjfet. Ils tuèrent Bourigrig (le roi), et El Kadi Otmane donna le commandement à Inthassar, oncle maternel des enfants de Hommod Fal, lequel était frère d'Abdjingar. C'est de lui que Nacer Eddine dit à Elkadi Otmane : « Vous lui avez donné le commandement et vous mourrez de sa main »; ce que l'événement vérifia.

(١٧) Tout ce pays en entier vit, dès lors, renaître la loi traditionnelle, et l'observance des devoirs envers le Créateur y devint aussi rigoureuse qu'elle l'avait été au temps des *Ashab* (compagnons du prophète)[1] — Dieu les agrée tous —; aussi, Nacer Eddine disait-il : « Nous serons, au jour du jugement, aussi ressemblants aux *Ashab*, qu'un corbeau l'est à un autre corbeau ». Il manifestait fréquemment, dans ses sermons, son mépris pour les biens de ce monde; et il prêchait avec tant de persuasion les gens de son entourage contre l'attachement à la vie présente, qu'ils s'en désintéressèrent et s'en éloignèrent pour se consacrer aux seuls intérêts de la vie future, sauf un petit nombre d'entre eux.

Nacer Eddine n'exécutait rien avant d'avoir consulté les savants et sans avoir leur assentiment. Il leur témoignait une grande considération, les honorait et les avait en particulière estime. Il faisait à chacun un traitement convenable et il avait un vif penchant pour les humbles et les pauvres, tandis qu'il se montrait sévère pour les riches. Quant à ceux qui négligeaient leurs devoirs religieux, son antipathie pour eux était telle qu'il arrivait que sa main enflât quand il la leur donnait. Un des notables Zouaïa, parmi les plus riches en troupeaux de bœufs, vint un jour se présenter à lui, sous les auspices de Mateïly, dans l'espoir qu'il lui accorderait une poignée de main; mais il se détourna de lui à cause de ses richesses. Mateïly ayant insisté pour qu'il lui accorde cette faveur, qu'il lui avait laissé entrevoir, Mahi lui répondit : « Imamna s'est interdit de lui donner la main. » Enfin El Khadir (qu'il jouisse du salut éternel) le visitait en public et ne pouvait se séparer de lui.

Les gens ayant acquis la conviction qu'il traduisait leurs secrètes pensées, attendaient les événements dont il annonçait la venue, avec la certitude qu'ils se réaliseraient

1. Cette époque est considérée comme la plus pure de l'ère musulmane.

entièrement. Il leur dit, un jour qu'il les prêchait : « O hommes ! que ceux d'entre vous qui préfèrent la vie d'ici-bas se séparent de nous et qu'ils aillent où bon leur semble ; quant à nous, nous ne saurions accorder, à la vie présente, des préoccupations petites ou grandes, au détriment de la vie future et des œuvres qu'elle commande, car, ajouta-t-il, j'ai eu le témoignage que la vie de ce bas-monde est très éloignée du but ultime de notre existence ».

Un jour il dit à son entourage : « Pareils à vous sont ceux qui vont secouer les branches du lotus et qui, après en avoir fait tomber tous les fruits, (١٨) prennent les meilleurs et laissent les plus mauvais ». Il leur dit une autre fois : « O hommes, vous serez tués ; vous mourrez et tous vos biens passeront aux mains de l'ennemi ; il ne restera alors que les femmes et les enfants. Or quiconque parmi vous, au jour de ces événements, se prendrait à m'invectiver, serait pareil à celui que dévore une soif ardente et qui absorbe une poignée de sel ».

Lorsque Nacer Eddine réussit à diriger, dans les voies de la vérité, des cœurs fermés jusqu'alors, des oreilles qui auparavant n'entendaient pas et des langues qui étaient muettes, voici que tous se soumirent à Dieu, et ils élurent Nacer Eddine selon la loi traditionnelle ; et c'est en dehors de toute innovation qu'ils entrèrent dans ce nouvel état de choses, soumis et obéissants, d'après ce qui a été rapporté. Ils fournirent alors aux *tolba* des chevaux, des chameaux et des armes, en leur faisant la déclaration suivante : « Nous combattrons avec vous tous ceux qui vous combattront » ; et aucun d'eux ne s'abstint dans l'élection de Nacer Eddine.

Un des faits les plus remarquables de sa mission, c'est celui que m'a rapporté le pieux, le juste Abou El Hassane Ali ben El Mostafa ben El Fadhel Eddimany, et c'est l'homme le plus véridique, le plus sûr, le plus connu pour son attachement à la vérité : « Un homme des Oulad Abieïry, et parmi eux des Id Abhom, disait-il, nommé El

Mokhtar ben Amar, qui avait grandi chez les Tadjakant, et avait pris part à leurs opérations militaires, m'a raconté ce qui suit : « Un jour, pendant la guerre, j'étais parti à che-« val avec le saint, le juste El Mahdjoub El Djakany, et nous « nous dirigions sur le village fortifié de Tokbata, lorsque « l'idée me vint d'interroger ce savant, et je lui dis : « Quels « seront les signes précurseurs de l'Heure ? »[1]. Il me répon-« dit : « Ce sera l'apparition d'un chevalier qui se proposera « de faire revivre la foi, et qui sera tué avec ses compa-« gnons, par les Meghafra. »

« — De quelle nation sera-t-il, lui demandai-je ?

« — Des Arabes voilés.

« — Où sont ces Arabes voilés ?

(١٩) « Il me répondit d'un geste de sa main étendue dans la direction du Sud et indiquant le Couchant, puis il m'apprit que ce champion de la foi se distinguerait par deux signes consistant, l'un dans l'asymétrie de son nez et l'autre dans une particularité de sa denture. Or, poursuivit-il, au temps de Nacer Eddine, j'allais un jour le visiter avec quelques cavaliers des Id Iedjba. Nous joignîmes les guerriers des Zouaïa à la nuit, et aussitôt un homme se présenta à nous qui dit : « Où est El Mokhtar « ben Amar ? » J'en fus d'autant plus saisi que je ne connaissais pas cet homme, non plus qu'aucun des guerriers. « Le « voici, lui fut-il répondu et il me dit alors : « Venez, notre « *Imam* Nacer Eddine vous réclame. » Je le suivis jusqu'au lieu où Nacer Eddine tenait son conseil ; mais l'affluence des gens m'empêcha d'arriver jusqu'à lui. Je demeurai là

1. Dans la pensée musulmane, l'*Heure* dont il s'agit ne peut être, comme on l'entend parfois en Europe, une heure passagère pendant laquelle le pouvoir est en des mains d'où il peut choir, dans l'heure qui suivra. Il s'agit d'une heure unique qui sonnera quand les temps seront venus ; un homme prédestiné, sorte de Messie, aura pour mission, en cette heure solennelle, d'assurer pour jamais le règne de la vérité dans le monde. Nos auteurs, il est vrai, ont enfermé cette conception dans le cercle étroit de leurs déserts et de leurs préoccupations.

longtemps, lorsque fatigué d'attendre et considérant que personne ne me prêtait d'attention, je rejoignis mes compagnons et passai la nuit avec eux. Le lendemain, dès le matin, l'envoyé de Nacer Eddine revint et demanda où j'étais; quand on lui eut indiqué le lieu je me trouvais, il m'invita à aller me présenter à l'Imam. Je le suivis et nous arrivâmes en son auguste présence.

« Il y avait auprès de lui quelques-uns de ses familiers, tels que le saint, le célèbre El Mahi ben El Fadhel, Nour Eddine le fils de son frère, le célèbre Mohammed ben Cheïkh El Amine ben El Fadhel et El Kadi otmane. Tous étaient alors vivement captivés par sa parole et ils furent assez longtemps sans m'accorder d'attention. Enfin, Nacer Eddine s'adressant au célèbre Mohammed ben El Amine, lui dit : « Interrogez El Mokhtar ben Amar sur ce que lui « a appris El Mahdjoub. » Il m'interrogea, alors que je n'avais plus présent à la mémoire le champion dont il avait été question entre nous, en raison du temps écoulé depuis notre entretien, et je répondis : « De nombreux événe- « ments nous ont réunis, El Mahdjoub et moi, puisque j'ai « pris part avec lui à de nombreuses actions de guerre et « que nous avons à qui mieux mieux, racheté maintes fois « le sang versé; mais je n'ai aucun souvenir du fait dont « vous parlez, veuillez aider ma mémoire. »

(٢٠) « Ils se remirent à causer entre eux et, au bout d'un certain temps, je pus me croire oublié en raison du charme que la parole du saint exerçait sur son entourage. Mais voici que Nacer Eddine s'adressant à El Kadi Otmane dit : « Demandez-lui ce que lui a dit El Mahdjoub. » El Kadi mit quelqu'insistance à obtenir de moi une réponse, alors que ne me rappelant rien, j'objectais que ma mémoire avait besoin d'être aidée. Sur quoi Nacer Eddine dit à El Kadi : « Demandez-lui ce que lui a dit El Mahdjoub, avant « d'arriver au village de Tokbata ».

« Je me rappelai alors l'entretien que nous avions eu, dans son entier, et je compris que le champion dont m'avait

parlé El Mahdjoub n'était autre que Nacer Eddine. Je conçus alors le vif désir de découvrir les signes auxquels il devait être reconnu. Je constatai facilement celui du nez et je me demandais comment je parviendrais à découvrir celui des dents, lorsque Nacer Eddine, comme s'il avait lu dans ma pensée, se prit à sourire. Ayant découvert ainsi le signe que je désirais voir, je pensais qu'il avait souri pour me le montrer. Je répondis donc à l'assistance : « Je suis, « sur ce que vous me demandez, bien moins renseigné « certes, que vous ne l'êtes vous-même ».

« Ma réponse les fit sourire, et je me disais intérieurement : Plût à Dieu que je sache qui sont les Arabes masqués dont m'a parlé El Mahdjoub. Comme s'il avait lu dans ma pensée, Nacer Eddine me dit alors : « Ne s'acquittent « de la prière, la figure voilée du *litham*, que les Lemtou- « niyne », — peut-être a-t-il dit « les Morabithine » et l'erreur viendrait de celui qui a rapporté le fait. — Il voulait dire par là que les Arabes masqués sont les Lemtouna qui ont l'habitude de porter le *litham* et le *nikab*[1]. Les docteurs ont déclaré que le port du voile pendant la prière est blâmable, sauf pour les peuplades qui ont contracté l'habitude d'en faire usage. On a prétendu que la famille de Nacer Eddine était des Lemtouna ».

Il y a des rapports entre ce qui précède et les faits suivants qui m'ont été racontés par le lettré Mohammed El Kerim ben El Fadhel qui les tenait de son professeur le juriste, le savant El Mostafa ben El Korra. Il disait : « Notre maître était un savant distingué dans la science et dans la pratique et rigoureux observateur de la *Sonna* ». Quand je l'interrogeais au sujet des *oualys*, il leur marquait (٢١) de l'opposition et s'écriait : « Les *oualys* sont ceux qui craignent Dieu » et il récitait : « Les amis de Dieu seront à l'abri de toute crainte, et ils ne seront pas attris-

1. Le *nikab* est un voile qui masque le visage jusqu'aux yeux ; le *litham* est un voile qui peut cacher le bas du visage et la bouche seulement.

tés, ceux qui croient et qui craignent[1] », si bien que je pensais attribuer son opposition aux *oualys* à ce qu'il ne reconnaissait à personne cette qualité. Or un jour que nous cheminions ensemble, nous passâmes à proximité des habitations des guerriers Zouaïa, près d'In Tefachit. Quand il fut en vue des maisons amies et qu'il découvrit leurs toits, il ne se posséda plus de joie; et le désir de les revoir l'animait si vivement qu'il s'écria enthousiasmé : « Celle-ci est leur demeure et toi tu es cher; les yeux maintenant n'ont plus de larmes! »

Je compris alors que son opposition aux *oualys* ne pouvaient être imputée à mal, mais qu'elle était plutôt un avertissement salutaire destiné à me préserver de toute exagération, comme de toute négligence, à leur égard. Il ajouta : « De combien d'événements extraordinaires cette colline a été le témoin!... » (il voulait parler de la colline d'In Tefachit), et il tint ce propos de circonstance : « Rappelle les récits des troupes de cavaliers, si tu le veux, et sois sincère. »

Je l'interrogeai alors sur ce qu'il savait touchant Nacer Eddine et je lui dis : Avez-vous reconnu chez lui les signes de la sainteté?

« — Parfaitement, me répondit-il, à la faveur de quatre faits dont les trois premiers s'expliquent sans commentaire, tandis que le quatrième veut une interprétation; les voici : Premièrement, j'accompagnais un jour le Cheïkh El Amine ben El Fadhel et Mohammed ben Baba Ahmed; ils se rendaient chez les Meghafra, dont ils désiraient obtenir la paix, afin de pouvoir ramener ceux des leurs qui étaient retenus — par l'état de guerre — parmi les guerriers des Zouaïa. Nous vînmes chez les Trarza et leur demandâmes de conclure la paix. Ils y avaient consenti, lorsque Mahmoud ben Abella venant de chez les Meghafra, intervint auprès de nos Trarza et changea leurs disposi-

1. Koran, X, 63-64.

tions à notre égard, si bien qu'ils s'apprêtaient à attaquer nos guerriers.

« Nous leur demandâmes la raison de leur conduite et ils s'excusèrent en donnant comme prétexte qu'ils avaient l'intention de transporter au loin le camp de leurs auxiliaires. Nous leur tînmes alors le langage suivant :

« — Que ne nous laissez-vous vivifier la *Sonna*, redresser les limites fixées par Dieu, servir la science divine et adorer le Seigneur?... nous (٢٢) peuplerions pour vous ce pays, nous vous y apporterions les bienfaits de l'équité; nous nous garderions de toute atteinte contre vous, contre vos Zenaga[1], vos richesses et vos immeubles; nous éviterions, en somme, tout acte de nature à appeler des représailles contre nous. Or nous avons élu un *Imam* qui dirigera nos intérêts spirituels et nos intérêts matériels.

« — Par Dieu! s'écrièrent-ils alors, s'il en est ainsi, nous ne vous quitterons jamais.

« Mes compagnons leur dirent : « Puisque vous avez été « en faute avec nous; et vous avez mal agi en nous man- « quant de parole, ne partez donc pas en guerre jusqu'à ce « que nous soyons accordés et ne marchez pas contre nos « guerriers. » Ils le promirent et tinrent parole. Je laissai ensuite mes deux compagnons chez les Trarza et montai à cheval pour aller prévenir nos guerriers de ce qui se passait. Ayant fait diligence, j'arrivai à la nuit chez eux. Je venais de mettre pied à terre auprès des miens, lorsque je reçus la visite de Monir Eddine, frère de Nacer Eddine, monté sur une jument gris clair. Il me dit : « Venez, « Imamna vous réclame ». (Il n'était pas encore appelé Nacer Eddine, mais Imâmna — notre Imam —). Je le suivis jusqu'au lieu où il tenait son auguste conseil et il s'écria, dès que nous fûmes en sa présence : « Que vous a dit El

1. *Zenaga* est la contraction du nom de famille berbère Senhadja; par suite de circonstances politiques propres à la Mauritanie, ce terme de « zenaga » y est devenu synonyme de « tributaire ».

« Medjmour ben Abella (c est-à-dire celui qui sera brûlé du « feu éternel), le fils de l'homme qui entrera dans les « flammes de l'enfer, les membres liés, alors que tous les « damnés y entreront sans liens? »[1]. Je compris, à ce discours, qu'il n'avait pas été instruit par un être humain, mais bien par une révélation surnaturelle attendu que je n'avais dit mot à personne, que nul ne m'avait devancé auprès de lui et qu'enfin je n'avais avec moi aucun compagnon qui eût pu le prévenir.

« Deuxièmement : Nous avions une troupe de chamelles qui demeuraient en permanence autour de nos habitations. Chaque fois que j'égorgeais un chamelon, je contraignais sa mère à allaiter un chamelon étranger, et j'en ressentais au cœur quelque chose. Je l'interrogeai un jour à ce sujet, sans préciser et en lui disant seulement : « Ce que je fais est-il convenable? »

« — C'est convenable, me répondit-il.

« — De quoi s'agit-il, lui dis-je alors?

« — De vos chamelles en station. »

« Je compris qu'il en avait eu connaissance par révélation.

« Troisièmement : La veille du jour où eut lieu le combat de Tirtellas, dans la soirée, je l'entendis jurer par trois fois, l'index de la main gauche tendu, le médium enveloppant l'auriculaire et le pouce de la même main — je ne l'avais jamais entendu jurer jusqu'alors — et il dit : « Par « Allah qui est l'unique divinité, la voie où nous sommes est « celle de la vérité ! Par Allah qui est l'unique divinité, qui « conque mourra dans la voie où nous sommes, entrera au « paradis! Par Allah qui est l'unique divinité, ils paraîtront « au spectacle de demain en vaincus ! » Il faisait allusion aux Meghafra et l'événement se réalisa comme il l'avait prévu.

« Quatrièmement : le fait qui demande un commentaire est le suivant : Il m'annonça, un jour, le prochain divorce

1. Mahmoud le vrai nom est remplacé avec intention par Medjmour (brûlé).

d'une femme qui était mon épouse, à l'époque où il parlait, et il ajouta qu'elle serait divorcée au sens littéral et non volontairement[1]. Il ajouta : « El Fâdhel ben El Mazouz ben El Amine ben El Fadhel m'a rapporté qu'un jour il était assis en compagnie de Nacer Eddine, lorsque survint El Fakih ben Mohammed ben El Fakih El Mokhtar. Nacer Eddine prenant alors El Mazouz en particulier, lui dit confidentiellement : « Son épouse deviendra la vôtre. » Or ledit Ibn Mohammed étant mort en martyr de la foi, quelque temps après, El Mazouz épousa sa veuve, comme l'avait prédit Nacer Eddine (Dieu l'agrée). »

Dans le même ordre de faits se range ce qui suit : Lorsqu'ils conquirent le pays des noirs du Chamama, et qu'ils eurent tué leur roi Borigrig, El Kadi Otmane leur donna, pour gouverneur, l'un des leurs nommé Intassar, l'oncle maternel des fils de Hommod Fal lequel était frère d'Abdjingar[2]; et lorsqu'il vint annoncer ce choix à Nacer Eddine, le saint lui dit : « Vous l'avez appelé au commandement et vous mourrez de sa main ». L'événement justifia cette prédiction, puisqu'il le tua à la journée d'In Djïri. Mader ben Ahmed Chella l'ayant questionné sur l'époque de sa mort, il lui répondit : « Vous mourrez le jour où vous porterez sur vos épaules un fils que vous chérirez encore plus que votre fils Ahmed, alors que celui-ci est l'être que vous préférez au monde. Ce jour-là, vous irez, parmi les habitants, quérir quelque chose pour sa nourriture, n'ayant plus rien pour y pourvoir vous-même; et vous vous en retournerez sans avoir (٢٤) rien obtenu » Les gens pensèrent alors que l'événement ne se réaliserait que dans un avenir éloigné, car Mader était un des Zouaïa les plus riches. Il eut à quelque temps de là un fils qu'il aima plus tendrement qu'il n'aimait son fils Ahmed. Et il arriva que les Zouaïa ayant été vaincus et leurs hommes

1. La suite du récit explique cette ambiguïté par la mort de l'époux.

2. Ce fait est relaté à la page 176 et répété à la note 1 de cette même page.

décimés, la prédiction de Nacer Eddine se réalisa ; Mader se dit alors : « Voici le jour que le saint m'a annoncé comme proche du terme de ma vie » ; et il mourut effectivement ce même jour.

A son tour, Baba Ahmed ben Sid lui avait demandé le jour ou le lieu de sa mort, et il lui avait répondu : « Lorsque les Tachomcha seront réunis à In Brakah, votre terme sera proche. » Mais les Tachomcha ne se réunirent en ce lieu qu'en l'année d'El Abbas; et Nacer Eddine ne les y rassembla qu'en raison de la crainte où l'on était de cet El Abbas. Baba Ahmed se dit alors que ce jour était celui que Nacer Eddine avait annoncé comme marque du terme de sa vie; et il mourut aux lieux qu'il avait désignés.

Un fait analogue est celui qui se répandit et se propagea dans le Tandagha, au point qu'il était un sujet de conversation entre tous, hommes et femmes, petits et grands. Deux hommes d'entre les habitants de ce pays, se contestaient la propriété d'une vache que l'on appelait Tin Tindjert ; — ce qui veut dire en arabe « la vache au mufle » —, parce qu'elle avait une lisse en tête prolongée sur le mufle et dans l'un des naseaux, si bien qu'un des côtés du mufle était blanc et l'autre franc. Un jour les deux adversaires vinrent interroger Nacer Eddine et lui dirent, sans préciser autrement : « A qui appartient-elle? » Il répondit en désignant l'un des compétiteurs : « A un tel ». Ils demandèrent : « Qui est-elle? », il répondit : « Tin Tindjert », tandis que sa main passée sur son visage, descendait vers la bouche, pour indiquer la lisse en tête prolongée sur le mufle, de la vache contestée. Celui à qui appartenait l'animal s'écria alors : « Par Dieu! je le jure, vous êtes un saint! » El Amine ben El Mahi m'a rapporté que son cousin paternel Ia Mahhoum, lui avait affirmé avoir été témoin de ce fait.

(٢٥) Le juste, le pieux, l'ascète El Mokhtar fils de Amna El Mostafa, nous a rapporté qu'il tenait d'un juste des Oulad Abieïri, et parmi eux des Id Abhom, du nom de

Adjfagha Ahmed ben Abhom, ce qui suit : « J'avais donné à un homme, et à titre de zekat (aumône légale), une vache suivie de son veau, qu'il avait laissés dans mon troupeau. Un jour un homme vint me dire : « Je viens de « rencontrer vos esclaves en compagnie des miens, qui « mangeaient une vache de votre troupeau, dans les « champs. » Je me rendis aussitôt sur les lieux et reconnus que la vache dont il s'agissait était celle que j'avais donnée. Je reprochai leur acte à mes esclaves qui me répondirent : « Par Dieu, nous le jurons, nous n'avons eu, « en l'égorgeant, aucune intention criminelle; mais des « taureaux, en se battant, l'ayant gravement blessée, nous « l'avons égorgée. » J'allai trouver mon homme, mais il ne voulut pas ajouter foi au dire des esclaves et je pris l'engagement de lui rembourser la valeur de la vache. Il arriva qu'un jour je visitai avec lui Nacer Eddine; et, sur ma proposition, il accepta que nous l'interrogions au sujet de l'animal égorgé. Nous lui posâmes donc la question et lui dîmes, sans préciser autrement : « O Mokim Eddine, « qu'est-il advenu de la vache suivie de son veau? » Il répondit : « La vache suivie de son veau, que des taureaux « en se battant, ont gravement blessé? »

« — Oui, répondîmes-nous. »

(On l'appelait alors Mokim Eddine, puis on l'appela Imamna, puis enfin Nacer Eddine).

« Les deux interlocuteurs n'eurent pas de peine alors, à se convaincre que le saint avait connu la vérité par divination et que le droit à l'indemnité, pour perte de la vache, était désormais nul et non avenu. »

Le même savant et ascète El Mokhtar ben Amna El Mostafa, qui le tenait de gens véridiques de Taknit, m'a rapporté qu'une députation d'hommes de ce pays, faisant une visite à Nacer Eddine, lui demandèrent, au moment de le quitter pour regagner leurs demeures, chez qui ils prendraient leur souper, le soir même; et il leur répondit qu'ils souperaient chez El Mahi ben El Hassane. Ils pensèrent

que cette réponse comportait une réalisation à long terme, puisqu'ils regagnaient leurs pénates et, ce faisant, s'éloignaient de la demeure d'El Mahi ben El Hassane, et ils montèrent à cheval. Ils avaient accompli la moitié du trajet, lorsqu'une brume épaisse s'éleva, obscurcissant le ciel, au point qu'ils furent désorientés et revinrent inconsciemment sur leurs pas. Ils marchèrent ainsi jusqu'au moment où la nuit les surprit au campement (٢٦) même d'où ils étaient partis. Ils descendirent sans s'en douter, dans la tente d'El Mahi ben El Hassane; et quand on le leur apprit, ils en furent émerveillés[1].

Il nous a dit aussi tenir de sa tante maternelle la pieuse Hanna fille de l'ascète Ali ben El Fadhel, que son père Ali lui avait rapporté ce qui suit : « Étant seul, un jour, je récitais une section du Koran où se trouve ce passage « sur « quoi t'interrogeront-ils? »[2]. Je résolus alors d'éprouver, le jour même, le *oualy*, au moyen d'une question à résoudre, que je lui poserais, et j'écrivis sur le sol ce seul mot « *amma* » (sur quoi?). Je me rendis ensuite à la mosquée et m'y acquittais de la prière, au milieu de l'assistance n'étant séparé de Nacer Eddine que par deux personnes. Quand nous eûmes clos la prière par le *Salam*, il me fit un signe et écrivit sur le sol « *amma* » (sur quoi?) Je compris qu'il avait connu cela par révélation.

A sa mère qui l'interrogeait pour savoir si elle serait enterrée avec lui et quel serait le lieu de sa sépulture, il répondit : « En un lieu éloigné, là où les pierres sont en abondance ». Or elle fut enterrée en un lieu très pierreux et appelé Hadjret Sofa.

Ses deux tantes maternelles lui ayant posé la même question, il dit à l'une d'elles que sa tombe serait en un pays lointain, et elle fut enterrée dans le Bonbok (Bam-

1. Il s'agit d'une de ces violentes tourmentes de sable, si fréquentes dans les régions sahariennes, où elles occasionnent aux voyageurs des accidents du genre de celui dont il est question dans ce récit.

2. Koran, XXVIII, 1.

bouk); à l'autre qui était Hanna il dit qu'elle aurait sa sépulture dans l'Iguidi, ce qui se réalisa également. Un de ses oncles maternels étant mort aux lieux où plus tard il devait lui-même périr, Nacer Eddine dit au moment où il venait y camper : « Enterrez-le en cet endroit qui est béni; car c'est un juste, et les justes y reposeront avec lui ». Et quand Nacer Eddine et ses compagnons perdirent la vie, ils furent enterrés à ses côtés.

Nacer Eddine visita, un jour qu'ils étaient venus y camper, la contrée de Tirtellas; et il parcourait en tous sens le lieu où ils devaient perdre la vie, portant ses regards de droite et de gauche, puis actionnant son cheval, il s'écria : « Combien sont nombreuses les grâces divines réservées à cette contrée! » Ceci fit dire à Mader : « Il est certain qu'un événement grave se produira en ce (٢٧) lieu. » Nacer Eddine demanda le nom de cet endroit et quand on lui eut répondu : Tirtellas, ce qui, en langue étrangère (berbère) veut dire « qui recouvre des ossements », il leur dit : « Cette terre ne recouvrira d'ossements qu'aux jours actuels ».

Il fit connaître également le lieu où il serait tué et celui où périraient ses compagnons. En effet, parvenu avec eux en ce lieu, il leur dit : « Demain seront tués sept d'entre vous, puis le huitième »; et c'est ce qui arriva. Auparavant il leur avait dit : « En cet endroit les Meghafra vous « atteindront et nous les mettrons en déroute » — Mouloud ben Mateïly a affirmé sous la foi du serment qu'il fit le compte de ces jours, et que quand ils furent écoulés, les Meghafra se présentèrent —; puis il ajouta : « Nous serons de retour, mes compagnons et moi, dans la matinée et il n'est rien au monde de plus doux et de plus agréable que les mets et la boisson dont nous ferons notre déjeuner; quant à El Kadi Otmane, il achèvera, avec ses hommes, la défaite des Meghafra; ils en extermineront ce qu'il leur plaira, et leur retour n'aura lieu qu'après l'heure du souper. »

El Kadi Otmane lui dit : « Serai-je alors à la ressemblance de la famille d'Ibn Zobeir à qui je me serai efforcé jusque là de ressembler?[1] »

« — Non, répondit Nacer Eddine.

« — Pourquoi?

« — Parce qu'en ce jour, vous apprendrez des nouvelles qui vous affligeront, et par là, vous en serez empêché »; et il récita ce vers :

« Ce n'est pas par derrière que nous recevrons des blessures, mais c'est sur nos traces que le sang sera répandu. »

Mouloud ben Mateïly déclara que peu de temps après leur mise en terre, il vit jaillir une lumière éclatante de leurs tombeaux.

On raconte qu'El Fadhel ben Abou El Fadhel El Kaoury ben El Fadhel, ayant reçu, des mains d'une servante, une table couverte de mets délicieux apprêtés au safran, il ordonna à un domestique d'aller l'offrir à Nacer Eddine. En la recevant, il dit à El Mahi ben El Fadhel et à Mohammed ben El Amine ben El Fadhel : « Nous ne goûterons pas, nous, à (٢٨) ces mets, car nous déjeunerons aujourd'hui de choses plus agréables encore que celles-ci et bien préférables ». — Ce jour-là était celui où ils moururent martyrs de la foi. — El Fadhel a déclaré qu'il se dit, à part lui : « Par Dieu, ce ne seront assurément que les mets que l'on goûte au paradis, car rien au monde ne pouvait surpasser ce que l'on nous présentait ».

Nacer Eddine disait aux gens de Chorbobba qui étaient Zouaïa : « Vous êtes pareils à ceux qui, avisant un buisson de jujubier sauvage (lotus), le dépouillent entièrement de ses fruits, puis choisissent les meilleurs et abandonnent les moins bons ». Il leur dit une autre fois : « Il arrivera inévitablement qu'un jour tous vos hommes seront tués et tous vos biens pillés; quant à vos enfants

1. La famille de Zobeïr est célèbre dans les fastes de l'Islam; elle était une des premières de la Mekke, au temps du prophète.

et à vos femmes, ils se trouveront dans le dénuement ». Il prédit encore, par le don qu'il avait de connaître les choses du monde invisible, bien d'autres événements dont on ne saurait faire le compte; et cela est bien peu, au regard de ce qu'il révélait confidentiellement aux personnages de son entourage et à ses collaborateurs dans l'administration des affaires, sur les choses de l'invisible. Il avait connu, comme par révélation, qu'ils seraient tués avec lui, et son secret était bien gardé. Parmi eux, étaient : El Mahi ben El Fadhel, le fils de son frère Mohammed ben El Fakih El Amine ben El Fadhel et El Mokhtar ben Aboubak Eddadjfaghy.

Je tiens d'El Fakih ben El Amine ben El Mahi ben El Fadhel, qui le tenait d'Ahmed Zerrouk ben El Fadhel — deux hommes sincères et véridiques —, lequel le tenait de son aïeul Ibn Abou El Fadhel El Kaoury Mohammed ben El Fadhel, le récit suivant : Les gens de Chorbobba avaient dérobé des chevaux aux Aroussiyne et Abou El Fadhel El Kaoury s'employa avec zèle à les faire restituer, par crainte de représailles, de la part des propriétaires. Sur ces entrefaites, il s'acquittait un jour de la prière du matin, avec un groupe de fidèles au milieu desquels était Nacer Eddine. Or voici qu'El Khadir le saisit au cou avec une telle force qu'il pensa défaillir; et il lui disait : « Rendrez-vous aux infidèles ce qui leur appartient? » Abou El Fadhel ajoutait : « Je me rapprochai de Nacer Eddine afin qu'il me délivrât d'El Khadir (qu'il jouisse du salut éternel) », et Nacer Eddine lui dit : « Epargnez-le, qu'il vous suffise ! » El Khadir lui répondit : « Je l'épargnerai parce qu'il désire restituer leur bien aux (٢٩) infidèles. » Et il cessa de l'étreindre.

Peu de temps après, son fils Ibrahim fut atteint d'une grave maladie dont la guérison était lente à venir. Un jour Abou El Fadhel dit à l'une de ses filles de passer ses mains sur l'endroit où El Khadir l'avait étreint et de les apposer ensuite sur son frère qui s'en trouverait guéri, par la grâce

de Dieu et l'influence d'El Khadir. Elle fit ce qu'il lui commandait et l'enfant guérit. A quelques jours de là, alors qu'Abou El Fadhel cheminait en compagnie d'un autre homme, voici qu'El Khadir passa près de lui; il le reconnut à son odeur, sans le voir, et il en éprouva une telle frayeur, qu'il se réfugia auprès de son compagnon.

Un jour Abou Abella respirant une odeur suave, se retourna vers El Fadhel ben Mateïly, pensant qu'elle venait de lui, parce qu'il était alors jeune marié, mais Nacer Eddine lui dit : « C'est l'odeur d'El Khadir que vous sentez, car il vient présentement de visiter notre réunion ».

Mohammed ben Cheïkhna El Mokhtar ben Moussa, qui le tenait de son père, m'a raconté le fait suivant : Cheïkna rapportait que sa mère — qui était la tante maternelle de Nacer Eddine — avait entendu dire qu'on prêtait au saint une prédiction selon laquelle son fils Mohondh In Doul serait tué par les Meghafra. « Ma mère, disait Cheïkhna, m'ordonna, un soir, de l'accompagner auprès de Nacer Eddine, pour le questionner à ce sujet. Je marchais au devant d'elle, dit-il, et je n'étais alors qu'un enfant. Lorsque nous fûmes en sa présence, elle lui demanda : « Avez-vous dit que mon fils Mohondh serait tué par les « Meghafra? »

« — Oui, répondit-il, ils le tueront sous peu de temps. » C'est en effet ce qui arriva, et il trouva la mort avec le groupe des Cadis qui furent tués dans l'expédition des Oulad El Hadj.

Baba Ahmed ben Aoubak a raconté qu'il avait une épouse, fille du chef des Medjlas, laquelle, après neuf ans de mariage, ne lui avait pas donné d'enfant. Désespérant d'en obtenir jamais, il demanda conseil à Nacer Eddine, sur son dessein de la répudier : « Gardez votre épouse, lui dit-il, car vous aurez d'elle, ou elle aura de vous, deux garçons et une fille »; et la suite de leur union justifia cette prédiction.

(٢٠) On dit que Nacer Eddine plaçait les saints au-des-

sus des savants; c'est ainsi qu'il disait : « Quiconque sera enterré avec Sid El Fadhel ben Mohammed ben Idimane, ou dans son voisinage, ne recevra le châtiment de ses fautes ni dans ce monde ni dans l'autre; quiconque sera enterré avec son père, Mohammed ben Idimane, ne sera pas puni pour ses fautes, dans ce monde, il ne souffrira d'aucun châtiment dans son tombeau et échappera aux peines éternelles ».

A la demande qu'on faisait à Nacer Eddine (qu'il jouisse du salut éternel), pour savoir si quelqu'un était préférable à Mohondh Ahmed, il répondit en citant El Mahi ben El Hassane In d'Aoubak et El Kadi Otmane. Et, d'après un récit — il faudrait ajouter — El Imam ben El Mobarek ben Habib Allah et le juriste El Fadhel ben Barekallah, — desquels — il préférait ce dernier, pour ce qu'il était de ceux qui possèdent la science allégorique; mais les trois personnages réunissaient à la vie spirituelle, la connaissance de la loi divine. Il ajouta qu'à eux trois, ils racheteraient des âmes, au jour du jugement, au point que le feu éternel se plaindrait des effets nombreux de leur médiation. Il a annoncé enfin que des hommes, en ce jour, seraient protégés par des coupoles édifiées pour eux, à l'abri desquelles ils ne verraient pas le jugement dernier; parmi eux il citait le juriste El Mokhtar Babo.

On cite de lui (Dieu l'agrée) des propos sur la distinction qu'il faisait entre les saints et les savants, comme celui-ci : « Les saints sont comme les ministres du roi et les savants comme ses proches parents; aucun des premiers ne saurait nuire aux seconds, en raison de l'amitié ostensible que leur porte le prince et dont ils leur donnent maint témoignage; tandis que les seconds sont souvent disposés à nuire aux premiers, parce que l'attachement du roi pour ses ministres leur échappe, et qu'ils les envient pour les signes visibles qu'ils portent de la générosité royale. »

Il dit aussi : « Il y a des rapports d'enchaînement entre

les saints et les savants, car, d'une part, les vertus surnaturelles dont jouissent les saints, ont pour origine les grâces divines accordées aux savants; d'autre part, Dieu a établi le Monde d'ici-bas sur les grâces dévolues aux saints, et les savants en sont partie intégrante. »

On raconte que le jour où le père de Nacer Eddine épousa sa mère, Abou Zeïd El Iakouby (٢١) annonça que cette union produirait quelque chose de merveilleux. Sa fille Toumamant a raconté que son père Abouzeïd était occupé à recoudre les semelles de ses souliers lorsqu'il apprit cet événement; il en fut saisi et son émotion était si vive, qu'il jeta loin de lui les chaussures qu'il avait à la main.

Mohondh Ahmed disait : « Aoubak, quand il était encore dans le sein de sa mère, me rapporta telle chose ».

Nacer Eddine a fait connaître que la femme de laquelle le célèbre Abouzeïd avait entendu le récit bien connu, alors qu'il était encore enfant, n'était autre qu'El Khadir.

El Fakih El Amine a dit : « La loi traditionnelle n'a été établie sur ses quatre bases, en ce pays, depuis le temps des *Ashab*, si ce n'est à notre époque présente ; Nacer Eddine (Dieu l'agrée), a affirmé, par serment, qu'au jour du jugement, les premiers qui verront la terre s'entr'ouvrir sous leurs pas, seront, après les *Ashab*, ceux d'ici, pour la raison qu'ils auront fait revivre la sainte loi traditionnelle alors qu'elle était morte (mais Dieu est le mieux informé). On en trouve une confirmation dans ce *hadits* : « Assurément une troupe d'hommes viendra après vous, qui seront meilleurs que vous ». Ou encore, comme dit l'autre hadits : « Après vous viendra un temps durant lequel un juste méritera la récompense de cinquante d'entre vous.

« — D'entre eux, dirent-ils.

« — Non, insista-t-il, d'entre vous, car vous aurez eu vous, dans la pratique du Bien, des auxiliaires, tandis qu'eux n'en trouveront pas[1].

1. La loi traditionnelle ou *sonna*, complète le Koran et forme des

« En effet, expliqua Nacer Eddine, la vérité sera alors méconnue, de telle sorte que celui d'entre eux qui, malgré les dangers qui l'entoureront, osera combattre l'imposture, méritera une récompense supérieure à celle de qui aura eu, comme aide et protection, de nombreux intercesseurs auprès de Dieu. C'est à dire que vous, vous trouverez des auxiliaires, dans votre zèle pour le Bien, tandis qu'ils en seront totalement privés, vu l'affaiblissement de la foi et l'abandon des pratiques. »

La vérité de cette opinion développée par Nacer Eddine s'est vérifiée, durant qu'il vivait, par le malheur de ces temps fertiles en rivalités, par le règne de l'arbitraire et les survivances des lois données antérieurement, à ceux qui reçurent les Écritures ; tout cela provenant de l'affaiblissement de la foi et de l'abandon des pratiques. C'est donc l'influence des mérites de ce saint qui intervient ici (puisse Dieu nous faire bénéficier de ses vertus).

(٣٢) Mouloud ben Mateïly a rapporté que sa mère lui avait fait le récit suivant : « J'ai entendu un jour, disait-elle, mon frère sid El Amine dire : « Combien de pays « n'ai-je pas parcouru hier avec Nacer Eddine ! » Nacer Eddine a tenu le même propos, dans d'autres circonstances.

Il exaltait sans cesse les mérites de la science et blâmait hautement l'ignorance ; il avait l'habitude de dire : « Que chacun de vous, quand il monte à cheval, place sa planchette à écrire entre lui et le panneau de sa selle, car il n'y aura pas de plus honteuse compagne que l'ignorance, pour celui qui se présentera au seuil de l'Éternité ».

Il dit un jour : « Je priais autrefois à la suite de certaines personnes, mais je ne prierai plus derrière elles, après les dernières visions que j'ai eues ; et il ajouta : Seigneur

recueils rapportant les actes et les paroles du prophète ; ces paroles s'adressèrent le plus souvent à ses compagnons ou *ashab*, qui les ont conservées et transmises ; le dialogue inséré ici en est un exemple.

tout puissant ! que de biens et que de sang des Musulmans, Dieu ne m'a-t-il pas fait voir dans la balance des actions de cet homme ! » Il désignait, en parlant ainsi, un savant parmi les spiritualistes les plus considérables du pays et disait à son sujet : « Il lui reste encore de grands biens, puisqu'ils équivalent la *ghara* de Moussir. » Or ce Moussir était si riche, qu'une seule expédition n'aurait pu réunir toutes ses richesses. Et cela, il le dit au début de ses visions, bien longtemps, par conséquent avant que ce savant n'eût formulé aux Meghafra son *fetoua* leur donnant licence de répandre le sang des *tolba* et de piller leurs biens.

Quand Nacer Eddine eut ainsi parlé de ce savant, les gens condamnèrent cet homme, en raison même du degré auquel il avait atteint dans les sciences et dans la pratique, de la considération dont il jouissait et de l'estime en laquelle étaient tenus ses jugements. Abdallah ben Mahandh a dit, à ce propos : « Par Dieu ! je le jure, je suis de ceux qui réprouvèrent l'acte de cet homme, étant donné qu'il n'y avait alors personne de plus instruit et de plus considérable que lui ».

Nacer Eddine ayant été mis à l'épreuve par tous et de toutes manières, ils connurent que ses prédictions se réalisaient aussi clairement que le retour du jour, qu'il découvrait ce qu'ils célaient avec soin, qu'il traduisait leurs secrètes pensées — comme cela a été rapporté plus haut —, ils demeurèrent convaincus de sa sincérité et le prirent comme (٣٣) guide spirituel. Il annonça aux uns les signes précurseurs du terme de leur existence, comme cela a déjà été exposé ; à d'autres, il rappela leurs manquements aux prières et au jeûne et autres négligences ; et il leur établissait le compte qui serait fait de leurs actions, comme il le fit à Ennahouy Eddilby, lorsqu'il vint à lui. Il lui dit : « O Aoubak, qu'est-ce qui vous a poussé au mensonge ? Rendez-donc sa vache à tel orphelin, son outre à telle malheureuse, etc., etc. ». Et Ennahouy Eddilby saisi de crainte, à ce discours, reconnut la vérité de ses imputations. A

Ahmed ben El Hassan In d'Aoubak, il dit : « Si vous recevez de la pluie demain dans le voisinage d'Id ou Fal, ce sera le signe que votre terme est arrivé ». Et l'événement se réalisa comme il l'avait dit. A Khalna, il annonça que sa mort suivrait de près celle de Abou El Fadhel El Kaoury, et il dit à Chama bent Abhom : « Le terme de votre existence sera annoncé par tel et tel événement ». Or quand la série de ces événements commença de se produire, elle mourut de saisissement ; il en fut de même en tous points, pour sa mère.

Aghmoniraïd ben Hobbeïne, n'admettait les rapports conjugaux qu'en l'état de pureté par les ablutions, contrairement à Haïda ben Abou Haïda — ils étaient tous deux *Alfaghiyne* — ; si bien que nul ne faisait cas de la purification, ce que le premier reprochait au second. Ils résolurent de consulter Nacer Eddine, pour savoir lequel d'entre eux était dans la meilleure voie. Aghmoniraid dit : « O Aoubak — interpellant ainsi Nacer Eddine — », mais celui-ci répondit, avant qu'ils n'aient eu le temps de l'interroger : « Sa prière est meilleure que la vôtre ». Survint alors Adjfagha Abdallah, niant, à part lui, la valeur de l'opinion exprimée par Nacer Eddine et se disant : « Aoubak n'a pas dit la vérité. » Mais quand il eût franchi la porte de Nacer Eddine, son opinion changea et il se dit : « Ce que prétend cet homme est possible ». Nacer Eddine s'étant mis à rire, il lui en demanda la cause et le saint lui répondit : « Ce qui me fait rire, c'est que la pensée que vous avez eue après avoir franchi la porte, est plus juste que celle que vous aviez avant de la franchir ». Adjfagha dévoila ce qu'il avait pensé, attestant ainsi la véracité de Nacer Eddine.

(٢٤) Il disait (Dieu l'agrée) : « Il suffit au mérite d'une femme des Oulad Idimane, qu'elle soit l'épouse d'un homme *dimany* »[1]. C'est pour cela qu'il plaçait Hanna bent

1. La tribu des Oulad Idimane, la plus considérée parmi les *Zouaïa*,

sid El Fadhel au-dessus de sa sœur Iemmane Iana, encore que celle-ci fût supérieure à Hanna, par le savoir, la piété et la crainte de Dieu, mais parce que Hanna était l'épouse d'un *Dimany*. Il préférait également Iemmane Hondha In Djouba In d'Amar, à Omhani bent Abouzeïd, qui étaient toutes deux des Id Iakoub ; cette préférence ne laissa pas que de causer de l'étonnement, jusqu'au jour où la première mourut martyre de la foi.

Le savant, le saint, le lettré Adjouad, a raconté qu'il résolut un jour d'offrir une boisson à Nacer Eddine, mais que celui-ci le pria de n'en rien faire avant quelque temps. Or il vint, après cela, le voir mais sans rien apporter; ses premiers mots furent : « N'auriez-vous pas mis à exécution votre premier dessein? » Or il était arrivé que sa monture ayant fait un faux pas, l'avait projeté à terre si violemment qu'il avait failli en perdre le sens. Nacer Eddine lui dit que cet accident était imputable à un mécréant abyssin, dont le tombeau se trouvait en cet endroit.

Il déclara que la chair d'El Fakih El Amine était empoisonnée et que le jour du jugement dernier, il n'aurait d'autres témoins à charge que ses propres pratiques religieuses.

El Fakih El Amine lui demanda sa filiation par les femmes, et il se trouvait que Mohondh ben El Fadhel Id N'Handha Cheghraouy en avait auparavant fait une copie sous la dictée de certains généalogistes. Nacer Eddine les énuméra telles qu'elles figuraient sur l'écrit, et s'arrêta à l'une d'entre elles qui avait été supprimée de ladite liste et qu'El Fakih avait oubliée. Nacer Eddine la lui nomma par son nom et El Fakih El Amine, qui se la rappela, s'écria :

était celle de Nacer Eddine. On découvre ici, comme dans tous les discours du saint, sa préoccupation constante de se modeler sur le prophète Mahomet ; c'est ainsi qu'il dit à ses fidèles qu'ils seront, au jour du jugement dernier, aussi semblables aux *ashab* ou compagnons de Mahomet, qu'un corbeau l'est à un autre corbeau ; et il considère sa tribu d'origine au même titre que le fut en Arabie celle de Koreïch.

« Aoubak a dit vrai, c'est bien elle ! » Nacer Eddine ajouta : « J'aurais pu, si vous l'aviez voulu, remonter jusqu'à notre mère Ève ».

Il a été rapporté par notre cousin paternel El Mobarek ben El Mostafa, qui le tenait de Cheïkh Mahandh ben Djobba, ce qui suit : « Une génisse grasse de nos troupeaux s'égara un jour. Elle recevait les soins attentionnés (٣٥) de deux jeunes orphelines qui étaient pauvres et souffraient d'autant plus de la misère qu'elle était générale à cette époque. On se mit à la recherche de la génisse, et on désespérait de la retrouver, lorsque ma mère me dépêcha auprès de Nacer Eddine, avec mission de l'interroger sur différentes choses et de lui demander qui avait mangé la génisse. J'y allai, lui posai différentes questions auxquelles il répondit et, quant à la génisse, il dit : « Elle a été mangée par tel esclave de telle population ; si vous la recherchiez, vous trouveriez sa peau dans leur habitation, sous les pierres du foyer »[1]. La peau fut recherchée et retrouvée à l'endroit qu'il avait désigné et la valeur de la génisse fut remboursée sans délai.

Il a été rapporté par une dame véridique qui le tenait de la sainte Omhani, fille du saint Abou Zeïd, qu'elle avait vu en songe le maître éternel (qu'il soit béni et exalté), avant la mission de Nacer Eddine ; mais son dire fut révoqué en doute et de quelle façon ! or quand Nacer Eddine parut, ceux qui avaient douté l'interrogèrent en lui disant, sans autrement préciser : « O Imamna, les femmes peuvent-elles voir en particulier le maître éternel (qu'il soit béni et exalté), alors qu'il est universel ? » Il leur répondit : « Omhani a le privilège de la vision ».

Voyant un jour El Amine ben El Fadhel ben Baba Ahmed, il dit à Mohammed ben Cheïkh El Amine : « Cet

1. C'est une habitude commune, en Afrique, aux sédentaires comme aux gens vivant sous la tente, de cacher les objets précieux et les objets volés, en les enfouissant sous les pierres du foyer.

homme est votre hôte ». Il devint, par la suite, son allié par les femmes et ainsi fut expliqué ce qu'il avait annoncé.

Habib Allah ben Ahmed Barekallah, alors qu'il était célibataire, lui demanda un jour s'il aurait des descendants. Il se mit à rire en se détournant de lui ; et il arriva qu'il s'allia à lui par les femmes et que son attitude se trouva ainsi expliquée.

Il avait prédit des enfants à Ahmed ben Yahya, lorsque à quelque temps de là, Ahmed se trouva exposé à de tels périls, qu'il ne douta point que sa perte fut imminente. Il en conçut, dans le moment, une opinion défavorable pour la prédiction de Nacer Eddine, mais il eut, dans la suite, une vertueuse progéniture de saints et de savants.

(٣٦) Mouloud ben Mateïly tenait de Oualidi El Mokhtar ben Mohammed Saïd, qu'un jour un loup interpella Nacer-Eddine.

Il se trouvait, une nuit, au milieu du cercle de ses familiers, lorsque la salle, ayant été envahie par un public nombreux, il disparut sans que nul ne s'en aperçût. Sur ces entrefaites, le jeune fils de sa sœur, El Khaïr ben El Mahi, vint pour qu'il le prît sur ses genoux, comme il en avait l'habitude jusque là. Il trouva les vêtements de son oncle, mais ils étaient abandonnés et ne le recouvraient plus. Les assistants se mirent à sa recherche, et tandis qu'ils étaient plein d'émoi à son sujet, Nacer Eddine se trouvait dans sa même salle de réunion, revêtu de ses vêtements, comme devant.

Des esclaves des Id Adjfagha ayant trouvé une vache malade appartenant à la famille de Hamdat ben El Fakih El Mokhtar, ils l'égorgèrent et la mangèrent. Leurs maîtres les mirent en demeure d'indemniser les propriétaires de l'animal ; mais Nacer Eddine dit à ce propos : « Dieu m'a fait voir une vache qui n'est pas celle-ci, mais bien celle de Mahandh ben El Fakih El Amine, dont la valeur a été payée par Barekallah In Denbah, esclave affranchi de la famille de Baba Ahmed ». Hamdat se rappelant alors

l'histoire de cette vache, se prit à rire et dit : « Elle appartenait à Mahandh qui l'avait donnée à titre d'usufruit à sa sœur Tanaghous ; or cette vache ayant été traite en présence dudit affranchi, qui était réputé pour avoir le mauvais œil, elle était devenue malade sous son influence, et c'est bien elle qui a été mangée ».

Interrogé sur l'usage du tabac, Nacer Eddine répondit : « Des hommes parmi les justes en ont fait usage ». Mahandh Ahmed a rapporté que Nacer Eddine avait interrogé à ce sujet le prophète (Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut éternel), par la révélation en songe, et qu'il lui avait répondu : « Il est licite d'user du tabac, mais il est pénible à ceux qui s'y adonnent d'y renoncer »[1].

1. Dans cette partie du Sahara, comme au Sous, au Tafilalt, au Touat, au Souf et dans le sud tunisien, la culture du tabac est répandue et fait avec celle du *Henné* l'objet d'un commerce important. En Mauritanie on connaît deux variétés de tabac, l'une rustique et de qualité commune, l'autre qui est une variété de choix appelée طَبَغ كَبَال. Les différentes manières de prendre le tabac en Afrique, sont les suivantes :

Dans le nord, là où ont vécu les Turcs et où leur ont succédé les Européens, on le fume dans des pipes de dimensions variables et en cigarettes; il se mélange aussi avec le chanvre indien, dans la proportion de 1 pour 3. L'usage du chanvre est incompatible avec celui de l'alcool, mais le premier étant réprimé par la police française, comme l'opium dans la métropole, il disparaît, et les classes pauvres indigènes lui substituent les boissons alcooliques, dans quelques villes.

Le tabac en poudre se prise et se prend dans la bouche : une pincée de tabac est placée sous la langue où elle provoque une salivation intense, avec laquelle elle est rejetée, au bout de quelques minutes. Cette dernière manière est surtout répandue chez les montagnards. Dans certaines régions des hauts plateaux, où les femmes elles-mêmes en usent, le tabac en feuilles se mâche. Dans quelques parties du Sahara « la feuille réduite en poudre est mélangée à 1/8 de natron, pour lui donner du montant », dit Duveyrier; dans les hauts-plateaux algériens, on la mélange avec des cendres de genévrier pour l'adoucir.

D'après H. Barth les femmes touareg des bords du Niger prennent du tabac avec passion; on ne nous dit pas que les femmes en usent dans la Mauritanie, mais il y a tout lieu de le supposer; quant aux hommes,

Il a dit aussi qu'Ahmed ben Houbak, le médiateur des Tounkiliyne, avait tenu la juste mesure entre les premiers et les derniers d'entre eux, si exactement, qu'on l'appela Ahmed-Enisf (Ahmed l'équité).

Nacer Eddine préférait certaines personnes à d'autres pour des raisons qui échappaient à la (٢٧) perspicacité du public, jusqu'au jour où on en avait la claire explication. Ainsi il préférait El Mazouz à son frère Mahandh ; or celui-ci mourut en martyr de la foi, mais El Mazouz, après cette mort, connut les pires amertumes et les pires souffrances, et ainsi fut expliqué le sentiment de Nacer Eddine. Il préférait El Amine ben Moud Malek à son frère Ahmed et celui-ci à Cheikna Minahna ; il préférait El Fadhel ben Baba Ahmed à son frère Sebbar et Sebbar à son frère Mohammed ; il plaçait Mateïly à un degré plus élevé que son frère Abou El Fadhel, sauf en ce qui concerne le passage sur le *sirath*. Ainsi il prévoyait, pour El Kaour, que deux pas lui suffiraient pour franchir le *sirath*, tandis qu'il en faudrait trois à Mateïly[1]. Il vit un jour ce dernier qui allait et venait entre les tentes, en riant, et il dit : « C'est ainsi que je l'ai vu dans les stations du paradis, qui riait et

quelques-uns prisent et la plupart fument dans des pipes, ou comme certains nomades algériens, dans des os de mouton.

De même que l'usage du chanvre indien, celui du tabac a été discuté au point de vue de l'orthodoxie musulmane. Il est admis, en fin de compte, que le chanvre, enivrant et dangereux pour la santé, est prohibé et réputé indigne; le tabac, sans être proscrit, est jugé comme méprisable et de mauvais goût.

Il est remarquable qu'en Afrique occidentale, les marabouts n'aient pas cru devoir le proscrire, puisque Nacer Eddine, consulté à ce sujet, reconnaît que des justes s'y sont adonnés et qu'il n'a rien trouvé à opposer, que la sujétion où il met ceux qui ont l'habitude d'en user. Il faut évidemment que des raisons particulières, d'intérêt économique sans doute, soient intervenues pour ne pas le proscrire au nom de l'orthodoxie, et il y a, dans ce fait, matière à réflexion.

1. Le *sirath* est un pont jeté sur les abîmes de l'enfer et que seuls les justes pourront franchir.

se balançait en marchant ; il pratique, ajouta-t-il, les belles vertus : la charité, l'abstinence, la lecture du Koran, etc. »

Il donnait la préférence à El Kerim sur son frère Yahya ben Abou Midja, et on en connut la raison lorsqu'El Kerim mourut martyr de la foi. Il déclara qu'aucun péché ne serait inscrit à l'actif d'El Amine, après la maladie connue qu'il fit. Le mari de Chami bent Khiar l'ayant interrogé au sujet de sa femme, il lui dit : « Lorsqu'elle recevra, au jour du jugement dernier, le livre où sont inscrits les arrêts de Dieu, son visage se couvrira d'une ombre vert-foncé couleur de la datte mûre et bordée de blanc, ce qui veut dire qu'elle n'a jamais menti ». — « C'est exact, reconnut l'époux, elle n'a jamais menti ».

Un jour, près de Bir Achiar, il dit aux siens : « Vous allez voir arriver chez vous les gens de Tin Iekhlif; et il ajouta, en plaisantant : Je donne mission de les héberger à El Mahi ben El Hassane ». Ils vinrent, mais ils trouvèrent El Mahi en état de jeûne.

Une fraction des Oulad Rizg s'étant portée un jour à proximité de leurs campements, leur chef, parlant comme un augure, dit aux siens : « Vous allez être l'objet de l'avidité des *tolba*; il y a parmi eux des gens d'une avidité excessive ». Quand leurs cavaliers eurent fait agenouiller leurs montures, Nacer Eddine leur dit : « Assurément l'avidité est plus violente (٣٨) de votre côté que du nôtre ».

Un jour qu'on entendait des cris d'appel, des hommes s'en furent à cheval et trouvèrent que la cause de ces cris était un acte de violence commis par un jeune homme de Tandagha, qui avait pris de force de l'eau à une femme. Les cavaliers prirent la défense de cette femme et Nacer Eddine dit au jeune homme : « Que signifie ceci : Dieu soit loué, eu égard à ce lieu? » et il désigna un endroit du doigt et Dieu voulut que le jeune homme fut blessé plus tard en cet endroit même.

Un groupe de Soubak mélangés, vinrent un jour l'interroger au sujet de l'un d'entre eux, pour savoir s'il était

esclave ou de condition libre; et il leur répondit que c'était un homme libre. Les enfants de Mahandh Ag d'Abdallah lui ayant demandé lequel d'entre eux mourrait le dernier, il répondit : « Vous n'hériterez pas les uns des autres ». Il en fut ainsi, puisque tous les cinq furent tués, le jour de la défaite, dans la même phase de l'action et sous le même arbre.

Il annonça qu'Abdallah ben Amar Ezzikeïdy, se présenterait au jour du jugement dernier avec une pelote en tête et des balzanes, de même que son oncle maternel El Fadhel ben Baba Ahmed, et cela parce qu'ils faisaient rarement leurs ablutions[1]. Enfin il annonça à Omhani bent El Fakih El Amine, qu'elle aurait un fils qui serait de noble caractère et porterait le nom d'El Amine et il en fut ainsi.

Lorsque Nacer Eddine fut élu, tous à l'envi se pressèrent autour de lui, aussi bien le Maghfary (des Meghafra), que le Soudany (le nègre), le Zenaguy (Zenaga tributaires) et le Zaouy (des Zouaïa), jusqu'au jour où les Meghafra ayant ouvert les hostilités par trahison, en vertu du *fetoua* d'un certain lettré[2], ils émigrèrent au Tiris. Les noirs restèrent dans le même accord qu'auparavant avec les Oulad Rizg, et certains de ces Oulad Rizg des bords du fleuve aidèrent les guerriers des Tolba, en leur fournissant des grains et du beurre. Nacer Eddine et les *Cadis* confièrent ensuite à Sid El Hassane ben El Kadi, la mission de recouvrer le zekat (aumône légale); cet impôt lui fut payé en nature, avec des chameaux et des moutons,

1. Cette image est fréquemment employée, par allusion au sable qui reste attaché au front des fidèles après les prosternations de la prière, et à l'eau des ablutions devant monter au-dessus des chevilles, comme les balzanes chaussées, chez les chevaux.

2. Il est fait allusion ici au rôle capital joué, dans ces événements, par un savant vénéré dont le *fetoua* donné au Meghafra, déclarant licite de répandre le sang des *tolba* et de piller leurs biens, déchaîna la guerre néfaste appelée *chorbobba*. V. ci-devant p. 229-230 et page 191 où ce personnage est dénommé El Hadj Abdallah El Bilhassany.

mais quand il vint le recouvrer à Tachedbit, le chef du pays s'y opposa formellement. Devant cette attitude, sid El Hassane s'écria : « Par Dieu je jure de ne rien laisser du zekat, serait-ce une entrave ». Le chef ayant fait connaître ce propos à Heddi, celui-ci ordonna à Azzoun d'enlever (٣٩) par la violence tout ce que le recouvrement du zekat avait réuni entre les mains de Sid El Hassane. Ils marchèrent au pillage de ces richesses, après qu'un certain lettré eut donné une décision sur ce point à Heddi qui lui avait demandé : « Est-ce contraire à la loi? » et à qui il avait répondu négativement.

Sid El Hassane fit mander aux Tolba d'avoir à dépouiller les Meghafra qui avaient trahi et entamé les hostilités. Ils étaient, auparavant déjà, incités à trahir, par le *fetoua* d'un certain lettré, mais le reste des Tolba qui ignoraient ces faits, demandèrent que l'attaque contre les Meghafra fut différée jusqu'au jour où ils auraient obtenu confirmation des faits qui leur étaient reprochés, et afin de ne les combattre qu'en toute connaissance de cause. A cet effet ils dépêchèrent deux notables d'entre eux, El Fakih El Amine et Mohammed ben Baba Ahmed, avec mission de demander la paix aux Meghafra et de s'assurer de leur attitude antérieure. Ces deux députés acquirent la conviction qu'il y avait bien eu trahison de la part des Meghafra; et Mahmoud ben Abella le leur avait fait savoir, comme il a été relaté ci-dessus en détail, d'après le rapport d'El Fakih El Mostafa ben Elkorra. Les deux envoyés revinrent auprès des leurs et leur apportèrent le résultat de leur mission, à savoir que les Meghafra s'étaient bien rendus coupables de trahison et qu'ils refusaient de conclure la paix.

Après ces événements, des cavaliers (ennemis) survenant, trouvèrent Ahmed ben El Mostafa ben El Fadhel qui allait et venait autour d'un groupe de guerriers (Zouaïa). Or Hommod ben Faha Lekiay lui porta un coup dont il eut l'œil percé. Les guerriers se désolèrent de cet accident et Nacer Eddine leur dit : « Tel qui pleure aujourd'hui l'œil

perdu d'Ahmed, ne pleurera pas sa mort demain ». En effet, Ahmed fut tué le jour de la défaite des Tolba, mais personne ne le pleura, détourné que l'on était par d'autres préoccupations. Les Tolba se consultèrent et délibérèrent entre eux sur le parti à prendre, eu égard à la trahison des Meghafra. El Fadhel ben Abou El Fadhel El Bouhassany prenant le premier la parole dit : « O hommes, réunissez donc, autour de cet *Imam* juste et équitable, les forces qui vous sont nécessaires pour (٤٠) combattre ces tyrans, ces oppresseurs, puisqu'ils ne veulent rien accepter en dehors de la guerre ». On a dit qu'ils atteignirent le chiffre de 12.000 hommes.

Les Meghafra persistant dans leur désir d'en appeler aux armes, Nacer Eddine divisa ces 12.000 hommes en deux corps : l'un sous le commandement d'El Kadi, eut pour mission de marcher vers l'Ouest; il n'eut pas à faire usage de ses armes et rentra sain et sauf avec des prises; l'autre, aux ordres de Mahandh ben Djobba El Bartily, secondé par El Mostafa ben Okhteïr, marcha vers l'Est, opéra une *razzia* à In Toudjadj, et eut avec l'ennemi une sanglante rencontre, dans laquelle le commandant fut blessé. A l'occasion de cette blessure, il s'écria : « Par le maître de la *kaaba* je le jure, quel beau succès pour moi! » En cette journée périt Abderrahmane ben Mohammed ben Matouk El Amrany, tué par les Meghafra. Parmi ceux qui revinrent sains et saufs, avec des prises, il y eut des Oulad Daoud ben Amrane et des Oulad Khelif ben Maghfar. Quant aux Oulad Dimane, ils n'étaient représentés, dans cette expédition, que par Mahandh ben Adidja et El Fadhel ben Sid Bou Bekr, à qui Nacer Eddine défendit de recevoir une part des prises. A ce propos, El Kanaouy dit à ses gens : « Nacer Eddine a privé les siens (les Oulad Dimane) des biens de ce monde, et en vous les donnant, il vous a rangés parmi « ceux dont les cœurs ont été gagnés »[1].

1. Allusion aux chefs arabes que Mahomet, d'après l'ordre de Dieu, avait gagnés à la cause de l'islamisme. V. Koran, IX, 60.

Après ces événements, les Meghafra attaquèrent au pâturage les troupeaux des Tolba, dans la journée dite de Djiou; ils firent du butin et tuèrent deux hommes des Id ou Djakos, qui étaient à la recherche de chameaux leur appartenant. Nacer Eddine poursuivit les ravisseurs avec des cavaliers; ils leur reprirent le butin et pensèrent avoir tué Kinane. Mais Nacer Eddine à qui ils en parlaient, leur dit : « Non, vous ne l'avez pas tué, car nos armes que voici ne tuent que ceux qui sont voués au feu éternel et Kinane n'est pas de ceux-là ». Passant auprès des deux hommes tués dont les corps dépouillés gisaient sur le sol d'une *sebkha*, Nacer Eddine se prit à sourire et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Vous estimez votre sort enviable à côté du sort de ces deux hommes, en raison des riches vêtements que vous portez et des chevaux de sang que vous montez; et cependant, ils ne souhaitent, eux, que revivre pour être tués une autre fois, puis revivre et être tués encore; et cela, parce qu'ils ont goûté aux douceurs de la mort »[1]. Ces deux hommes étaient les premières victimes de (٤١) l'ouverture des hostilités.

Dans la journée de Djiou, les Azzoune eurent trente-trois tués; c'est le même nombre d'hommes que les Meghafra leur tueront dans la journée de Tirtellas. Dans cette dernière rencontre, les Meghafra furent mis en déroute et il y eut de nombreux morts; les Tolba en revinrent sains et saufs, à l'exception de Nacer Eddine qui périt avec ses compagnons, c'est-à-dire : son frère Homeïr, Abella, Habib ben Adjfagha Aoubak, Mahi, Mahandh ben Adjfagha El Amine, El Mostafa ben Mateïly, El Mokhtar ben Aboubak, Adjouad ben Iakoub, Sanba ben Ourzigue l'esclave d'Ibrahim et deux hommes des Oulad Zeïnab; la Mahoum et la Bella furent blessés. Ce lieu où ils furent tués a été décrit plus haut.

1. Le saint fait allusion aux douceurs de la mort pour ceux qui meurent martyrs de la foi.

On demanda à El Fakih ben El Amine si les corps devaient être lavés et si les prières pour les morts devaient être dites; le cadi Abdallah Chinguithy opina qu'il ne devait y avoir ni lavage des corps, ni prières. A son tour El Fadhel ben Baba Ahmed exprima son avis, disant : « Jugez-en à leur égard, comme ils en ont décidé eux-mêmes, en recherchant les palmes du martyr, dans cette guerre ».

— *Glose de l'auteur.* — Je pense que cette manière de voir n'est pas conforme à l'opinion exprimée par les docteurs de la loi, à savoir que le martyr de la foi dont le corps n'a pas à être lavé, est celui qui est mort tué par l'infidèle; à moins, ô mon Dieu! que l'on dise que les Zouaïa ont décrété l'infidélité des Meghafra.

Dans la journée d'El Khawouar qui suivit, il y eut parmi les blessés : El Mazouz qui eut son cheval tué, Mahandh El Ghali El Iakouby et El Ouadany; Biram ben Abella s'étant acharné sur El Ouadany, il en reçut des reproches de Heddi.

Après la mort de Nacer Eddine, on élut, pour le remplacer, El Fakih El Amine[1]. C'était le premier parmi les gens de sa nation et le plus instruit des hommes de son temps; il était craint et respecté des Zouaïa comme des Meghafra et il avait la sympathie et la considération d'eux tous. La portée de (٤٢) son esprit dépassait El Ferkdane[2]; il était plein de talents et de belles vertus, énergique et fier, fidèle à sa parole et d'un commerce agréable. Sa protection était large, son caractère était empreint d'une noblesse souveraine encore qu'il eût une grande modestie, et sa sollicitude était entière pour la science qu'il protégeait et qu'il s'employait à répandre avec le plus grand zèle. Il menait une vie exemplaire, il était beau de son

1. Il est dénommé plus haut Adjfagha El Amine ben Sid El Fal.
2. Nom de deux étoiles qui servent à guider la marche dans le désert.

naturel et de sa personne; il était de haute mine et avait particulièrement à cœur de répandre l'instruction.

Dès qu'il fut élu, il marcha contre les Meghafra avec des troupes comme on ne leur en avait jamais opposé. Ce que voyant, les Meghafra se montrèrent soumis et dirent aux *Tolba* : « Nous rendons hommage à El Fakih El Amine, tandis que nous ne l'avions pas fait pour Nacer Eddine, pour la raison qu'il n'était pas des enfants de sid El Fadhel »[1]. Mais ce n'était là que ruse et traîtrise. El Fakih El Amine s'en retourna avec ses troupes, très disposé à conclure la paix avec les Meghafra, parce qu'il pensait que les Tolba devaient succomber dans la lutte. Quand ceux-ci connurent les dispositions où était Adjfagha El Amine, ils le déposèrent et élurent El Kadi Otmane.

El Kadi Otmane était sévère pour les négligents en matière religieuse et doux pour les faibles; il avait l'âme fière, et par ses mérites, il surpassait les plus vertueux parmi ses contemporains. Quant au courage, il était aussi prodigieux qu'un signe des signes de Dieu, et il déployait, pour la vérité, le zèle le plus ardent. Avec 800 hommes, il entreprit une course contre les Meghafra, qui s'enfuirent devant lui abandonnant quatre cents de leurs chameaux dont s'emparèrent les Tolba. Ces chameaux appartenaient aux Moussate des Oulad Aïd. C'est la *razzia* de Tilmas, dans laquelle périt Adjouad ben Adjfagha Aoubak. Mais les Meghafra s'étant mis en nombre à leur poursuite, il y eut une rencontre sanglante, au cours de laquelle les Meghafra leur criaient : « Aucun de vous n'échappera », à quoi les Tolba répondaient : « Nous ne recherchons rien, dans la guerre, que la mort en martyr de la foi ». El Kadi Otmane et les *Cadis*, n'assistaient pas à cette rencontre,

1. Sid El Fadhel dont il est question ici est l'ancêtre de Cheïkh Ma el Aïnine et de son frère Cheïkh Saad Bouh, les chefs actuels de la branche la plus influente au Sahara occidental, de l'ordre religieux des Kadriya-Bekkaya. V. *L'Islam dans l'Afrique occidentale* de M. A. Le Chatelier. Paris, 1899, p. 159, 327 et s.

occupés qu'ils étaient à la récitation des *hadits* du prophète. En résumé, les Tolba s'en revinrent sans encombre avec des prises et les Meghafra s'en retournèrent frustrés, avec des morts.

Après ces événements, sid El Hassane (qui avait été envoyé précédemment pour recouvrer le (٤٣) zekat à Tachedbit), était revenu avec les notables de la population et les principaux *Cadis*, chez les Oulad Khelif et les Oulad Rizg, pour percevoir l'*achour*[1]. Il en reçut des marques extérieures de soumission et d'obéissance, mais ce n'était que feinte et traîtrise. En effet, il y avait entente et accord pour trahir, entre Aoudaïka, Borigrig et les chefs des Reghiouatte et des Barane ; Obeïd Allah Achbary et Okhteïr El Bafoury, refusèrent de s'associer à cet indigne projet. Aoudaïka ben Bouyoub dépêcha sid Ahmed Ettefarity et El Fadhel El Bafoury aux Meghafra, pour leur dire d'avoir à attaquer les troupes d'El Hassane, et il leur fit un cadeau pour les payer de cette mission. On les avait prévenus — les Zouaïa — des points faibles par où ils étaient menacés et on les avait mis en garde contre leur dispersion au milieu des populations. Les Meghafra les attaquèrent avec l'aide des noirs et des Oulad Khelif; ils étaient commandés par Heddi que secondait Ghilane, et les Brakna s'étaient refusés à marcher avec eux. Ils cernèrent entièrement les Tolba et les tuèrent jusqu'aux derniers; quelques rares individus seuls leur échappèrent. On a donné au lieu de cette rencontre le nom de Ketsib El Koddhat ou colline des *Cadis*, en raison du nombre d'entre eux qui y trouvèrent la mort.

A l'annonce de ces événements, des cavaliers parmi lesquels était El Fadhel ben El Kaoury, et qui se trouvaient chez les Id ou Fal, attaquèrent aussitôt les Oulad Khelif, les Bafour et les Reghiouatte. Ils tuèrent aux Oulad Khe-

1. L'*achour* est un impôt représentant théoriquement le dixième des récoltes.

lif quarante hommes parmi lesquels Aoudaïka ben Bouyoub et sid Ahmed ben Bou Bekr et firent subir des pertes importantes aux Reghiouatte. Lorsqu'El Fadhel s'apprêtait à tuer Aoudaïka, Mohammed ben Ahmed Mouloud El hadjy l'arracha de ses mains ; cette journée prit le nom de Ioum Essagui.

A son tour, El Kadi Otmane, lorsqu'il apprit la mort de Sid El Hassane et de ses compagnons, marcha contre les noirs[1], qu'il trouva groupés et prêts à combattre. Mais les *Tolba* ayant été attaqués de grand matin par les noirs, ils furent complètement défaits et El Kadi Otmane périt avec ceux qui l'entouraient, après des prodiges de valeur. Parmi ceux qui perdirent la vie, il y eut : (ت ت) Mohammed, Mouloud, El Mostafa ben El Fadhel, Amna ben Adjfagha El Mokhtar El Id N'Hondhy (des Id n'Hondha), Abhendham ben Mahandh ben Adjfagha Aoubak, son cousin paternel Aïnatte ben Hobbeïl, Habid ben Moud Aoubak, sid Bouya ben Mahandh ben El Hassane In d'Aoubak, Ahmed ben Mohammed Saïd et Ia Mokhtar El Iakouby, celui dont la voix était aussi puissante que la grande rumeur des combats.

Dès que les Tolba connurent la mort d'El Kadi Otmane, ils élurent El Mobarek ben Habib Allah, tandis que les guerriers et les Oulad Rizg élisaient El Fadhel ben El Kaoury. Dès que celui-ci eut pris le commandement des guerriers, son frère Ibrahim l'invita à se désister ; or il y consentit et El Mobarek demeura chef unique ; quant à El Fadhel, il alla, avec un certain nombre de personnes, se joindre au parti des Meghafra.

El Mobarek était un jeune homme béni du ciel ; de taille élevée et de peau blanche, il avait de beaux traits, le col

1. Il s'agit probablement de ceux qui avaient pris part au combat de *Ketsib El Koddkat* ou les leurs, c'est-à-dire des noirs du *Chamama*, partisans de Borigrig, celui qui, d'après la prédiction de Nacer Eddine, devait tuer El Kadi Otmane.

dégagé et les extrémités fines. Parmi les jeunes gens de sa nation il était le plus savant, le plus généreux et le plus brave ; ses oncles paternels le plaçaient au-dessus de leurs propres enfants, comme ils avaient placé son père au-dessus d'eux-mêmes. El Mobarek marcha à l'ennemi à la tête de quatre cents guerriers qui semblaient un troupeau dans les solitudes, et qui firent, dans la journée qui s'appela Ioum El Orche, d'étonnantes prouesses. Se sentant menacés par l'expédition qui marchait contre eux, ils envoyèrent un courrier à leurs contribules dont ils reçurent des renforts. Bien que les cavaliers ennemis eussent réussi à les cerner entièrement, Dieu leur donna la victoire.

Mais voici que les Meghafra apprirent que les Oulad Rizg et nombre de Zouaïa s'étaient séparés de leurs frères et s'étaient soustraits à l'autorité de l'Imam. L'affaiblissement que cette scission occasionnait, les engagea à se réunir avec toutes leurs forces, c'est-à-dire avec les populations entrant dans leur alliance d'une part, et leurs *zenaga* d'autre part. Ils pressèrent les guerriers des Tolba de tous côtés et les vainquirent dans cette journée qui prit le nom de Ioum Tin Iedjmar. Parmi les morts se trouvaient l'Imam El Mobarek et un grand nombre de personnes telles que Mateïly, ses deux fils El Kadi et El Hadi, Ahmed (٤٠) Sanbeïro, les fils d'El Mostafa ben El Fadhel, Ahmed et El Amine, Abdallah Ennamiry, Mahandh ben Adidja, El Mokhtar ben Mahi, Aghlakouraïd ben Saleh, Mahandh et El Amine les deux fils de Adjfagha Bella, Ahmed ben Khalna, Mohammed ben Mahandh ben El Hassane In d'Aoubak, ses deux cousins paternels, les deux fils d'Adjouad, les trois fils de Djil; Ahmadane, Hamna et Houthir Ettameklaouy. Dans la nuit qui suivit, El Kerim ben Boumidja fut tué par Attam El Iatimy ; or parmi les morts du premier combat se trouvaient douze personnes de sa famille. D'autres encore perdirent la vie dans les jours qui suivirent, comme Habib Allah le fils d'Ahmed Sanbeïro, El Fadhel ben Barekallah qui mourut de la main

de Kalit ben Mahandh In Takchine El Bafoury et El Mostafa ben Sanbaïro des Oulad El Hadj. Parmi les martyrs de la foi qui périrent dans la journée de Tin Iedjmar, il faut citer encore Ifelladj ben Mohamma Sar et Imidjen ben El Mostafa, frère de Mouloud.

Après cette défaite des Tolba, Monir Eddine frère de Nacer Eddine, s'en fut, de nuit, avec un reste de gens et environ une centaine de cavaliers, se dirigeant vers le Fouta et chez les Id Iedjba; de son côté, El Fakih El Amine, avec des femmes et des enfants se retira chez les Meghafra où ils se dispersèrent, à la recherche de moyens d'existence. Monir Eddine, alors qu'il rejoignait les Id Iedjba, avait été investi du pouvoir, en remplacement d'El Kadi Otmane, mais il se trouva que, de leur côté, les Id Iedjba avaient élu Ennahouy ben Ag d'Abdallah. Cela donna lieu à des discussions, à la suite desquelles l'*Imamat* resta tout entier à Monir Eddine. Il fit quelques expéditions heureuses; puis ce fut Ag d'El Mokhtar Ag d'Abdallah qui porta la guerre dans un pays éloigné, avec une nombreuse armée. Il ne restait parmi les guerriers qu'Ennahouy et Monir Eddine, dans une position des plus critiques.

Ali El Bou Aly, qui, par sa mère, était neveu (ⵉⵏ) des Meghafra, s'empressa d'aller à cheval, les prévenir de l'occasion qui s'offrait et les engager à en profiter. Il leur fit remarquer que les guerriers étaient absents et que les deux Imams se trouvaient avec ce qu'il restait de soldats. Les Meghafra marchèrent contre les soldats zouaïa et, quand ils furent signalés, Ennahouy fit signe à Monir Eddine qu'il leur fallait enfourcher leurs chevaux pour aller à la rencontre d'El Mokhtar et attaquer les Meghafra. Monir Eddine dit alors aux assistants : « Est-il admissible que celui dont la famille et les biens s'en sont allés en un pays plantureux et spacieux, et qui se trouve en une contrée stérile, ait quelque raison d'y demeurer après eux![1] »

1. Il fait allusion à ceux des leurs qui sont morts pour la foi et habitent le paradis.

Ennahouy lui répondit : « Vous souhaitez mourir en martyr de la foi, vous qui êtes un jeune homme, comment n'y aspirerais-je pas, moi qui suis d'un âge avancé ! » Ils attendirent donc, et les Meghafra étant arrivés sur eux, le combat s'engagea, et ils furent tués tous deux avec un certain nombre de personnes. Cette journée reçut le nom de Ioum Bagalla, ce nom s'écrivant avec un *lam* emphatique.

El Mokhtar (Ag d'El Mokhtar Ag d'Abdallah) qui était allé porter la guerre en pays éloigné, s'en revint et fut élu Imam. Il engagea contre les Meghafra et les noirs des expéditions dans lesquelles il eut des succès comme aucun des chefs qui l'avaient précédé, n'en avait obtenus.

El Mokhtar, un des chefs meghafra, leur tua plus de cent personnes et leur prit, au cours des expéditions qu'il dirigea contre eux, une quantité incalculable de chevaux, de chameaux, d'esclaves, de numéraire et d'objets mobiliers. L'une de ces expéditions fut dirigée contre les El Itama et les Oulad El Mobarek qui étaient alliés, et les Meghafra leur tuèrent Sanba ben Amar, ainsi qu'un certain nombre de notables. Peu après El Mokhtar marcha de nouveau contre eux avec une troupe de soldats; il pénétra dans leurs rangs et, les attaquant de tous côtés à la fois, avec ensemble, il en fit un grand carnage des ombres — de la nuit finissante — aux ombres — de la nuit tombante —. Telle fut la journée d'Amadir[1].

Si vaste que fut la terre, les Tolba s'y trouvèrent mal à l'aise[2]; aussi, dès la nuit venue, s'éloignèrent-ils du champ de bataille d'Amadir, malgré qu'un grand nombre d'entre eux souffrit cruellement des blessures reçues dans le

1. Dans ce récit règne une certaine obscurité, parce que les chefs des deux partis rivaux se nomment tous les deux El Mokhtar.

2. Pour dire qu'ils s'enfuirent du lieu du combat; c'est une allusion à la bataille de Honeïn qui eut lieu dans la huitième année de l'hégire et dont il est parlé dans le Koran au chap. IX, 25 (V. trad. Kasimirski, p. 148, note 1).

combat. Ils se consultèrent dans cette même nuit, pour décider s'il convenait que les cavaliers quittassent les lieux sur leurs chevaux, tandis que les gens à pied chercheraient un refuge dans les montagnes, les vallons et les ravins de la contrée. Amadjen ben Ag d'Abdallah (٤٧) s'étant mis à pleurer, son frère El Mokhtar lui dit : « Quelle est la cause de votre douleur, ô fils de ma mère? — C'est, lui répondit-il, que chacun des *Imams* qui vous ont précédé : Nacer Eddine, El Kadi Otmane, El Mobarek, Ennahouy et Monir, a été tué avant ses compagnons et vous voulez, vous, que nous prenions la fuite sur nos chevaux; ce faisant, vous auriez la vie sauve, mais vous abandonneriez les vôtres aux coups de l'ennemi.

« — Vous avez raison, ô mon frère, lui répondit-il, mais je le jure, je ne me séparerai pas d'eux, jusqu'à ce que s'accomplisse le destin ! »

Ils passèrent la nuit sur les lieux mêmes, et, dès le matin, l'ennemi vint les attaquer; ils furent cernés de toutes parts et exterminés, sauf El Mokhtar ben Abdallah (l'Imam Ag d'El Mokhtar Ag d'Abdallah); sa jument ayant fait une chute, entraîna son cavalier; l'encolure de l'animal ayant frappé la nuque du cavalier, celui-ci fut tué sur le coup. Les ennemis accoururent aussitôt, lui tranchèrent la tête et l'emportèrent dans leurs campements. Là ils résolurent de la placer sous les marmites, parmi les braises du foyer, mais dès qu'ils l'approchèrent du feu, elle fut violemment projetée au loin.

Cette journée dite de Tin Iefdhadh fut la dernière de leurs grandes journées; elle a marqué l'écrasement définitif des *Tolba*, et elle ne laissait vivant dans la tribu d'El Mokhtar ben Abdallah aucun homme adulte. Après cette défaite, les Meghafra allèrent à cheval, piller les campements des guerriers zouaïa dont les femmes et les enfants restèrent captifs entre leurs mains.

Sur l'autre rive du fleuve furent tués Biram Mohemmatte, Yahya Sanba, Mohondh ben Abdallah Ag d'Aghmaieh et

Mohondh ben Sid Ahmed El Hekary le père de Bellil. Quant aux hommes que la guerre avait épargnés, ils se groupèrent, et, gardant leur foi, s'éloignèrent des Meghafra. Parmi eux il y avait : Mohondh ben Djobba El Bartily et Mohondh ben Cheïkh Ettandaghy; ils passèrent le fleuve[1] et se mirent à faire le Djihad, contre des noirs qui, dit-on, n'étaient pas musulmans.

Après leurs défaites, les *Tolba* se dispersèrent dans le pays, à la recherche de moyens d'existence; les Meghafra les avaient vaincus parce que Dieu l'avait ainsi décidé et décrété, mais toute chose remonte à une cause. L'échec des *Tolba* dans leurs luttes contre (٤٨) les Meghafra, est dû à ce que ceux-ci, mieux qu'eux, étaient au courant des opérations militaires, qu'ils connaissaient mieux les procédés de la guerre, ses moyens et ses ruses, qu'ils étaient plus fertiles en stratagèmes, qu'ayant grandi enfin dans la pratique des armes, ils y étaient devenus experts. Tandis que les efforts des *Tolba* étaient stérilisés par leur mauvaise conduite des opérations, leur manque d'à-propos et leur impuissance à déjouer les ruses de guerre. Mais ils étaient, plus que les Meghafra, intrépides dans le danger; ils déployèrent plus de vaillance pour affronter le feu des batailles et les abîmes de la mort, puisque recherchant le martyre, ils ne redoutaient point le trépas; or les Meghafra étaient tout le contraire de cela.

Il y eut, au temps d'Ibn Arfa, en l'an 66 de l'hégire, des événements ayant quelque rapport avec ceux de Chorbobba, en ce que les gens qui y furent mêlés détenaient la vérité, selon l'opinion unanime de savants, sauf un, comme il est dit dans le *Miyar*[2]. El Ouancherissy dit, dans cet ouvrage : « Les Arabes du Maghreb central avaient reçu

1. Le Sénégal.

2. Cet ouvrage est un recueil de consultations juridiques des docteurs du Maghreb, composé par Ahmed El Ouancherissy. M. E. Amar en a donné une partie, avec traduction et analyse, dans les *Archives marocaines*. V. vol. XII. Paris, Leroux, 1908.

de la providence une nature les disposant à tous les désordres sur la terre, aux pillages et aux attaques à main armée sur les chemins; telle est la caractéristique de leurs ascendants et de leurs descendants. Or ils atteignirent, tant en cavaliers qu'en fantassins, le chiffre de dix mille hommes, sinon plus. Il cite parmi leurs *émirs* : Eddilmy, Saïd ben Riah, et nomme parmi eux les Soueïd et les Beni Amer. Les populations se groupèrent pour diriger contre eux le Djihad (guerre sainte), selon le vœu de Malek, exprimé dans la Modawouana, et qui dit, au sujet d'Arabes coupeurs de route : « Le *Djihad* dirigé contre eux est à mes yeux plus méritoire que le *Djihad* contre les Roum (chrétiens) ». Achheb rapporte, à leur sujet, qu'ils sont, par excellence, l'objet du Djihad. Ibn El Kassim et Achhab ont dit : « Le Djihad dirigé contre eux, telle est la guerre sainte ». C'est ainsi que les gens les combattirent et les défirent; après en avoir tué un grand nombre, ils poursuivirent les autres et en tuèrent encore, car une seule défaite n'aurait pu briser leur puissance, tant leur force était grande.

Sahnoun dit, au sujet des voleurs : « Ils doivent être poursuivis, quand bien même ils (٤٩) atteindraient *Bark el Ghamad*[1] et, dit El Ouancherissy, leur fuite ne saurait être considérée comme un amendement ». Certains commentateurs sans scrupules, de ce pays, ont osé renier à ceux qui les ont combattus le droit de leur faire la guerre; or Ibn Arfa a rendu une décision juridique déclarant licite l'action de répandre leur sang et de recueillir leurs biens, permettant d'achever leurs blessés et de poursuivre leurs fuyards. Il a dit : « Il n'y a de doute à ce sujet que dans le Maghreb où l'ignorance est en opposition constante avec la vérité ».

El Ghabriny a rendu une décision identique à celle-ci, ajoutant : « Les dénégations de ceux qui rejettent ces opi-

1. Expression par laquelle on désigne les extrémités du monde habité.

nions *mordicus* s'expliquent par ces paroles du prophète (Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut éternel) » : Dieu, assurément, ne détient pas la science, de façon à la retirer aux hommes; mais il rappelle à lui les savants, et chacun d'entre eux qui s'éteint, emporte avec lui le savoir qu'il avait acquis. De telle sorte que, s'il arrive qu'il n'en reste aucun, les hommes se donnent des chefs ignorants dont les décisions sont en contradiction avec les principes de la science; ainsi ils errent et induisent en erreur ». Il a dit aussi : « La guerre sainte (Djihad) dirigée contre de tels hommes, sera pesée et aura nécessairement sa récompense, comme toutes les obligations fondamentales du culte ».

Fin de l'ouvrage de Oualid; copie faite par Morid Ech-Cheïkh (le disciple du maître), Saad Bouh, pour M. le commandant, chef des Trarza.

III

(٥٠) CHIAME EZZOUAÏA

(LES CARACTÈRES DES ZOUAÏA)

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, de mon maître dispensateur de tous biens et instruit de toutes choses; qu'il répande sur son prophète et son envoyé Mohammed l'illustre, ses grâces les plus précieuses et lui accorde le salut éternel le plus doux. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu le Très haut, le Sublime! qu'il soit béni, au commencement et à la fin, celui de qui on espère tout bienfait et toute direction.

Le vénérable *Imam*, le *cheïkh El Islam*, l'unique parmi ceux de son temps, l'excellent parmi ses contemporains, celui qui aspire à la miséricorde du Très haut, Mohammed ben Saïd — Dieu nous favorise, dans cette vie et dans l'autre, par la grâce de Mohammed et de sa famille; qu'il répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut éternel — a dit : Ceci est le tableau des mœurs de nos ancêtres les Tachomcha et des fondements qu'ils donnèrent à leur organisation sociale, avec l'exposé de certaines circonstances de leur existence et des débuts de leur histoire (Dieu leur fasse miséricorde).

Les Zouaïa se distinguaient tout particulièrement par la sûreté de leur vocation pour la *Sonna* du prophète (Dieu le comble de ses grâces et lui accorde le salut éternel); et l'attachement fervent qu'ils lui gardèrent fut l'assise principale de leur communauté. Ils conformèrent si exactement

leur conduite à la loi, qu'elle vivait en eux, comme le ver qu'enveloppe le cocon de soie et qu'elle semblait innée dans leur âme, comme s'ils l'avaient puisée avec le lait dans le sein de leur mère, attendu qu'il leur était devenu impossible de s'en départir.

Chaque fois qu'ils reconnurent, dans la suite, qu'un des points sur lesquels leur organisation avait été primitivement établie s'affaiblissait, ils le rétablissaient, disant que le temps était venu pour eux d'épurer, c'est-à-dire de se séparer de ceux qui ne se conformaient pas à leurs principes, et ils remettaient en vigueur ce que leurs ancêtres avaient institué. Ils restaient unis, contre quiconque se séparait d'eux, vis-à-vis des autorités qui faisaient leur appui et, quelle que soit sa personnalité; s'il s'obstinait, ils s'en (٥١) éloignaient, répudiant toute solidarité avec lui, mais sans cesser de l'exhorter afin de le ramener à la perfection de leurs vues. Enfin, si leurs efforts restaient sans effet, ils le tenaient à l'écart et fuyaient son contact.

En résumé, nos ancêtres avaient introduit la *Sonna* de l'Élu (Dieu lui accorde ses grâces et le salut éternel) et la *Sonna* de ses compagnons, dans leur vie coutumière, si bien qu'elle devint inhérente à leur nature morale, comme une disposition innée par laquelle ils étaient reconnaissables entre tous et qui vivait dans leurs enfants, comme s'ils l'avaient reçue de Dieu à leur naissance, comme s'ils l'avaient sucée au sein de leur mère.

Nombreuses sont les personnes qui n'ont pas joui de cette pureté morale; mieux encore, nombreuses sont celles qui ne l'ont point connue, malgré leurs efforts pour y parvenir, leurs peines pour y atteindre et leurs fatigues dépensées en de vaines tentatives. Car cette pureté des plus précieuses, ne s'acquiert ni par le seul esprit d'imitation, ni par l'agitation, mais bien par la grâce de Dieu qui l'accorde à qui il veut. Grâces lui soient rendues pour ce qu'il en a facilité l'accès à nos ancêtres, sans contention d'esprit, sans études ardues, sans qu'ils aient enfin à déployer ni de

force ni de puissance. Puisse-t-il ainsi nous favoriser, non au prix de pénibles épreuves, mais comme une grâce de sa part, à l'exemple de nos ancêtres. Ils s'instruisirent dans les règles du droit divin et furent aimés de Dieu le Très haut qui les fit aimer de leur prochain. Par sa grâce, le récit de leurs vertus et de leurs belles actions s'est répandu, donnant aux hommes leur beauté morale en exemple.

Les caractères par lesquels les Zouaïa se distinguaient sont :

La constance sous toutes ses formes, comme celle qu'exigent les pénibles charges inhérentes au travail des puits, à la recherche des pâturages et au parcage des troupeaux ;

Leur persistance inébranlable à ne pas payer de redevances aux Hassane et autres peuplades et la persévérante solidarité qu'ils montrèrent à cet égard, puisqu'elle leur valut de nombreuses attaques à main armée, jusqu'au jour où Dieu les délivra des entreprises hostiles de leurs ennemis, en faisant intervenir le puissant auxiliaire qui avait décidé entre « les deux troupes »[1] ;

La sérénité d'âme qu'ils montraient dans l'adversité et avec laquelle ils supportaient l'injustice des hommes ; s'inspirant de la noblesse de caractère du prophète (Dieu le comble de ses grâces et lui accorde le salut éternel) ;

Enfin ils se détournaient des êtres pervers et ils (٥٢) subissaient l'oppression avec un grand courage, témoignant, au surplus, que c'était là encore peu, au regard de leurs péchés ; enfin, ils répondaient par la douceur aux rigueurs de leurs oppresseurs et savaient maîtriser leur colère.

Déjà, avant l'arrivée des Oulad Rizg, ils avaient long-

1. Allusion au verset 249 du chap. II du Koran : « Oh ! combien de fois, par la permission de Dieu, une troupe nombreuse fut vaincue par une petite troupe ! Dieu est avec les persévérants » (trad. Kasimirski).

temps supporté des avanies que leur infligeaient diverses tribus, parmi lesquelles les Khebabcha, les Azizatte et les Berabicha. Mais, quand vinrent les Oulad Rizg, les Tachomcha eurent à souffrir, du fait de Gueddoul ben Boumossa des Oulad Bouali, les plus dures épreuves. A telles enseignes que, quand ils allaient puiser de l'eau à l'un de leurs puits, ils — les Tachomcha — remplissaient leurs outres sans faire agenouiller les chameaux; ou bien encore quand leurs bœufs se trouvaient, au matin, couchés près de leurs puits, ces animaux se levaient d'eux-mêmes, sans que personne, même leurs propres maîtres, n'aient à leur donner le signal du départ. Les violences de ce Gueddoul à l'égard des Tachomcha étaient fréquentes : Un jour qu'il était venu sur leur territoire avec ses gens, ils passèrent la nuit, au puits d'Agonint, à se concerter contre les Tachomcha et à les partager entre eux; et ils résolurent unanimement de les attaquer dès le matin, à moins qu'ils ne consentent à leur payer des redevances. Les Tachomcha ayant eu connaissance de ces projets, ils dirent : « C'est nous qui allons les partager entre nous ». Douze d'entre eux qui savaient le Koran, récitèrent le chapitre Taha (XXe) sur une crotte de chameau, après quoi les crottes furent placées dans un trou, en terre. Or il arriva que l'un d'entre eux — les ennemis — combla le trou avec ses talons; et au matin, il fut trouvé mort par son oncle et ses fils; ainsi Dieu sauva les Tachomcha. Il est fréquent que la constance mène au salut, par la grâce du Dieu Très haut; c'est là une loi divine, et une loi divine n'est pas susceptible de changement[1].

Un affreux exemple des crimes odieux qu'ils commettaient sur les Tachomcha, est le suivant : Deux hommes des Oulad Bouali, de la tribu de Mohamma ben Akdaouya, étant allés à la chasse avec leurs chiens, s'en revenaient ayant fait buisson creux. Ils passèrent près d'une sainte

1. Allusion à plusieurs versets du Koran relatifs à la constance.

femme des Tachomcha (on dit qu'elle était des Id Adjfagha), qui faisait ses dévotions hors du campement des siens, ayant près d'elle son jeune enfant qui était beau et bien en chair. Les chasseurs constatèrent que leurs chiens (٥٣) n'avaient rien mangé de la journée et décidèrent que l'enfant leur serait donné en pâture. Ils le coupèrent en deux parties — ô Dieu protecteur! — et alors la mère de s'écrier : « O mon Dieu vous êtes témoin et vous ne paraissez pas voir! » Elle disait cela non par hardiesse ou par ignorance, mais en forme de recours à la Providence. Mais chacun des chasseurs ayant jeté un quartier de l'enfant à son chien, l'un des deux animaux dévora sa part et s'en vint disputer la sienne à l'autre; l'un des chasseurs tua le chien de son compagnon et les deux hommes s'entretuèrent. Cet événement fut une des causes de la ruine des Oulad Bouali.

Elles sont nombreuses les atrocités par lesquelles la constance des Tachomcha fut mise à l'épreuve; mais ils brillèrent encore par d'autres vertus, comme leur renoncement aux choses de ce monde et leur mépris pour les jouissances périssables qu'il offre, leur désintéressement vis-à-vis du bien d'autrui et surtout des richesses des pervers; leur répugnance à disputer sur les choses d'ici-bas, aussi bien entre eux qu'avec leurs voisins, et à soutenir des contestations sur les biens de la terre, préférant toujours donner ce qui leur était réclamé et abandonner ce qui leur appartenait, s'il n'était pas rendu de bonne grâce. Ils ne se départirent jamais de cette ligne de conduite, et les premiers parmi eux qui soulevèrent une querelle d'intérêt furent Abou Iadel et son cousin paternel Moussa ben Abou Bekr Chella, tous deux des Id Adjfagha, au sujet d'esclaves que le premier réclamait au second comme étant sa propriété. Ils portèrent leur différend entre les mains de Sid El Fadhel, mais le cadi garda le secret sur cet incident et prescrivit de le céler en attendant qu'il fut réglé; car il considérait un tel événement, sans précédent chez les Tachomcha, comme une honte. Et il rendit une décision

en faveur de Moussa contre Abou Iadel, mais sans les entendre; il dit seulement à ce dernier : « Qu'avez-vous, au sujet des esclaves d'Abou Haïbella — c'est-à-dire Moussa? » — A Abou Haïbella il dit : « Donnez donc à votre cousin un de vos esclaves ». Abou Haïbella s'exécuta, et cette décision fut considérée dès lors comme entraînant une obligation; et de fait, parmi les descendants d'Abou Haïbella, il y en eut beaucoup, depuis lors, qui donnèrent de nombreux esclaves aux descendants d'Abou Iadel.

(٥٤) Ils avaient encore, dans leurs habitudes particulières, celle de se visiter entre eux fréquemment, d'avoir des relations suivies, de se porter une vive affection réciproque, en résumé d'entretenir un commerce exclusif de toute cause de rancune et de tromperie, à croire qu'ils étaient tous fils d'un même père. Les jeunes gens portaient respect aux vieillards; ceux-ci étaient compatissants aux jeunes gens. La douceur, la tolérance et le pardon, faisaient la base de leurs relations intérieures, chacun était porté à faire abnégation de soi en faveur d'autrui, et ils étaient, les uns pour les autres, des amis sincèrement affectionnés. Ils ne se ménageaient pas les conseils; ceux qui étaient conseillés acceptaient de bonne grâce les avis des conseilleurs et se louaient de leurs bons offices; mais encore ne le proclamaient-ils pas en proportion des services rendus, quand bien même ces services se seraient prolongés la vie durant; car ce qui se fait en vue de la vie future est incompatible avec l'étalage mondain.

Il n'en va plus de même de nos jours, car, chez les hommes de notre époque, celui que vous obligez devient votre ennemi : il interprète à mal votre intervention, la considère comme une humiliation, comme un avertissement perfide propre à réjouir un ennemi, et il dit que vous l'exécrez. Charany a dit : « J'eus un jour l'occasion de servir un vieillard par mes conseils, en le mettant secrètement en garde contre l'hospitalité de gens indignes de confiance. Il se détourna de moi pendant dix-sept ans et

je n'obtins de me réconcilier avec lui qu'après les plus grands efforts; que serait-il advenu de moi, si je l'avais conseillé devant témoins? Peut-être aurait-il attenté à ma vie ».

Les Tachomcha se distinguaient aussi par le soin qu'ils mettaient à éviter toutes causes de discorde, en ce qu'ils limitaient leurs relations extérieures; admirant toutefois les belles qualités des étrangers, mais fermant les yeux sur leurs turpitudes, qu'ils n'auraient su tolérer parmi eux. Ils se gardaient de soulever des inimitiés par des contestations, dans un but d'intérêt privé; et malgré que les gens en usâssent tout autrement à leur égard, ils ne nourrissaient, à leur endroit, que les intentions les plus pures. Leur hospitalité était aussi honorable pour les humbles que pour les puissants, ils regardaient à ne léser personne en quoi que ce soit, ils considéraient sans nulle envie le bien d'autrui et surtout celui des hommes pervers; ils évitaient le plus possible, et dans la mesure de leurs moyens, de se mêler aux étrangers à leur communauté, principalement aux Hassane et à ceux qui leur étaient inféodés, ne faisant d'exception que pour ceux dont ils avaient éprouvé que leur conduite était conforme en perfection à la (oo) leur. Ils les considéraient dès lors comme pareils à eux-mêmes, qu'ils fussent Soudaniens ou Sanhadja, tandis qu'ils se séparaient de celui d'entre eux qui se liait aux Hassane. Ils portaient très haut le respect dû aux Musulmans et recherchaient par dessus tout ce qui contribue à leur bonheur; ils avaient en grande vénération les hommes de Dieu et les savants et ils affectionnaient les pauvres.

L'un des nôtres, le lettré El Mokhtar Mataly, faisant l'éloge des Tachomcha, a dit en les apostrophant :

1. « O Tachomcha louez votre seigneur et le remerciez pour ce que votre communauté possède la doctrine parfaite; qu'elle est dans la voie du prophète et de ses compagnons; car vous avez, de ses présents, reçu les plus précieux.

« 2. Vous êtes les défenseurs de sa Loi, comme ils le furent, selon les preuves les plus certaines — et véritablement vous leur êtes aussi semblables qu'un corbeau l'est à un autre corbeau — le jour de la victoire de *Bedr*, et malgré que vous soyez parmi les humbles.

« 3. Combien n'y en a-t-il pas, parmi vous, adonnés à la prière, pleins de dignité, de douceur, de mansuétude et de zèle! qui marquent avec éclat, sur la trace des saints dont ils suivent la voie, et qui sont honorés par les âmes ardentes, pour leurs vertus?

« 4. Combien n'y en a-t-il pas, parmi vous, de ceux qui méprisent les présents, alors que nombreux sont les hommes qui entassent de l'or dans des amphores? Puissiez-vous jouir sans cesse des présents divins, demeurer exempts de tous maux et faire une belle fin! »

La raison pour laquelle ils reçurent le nom de Tachomcha, c'est qu'ils étaient issus de cinq hommes, qui eurent chacun cinq fils, lesquels laissèrent tous des descendants; enfin les bases fondamentales sur lesquelles ils organisèrent leur communauté étaient au nombre de cinq. Or Tachomcha veut dire, en langue étrangère (berbère?) formation à cinq.

Après leur accord sur les pratiques de la foi et l'observance de la *Sonna*, les Tachomcha ne formèrent plus désormais, avec les Medjles, qu'une seule tribu *zaouia* qu'on appelle « *Medjlis El ilm* » (Cercle d'études); et ils furent la souche des Zouaïa dans ce pays. Lorsque les Medjles décampaient pour aller dans le Tell, les Tachomcha demeuraient dans le Sud et y attendaient leur retour. Telle était leur habitude, et une certaine année qu'ils se trouvaient dans le Sud après le départ des Medjles, un homme des Oulad Rizg-Oulad Khelif, s'en vint leur réclamer des redevances qu'ils (ו״ר) refusèrent, et il fit une course contre eux. Il revint une seconde fois, et comme ils refusaient encore des redevances, il les attaqua de nouveau. Il revint une troisième fois et voici comment Dieu les en

délivra : Cet homme des Oulad Khelif étant tombé malade fit mander son marabout qui était un homme des Tandagha-Regagna — on dit que c'était un des ancêtres du pieux Sidi Meïtour ben Abou Saleh —; quand il se présenta, il lui dit : « Je vous ai fait appeler et m'en remets à vous, dans l'espoir que Dieu permettra ma guérison. » Il lui répondit : « Je ne vous serai d'aucun secours, car ce qui vous atteint est causé par les nombreuses courses que vous avez dirigées contre ces gens; rendez donc leurs biens ». Aussitôt il fit dire aux Tachomcha de venir reprendre ce qui leur appartenait, mais ils refusèrent de se présenter devant lui et l'homme des Tandagha lui dit : « Renvoyez-leur ce qui est à eux, puisqu'ils ne veulent pas venir ».

Ainsi fit-il et il guérit et, dès lors, Dieu ayant secouru les Tachomcha, ils acquirent une haute considération chez les Oulad Rizg qui étaient les Arabes occupant à cette époque le pays, et qui eurent pour eux, dans la suite, les plus grands égards. Pendant le cours de ces événements, Malek, l'ancêtre des Id Aghmadjigue, avait insisté auprès de son frère Id Mossa, pour qu'il vînt se faire restituer par lui, ce que l'homme des Oulad Khelif avait pris, mais Id Mossa s'y était refusé; et cependant Malek avait beaucoup de considération auprès du *khelify* dont il était l'allié et à qui il payait des redevances.

Avant qu'il ne fît amende honorable, Id Mossa était avec son frère Malek chez les Tandagha; une nuit qu'ils étaient tous deux en maraude avec leurs gens et que Tandagha et Medjlissiyne étaient en guerre, voici qu'ils se trouvèrent aux abords du camp de ces derniers qu'ils se proposaient de piller. Or Id Mossa passant, au cours de cette nuit, à proximité du lieu où étaient Id Adjfagha et Mohondh Amghar qui veillaient, il entendit leur récitation et fut immédiatement touché par la (٥٧) grâce. Il prit place à côté des deux vieillards et laissa aller ses compagnons; ceux-ci ayant fait du butin s'en revinrent auprès d'Id Mossa et l'invitèrent à repartir avec eux, en l'informant de leurs

prises, mais il s'y refusa et ils le laissèrent avec les deux vieillards.

Selon le récit que nous tenons de nos ancêtres, le berceau des Tachomcha aurait été un village nommé Taroudanit[1]; or il arriva un jour que deux guerriers du Tell s'étant pris de querelle, le chef de celui qui eut le dessous interrogea un homme réputé parmi ceux de son temps, par sa sagesse, sur les causes de son échec. « Peut-être, lui dit cet homme, avez-vous indisposé un musulman que nul ne saurait indisposer sans en être puni? » — « Et comment le saurais-je, répliqua l'homme? » — « Étendez, lui dit le sage, un large tapis sur le sol et dites aux gens de votre pays que chacun d'eux y vienne déposer une datte, puis qu'il reprenne le fruit qu'il aura apporté. »

Ainsi fit-il, puis, ayant commandé que chacun reprenne ce qu'il avait apporté, tous obéirent, sauf cinq qui se tinrent debout devant les cinq fruits restés sur le tapis.

« — Pourquoi, leur dit-il, ne reprenez-vous pas ce que vous avez apporté?

« — Parce que, répondirent-ils, ne sachant les reconnaître formellement, nous risquerions de prendre ce qui n'est pas à nous, c'est pourquoi nous nous abstenons ».

Le sage dit alors au chef : « Assurément ce qui vous est advenu remonte à ces cinq personnes; peut-être leur avez-vous occasionné quelque dommage; vous devez donc leur rendre justice et éviter, à l'avenir, de les approcher ». Le chef convaincu par ces paroles du sage, suivit ses avis; il sut désormais en imposer à ses gens : leurs violences sur le voisinage cessèrent, et leur considération ne fit que grandir.

1. C'est probablement le *Taroudant* des cartes, vocalisé selon la prononciation berbère pure ou un lieu portant le même nom. D'après l'un des manuscrits en double, ce récit aurait été rapporté par le pieux Meïtour ben Abou Saleh, qui le tenait d'Alfagha Obeïd Allah ben Mohammed ben El Mokhtar ben Abhondh Aoubak, qui le tenait de son oncle maternel Ahmed Ag d'El Mokhtar.

Les Tachomcha quittèrent Taroudanit, pour aller habiter un village de l'Adrar appelé Abeïr, mais la guerre civile ayant été allumée dans ce pays, ils préférèrent l'abandonner pour éviter les troubles de cette guerre, et ils s'en allèrent, les uns après les autres, s'établir dans le Sud.

(٥٨) Le premier d'entre eux qui quitta l'Adrar, fut Id Abiadj Ioukab, l'ancêtre des Id Adjfagha, qui partit avec sa sœur et son épouse, transportant ses livres sur une ânesse. Tandis qu'il considérait la faiblesse de ses moyens, voici qu'un éléphant tout harnaché vint s'agenouiller; il chargea ses femmes et ses livres sur cet éléphant et s'en fut, dans cet équipage, vers le Sud. Il se dirigeait sur le camp des Medjles qu'il trouva établis dans le Tiris, et, lorsqu'il s'en approcha, l'éléphant s'agenouilla. Le cheïkh l'abandonna, pénétra chez les Medjles, y élut domicile et y prit femme.

Il fut rejoint par Mohondh Amghar, l'aïeul des Oulad Dimane, qui épousa la fille du cheïkh. On dit aussi qu'il épousa une femme des Medjles, après avoir répudié sa première femme. Celle-ci fut la mère d'Alfagha Mossa fils d'Alfagha Mohondh Amghar; c'était une femme originaire des Id Ag Chiddague, tribu zaouïa très ancienne du Maroc. Nous tenons de nos ancêtres que cet Alfagha Mossa parla en venant au monde; on dit qu'il prononça ces mots : « Kala malik » (un roi a dit), ce qui mit en fuite les accoucheuses qui assistaient la mère et l'enfant. L'accouchée leur dit ensuite : « Si vous ne vous étiez enfuies, vous auriez reçu cette chose de ce nouveau-né ». Celui qui a rapporté ce fait a ajouté : « Je pense qu'elle a voulu, en disant : cette chose, faire allusion à la récente naissance ». Elle leur dit aussi : « Je suis le neuvième des neuf livres de ma famille »; voulant dire — et Dieu est le mieux informé de la vérité —, qu'elle était la neuvième, parmi les personnes de sa famille, sachant le Koran[1].

1. Il ne semble pas que ceux qui ont rapporté ou transcrit le récit des

Celui qui les suivit ensuite fut Id Mossa; il épousa la sœur d'Id Abiadj, celle que celui-ci avait ramenée de l'Adrar; on dit aussi qu'il épousa une femme des Medjles, sœur de celle qu'avait épousée Id Abiadj.

Ces trois hommes furent rejoints ensuite par Iddadj Agda Borgha, l'ancêtre des Id ou Iddadj, qui épousa la fille d'Alfagha Mohondh Amghar. On dit aussi qu'il épousa une femme des Medjles, sœur (٥٩) utérine de celle de Cheïkh Alfagha Mohondh Amghar.

Le cinquième personnage qui les rejoignit, fut Abhendham l'ancêtre des Doui Iakoub; il épousa une femme des Medjles qui n'était pas d'une parenté rapprochée avec les épouses des quatre premiers, c'est pourquoi ils — les Doui Iakoub — formèrent une fraction distincte, parmi les Tachomcha.

On a dit que Iddadj épousa la fille d'Alfagha Mohondh Amghar et aussi qu'il épousa la sœur utérine de la femme du même Mohondh Amghar; et c'est ainsi qu'il fonda une famille distincte, dans le sein des Tachomcha. Id Mossa épousa la sœur du cheïkh Id Abiadj, ou peut-être la sœur utérine de son épouse, et ils formèrent aussi une famille distincte, comme Abhendham donna naissance à une autre fraction distincte, par son mariage avec une femme sans parents. Ce sont ces cinq personnages qui furent les ancêtres des Tachomcha.

Nous tenons, des mêmes sources, les faits suivants : après la victoire remportéé sur les Oulad Rizg, Aoudaïka El Akraa des Oulad El Mobarek, vint chez les Tachomcha et leur demanda qui ils étaient. Ils répondirent : « Nous sommes les hommes libres ». Mais il reprit : « Il n'y a plus de gens libres aujourd'hui, payez-moi des redevances ». Ils lui remirent un manteau et il leur laissa sa lance en signe

faits concernant Alfagha Mossa et sa mère, aient eu la possibilité de les éclaircir.

de la protection qu'il leur accordait[1]. Ils eurent, après cela, la visite d'Ahmed ben Damane qui leur demanda, à son tour, qui ils étaient et à qui ils répondirent qu'ils étaient de condition libre. Ahmed ben Damane leur dit alors : « Quiconque est traité en affranchi par les Oulad Rizg, l'est également par nous; mais je vous conseille de porter vos campements vers le Sahel, afin d'éviter Aoudaïka El Akraa, qui vous infligerait un traitement insupportable ». Or il ignorait qu'Aoudaïka était déjà passé chez eux et ils ne lui avaient pas parlé des redevances qu'ils lui avaient remises. Ils portèrent cependant leurs campements vers le Sahel.

Nous savons par Mohammed ben Habib ben Khaïr, qui le tenait d'Alfagha El Mostafa ben Abou Obeïd-Allah, qu'Aoudaïka vint plus tard, chez les Doui Iakoub à Tin Imdjaou, dans le but de se faire payer des redevances, et qu'il était suivi des tributs qu'il avait reçus des Zouaïas et autres populations et consistant en de grandes quantités de grains, de vêtements et de tabac. Ahmed Daoula vint lui faire connaître leur refus de lui payer des redevances; mais il insista menaçant de les attaquer (٦٠) s'ils persistaient dans leur refus. Le dit Alfagha El Mostafa, accompagné de Haoumeddha El Iakouby, qui était un excellent guide, passa la nuit en courses, pour réunir les campements des Doui Iakoub, si bien qu'au matin ils étaient groupés autour de lui. Ahmed Daoula dit alors à El Fakih Habib Allah ben Iakoub : « Mes paroles n'ont eu aucune influence sur l'esprit de ce tyran; nous en appelons contre lui à votre intercession auprès de notre seigneur ». Or il arriva qu'un exprès envoyé à Aoudaïka par les siens, lui apprenait qu'ils étaient pressés par les Oulad Ezzenaguiya.

1. Les textes portent tous : ترك عندهم رحمه دليلا على انّه غبره. Il faudrait lire : ترك عندهم رحمه دليلا على انّه غبرهم ou ترك عندهم رحمه دليلا على انهم غبروه. C'est cette dernière leçon qui paraît préférable, eu égard à l'acception africaine du mot غبر ou غبارة *redevance*.

Laissant alors ses bagages chez El Fakih Habib Allah ben Iakoub, Aoudaïka s'en fut rejoindre les guerriers de sa nation avec lesquels il prit part à la journée d'Agaïart, et où il perdit la vie, tué de la main de d'El Okaïra ben El Afane. Les Tachomcha furent, de ce jour, délivrés des violences de cet homme; Dieu en soit loué!

C'est ainsi que s'exercent habituellement les lois de la providence, en faveur des Tachomcha et autres justes; elle les affranchit du joug de leurs oppresseurs, comme il arriva à l'époque où ils habitaient dans leur pays avec les Anbath Zenaga[1]. Ils les opprimèrent, mais Dieu les éloigna et les Tachomcha restèrent dans leur pays; puis ce furent les Oulad Rizg qui durent s'en aller à leur tour, puis les Oulad Ogba et après eux les Oulad Daoud ben Amrane. Nous y sommes maintenant, nous, sous la protection de Dieu, et tout recours est en lui!

El Fakih Habib Allah envoya ensuite à sa famille les bagages laissés chez lui par Aoudaïka. A l'annonce de sa mort, sa femme qui s'appelait Garthoufa, se hissa sur un arbre, de ceux qu'on appelle en langue étrangère (berbère) Tichith, près d'In Saghaiar, où campaient alors les Oulad El Mobarek. C'est de cet endroit qu'elle le pleura et fit entendre ses lamentations. Cet arbre a conservé, depuis lors, le nom de *Tichthaït Garthoufa*[2].

D'après les mêmes autorités, c'est-à-dire celles qui remontent à Ahmed Ag d'El Mokhtar, Sassi ben Damane vint un jour à (٦١) Agonint, réclamer aux Tachomcha les trois objets suivants : un manteau, un sac à provisions

1. Ces termes الانباط الزناقة sont à rapprocher du passage où Ibn Batoutah dit, en parlant de la réception que lui fit le roi de Takedda : انزلني ببيت من بيوت البناطيين وهم كالوصيان عندنا que les traducteurs rendent par : « Il me fit loger dans une des tentes des Yenâthiboun, qui sont comme les domestiques dans notre pays » (*loc. cit.*, t. IV, p. 443).

Il s'agit en effet des Zenaga qui, autrefois dominants, furent dépossédés et devinrent tributaires.

2. Cet arbre est le soump sénégalais ou *balanites ægyptiaca*.

plein de grains et du tabac. Adjfagha Aoubak Ettameklaouy, El Fadhel ben Moham ben Idimane, avec les notables Tachomcha de l'époque, se concertèrent et décidèrent que le grain serait fourni par Abou Saleh, le tabac par Abou Iadel et le manteau par Ahmed ben Idimane, ou, a-t-on encore rapporté, par Mohama Sar. Ils avaient pour habitude, lorsqu'un homme sans scrupules exigeait d'eux des cadeaux, et qu'ils voulaient lui porter malheur, de les lui faire remettre par les plus pauvres d'entre les hommes justes de leur communauté. Ils remirent donc à Sassi les trois objets qu'il demandait, et il s'en fut à Tin Iachil, dans les campements des Id Aghbane. Leur chef lui dit : « O Sassi, si vous avez exigé des redevances de ces gens, vous avez été gravement imprudent et j'ai grande appréhension à votre sujet, de leur part ». Or Sassi avait remis le manteau à son timballier, qui fut pris aussitôt de démangeaisons sur tout le corps ; à son cheval il donna le grain, mais à peine l'animal avait-il commencé d'en manger, qu'il mourut de mort naturelle. Sassi consterné partit aussitôt, recommandant aux Id Aghbane de renvoyer à leurs propriétaires le manteau, le grain et le tabac, ce qui fut fait.

On rapporte, d'après les mêmes autorités, que Sid Ibrahim ben Sid Ahmed El Aroussy était fertile en stratagèmes et habile dans l'art de séduire les gens et de capter leur confiance.

A la tête d'une armée, il parcourait les campements des Zouaïa du sud, envers qui il en usait selon son bon plaisir, sans que personne ne puisse lui opposer de résistance. Il atteignit un certain jour le territoire des Tachomcha, alors qu'Ind'ag Saad Ettachedbity jouissait d'une grande considération parmi les siens qui lui payaient le *zakat*. L'approche d'El Aroussy lui inspira quelque crainte, car il redoutait que par ses ruses il ne détournât ses gens. Il sollicita donc Abou Zeïd El Iakouby et son cousin paternel Baba Ahmed, qui habitaient alors Tachedbit, de se

porter à la rencontre d'El Aroussy et de le maîtriser. (٦٢) Ils sortirent à cheval avec des cavaliers de Tachedbit, revêtus de beaux vêtements; Abou Zeïd, qui était également bien vêtu proposa à ses compagnons de le traiter comme s'il était leur chef, afin de se débarrasser d'El Aroussy. De sa personne, il se porta au devant de lui et s'annonça comme le chef de tous les habitants du Sud. El Aroussy lui répondit qu'il le battrait, car il avait, à ses ordres, une armée avec son général. Abou Zeïd lui répliqua qu'il avait, lui, une armée commandée par quatre généraux; par ceux-ci, il désignait : Abou Iadel, Abou Saleh et El Hassane In d'Aoubak, et, par son armée, il entendait les Oulad Amar Ag d'Ache. Ceci se passait après que Baba Ahmed eut dit aux siens qu'il se chargeait de déjouer les ruses apparentes d'El Aroussy et qu'Abou Zeïd se fut engagé à déjouer ses ruses les plus secrètes. Baba Ahmed avait ajouté qu'il se chargeait de tout ce qui serait traité par écrit, et il s'en était allé assurer la garde des chameaux aux pâturages.

El Aroussy vint à Abou Zeïd les deux mains fermées, l'une sur une seule datte, l'autre sur cinq de ces fruits, lui demandant ce qu'il tenait en ses mains. Il lui fit une réponse conforme à la vérité. Après cela, El Aroussy lui tendit un papier sur lequel était tracé un tableau talismanique dans la disposition duquel il avait interverti l'ordre voulu.

Il leur dit d'aller chercher le gardien des chameaux et de l'amener; on manda alors Baba Ahmed et quand il fut arrivé, il considéra le tableau et, en ayant compris le contenu, il en donna l'explication; il dit : « Le premier est le dernier », c'est-à-dire que le premier dans une colonne de noms, se trouve le dernier dans la disposition de la colonne précédente. Il fit remarquer que certaines cases du tableau n'étaient pas à leur place et procéda aux rectifications nécessaires. Ce que voyant, El Aroussy s'écria : « Le meilleur des cavaliers est leur gardien de chameaux! » et cette phrase passa en proverbe. Mais El Aroussy fut très affecté

par l'échec que venaient de lui infliger Abou Zeïd et Baba Ahmed[1].

(٦٣) C'est après cet échec qu'infligèrent les deux cousins à El Aroussy, que l'armée de ce dernier, conduite par Ahmed ben Damane, remporta une victoire sur les Koteïbatte; en l'an 1040 de l'hégire (1648-1649 de J.-C.), à la célèbre journée d'In Titam. El Aroussy avait tout d'abord résolu de marcher avec cette armée contre les Zouaïa[2], mais Ahmed ben Damane l'en avait détourné en lui disant : « Allons d'abord chez les Koteïbatte, commençons par attaquer l'autruche, nous irons ensuite à ses œufs », voulant dire « commençons par les Koteïbatte et nous finirons par les Zouaïa ». Aussi, après la défaite des Koteïbatte, El Aroussy demanda-t-il à Ahmed ben Damane de tenir sa promesse au sujet des Zouaïa. Le Tarrouzy (l'homme des Trarza) lui répondit : « Je vous ai donné toute satisfaction par ma manière de faire; en effet, tandis que je vous ai trouvé en passe d'être attaqué, je vous ai mené sur qui diriger vos coups ». El Aroussy ayant renoncé alors à satisfaire ses appétits sur les Zouaïa, s'en retourna dans le Tell. Il avait eu deux fils tués à In Titam.

Voici les causes qui avaient occasionné cette rencontre d'In Titam : après la journée d'In Ieïche, où s'étaient combattus les Meghafra et les Oulad Rizg, et où avaient été tués Amhinine ben Aïssa, les Oulad Rizg étaient rentrés chez eux. A cette époque, les Koteïbatte et ceux des Oulad Rizg qui les suivaient, habitaient Tin Iachil, tandis que les

1. Tout le récit relatif à El Aroussy peut être rapproché des pratiques de la magie ou de la sorcellerie, ou science du *sihr*. Cette science comporte des pratiques variées, plus ou moins hétérodoxes et ceux qui y deviennent habiles se font redouter autour d'eux. Tel apparaît El Aroussy que l'auteur appelle *Djellab el Koloub* (qui tire à soi les cœurs). Voyez, sur ces matières, M. Doutté : *La société musulmane du Maghrib* : Magie et religion dans l'Afrique du Nord. Alger, A. Jourdan, 1909.

2. Les deux manuscrits portent الزاوية (la zaouïa), mais c'est الزوايا (les zouaïa) qui semble préférable.

Oulad Bouali et leurs alliés étaient à Tilimmas. Les Oulad Rizg conduits par leurs chefs Oulad Bouali, s'en furent porter la guerre chez les gens de l'Est et leur firent un butin considérable. Au retour, des groupes de cavaliers Oulad Bouali et autres des Oulad Rizg vainqueurs, passèrent par Tin Iachil où étaient les Koteïbatte. Chacun de ces détachements, à son passage, s'arrêtait au puits de Tin Iachil pour y abreuver ses chameaux. Quand l'un d'eux en avait terminé, il continuait sa route sur Tilimmas, et le détachement qui suivait s'arrêtait au puits pour boire à son tour. Ils se suivirent ainsi sans jamais se rejoindre, jusqu'au dernier échelon qui se composait de trente hommes des Oulad Bouali. Ce que voyant, les Koteïbatte les attaquèrent, les tuèrent et s'emparèrent de leurs montures.

Les Oulad Bouali en conçurent une telle colère qu'ils allèrent jusqu'à rechercher l'alliance des Meghafra pour obtenir leur concours (ٮٮ) contre les Koteïbatte. Mohammed ben Aïssa leur dépêcha une députation chargée de leur remettre des cadeaux consistant en quantité de grains de choix, de vêtements de luxe et de tabac dit *Tabgha Kebbal*, qui est considéré comme une variété de qualité supérieure. Dès que cette députation eut exposé sa mission et remis ses cadeaux, les Meghafra, laissant les Oulad Bouali, coururent sus aux Koteïbatte. Ceux-ci, remplis de crainte, levèrent le camp avec leurs Oulad Rizg et s'enfuirent devant les guerriers meghafra. Ils furent rejoints à In Titam et taillés en pièces, dans la célèbre journée de l'année 1040, comme il a été dit plus haut. C'est à la même époque que mourut Ahmed Ag d'El Mokhtar.

A l'annonce de l'exode des Koteïbatte fuyant les Meghafra et se dirigeant sur In Titam, les Tachomcha, à leur tour, furent saisis de crainte, et ils se concertèrent sur le parti à prendre. Les uns voulaient qu'on abandonnât les Oulad Rizg, pour ne pas avoir à s'enfuir avec eux devant les Meghafra ; d'autres au contraire, voulaient que l'on fît cause commune avec eux dans la fuite, afin d'éviter l'armée

d'El Aroussy. Baba Ahmed et ceux qui partageaient son opinion, émettaient ce dernier avis; mais quand les Zouaïa apprirent qu'El Aroussy avait regagné le Tell avec son armée, Baba Ahmed déclara que, dans ces conditions, il n'y avait rien à redouter des Aroussiyne.

Là dessus, et après la fuite des Koteïbatte, les Tachomcha se séparèrent : les Beni Idimane se joignirent aux Id Aghhommod, les Beni Id Mossa se joignirent aux Tandagha Beni Id Abidja dont ils faisaient partie auparavant; les Alfaghiyonne se joignirent aux Id Agdja; parmi les Doui Iakoub, les Beni Iddam, se joignirent au Soudanien Bou Bekeur Djoub, et les Beni Iddane Abiadj de la même origine que les précédents, se joignirent aux Id Iedjba.

Après la défaite des Oulad Rizg, Ahmed Attam et Sassi des Oulad Damane, vinrent sommer les Tachomcha de leur payer des redevances, ce à quoi ils se refusèrent. Ils émirent alors la prétention d'obtenir un chameau chacun, et Attam était celui qui mettait, dans cette prétention, le plus de ténacité; mais, finalement, ils s'éloignèrent tous les trois. Là (٦٥) dessus, El Mokhtar ben Abdallah ben Kerroum fit un jour présent d'un chameau de choix à Sid El Fadhel ben Mohammed ben Idimane. Tandis qu'il conduisait l'animal, dans ce dessein, il rencontra Ahmed ben Damane et lui dit son intention vis-à-vis de Sid El Fadhel. Ahmed ben Damane s'en fut dire aux siens : « Les Oulad Abdallah font des offrandes aux Zouaïa de qui vous voudriez, vous, exiger des redevances. Ils les respectent et les honorent, et, par Dieu, je le jure, s'ils vous devancent auprès d'eux, avec leurs offrandes, ils vous devanceront également par les bons offices qu'ils en recevront; il faut, dès maintenant, que chacun de vous leur offre un chameau ». Les six enfants de Damane se mirent aussitôt en devoir de suivre ce conseil; quatre d'entre eux s'en furent aussitôt, mais Zennoune et Sassi parvinrent à destination le matin, et, de la sorte, les Oulad Damane devancèrent les Oulad Abdallah auprès de Sid El Fadhel. On dit que là

est l'origine de la préférence qu'obtinrent les Oulad Damane et qu'ils ont conservée jusqu'à ce jour. Les Oulad Damane ont donc le devoir d'honorer les enfants de Sid El Fadhel et c'est à ce propos qu'on a dit que les égards allaient à celui de ses descendants qui pratiquait la vertu.

On rapporte que Sid El Fadhel aurait dit, avant l'arrivée des Meghafra dans ce pays : « J'abhorre les Meghafra, ils extermineront mes enfants dans un jour néfaste et inévitable ». La vérité de cette prédiction a été confirmée dans *Chorbobba*; quant au jour néfaste entre tous, Sid El Amine ben Barekallah a dit que c'est le jour où furent tués les saints, amis de Dieu, Nacer Eddine et ses compagnons, et qui fut une journée fatale aux siens. Nacer Eddine aurait dit, à ce propos : « Les lances qui nous donnerons la mort ne seront jamais abattues ».

Un certain temps s'était écoulé, depuis que Sid Ibrahim El Aroussy avait échoué chez les Zouaïa et s'en était retourné déçu, lorsque son fils Heïba El Aroussy s'en vint avec une armée chez les Tachomcha, dans le même but de les contraindre à payer des redevances. Les Tachomcha se groupèrent aussitôt à (רר) Tigoufatine, où ils se mirent en défense; mais ils éprouvaient les plus grandes appréhensions et ils s'en ouvrirent à Sid El Amine ben Barekallah ou à l'un de ses frères. Ils lui promirent de lui payer un tribut, si Dieu les délivrait des exigences de leurs ennemis ; chaque tente lui offrirait un *modd* de grain et un modd de beurre[1]. Sid El Amine prit quatre piquets et récita sur chacun d'eux les versets indiqués plus loin, puis il les planta aux extrémités du camp des Tachomcha, qu'il enferma ainsi dans un rectangle. Il ordonna ensuite aux jeunes gens d'aller cavalcader autour des guerriers d'El Aroussy, et l'un d'entre eux, Abdallah ben Kouda des

1. Le *modd* est une mesure de capacité variable avec les pays; sa valeur moyenne, en Afrique, peut être estimée à la quantité de grain contenue dans les deux mains jointes, soit environ cinq cent grammes.

Id Ag Djomella, qui était doué d'une voix sonore, fut invité à pousser des acclamations. Quand Heïba vit le nombre de ces jeunes gens et leur mâle attitude et qu'il entendit les acclamations qui s'élevaient au milieu d'eux, Dieu emplit son cœur d'épouvante et son émoi fut si vif qu'il décampa aussitôt, comme s'il était en déroute.

Les quatre versets dont il est question, sont les suivants : verset 110 du chapitre XVI (L'Abeille) : « Ceux-ci sont les hommes sur les cœurs, les yeux et les oreilles de qui Dieu a apposé un sceau. Ils ne se doutent de rien et certes ils seront les malheureux de l'autre monde ».

Le verset 47 et ceux qui suivent, dans le chapitre XVII (Le voyage nocturne) : « Quand tu lis le Koran, nous élevons un voile entre toi et ceux qui ne croient point à la vie future. Nous avons recouvert leurs cœurs d'enveloppes, afin qu'ils ne comprennent pas. Nous avons jeté la pesanteur dans leurs oreilles. Quand tu prononces dans le Koran le nom du Dieu unique, ils tournent le dos pour fuir avec dégoût ».

Le verset 55 du chapitre XVIII (La Caverne) : « Quel être plus coupable que celui qui se détourne quand on lui récite nos enseignements, qui oublie les actions qu'il avait commises lui-même ? Nous avons recouvert leurs cœurs de plus d'une enveloppe, pour qu'ils ne comprennent point le Koran et nous avons jeté la pesanteur dans leurs oreilles. Quand même tu les appellerais à la voie droite, ils ne la suivraient jamais ».

Et le verset 22 du chapitre XLV (L'agenouillée) : « ... qu'en penses-tu ? Celui qui a fait son Dieu de ses passions ; celui que Dieu fait errer sciemment, sur l'ouïe et le cœur duquel il a apposé le sceau, dont il a couvert la vue avec un bandeau ; qui pourrait diriger un tel homme, après que Dieu l'a égaré ? N'y réfléchissez-vous pas ? »[1].

Les principes les plus plus importants sur lesquels les

1. Trad. Kasimirski.

Tachomcha avaient établi leur vie commune, étaient les suivants : Ils avaient pris pour règle de ne pas entrer en contact avec les hommes aux mœurs perverses, de ne jamais frapper à leurs portes et de s'en distinguer, de cœur comme d'aspect extérieur. Ils en agissaient ainsi pour se préserver de ce que leur commerce aurait amené de corruption dans les habitudes religieuses, aurait communiqué de leur perversité, par la contagion de leurs exemples néfastes, tant en actes qu'en paroles ; par leur fausseté et le spectacle de leurs déplorables erreurs, (٦٧) toutes choses de nature à répandre, autour d'eux, les vices les plus affreux comme l'orgueil, la haine et l'envie. C'est ainsi que souvent l'on peut voir leurs familiers, se disputer à l'envi les faveurs et les honneurs, se vouer, par suite, une haine mortelle, se détourner les uns des autres, s'abreuver d'injures, se ruer les uns sur les autres, comme les chiens sur la chair morte, et se jalouser enfin, avec la même faiblesse que les femmes; ils sont alors un objet de dérision.

Quant à celui qui donne des preuves manifestes de foi, de noblesse de caractère et de pénétration dans la science du droit divin, peut-être pourrait-il ne pas faiblir sous l'influence de leur commerce et de leurs exemples, mais encore, ô mon Dieu! faudrait-il pour cela qu'il soit de naturel parfait et de conviction profonde et qu'il ait l'âme fortement trempée; or on en rencontre peu; néanmoins, seul celui qui est ainsi, peut échapper à leur influence, comme l'a dit l'auteur de *Essolm* : « La parole magnifique, célèbre et véridique ne pénètre que les âmes fortes, nourries de la Sonna et du Livre, etc. » Bien mieux, il arrive que l'homme fidèle à ce portrait ait de grands avantages à retirer du commerce des méchants, et qu'il y trouve l'occasion de mériter une belle récompense. Telle une haute considération par quoi il pourra servir les intérêts des musulmans, être leur médiateur et leur protecteur, affranchir ceux d'entre eux qui sont captifs, et sauver leurs

biens, comme ce fut le rôle de Mohammed ben Idimane et de ses enfants. Ils étaient, en effet, un refuge efficace pour les Zouaïa ; pour leurs femmes et leurs biens une défense contre les Oulad Rizg et les sultans de la famille des Tinguella. Abou El Fadhel El Kaoury retira de leurs mains un très grand nombre de captifs zouaïa (car les rois nègres avaient pris, à cette époque, une attitude hostile à l'égard des Zouaïa, emmenant en captivité leurs femmes et leurs enfants); et ce fut aussi le rôle d'Abhendham, d'Ahmed Ag d'El Mokhtar et d'autres encore, de même rang.

Nos ancêtres disaient que quiconque entrait en rapports avec eux, devait avoir le respect absolu de leurs biens et de leurs familles et les laisser aux penchants auxquels ils s'abandonnaient, comme leur ardeur à s'arracher les jouissances de ce monde, leur habitude du mensonge, leurs pratiques du divorce et leur passion pour les instruments de musique et autres amusements. Quand ils constataient que l'un des leurs s'y adonnait avec eux, il leur devenait odieux ; aussi (٦٨) le rejetaient-ils de leur sein et le considéraient-ils comme retranché de leur communauté, et il devenait, dès lors, un objet de dérision aussi négligeable que l'insecte le plus infime.

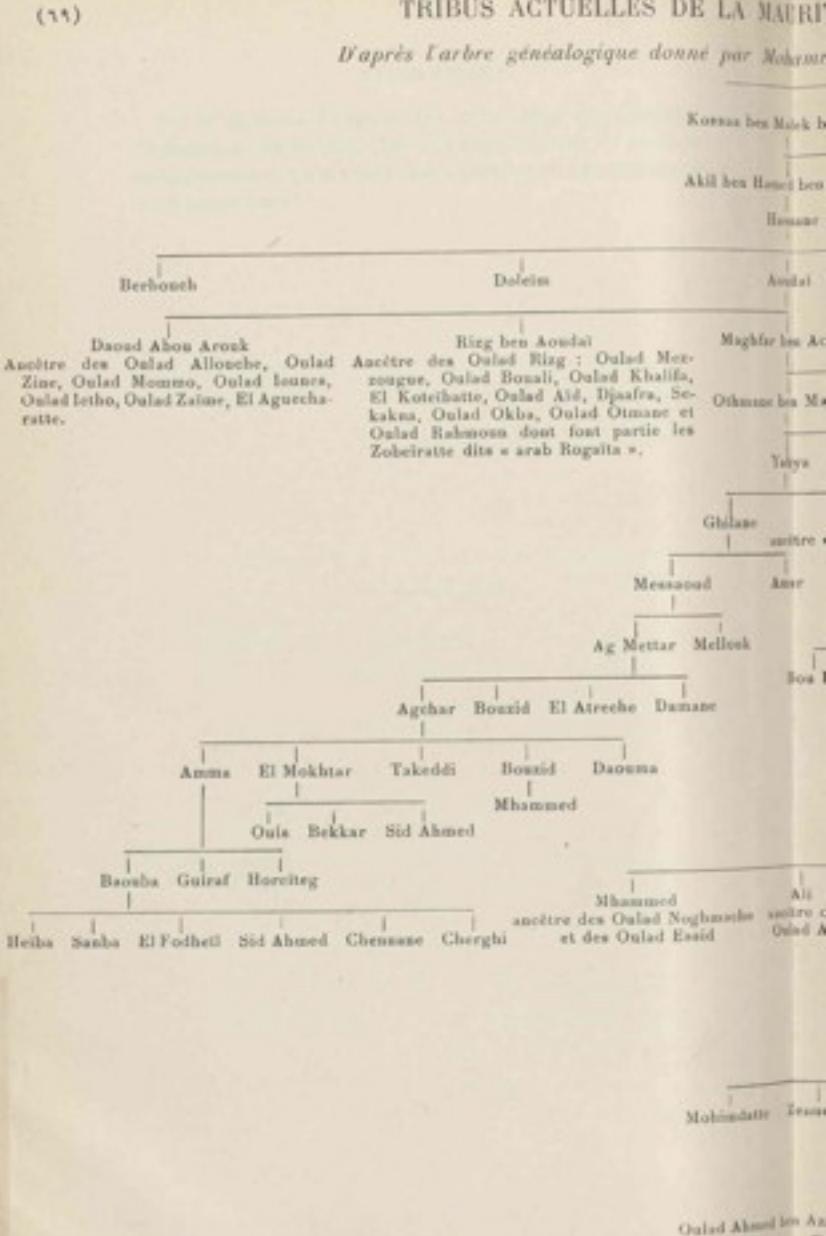
Nos ancêtres recommandaient, en outre, de détourner les regards du visage des méchants, de baisser les yeux pour ne pas les voir, disant que leur vue endurcissait le cœur. Ils réprouvaient avec force ceux d'entre eux qui considéraient d'un œil complaisant le brillant extérieur de leur vie mondaine et ils récitaient, à ce propos, le verset 88 du chapitre XV du Koran : « N'étends point tes regards sur les biens dont nous faisons jouir plusieurs des infidèles, et ne t'afflige point à cause d'eux, et incline ton aile sur les croyants (sois doux et bienveillant pour eux) »[1].

1. Trad. Kasimirski.

Ici se termine l'exposé des caractères des Zouaïa de Mohammed El Ieddaly (Dieu le reçoive dans le sein de sa miséricorde et qu'il nous fasse participer aux grâces qu'il lui a accordées !).

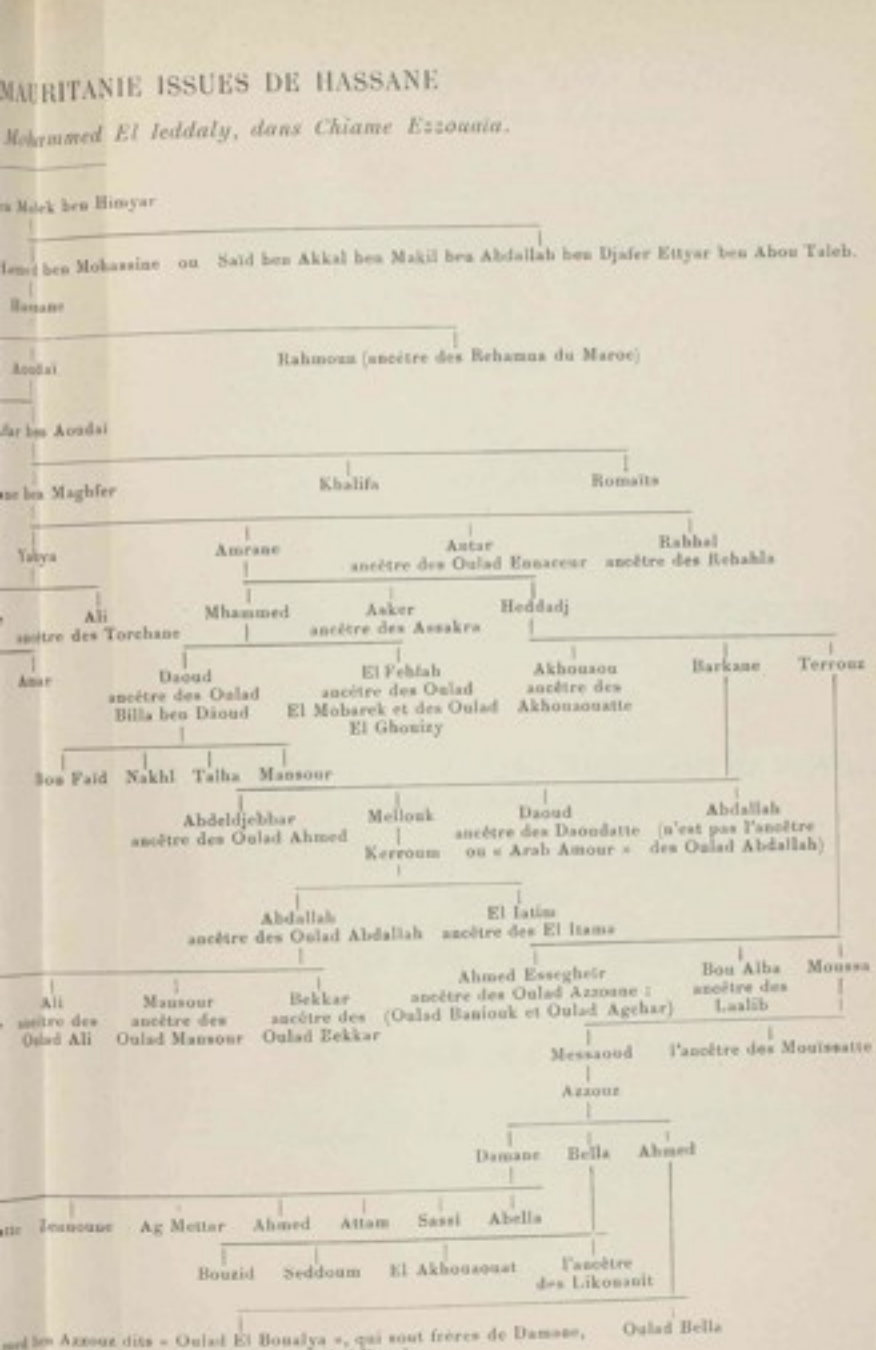
TRIBUS ACTUELLES DE LA MAURI

D'après l'arbre généalogique donné par Mohamm



MAURITANIE ISSUES DE HASSANE

Mohammed El Ieddaly, dans Chiame Ezzouaia.



GÉNÉALOGIE DES TINOUADJIOU[1]

Donnée par Mohammed El Ieddaly

Sid Yahya

- Bedjas dit Aboul Hassane, ancêtre des id Abil Hassane
  - Iasimma
    - Abana
    - Hammouma
  - Adidja
  - Hamm
  - Abadj
    - Ag da Konta
- Iousset ancêtre de quelques Beni Iriat et autres
- Ieraka mort sans postérité
- El Baraka ancêtre de la majeure partie des Beni Iriat et autres.

Bou El Mokhtar — Bettada — Le saint Abou Bak ben Mohendh Ache ben Alfagha Ache

- Okhteir ben Mohendh ben Abou Bak
- La sainte Takoukit dite Meriem

1. Les Tinouadjiou tirent leur nom de Sid Yahya connu par sa noblesse, et qui habita Ouadane jusqu'au jour où, ayant à se plaindre des habitants, il émigra vers le Sud, monté sur un poulain gris clair. Il se fixa dans le pays des Massouma et y reçu le surnom de *In Ouadjiou* ce qui veut dire en berbère « l'homme à la monture blanche ».

(٧٠)

GÉNÉALOGIE DES ID OU EL HADJ, TADJAKANT ET TAFOLLALT

donnée par Mohammed El Ieddaly.

Cheroual ben Aouane ben Ali ben Amçam ben Iahker ben Nebtane ben Lemtouna

Les Massouma

- Id ou El Hadj
- Tadjakant
- Tafollalt

FILIATION DES ID OU ALI

Iakoub ben Yahya ben Mohammed ben Ibrahim ben Aïssa ben Idris ben Mohammed ben Soleïmane ben Abdallah ben El Hassane ben Ali ben Abou Taleb

Abdallah El Kamel El Hassany

Soleïmane

Mohammed

Id ou Ali

IV

(٧٢)

KITAB EL ANÇAB

(LE LIVRE DES ORIGINES)

La mère d'El Mokhtar ben Mohammed Saïd El Ieddaly était Ahanilla fille d'El Mostafa ben Otmane ben Amer Ag da Fadma, natif des Idou Idjak, originaire des Ag d'Imejjaj. Elle avait pour mère Fatma bent Mohondh Ag d'Ag Chouda, de la tribu de Sellah qui habitait le Sud.

Elle eut pour mère Haoua fille d'Ahmed ben Hondha frère d'Aoubak; sa mère était une femme *Iakoubiya* appelée Tin Iomnonnod, et dont les noms étaient Khadidja bent Izigaïd des Id Mossa.

La mère de Mohammed ben El Mokhtar ben Mohammed Saïd s'appelait Anbaïkilleh; ses noms étaient Fatma bent Sid El Amine ben Barek allah Fihi Ettounkaly, fille de Khadidja bent Mohondh ben El Fadhel ben Id Mohondh ben Aoubak Chekraouy, fille d'Aïcha bent Abdallah ben Mohondh ben Idimane, fille de Tanaghous bent Adjfagha El Mokhtar ben Sid Ahmed ben Sid El Mokhtar El Hekary. La mère de cet Adjfagha El Mokhtar était la fille de Amer ben Abiadj El Iakouby.

La mère de Id N' Abdja Ettandaghy était la fille de Idadj Ag da Borgha; les noms de Id N' Abdja étaient Yahya ben Mohondh, sa mère lui ayant donné le nom de son frère Yahya ben Idadj.

La mère de Ennahouy ben Otmane ben Id N' Abdja se nommait Madjom bent Takeddi et était la sœur de Mohammed Saïd ben Takeddi; elle avait donné à son fils le nom de son frère Mohammed Saïd. Car celui-ci fut le premier

qui introduisit l'étude de la grammaire dans le Sud, ce qui lui valut le surnom de Ennahouy (le grammairien).

Ali Ettounkaly et Yahya Ettounkaly étaient frères utérins et cousins consanguins[1]. Un autre frère d'Ali se nommait Sabrallah, et était connu par sa passion pour la chasse; il ne reste de sa (٧٣) descendance que Maïdjen, Habib, Abhom et leur sœur connue sous les noms de Iemmone Loulir. On dit que c'est ce Habib qui tua Sid Ahmed ben Aoudaïka ben Abou Iala El Kholeïfy. Un autre frère de Ali et de Sabrallah se nommait Hadj Ag Tadar; il fut l'ancêtre des Id Ghohommod Id Guitlaïh, connus sous le titre de sultans des Id Ghohommod.

De la postérité de Yahya Ettounkaly il y eut : 1° Alfagha Iddouk surnommé Dsou Ghobar el Kabr (l'homme à la poussière de tombeau); 2° Ahmed ben Ahmed ben Iddouk Ag d'In Maïdjen ben Alfagha Iddouk; 3° Anbaïatte appelé Mohondh; 4° son frère El Fadhel, tous deux fils de Habib ben Iddouk ben Ag d'In Maïdjen ben Ababak ben Yahya Ettounkaly et 5° El Hadj dont les noms étaient Ahmed ben Chaougar.

Ali Ettounkaly ne laissa que Amer Iall qui eut pour fils : 1° Ibrahim; 2° Alfagha Mohondh Amghar. D'Ibrahim descend Modir dont les noms étaient : El Mokhtar ben Ahmed cha Allah ben Mohondh ben Abou Moussa ben Aoubak ben Ind'Aboubak ben Ibrahim. Sa mère se nommait Tanaghous et était fille d'Abdallah Eddeïmany. La mère de Tanaghous était Assia la fille de Abou Iddouk Eddigodjy.

Le tombeau d'Ahmed Cha Allah est à Tagofit près d'In Otmane; il mourut d'une piqûre de serpent. Le tombeau de Tanaghous est aux environs de In Daïguirtah ou El Moderder (couvert d'efflorescences salines). El Mahi ben El Hassane y fit des prières et Ahmed a rapporté que son

1. Cette double parenté est le résultat de la coutume sémitique du *lévirat*, en vertu de laquelle le frère d'un défunt a, dans certaines circonstances, le devoir d'épouser sa veuve.

tombeau, par la grâce d'El Mahi, s'illumina, au point que les gommiers de Guit se pouvaient apercevoir, comme cela est mentionné dans *Hamdis el Fakih*.

D'eux sont issus : 1° Taleb Mahom ; 2° El Amine et 3° Ahmed Iacha Allah, enfants de Amar ben El Mokhtar et de Aïcha bent Iddouk El Yahyaouy ; ils eurent une sœur Hanna qui devint veuve de Aboth ben Mateïly Bouachour. Celui-ci avait une sœur du nom de Betna, et leur père qui s'appelait (٧٤) Mohondh ben Adidja In d'Akal, était connu pour son énergie et son courage incomparable. Il fut tué par les Ifollane et avec lui huit cents Tounkaliyne, près de Id Omnaïk.

D'eux sont issus : Hommod Fadadj et ses filles, connues par l'autorité qu'elles exerçaient autour d'elles, sans ménagements. Quand l'époux d'une femme tounkaliya leur déplaisait ou qu'elles avaient sujet de se plaindre de lui, elles l'en séparaient de force. Leur mère nommée Haoua Djara était des Agheremmane. Ces filles de Hommod Fadadj étaient quatre : l'une fut l'aïeule maternelle d'El Kadi Otmane, la seconde nommée Meriem fut l'aïeule paternelle de Nacer Eddine ; la troisième nommée Tizra fut la mère de Mohondh ben Id N' Iakoub et la quatrième mariée à Mohondh, n'eut pas d'enfants.

Alfagha Mohondh Amghar eut cinq enfants : 1° Alfagha Moussa l'aîné qui, dit-on, parla en venant au monde et s'écria : « Kala Malik » — un roi a dit —, ce qui mit les accoucheuses en fuite. Sa mère était des Id Ag Chiddague, tribu de Medleche, où était, dit-on, une famille dont tous les membres étaient à l'abri des atteintes de la foudre et un lieu où personne n'avait à redouter les entreprises des voleurs ; cela était de notoriété publique ; 2° Alfagha Abhondh, dont le nom était Yahya ; 3° Alfagha Aoubak ; 4° Alfagha Abiadj Iakoub et 5° le plus jeune Id Hondha Kaddha. Leur mère était sœur d'Id Abiadj Iakoub l'aïeul des Id Alfagha.

Alfagha Moussa épousa Fatma bent Mohommod Id Ri-

djamdja, dont il eut Iakoub et Abou Moussa. Ce Iakoub eut pour enfants : 1° Idimane dont le tombeau est entre Tin Digdjah et Tin Baradj, et 2° une fille nommée Bent Amrane. Leur mère était Tameghdjas bent Izigaïd des Id Mossa.

Abou Moussa eut pour enfants : 1° Mohondh ; 2° Ahchata connue sous le nom de Omm El Mokhtar Ennakiya (la mère d'El Mokhtar la pure) ; 3° Tanaghous, la mère des Beni Mohammed ben Mohondh In Allah Deghmaïy ; leur mère était Iemmone Mossa des Beni Adjfagha Aoubak ben Mohondh Amghar ; elle était fille de Iamachene (٧٥) bent Mohammed Saïd ben Takeddi.

Mohondh fils d'Abou Moussa engendra Khaïr min Lobba. Il mourut sans postérité et sa grosse fortune fut attribuée à Abou Maïdja parce qu'il était alors celui qui, par ses aïeux, tenait le plus près du père commun de la tribu.

Alfagha Idimane eut trois enfants : 1° Mohondh, qui est enterré à *Guib Tiguiguet*, ce qui, en langue hassaniya[1], se dit : *Ras El Kelb* (la tête du chien). Après sa mort, un arbre poussa sur sa tombe, qui n'appartenait pas à la flore du pays et portait des feuilles de couleurs variées, telles que le vert brillant, le jaune franc, le rouge foncé, le blanc pur, le noir sombre, etc. ; toute partie du corps atteinte de blessure, d'ulcère ou de maladie quelconque, qui était frottée de ces feuilles, guérissait aussitôt. Cet arbre était habité par un énorme serpent, qui ne permettait la cueillette des feuilles qu'aux personnes de la postérité de Mohondh ben Idimane ; 2° Iakoub In Allah, dont le tombeau est à Touikidmet ; il mourut en victime et fut enseveli par Iguedja cha Allah El Billihssany et 3° Ahmed Abou Mohondh connu sous le nom de *Saheb Errassoul* (le compagnon du prophète). Leur mère était Ahchata bent Abhond Aoubak El Alfaghy, laquelle était fille de Fatma bent Izigaïd des Id Mossa.

Iakoub In Allah eut trois fils : 1° Baba Ahmed appelé

1. Hassaniya ou langue des Arabes hassane, désigne la langue arabe.

Mohondh, dont le tombeau est à Tidjak; 2° Abou Maïdjah dont les noms étaient Ahmed Cha Allah, enterré à El Khaouar; 3° Barek Allah, nommé aussi El Mokhtar In Allah, enterré à Ablaïgh Ettidoum; il avait exprimé la volonté d'avoir une sépulture isolée, et c'est pourquoi sa tombe fut creusée près d'Eddoum, à droite de la *kibla*[1], et 4° une fille Ahchata. Leur mère était Fatima, la sœur de Khadidja, laquelle était mère d'Abouzeïd El Iakouby.

La mère de Fatima bent Amer Ag d'Abiadj El Iakouby et d'Ahmed El Hekary était Khadidja bent El Mouloud dont le tombeau est voisin de celui de Damane.

Abou Maïdja eut cinq fils : 1° Mohammed; 2° El Kerim; 3° Alfagha Yahya; 4° El Mokhtar; 5° Houm dit Mohondha, et cinq filles : 1° Maïdja (רע) dite Meriem, la mère des enfants de Cheïkhna Moud Malek; 2° Haïna; 3° Hanna mère de Hendar El Djakany; 4° Bent El Mostafa mère d'Ahmed ben Abdallah El Iakouby et 5° Tameghdjas qui fut épousée, après sa tante paternelle Achata, par Alfagha Aoubak Ettameklaouy. Leur mère était Aïcha bent Mohondh ben Id N'Iakoub.

Barek Allah eut six fils : 1° Mohondh l'aîné; 2° Ahmed; 3° Iakoub dont le tombeau est à Aniar; 4° Alfagha El Fadhel; 5° Sid El Amine; 6° Habib Allah le dernier né, qui sut le Koran tout jeune et fut enterré au cimetière de Tin Iekhlif; plus quatre filles dont : Maghdidja, Ahchata et Hanna enterrée à Tin Gadoum. Leur mère Fatma était fille de Iakoub ben Abou Moussa fils de Moussa El Iakouby et de Omm Agdam bent Amer ben Iakoub El Id Hondy; elle eut deux sœurs : Khadidja et Meriem.

Baba Ahmed eut quatre fils : 1° Ahmed, l'aîné, qui fut tué par les Ifollane après son divorce avec Henana bent Alfagha Aoubak; celle-ci fut recueillie par son oncle paternel et remariée par Baba Ahmed à l'un des siens; le tombeau

1. C'est-à-dire vers l'E.-S.-E., par rapport à ce point, la *kibla* étant la direction de la Mekke, ou l'Est pur, par rapport au Sahara occidental.

d'Ahmed est près de Rached; 2° Mohammed; 3° Sebbar dit El Mokhtar, enterré à El Haïreche; 4° El Fadhel enterré avec son père à Tidjak, plus cinq filles : 1° Fatima l'aînée; 2° Khadidja; 3° Aïcha; 4° Meriem et 5° Tanaghous. Leur mère nommée Omm Ioussef dite Tameghdjas, était fille de Abiadj ben Maïdjen ben Aoubak des Id Ag Chiddague; elle est enterrée à In ou Amart. Sa mère était Immone Igher Eddilbya fille de Kemlilya. La mère de son père Abiadj était Fatma fille d'Abiadj lequel est (l'ancêtre) Abieïr.

Mohondh ben Idimane eut trois fils : 1° El Mahi de qui il prit son surnom[1]; 2° El (vv) Fadhel et 3° Abdallah; leur mère était Ahchata Omm El Mokhtar.

El Mahi épousa Omm Saïd bent Iakoub des Beni Nizar et en eut un fils et une fille Ahchata. Celle-ci fut épousée par Ahmed ben Sid El Mokhtar El Hekary, qui en eut : 1° Moussa; 2° Abdallah; 3° Toumata Omm El Hassane et 4° Khadidja. Omm El Hassane était la mère d'Adjfagha El Mouloud In d'ou Bidja In Allah et d'El Fadhel; quant à Khadidja, elle était la mère des Beni Moussa ben Bouya El Boussady.

El Fadhel eut dix fils : 1° Diguih nommé aussi Mohondh El Kaoury et surnommé Abou El Fadhel; 2° Abdallah; 3° Mateïly appelé El Mokhtar Sanba et leurs deux sœurs utérines : Khari Fal appelée aussi Khadidja et Asta Fal appelée aussi Ahchata, qui était l'aînée de tous ses enfants. Leur mère était Fadhima Tchara bent Mohondh Aguinouy[2]

1. La vieille coutume arabe s'est conservée en Mauritanie, de prendre un surnom composé du mot *Abou* (le père de...) auquel est joint le nom d'un enfant. Au Sahara cette coutume s'étend aux femmes, au moyen du mot *Omm* (mère), joint au nom d'un enfant, comme *Omm El Hassane*, *Omm Ioussef*, *Omm El Mokhtar*. Il arrive presque toujours que, dans l'usage, ces surnoms se substituent aux noms.

2. *Aguinouy* est la forme berbérisée de l'adjectif relatif arabe *El Guennaouy*, construit avec le nom de la ville de Djenné ou Guenné des Bambaras, sur le Niger.

— ce qui veut dire le Soudanien —, des Beni El Hadj gens de Ouadane, appelés Djakhomba. Mohondh Aguinouy avait pour mère une femme des Beni Teftal; 4° Alfagha Ahmed Sanbaïr, dont la mère nommée Acha, également des Djakhomba, était fille de Mohondh ben Ahmed Kebbo des Beni Ibrahim ben El Hadj; 5° Adjfagha El Amine; 6° El Mostafa; 7° Adidja; 8° Haoubak et leurs deux sœurs utérines : Iemmone Iana mère d'Abou Ibrahim El Alfaghy et de son frère El Mokhtar tué avec Nacer Eddine, et Hanna connue par la vie retirée qu'elle mena, qui fut la mère des Beni Bella ben El Mokhtar, et dont le tombeau est à Bir Chomcha. Leur mère Omhani était fille de Ababak ben Ab, dont les noms étaient Maïdjen ben Abieïr, et de Ahchata bent Adjzas. Adjzas était le frère d'Abieïr et de Bosserine et leur père était Mohondh Ahaoua. Omhani mourut avec son fils Haoubak de la petite vérole; tous les deux sont enterrés à Tin Ouagodaïl; 9° Habib Allah et 10° El Mahi. La mère de ces deux derniers était Meriem bent Iakoub El Iakouby.

(٧٨) Habib Allah épousa sa cousine Chame, dont le nom était Fatma, fille de son oncle maternel Alfagha Habib Allah El Iakouby. Il en eut : 1° Mohondh; 2° El Mobarek et 3° Khiar. Mohondh mourut de maladie sur l'autre rive du fleuve, laissant une veuve Tanaghous bent Ahmed Sanbaïr. El Mobarek mourut le jour de la défaite, tué par un homme des Beni Damane; Khiar mourut en bas âge et fut enterré avec son père à Tin Iekhlif.

El Mahi mourut avec Nacer Eddine, tué par Ettounissy ben Sid Ibrahim le père d'El Karifa.

Abdallah ben Mohondh ben Idimane eut cinq enfants : 1° Sid appelé El Mokhtar; 2° sa sœur utérine Tanaghous, qui avaient pour mère Assia bent Abou Iddouk Eddigodjy; 3° Aïcha; 4° Bent El Mostafa et 5° Khadidja, qui avaient pour mère Tanaghous bent Sid El Mokhtar El Hekary.

Sid eut cinq fils : 1° Bella de qui il prit son surnom, et dont le tombeau est près de Bir Ennos, à l'ouest de Tin

Iekhlif; 2° Chellidj appelé El Fadhel, tué à la journée de Baguella; sa mère était Horeïrkom bent Mohondh ben Id N'Iakoub; 3° Ahmoud In Allah; 4° Baba Ahmed et 5° Mohammed. Leur mère était Hanna bent Abou Iddouk Eddigodjy.

Alfagha Abhondh ben Mohondh Amghar eut pour fils : 1° Amar; 2° Iakoub. D'Amar naquit Adjfagha Aoubak ben Abhondh ben Abiadj connu sous les noms de Ief In ou Ali ben Ag d'Abhondh; il eut pour sœurs : Hanna mère d'El Kadi Otmane et Bent Errassoul mère d'El Mostafa ben Ahmed Djakany, qui eut pour fils Sid Ahmed et Chaber. Iakoub eut dix fils; on dit qu'ils reçurent les noms des dix élus du paradis[1], et que leur mère était Nedjmarya.

D'eux naquirent : El Mokhtar ben Otmane, dont le père mourut alors que sa mère, qui s'appelait Ahchata Ennakiya, le portait dans son sein; son tombeau est à El Ouekfa près de Tin Yahya Tafollalt, soit à Tin Itchefaline.

El Mokhtar ben Otmane eut quatre fils : 1° El Mahi l'aîné qui naquit au commencement du XI° siècle de l'hégire (vers 1630 de l'ère grégorienne), (٧٩) et dont le tombeau est à Tin Zidane; sa mère était Fathma bent Cheïkh Ettelamda El Id Hondhy; 2° Mohondha In Iakoub; 3° El Fadhel enterré à In Toutfine, près de son cimetière connu de tous; 4° Bella le dernier né, dont le nom était Abdallah et qui est enterré près de In Tidhaït. Leur mère était Salima bent Mohondh Agdam, que l'on disait originaire des Id Ag Chiddague. Salima avait pour mère la fille de Mohammed ben Mohondh In Allah Eddeghmaiy.

D'eux naquirent Amar Moune ben Iakoub qui eut pour fils : 1° Mohondh In Allah dont la mère était fille d'Izigaïd El Id Mossy; il fut enterré à Tin Aoubak; 2° son frère utérin Adjfagha Aoubak; 3° El Mokhtar Abou Amer Sokka, qui était un calligraphe émérite.

1. Ce sont les noms de : Abou Bekr, Omar, Otmane, Ali, Saad, Saïd, Abderrahmane ben Aouf, Talha, Zobeïr et Abou Obeïda, personnages célèbres dans les fastes de l'Islam.

Mohondh In Allah eut pour fils Amar Ezzikeïdy; sa mère était la fille de Ief In ou Ali et elle avait pour mère la fille d'Adjfagha Iddouk El Yahyaouy.

Alfagha Aoubak eut pour enfants : 1° El Mokhtar; 2° El Fadhel; 3° Omm El Fadhel et 4° Tiddar dont la mère était Immone Mahmoud Ettounkalya.

El Mokhtar épousa Firma bent Mateïly dont il devint veuf, et qui fut enterrée à Tin Beddah. Il épousa ensuite Hanna Dane bent Alfagha El Amine dont il eut : 1° Ia Mahhoum, 2° Aïchane et 3° Iemmone Iane.

El Fadhel épousa Monouara bent In d'Akhtah.

D'eux sont issus : 1° Nacer Eddine; 2° Monir Eddine; 3° Hommeïne, dont les noms étaient : Aoubak, El Mokhtar et Mohammed, tous les trois, enfants de Alfagha Abhondh ben Iakoub ben Agdam ben Alfagha Abhondh Yahya.

D'Alfagha Aoubak, fils de Mohondh Amghar, sont issus les enfants de In d'Ahmed nommé aussi Iakoub ben Ahmed ben Mohondh Amghar, au nombre de trois dont : Saleh appelé El Fadhel, ce dernier nom ayant composé le surnom de son père qui était El Kadi Otmane, et Aghlakouraïd. Leur mère était Hanna bent Abhondh, dont la mère était fille de Hommodh Fadhadj; quant à leur père, il fut tué (٨٠) après avoir été fait prisonnier à la journée d'In Djiri, laissant une veuve Khadidja bent Sebbar, dont il n'avait pas eu d'enfants. Aghlakouraïd fut également tué le jour de la défaite, mais il était privé du penchant sexuel et n'éprouvait pour les femmes, aucun désir.

D'Alfagha Abiadj Iakoub sont issus : 1° El Hassane In d'Aoubak ben Abou Moussa ben Alfagha Abiadj Iakoub; 2° sa sœur Tiddar; leur mère était Haoua bent Ahmed ben Abhondh El Alfaghy, fille de Tiddar Iddouk.

De lui est issu El Mahi qui était parmi les plus connus pour la piété, le jugement et l'intrépidité; il mourut avec les Cadis, tué par Aïssa ben Konta El Kholeïfy. Dans la nuit même où il fut enterré, une vive lumière jaillit de l'un de ses pieds, à la lueur de laquelle tous ses compa-

gnons purent être mis en terre. Sa cousine paternelle, Iemmone Mahmoud, connue par sa piété et sa maîtrise dans la conduite des affaires, et que l'on appelait aussi Tanaghous, était également la cousine paternelle de Omm El Mokhtar Ennakiya. C'est pour cela que Sid El Fadhel l'avait prise à sa charge, et après lui son fils El Kaoury. Le tombeau de cette femme est à Tin Iekhlif ; Mouloud El Mazouz ben Alfagha El Amine fut le premier que l'on enterra en ce lieu. Le tombeau d'El Hassane In d'Aoubak est à Id Ouezghah ; celui de son aïeul Ahmed El Alfaghy qui fut tué par une lionne est à In Bidhi. Quant à Alfagha Iakoub ben Alfagha Abiadj, il est enterré à Tin d'Ag Semma, sur le point rocheux qui est du côté de l'Ouest.

D'eux sont issus : 1° El Mokhtar ; 2° Mohondh et 3° Omhani, enfants d'Idimane ben Abiadj ben Alfagha Abiadj Iakoub et de Fadhima bent Ababaka El Ibieïriya, la sœur d'Omhani. Il (Idimane) mourut en martyr sur l'autre rive du fleuve[1].

Id Hondha eut pour enfants : Iakoub et ses deux sœurs. Iakoub eut trois fils : 1° Ahmed appelé Cheïkh Ettelamda ; 2° Amar et 3° Mohondh ; leur mère était la fille de Yahya Agdam Ag d'Izigaïd.

Ahmed eut pour enfants : 1° El Mokhtar enterré près de Tin Maïdjen, à Touidrem Adjar ; 2° Mohammed ; 3° Alfagha El Amine ; 4° leur sœur Fathma, mère d'El Mahi ben El Mokhtar (٨١) ben Otmane et d'Alfagha Obeïd Allah El Alfaghy connu pour sa piété ; leur mère était la fille d'Abou Yahya El Id Mossy ben Izigaïd ; 5° Mohammed le plus distingué, qui fut tué par un éboulement du puits de Tin Ouarella.

Amar ben Iakoub eut une fille Omm Agdam, la mère des Beni Iakoub ben Abou Moussa El Iakouby.

Mohondh ben Iakoub eut pour enfants : 1° Min Allah ;

1. استشهدوراء البحر, variante استشهد خلف البحر ; c'est sans doute le fleuve Sénégal, dont il est question ici.

2° ses deux sœurs dont Omm Ahmed In d'El Amine El Hadjy, connue sous le nom d'*El Makhlouka* (la créature), fut la mère d'Obeïd ben Ahmed El Iakouby et de Barek Allah ben Mohondh des Aghouaza, tribu d'Ahmed Iehdja ou Id In Ichmedja.

On n'attribue comme enfants, à Min Allah, que deux filles : 1° la mère d'Ahmed ben Iddouk El Yahyaouy et 2° Fathima connue pour son intelligence et sa sagesse ; quant à Inghoua connue comme une ignorante, simple d'esprit, elle n'était pas des leurs, mais des Tandagha ; et c'est comme belle-fille dudit El Amine, qu'elle faisait partie de la famille. Elle mourut vierge.

Il a été rapporté que les enfants de Cheïkhna Moud Malek sont de la postérité de Sid Elias, connu pour sa noblesse d'origine. Il habitait Tinboktou qu'il abandonna pour Ouadane où il épousa une femme du pays, et où il vécut jusqu'à sa mort. Il y est enterré et son tombeau très connu, est un but de pèlerinage. Il laissa deux fils dont l'un se fixa à Ouadane et où sa postérité figure actuellement parmi les notables habitants du pays ; ils y sont, vis-à-vis des Beni Ibrahim ben El Hadj, dans la situation des enfants de Cheïkh Moud Malek à l'égard des Beni Idimane, sinon mieux encore. Son frère émigra dans le Sud et s'établit dans une région dépendant du territoire gouverné par le roi Seltak et appelée Oualardha. Il s'y fixa et épousa une femme *Abdjadiya* (païenne), c'est-à-dire sans religion. Ses enfants, au point de vue religieux, restèrent pareils à leur mère, ainsi que leurs descendants, de père en fils, jusqu'à la sixième ou à la septième génération. Ils émigrèrent ensuite à Kadjoura, autrement dit (٨٢) Issenghane[1], où ils se fixèrent et où ils bâtirent le village d'Indhaguella.

1. Entre ce nom de lieu dont l'emplacement est déterminé par les deux noms modernes de Kadjoura et Indhaguella, il y a un rapprochement à faire avec ceux de Ghana et de Senghana mentionnés par El Bekri. On est tenté de retrouver la forme primitive, probablement berbère, d'Issenghane, sinon dans Ghana, du moins dans Senghana. Cette dernière défor-

D'eux sont issus : le saint, le pieux, le savant, le vertueux Abdallah Djeng ben Mohammed ben Midjou ben Beddja ben Chenkath ; Djeng veut dire le savant. Il eut sept fils : 1° El Mostafa Djeng ; 2° Habib Diguih ; 3° Habib Sanba, issus de mères différentes, 4° Ibrahim ; 5° El Amine ; 6° Moud Malek, et 7° Otmane ; leur mère était Haoua Djam. El Mostafa Djeng eut quatre fils dont Samar Djeng.

Quand Moud Malek fut investi du gouvernement des siens, il entendit parler des Tachomcha, il connut ainsi leur alliance sous la foi du serment, leur association mutuelle conclue en vue des bonnes œuvres et basée sur la crainte de Dieu, leur accord pour marcher dans la voie de la vérité, et l'aide mutuelle qu'ils se prêtaient, tant pour les intérêts de la vie future que pour ceux de ce monde.

Il partit à leur recherche et les réclama à tous les échos, lorsqu'enfin il se trouva en présence de leur éminente communauté. Il s'écria aussitôt :

« Par les entretiens des cavaliers, nous apprenions, sur la personne d'Ahmeh ben Fellah, les plus agréables nouvelles. »

Je n'ai pas cessé en tous lieux, d'entendre à son sujet, éclater des louanges aussi brillantes que les fleurs d'un parterre, plus éclatantes que l'astre de la nuit ;

Enfin je l'ai rencontré et, par Dieu, je le jure, mes oreilles n'avaient rien entendu d'aussi beau que le spectacle qui s'est alors offert à mes yeux ! »

Il les trouva tels qu'ils les souhaitait ; il lui plurent et il leur plut ; aussi, s'accordèrent-ils avec lui pour qu'il instruisît leurs enfants. Or, c'était un habile calligraphe, et il leur enseigna le Koran, avec l'intermédiaire d'un interprète, en même temps qu'il leur apprit à écrire.

Un jour, l'un de ses élèves Khalna Alma ayant fait une faute d'écriture, il lui dit : *Alef nakofaye* ? » et l'élève

mation, en tous cas, serait conforme aux procédés habituels d'arabisation des noms berbères.

écrivit cette phrase qu'il considérait comme dictée par le maître qui alors s'écria : « *Ouaye, saknak haye* ! » et l'élève écrivit cette phrase à la suite de l'autre, ce que voyant, le maître se leva et lui infligea une sévère correction manuelle, pour le punir de ces fautes qu'il commettait sciemment, et dont il se faisait un jeu. La première phrase veut dire : « Cette lettre est-elle un *alef* ? » et la (٨٣) seconde : « Cet enfant mérite une leçon de convenance ».

Il épousa ensuite une femme pieuse, Sakhna, sœur de Maïdja, dont il eut : 1° Betef, appelé aussi El Mostafa ; 2° Minahna, appelé Mohammed ; 3° Ahmed Bouras ; 4° El Amine, et 5° Toumatah Khedidja. El Mostafa était un saint homme et on raconte de lui ce qui suit : Alors qu'étant malade, il s'agitait, en proie au délire, les anges de la miséricorde vinrent à lui, le prirent et l'emportèrent au paradis. Quand ils y arrivèrent, que les portes en furent ouvertes, qu'il vit sa place et les faveurs que Dieu lui réservait, il fut transporté d'une joie immense. Mais les anges lui dirent : « Nous allons vous ramener auprès de votre mère, afin de consoler sa douleur ». A ce discours, il éprouva une souffrance aussi vive que si de l'étain avait coulé dans ses oreilles, et il dit : « Hélas ! vous voulez me ramener au séjour des soucis et des chagrins ! — Il le faut, lui répondirent-ils, afin que s'accomplisse l'ordre inéluctable de Dieu, auquel vous n'avez rien à opposer ».

Son frère Mohammed avait été présenté par sa mère, peu après sa naissance, au saint homme Abou Zeïd, afin d'attirer sa bénédiction sur le nouveau-né. Le vieillard prit l'enfant sur ses genoux, le pressa sur son cœur, lui souffla dans la bouche et fit des vœux pour lui, disant : « Celui-ci est bien des nôtres ! » Cette parole devint pour lui un nom propre[1]. Les vertus du saint Abou Zeïd étaient trop con-

1. C'est-à-dire que les mots *minna nahno* (des nôtres à nous), prononcés par le vieillard, auraient formé le nom propre donné plus tard à l'enfant, qui serait l'ancêtre éponyme du groupe de population appelé *El Minahna*.

nues pour êtres citées et trop nombreuses pour être énumérés ; il était alors âgé de cent ans.

Leur frère Ahmed était le plus distingué des jeunes hommes de son temps ; il passa sa vie à conduire avec discernement les intérêts de la religion et les affaires de ce monde. Il ne recherchait ni l'ombre durant le jour, ni le sommeil pendant la nuit, son habitude étant d'étudier la nuit et d'enseigner le jour, tout en administrant les intérêts domestiques. On raconte que s'étant chargé du troupeau de bœufs de sa famille, alors qu'il comptait quarante têtes, il assura sa garde et son entretien pendant trois années au bout desquelles il comptait en tout cent vingt têtes. Son administration était plus précieuse que l'eau elle-même, sa science et sa piété plus évidentes que l'étendue céleste. El Fadhel ben El Kaoury lui confia l'éducation des orphelins de *Chorbobba*, et tous devinrent des hommes distingués, (٨٤) tant comme savants lecteurs que comme habiles calligraphes, hommes de science ou poètes de talent. Il vécut sans envie et quitta ce monde sans regret ; ses bienfaits furent innombrables, ses actions glorieuses infinies, et le souvenir de ses vertus est impérissable.

On peut en dire autant de leur frère El Amine qui fut, durant sa vie, un champion de la foi, supérieur par ses vertus à ses proches et à tous les hommes de sa génération. Il vécut effacé et dépassa les limites ordinaires de la vie humaine ; son tombeau est avec celui d'Ahmed à Dat Ettebel. Celui de Minahma est à Tin Fendja et El Mostafa est enterré entre Bir Bafour, El Marfak et Dalammat, points aussi nommés : In da Bafour, Aïmer et Bir Ingag. Quant à leur père Moud Malek, son tombeau est à Tin Bellil, avec celui du Cadi El Chinguithy.

Moud Aoubak ben Ahmed ben Otmane des Beni Tameknaïd eut pour enfants : 1° Taleb Adjouad ; 2° Habida. Il était *hommaïny* d'origine et avait nom Mohammed ; il fut tué à In Djiri et Habib perdit la vie à Baguella. Leur mère

était Tanaghous, fille d'Abou Mohamma, qui n'était autre que Aggag Adjfagha Imeghdjache Ettameklaouy, ainsi rattaché à sa mère qui s'appelait Tamekla ; quant à son père, il s'appelait Ibn El Hadj Ahmed ben El Hadj Ali ben El Hadj.

Il eut pour fils : 1° Alfagha Makar ; 2° Taleb Mohamma, et 3° Madj ; leur mère s'appelait Djemiliya.

Taleb Mohamma eut pour enfants : 1° Aïssa ; 2° Hebiatte ; 3° El Mokhtar, connu sous le nom de Ettameklaouy et réputé comme médecin ; 4° leur sœur Khadidja, la mère des Beni Djil ben Mahi.

Alfagha Makar émigra vers le sud, après le départ de son fils Alfagha Aoubak — du même côté — et il y épousa la sœur de Mohammed Saïd ben Takeddi, dont il eut : Mohammed et ses sœurs Meriem, la mère d'Ougag et d'Alfagha Aoubak et Immone Hondha Ahanallah des Beni Adjfagha Zakaria.

Mohammed, le fils d'Alfagha Makar épousa la fille de Mohondh ben Abou Iddouk Eddigodjy et en eut : 1° Iakoub In Allah ; 2° Abloul appelé aussi Alfagha Aoubak.

Iakoub In Allah eut pour enfants : (٨٥) 1° Chems Eddine, dont la mère était Tanaghous bent Mohondh In Hondha ; 2° El Amine ; 3° El Mouloud, et 4° Adjouad.

Abloul épousa Omhani bent Idimane, dont il eut deux filles ; l'une d'elles épousa Aboubak El Iassiny, frère de Mohammed El Iassiny.

Parmi les Id Adj Aghmadjam, il y avait les Aougag El Mekissaratte dont : 1° Adj ben Mohondh El Mekissary, et 2° les Tamekla, dont Djil et ses enfants : Abbat tué à In Djiri, Ahmadane, Djamma, Djouthir tué le jour de la défaite et Ahmed El Guebly. D'eux sont issus : El Mokhtar Mesghara, fils d'Ahmed et père d'Abderrahmane Ettameklaouy.

Alfagha Aoubak épousa la fille de Mohammed Saïd ben Takeddi dont il devint veuf. Il épousa ensuite Ahchata bent Iakoub In Allah Eddeïmany et en eut six garçons et quatre filles. Ses fils étaient : 1° Mohondh ; 2° Adjouad ; 3° Baïane appelé El Mokhtar ; 4° Abou Izidna, appelé El

Fadhel; 5° Iakoub In Allah, et 6° Abdallah. Ses filles étaient : 1° Fathma, la mère de Khalna et ses frères; 2° Hannana, mère de Mohondh El Ghaly El Iadamy et d'El Fakih El Mokhtar ben Moussa; 3° Tanaghous, la mère de Habib Allah ben Mokhtar El Alfaghy, et 4° Haïna, mère d'Abou El Mahi ben Mateïly, de Nacer Eddine et de ses frères.

Mohondh épousa Iemmane Hondha In Djouba In d'Amar El Iadamy, dont il eut : 1° Mohammed Sar Laraouane; 2° Abhendham, tué à In Djiri; 3° Ahmed Daoula, tué à Baguella; 4° Khiar, ; 5° Iakoub, et des filles : Fafa appelée Fathma, Tanaghous et Miam (Meriem).

Adjouad épousa Mane bent El Kaoury et la répudia. Elle se remaria avec Alfagha Aoubak El Abhondhy et lui avec Omhani, fille d'Abou Zeïd El Iakouby. Il en eut : 1° Mohammed; 2° Sid El Amine; (אר) 3° Khaïr El Aname, et 4° Mateïly.

El Mokhtar eut pour enfants : 1° Houmatte, appelé Mohondh; 2° Mohammed; 3° Hobet, appelé Ahmed, et 4° Hadous appelé Tanaghous, la mère de Boub El Amine. Leur mère était Omhani bent Mohondh ben In da Mohondh El Djakany El Hassany.

El Fadhel eut pour enfants : 1° Izidna, de qui son père prit son surnom; 2° Habib Allah; 3° Haïna. Leur mère était Meriem bent Ahmed In Allah El Iakouby.

Iakoub In Allah eut pour enfants : 1° Adjouad Mesghara qui mourut avec Nacer Eddine; 2° El Mahdjoub appelé El Mokhtar; 3° Cheïkhna, qui moururent tous deux le jour de la défaite, et 4° Abdallah qui ne laissa pas de postérité; plus neuf filles. Leur mère était Fathma bent Amar ben Aboubak El Alfaghy.

Parmi les Id ou Idja Agourar, il y eut : Mohondh In Hondha qui eut pour fils : 1° Otmane; 2° El Amine, et 3° Ahmout appelé Ahmed. Leur mère était Tanaghous bent Habib ben Iddouk, fille de Ahchata bent Bou Toumiatte Eddigodjy.

Parmi les Houakir, il y eut : 1° Amar; 2° Aoubak;

3° Aïbous appelé Sid Mohammed ; ils étaient fils de Abdallah ben Ahmed ben Sid El Mokhtar El Hekary ben Ahmed El Hekary ben Mohammed Hekar, surnommé Ahmed Abou Amma, ce qui veut dire Abou Amer. Leur mère était Hanna bent In Toukollah ben Ibrahim El Boussady ; 4° Habib Allah, fils de Sid Ahmed ben Sid El Mokhtar, dont la mère était Torich bent El Hassane In d'Aoubak, et 5° son frère Mohondh qui fut tué avec les Cadis.

Parmi les Id Ketmeddhah, il y avait les Beni Chadjar ben Otmane : 1° El Kerim ; 2° Khitar ; 3° Ahmed, et 4° Mohondh.

El Kerim eut pour enfants : 1° Daoula, 2° Abderrahmane ; 3° Abdeddaïm. Khitar engendra Ouadiat Allah et Ahmed fut père de : 1° Ramadhane ; 2° El Akhiar ; 3° Kerimna, et 4° Ag d'El Hamoud. Enfin Mohondh eut un fils appelé In El Kerim. D'eux sont issus Ahmadine, fils d'Ahmed, fils de Habib, fils de Djaber.

(٨٧) Parmi les Id Aghmay, il y eut : Bobba, dont les noms étaient Mohammed ben Mohondh ben Abdallah ben Ahmed ben Mohammed ben Mohondh In Allah ; son aïeul était Ahmed qui fut tué par Amar Ag da Tomma, avec le fils de sa sœur Ahmed ben Iakoub Chekraouy. Bobba avait quatre sœurs : 1° la mère de Hassan et de Hosseïne, enfants de Adidja Ettakenny ; 2° la mère de Mine In Allah et de Salima, enfants de Mohondh Agdam ; 3° la mère des Beni Mohondh ben Iakoub ben Id Hondha, et 4° la mère d'Ief In ou Ali et de ses frères. Leur mère qui s'appelait Tanaghous était la sœur d'Omm El Mokhtar Ennakiya.

D'eux sont issus : Mohondh et Abdallah, enfants de Adidja ben Moussa ben Id Adj ben Mohammed ben Ibrahim ben Mohammed ben Maghmayeh ben Hommod Fadhadj ben Ider In Takdjomt. Leur mère était la fille de In d'In Allah Agourar des Id Ag Seddjah ; la mère de Moussa était des Beni Alfagha Iddouk et la mère d'Adidja était fille d'Aboubak In d'Aboubak El Ibrahimy.

Les Id Aklone sont des *Zouaïa Lemtouna*, parmi les-

quels étaient Godjih, Tachedbit, Tagath et Idjmella. On dit que les Beni Godjih sont des Idnane qui seraient Turcs issus de Magog, fils de Japhet fils de Noë (Dieu lui accorde le salut éternel). Parmi les Id Aklone, il y avait Abou Iddouk dont les noms étaient : Abou Hondha Ag d'Abhondh ben Ahmed ben Ag d'Aoubak Ag d'ou Medhellah ; sa mère était Hanna bent Badel Ag d'Ag El Medjlassy.

Abou Iddouk eut deux fils : 1° Iddouk, qui occasionna son surnom ; 2° Mohondh et quatre filles dont : Assia, mère de Sid ben Abdallah Eddeïmany et de Mahmoud ben Ahmed In Allah El Iakouby et de leurs trois frères utérins ; 2° Monouara, la mère de Iakoub ben El Mokhtar El Iakouby, de Abhom et de Hommaïd, enfants de Amar ben Ababak El Djakany et 3° Takhtaïd, mère de Eddilby. Leur mère était Ahchata bent Alfagha Iddouk El Yahyaouy.

Iddouk fut père de : 1° Alfagha Moussa dont le nom était Iakoub ; 2° Abhom, (٨٨) 3° Maïdjen, et 4° Hanna. Leur mère était des Id Abillihssane.

Parmi les Id Iakoub, il y avait Mohammed ben Abiadj, le premier qui entra dans l'alliance des Tachomcha ; son tombeau est à Ifercha. Sa mère Hanna bent Badel Ag d'Ag El Medjlassy était également la mère de Abou Iddouk Eddigodjy. Il eut deux fils, Mohondh et Yahya.

Yahya eut trois enfants : 1° Abou Haïda appelé El Mokhtar, aussi distingué par la science que par la pratique, dont le tombeau est à Tin Iedjmar ; sa mère nommée Khadidja était surnommée El Khala ; elle était fille de Iakoub ben Abhondh El Alfaghy ; 2° El Hassane ; 3° Toumah El Hosseïne.

El Hosseïne eut pour enfants : Adjfaïdeh qui occasionna le surnom de son père ; sa mère était Aïcha bent Iddouk El Yahyaouy. Adjfaïdeh qui était un lutteur émérite, faisait partie de ceux qui ont le don d'expliquer les mystères.

Mohondh eut deux fils : 1° Bou Chenkour appelé El Mahi, et 2° Yahya Sanba. Leur mère était Meriem bent Hommod Fadhadj El Ibrahimy.

El Mahi eut pour enfants : 1° Chenkour, appelé Mohondh et surnommé Zerrouk ; 2° Ahmed Chinane ; 3° Baba Ahmed ; 4° Moussa ; 5° la Matouk le plus jeune appelé El Meddah et dont le nom était El Mostafa. Il était renommé pour sa très belle voix ; et rarement quelqu'un l'écoutait sans être transporté d'aise et sans se montrer généreux avec lui ; même il arrivait parfois que quelqu'un de ses auditeurs fut ému au point d'en perdre le sens. Baba Ahmed fut tué...[1].

Yahya Sanba eut pour enfants : 1° Hemmatte appelé Mohondh ; sa mère Aïcha bent Abdallah Eddeïmany, était aussi la mère des enfants d'Abou El Mokhtar Chekraouy ; 2° Son frère connu sous le surnom de Tichity Ifelladj et dont les noms étaient El Fadhel ben Bousid ; ce Bousid s'appelait Mohamma Sar. La mère d'Ifelladj se nommait Bent El Mostafa et était fille d'Abdallah Eddeïmany ; 3° El Amine surnommé Bahinine, dont la mère était Haïna bent Amar El Billihssany.

(٨٩) (Sont issus) de Sid Bou Bekeur des Beni Sassi ben Mansour ben Amrane : 1° Mohondh El Kaour ben Aoubak ben Amar ben Ali ben Amar ben Zeïneb des Beni Ali Thagathy ; 2° Moud Hommod des Id Asdjam In Allah, qui sont des Semlal ; 3° Andjay ben Abdallah ben Ismaïl Ettekroury ; 4° le cadi Habib Allah Sella ben Ibrahim ben Maad ben Ibrahim ben Mohammed, qui avait pour mère Asta Dam.

Parmi les Id Ah Amgher étaient : 1° Ahmed, et 2° Abou Bekr, enfants de Mohondh ben Moussa.

Parmi les Id Ghommod Hondha : 1° Yahya Essadi, 2° Mohondh ben Takeddi ; 3° Hondh Ahoua ; 4° Chilatte et 5° Iohna.

Les Beni Bou Daoula sont issus des Beni El Konty ; le nom de Daoula vient d'Ahmed ben Mohammed ben Ibrahim ben Alfagha Takeddi ben El Konty.

1. Nos deux exemplaires ont ici un blanc.

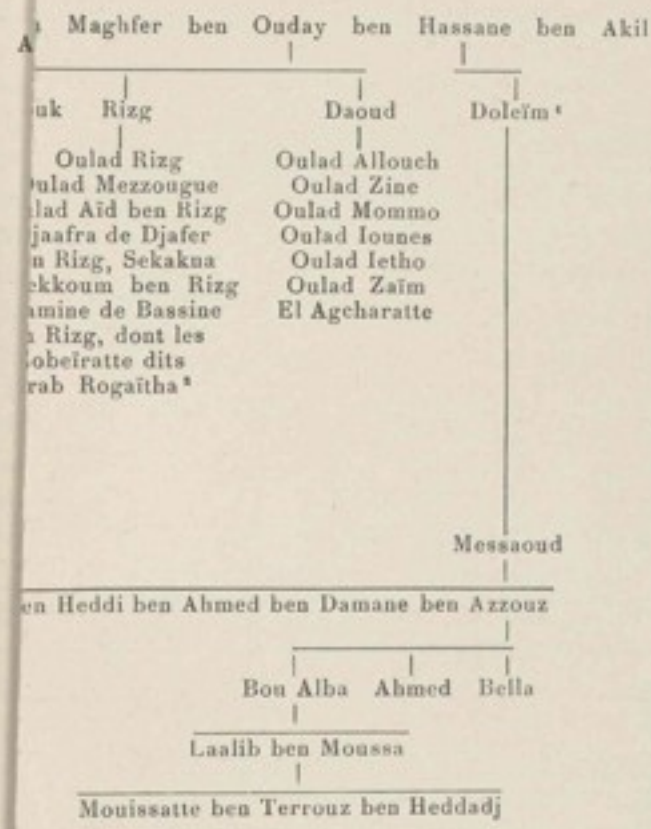
Les Id Daoud étaient les alliés de Mateïly[1]; parmi eux, il y avait : 1° Moud Bar; 2° Ahmed Kahoua. Moud Bar épousa une femme dont l'origine est expliquée comme il suit : Un jour qu'Abou El Fadhel El Kaoury était à Issenghane, une jeune esclave et sa suivante passèrent près de lui. Il questionna la suivante à son sujet et apprit d'elle que c'était sa propre fille; son père était Sid El Mokhtar El Ghelaouy connu sous le nom de El Mokaddem, et son épouse El Alaouiya les avait exilées. Abou El Fadhel racheta sa liberté et la conduisit dans sa propre famille, puis il en prévint El Mokaddem. Mais celui-ci persista dans son éloignement à l'égard de sa fille, disant à El Fadhel qu'il eut à s'occuper d'elle. Il la garda à sa charge, jusqu'au jour où il la maria à Moud Bar qui eut d'elle plusieurs enfants. A ces enfants, Abou El Fadhel El Kaoury ne cessa de réclamer des comptes relativement à l'état de servitude — d'où il les avait tirés —, et cela jusqu'à ce qu'ils lui eurent octroyé une terre de labour appelée In Tidjedja et dite aussi Aouinatte Ichenkath.

Les Tadjakant et les Tafollal ou Idjak, sont les enfants de Cheroual ben (٩٠) Aouane ben Ali ben Amçam ben Iahker ben Nebtane ben Lemtoun ben Nomane ben Tobba ben Himyer ben Sakak ben Abel ben Ghaleb ben Fihr.

D'Idjak sont issus les Id Godjy dont : 1° Mouloud ben El Mostafa, et 2° Maïdjen, tous deux enfants de Mohondha ben Tinboktou ; Maïdjen mourut le jour de la défaite, sans laisser de postérité La mère d'El Mouloud était Ahchata bent Ababak ben Iddouk Agda Maïdjen ben Alfagha Iddouk; sa mère, à elle, était Aïcha bent Otmane ben El Hassane El Alaouiy. D'eux sont issus les Beni Indag parmi lesquels étaient : Tata et son frère Iadine, tous deux fils de Takeddi ; Iadine fut tué par un éboulement du puits de Tin Iekhlif. Takeddi avait été recueilli par Mohondh ben Idimane et était devenu l'affranchi et l'auxiliaire des

1. *Halif* au pluriel *ahlaf* et *holafa*, c'est-à-dire clients ou protégés. V ci-devant p. 42.

L



a, l'on appelait Doleïma (la petite noire) : son fils qui lui ressemblait fit connaître par son courage et son énergie, dans les circonstances en pour arrimer à nouveau son palanquin; et voici qu'en cet instant sa ains, après en avoir tué plusieurs. Lorsqu'ensuite il fut question l'en is celui-ci s'y opposa disant : « Par Dieu ! je le jure, aucun d'eux de n père le reconnut publiquement pour son fils.
n'a

Beni Idimane. Son nom était Hondha Ahoua qu'il a donné à l'endroit où est son tombeau. Il se distinguait par une voix d'une puissante sonorité ; ainsi quand il criait l'appel à la prière à Tin Id N'Hondha, il était entendu des gens de Tin Chikel et de ceux d'Amesdough. Tin Id n'Hondha est un *charas*, ce qui veut dire un point élevé du sol ; ce point est situé entre Idaratte et Tin Daïndokane, près des gisements métalliques connus du fleuve.

Bedjzas était fils de Tinouadjiou, c'est-à-dire de Sid Yahya dont la noblesse est connue. Il habitait Ouadane, lorsqu'ayant eu à se plaindre gravement des habitants, il émigra vers le Sud monté sur un poulain gris clair. Arrivé dans le pays des Massouma, il s'y fixa et y fut appelé In Ouadjiou, ce qui veut dire l'homme à la monture blanche. Ses fils furent : 1° Bedjzas nommé aussi Abou El Hassane ; 2° Ioussef; 3° El Baraka ; 4° Iraka. Ce dernier n'eut pas de postérité et l'on a dit que cela fut peut-être dû à un vœu prononcé contre lui par son père ; il était, à la lutte, d'une force remarquable. La majeure partie de la postérité d'El Baraka forme les Beni Intat et autres groupes ; celle (٩١) de Ioussef n'en forme qu'une petite partie.

Bedzas eut cinq enfants : 1° Ianimma ; 2° Adjidja ; 3° Hamma ; 4° Abiadj le père des Ag da Konta.

De Ianimma sont issus : 1° Abouna ; 2° Houmatah, qui ont engendré : Bettada, Abou El Mokhtar, le saint Abou Bekr ben Mohondh Ache ben Adjfagha Ache ben Mohondh Amghar ben Amer Illo ben Ianimma. Sa mère était Immone Izimeghrah, fille de Mohondh des Beni Alfagha Saïd, dont les noms étaient Saïd ben Chems Eddine ; ils forment les Semassid. D'Aoubak sont issus Khoteïr ben Mohondh ben Aboubak et sa sœur, la sainte, la sage Takoukit, dont le nom était Meriem.

Terminé la copie faite pour le commandant des Trarza, à Akhrouf.

V

NOTICE DE CHEIKH SAAD BOUH

(٩٣) Ceci, moi Cheïkh Saad Bouh, je l'ai fait sur l'invitation de Monsieur le Commandant, chef des Trarza, qui m'a prescrit de lui fournir une notice sur les aventures des quatre Français qui sont venus dans le Sahara[1].

Je dis donc que le premier d'entre eux qui était M. Siliane, vint au temps d'Ali ben Mohammed El Habib; il était monté sur une mule et suivi de dix chameaux chargés de nombreuses caisses contenant des marchandises, du numéraire, des outils, quantité de *Khent*[2], etc. Il n'avait, comme personnel, que ses guides, ses serviteurs et son interprète. Nous nous trouvions, lors de son arrivée, à Tidjrirt où il nous apprit son intention de parcourir le pays, de l'étudier, de gagner l'Adrar, d'y rencontrer le chef du pays et de se rendre ensuite à Oualata.

Un ou deux jours après qu'il nous eut quittés, nous apprîmes que Mohammed ben Abdallah des Oulad Doleïm avec soixante des siens, se dirigeait de son côté, avec l'intention de le tuer et de le dépouiller. Je montai à cheval avec mes parents[3] et ceux de mes élèves qui étaient pré-

1. M. Ancelle, dans son ouvrage *Les explorations au Sénégal et dans les contrées voisines, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (Paris. Maisonneuve, 1886), ne parle pas des explorations dont il est question ici, qui sont postérieures à l'année 1886. Par suite, les noms des explorateurs qui ne nous sont pas connus, ont été transcrits de l'arabe par conjecture.

2. Le *khent* est la guinée de coton bleu, fabriquée au Soudan.

3. Le texte porte : *avec mes frères*, expression qu'il ne faut pas prendre à la lettre; l'habitude des nomades en effet, est d'appeler les concitoyens ou contribules « cousins » (بني عمّ) et d'appeler « frères » (اخوة), les parents d'âge sensiblement égal, jusqu'aux degrés extrêmes de l'hérédité.

sents et nous fîmes diligence pour rejoindre le voyageur. Nous atteignîmes les Oulad Doleïm, alors qu'ayant saisi par la bride la mule de l'explorateur français, ils l'emmenaient dans les sables immenses de la région d'Agchar, avec l'intention de l'assassiner. Nous eûmes avec ces gens une très longue discussion à la suite de laquelle nous fûmes assez heureux pour délivrer le Français et le tirer de leurs mains, avec ses bagages, sans que rien n'en ait été distrait. Nous le ramenâmes à nos campements, puis nous lui donnâmes une escorte pour assurer sa sécurité, jusqu'à Endar[1].

Un autre voyageur du nom de Fabert[2], s'en vint chez nous, en un endroit appelé Tinira, avec l'intention d'atteindre l'Adrar. La nouvelle de ce voyage parvint à la connaissance d'Amar Salem ben Mohammed El Habib, que la guerre alors engagée entre lui et le fils de son frère Ahmed Salem, contraignait de rester éloigné des régions du Sud. Amar Salem, accompagné d'une foule de gens des régions sahariennes, s'en vint chez nous, avec l'intention de tuer le voyageur (٩١) étranger et de piller son convoi. Je m'interposai, lui disant qu'il n'atteindrait le Français et ses compagnons qu'après m'avoir tué moi-même. Il renonça à son projet et s'en retourna.

J'envoyai alors un homme des Oulad Dimane porter une lettre de M. Fabert à Ben Aïda, dans laquelle il lui demandait de venir à Touizket, conférer avec lui. Nous nous transportâmes nous-mêmes en ce point, et, en y arrivant, nous dépêchâmes un homme auprès de Ben Aïda, pour l'informer que le voyageur étant parvenu à Touizket, il eut à l'y rejoindre sans retard. Ben Aïda lui fit tenir une réponse dans laquelle il lui disait avoir décampé et se trouver dans le Tiris, donc très loin de Touizket. Il lui conseillait, en conséquence, de regagner

1. Endar est le nom indigène de Saint-Louis.
2. L'exploration de M. Fabert a eu lieu en 1891.

Saint-Louis et de remettre son voyage et leur entrevue à l'année suivante. M. Fabert s'en retourna donc à Saint-Louis, sous la protection de l'escorte que nous lui donnâmes.

Vint ensuite un voyageur du nom de Pasiade, qui entreprit d'atteindre les gisements de soufre du pays de Tafelli et commença d'y faire des recherches. Nous étions alors dans la région du Tell, et nous apprîmes qu'un parti de cavaliers Beni Doleïm, parmi lesquels Mohammed ben Obeïd Allah, était en route pour le joindre. Je fis partir le fils de mon frère, nommé Ouil Abdatte, que j'envoyai auprès de Pasiade et de ses compagnons, avec mission de faire toute diligence, afin de ne pas être devancé par les brigands. Il les rejoignit, les avertit, et ils purent regagner Saint-Louis sans encombre.

M. Blanchet vint ensuite, dans les circonstances suivantes : Les Français avaient envoyé Mohammed ben Abou El Mokdad dans l'Adrar, afin de négocier, avec le chef du pays Ahmed ben Sid Ahmed, un accord commercial concernant les échanges qu'ils se proposaient de faire avec lui, sur les confins de son pays. Ahmed ben Sid Ahmed souscrivit à ces propositions et Mohammed s'en revint, ayant obtenu satisfaction. Dans le cours de l'année qui suivit, M. Blanchet, à la tête d'une mission richement pourvue, et accompagné de Mohammed et de cinquante hommes, s'en vint chez nous, dans les parages de Touizket. Il était escorté d'hommes envoyés par El Mokhtar ben (٩٥) Aïda à sa rencontre, à El Gouachich, et qui lui avaient dit : « El Mokhtar vous fait savoir qu'Ahmed ben Sid Ahmed étant mort, lui El Mokhtar tiendra sa place, pour ce qui regarde les accords passés entre vous ; venez chez lui et vous aurez toute satisfaction ».

Quand M. Blanchet fut auprès de nous avec sa suite, je lui déclarai qu'à mon avis, ils ne devaient pas se rendre dans l'Adrar, avant de savoir si le pays avait un chef dûment investi du commandement. J'ajoutai que ce que

je savais d'El Mokhtar, ne laissait pas de me faire craindre pour eux trahison et surprise ; et je leur conseillai de demeurer avec nous l'espace de huit jours, jusqu'à ce que l'on sache pertinemment que les gens de l'Adrar s'étaient mis d'accord pour donner le commandement à cet homme.

Ils suivirent mes avis et envoyèrent Ibn Sanba Noro et un homme des Id ou Ali auprès d'El Mokhtar. Ces deux hommes rapportèrent des paroles satisfaisantes d'El Mokhtar qui annonçait l'envoi de son fils pour escorter M. Blanchet jusqu'auprès de lui. Ainsi fut fait et j'envoyai avec eux mon fils El Hadramy. Il les escorta durant trois jours, les préservant contre les pillards des campagnes qu'ils traversaient, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent Ahmed ben El Mokhtar (celui qui devait être tué par les Oulad Bou Seba, en un lieu appelé Tabrankout). Les voyageurs français renvoyèrent alors El Hadramy, et avec le fils d'El Mokhtar, ils gagnèrent Atar où ils furent installés dans une maison.

Mais les membres de la Djemaâ vinrent à El Mokhtar et lui dirent : « Qui vous a poussé à introduire ainsi des étrangers dans notre pays? — C'est, leur répondit-il, afin de m'emparer de leurs personnes et de leurs biens ». El Mokhtar était un homme assez lourd d'esprit et maladroit; aussi, quand les membres de la Djemaa l'eurent entendu, se dirent-ils entre eux que dès l'instant que tel était son projet, ils devaient se hâter de le devancer auprès de cette proie. Ils décidèrent donc de prendre les étrangers par surprise, et à l'insu d'El Mokhtar.

Un certain jour, huit hommes de la suite de M. Blanchet sortirent pour aller à l'eau; ils ne se doutaient de rien, lorsqu'ils furent cernés et massacrés. Au bruit des coups de feu, ceux qui étaient restés dans la maison, s'élancèrent au dehors, tuant quiconque passait à leur portée. Ils tuèrent ainsi huit personnes parmi lesquelles il n'y avait que deux guerriers, les autres étant tous Zouaïa. De retour dans la maison qu'ils occupaient, les membres de la mis-

sion trouvèrent qu'elle avait été pillée et ils s'y mirent ne état de défense. Ils avaient eu deux blessés, le lieutenant et Mohammed Sek. Le lendemain, ayant été trompés par un stratagème, ils firent une sortie au cours de laquelle Ibn Sanba Noro fut tué et Obeïd Allah El Bousbay reçut une blessure.

Il y avait un certain temps qu'ils étaient cernés dans cette maison, et la soif leur infligeait de cruelles souffrances, lorsque les nègres qui étaient avec la mission proposèrent de percer les murs de la maison pendant la nuit, de s'évader et, ayant la vie sauve, de s'organiser pour effectuer le voyage du retour. M. Blanchet et ses deux compagnons répondirent qu'il leur serait impossible de voyager à pied et qu'ils ne sortiraient pas de la maison. Les nègres s'en furent et les abandonnèrent, avec Mohammed Sek, dans une situation des plus critiques.

Ces nègres passèrent chez nous et nous leur donnâmes un guide et ce qu'il faut en fait d'outres et autres objets. Arrivés à Thouaïla, ils rencontrèrent une très importante caravane de Zouaïa de l'Adrar. Ils l'attaquèrent, tuèrent huit hommes aux Zouaïa et les dépouillèrent de ce qu'ils possédaient.

Quand ces événements furent connus à Saint-Louis, une lettre me fut adressée et une autre à Cheikh Sidia, nous engageant à nous efforcer de porter secours à M. Blanchet et à ses compagnons. Je montai à cheval dans ce but et me mis en route, à une époque où la température est très élevée. A mon arrivée dans l'Adrar, je trouvai les habitants unanimement décidés, soit à tuer les membres de la mission Blanchet, soit à les conduire au sultan du Maroc. Je dis alors à El Mokhtar : « Il vous faut les abandonner en mes mains, cela sera profitable à tous les musulmans ; en effet, le gouvernement français entoure notre pays de ses possessions, et il est indispensable d'éviter avec lui les froissements ; le mieux est de montrer de la loyauté aux Français et de leur donner satisfaction ; j'ai appris à les

connaître, pendant trente ans et je dois à la vérité de proclamer leur sincérité et leur droiture ».

Quand les lettrés et les savants connurent ce que j'avais dit à El Mokhtar, les uns objectèrent qu'il était contraire au vœu de la loi de remettre les étrangers en liberté, les autres opinèrent que celui qui venait ainsi s'interposer en leur faveur, ne méritait que la mort; bref ils lui donnèrent les conseils les plus odieux. Dès que j'en eu connaissance, (٩٧) je lui demandai de me mettre en présence de ces docteurs de la loi, afin qu'il me soit permis de leur démontrer leur erreur et la fausseté de leurs vues.

Ainsi fit-il, et pendant près d'un mois, je luttai contre eux pour arriver à prouver, avec leurs textes en main, que leur loi leur faisait défense de tuer des hommes qui étaient entrés chez eux confiants dans leur parole et couverts par un pacte; et que leur donner la mort serait une indigne trahison réprouvée par la loi. Sans compter que, d'une part, il n'est personne qui puisse impunément manquer aux Français et que, d'autre part, la mise à mort de trois des leurs n'infirmerait pas les accords conclus avec eux et ne saurait diminuer leur puissance, mais plutôt qu'elle serait une source de dommages considérables pour l'ensemble des populations musulmanes.

Ils revinrent tous sur leur opinion première et ne trouvèrent rien à reprendre à mes paroles. Ils observèrent, néanmoins, que s'ils voulaient tuer les membres de la mission Blanchet, c'était pour venger les leurs tués à Thouaïla. Je leur fis remarquer qu'ils avaient été les premiers à donner la mort traîtreusement, en tuant des membres de la mission dont ils avaient surpris la confiance.

Ces discussions, avec les gens de l'Adrar, déterminèrent M. Blanchet à me prescrire de leur engager sa parole, pour telle rançon qu'ils exigeraient, et de la sorte, il se concerta avec eux pour la somme de deux mille huit cents francs. (Quand M. le Commandant m'a demandé quelle avait été la somme convenue, c'est par oubli que je lui ai

répondu, d'abord, deux mille francs, pour lui confirmer ensuite le chiffre de deux mille huit cent francs).

El Mokhtar me prescrivit de remettre à Mohammed Sek mille quatre cents francs, dont quatre cents francs pour le prix du sang de Ibn Sanba Noro et mille francs pour la valeur de ses bagages, puis de lui envoyer directement le reste de la somme. J'en pris l'engagement et je partis avec la mission Blanchet au prix des plus grandes difficultés.

(Pendant qu'ils étaient assiégés, M. Blanchet désirant se racheter, m'avait fait parvenir une lettre, par un homme des gens de Mohammed Salem, dans laquelle il me disait de remettre à cet homme tous les bagages laissés par la mission dans notre maison; il devait en prendre une partie et aller la remettre à El Mokhtar. Je mis à part les livres, papiers et autres objets personnels de M. Blanchet et j'abandonnai à son envoyé tout le reste consistant en sucre, vêtements, etc. Quand il eut terminé son choix, (٩٨) je ne lui livrai les objets choisis qu'après qu'il m'en eut remis la liste que je gardai par devers moi, avec la lettre de M. Blanchet et la traduction en arabe qu'en avait faite Mohammed Sek. Le tout est encore actuellement entre mes mains.)

Je partis ensuite avec M. Blanchet et ses compagnons; ils passèrent chaque nuit dans une koubba (mausolée voûté en forme de dôme), tandis qu'avec mes fils et mes élèves, nous les gardions jusqu'au matin, et cela durant tout le voyage. Quand nous fûmes parvenus à nos campements, je leur donnai un guide avec tout ce dont ils avaient besoin pour le voyage, et ils regagnèrent Saint-Louis.

J'y fus moi-même, à quelque temps de là; le gouverneur me remit la somme pour laquelle je m'étais porté garant vis-à-vis des gens de l'Adrar et je l'employai comme l'avait voulu El Mokhtar : j'en donnai la moitié (1.400 francs) à Mohammed Sek et je gardai le reste par devers moi. Vint un homme des Oulad Bou Seba nommé Mouley Ahmed ben Laouis porteur d'une lettre d'El Mokhtar,

réclamant deux cents francs; de sa part encore vint ensuite un homme des Ahl El Hadj, demandant deux cents francs, puis un homme des Id ou Ali demandant deux cents francs et enfin Ben Abdallah El Azam Essebay, réclamant le reste que je lui remis. Chacun de ces envoyés était venu muni du sceau d'El Mokhtar et accompagné de nombreux témoins.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : Pages.

Introduction 1
Notice sur la Mauritanie 17
Géographie 17
Histoire 20
État social 27
Ressources naturelles et commerce du Sahara occidental . . 56
Lexicographie 81
Index alphabétique des noms contenus dans les textes arabes. 102

Deuxième partie. — Traduction :

I. — Lettre de Cheïkh sid Mohammed ben Cheïkh Ahmed ben Soleïmane à M. Théveniaut 155
II. — Amr el Oualy Nacer Eddine (Histoire du Saint Nacer Eddine) 164
III. — Chiame Ezzouaïa (Caractères des Zouaïa) 219
IV. — Kitab el Ançab (Le Livre des origines) 243
V. — Notice de Cheïkh Saad Bouh 264

فهرسة

رسالة الشيخ سيد محمد بن الشيخ احمد بن سليمان الى حاكم التزارزة. ١

أمر الولي ناصر الدين ٨

كتاب شيم الزوايا. ٥١

كتاب الانساب. ٧٥

رسالة الشيخ سعد ابيه الى حاكم التزارزة ٩٧

صاحب المطبعة ومدير الجريدة : اغوست بوردان

ليلة يبيتون بي فبّة وابيت انا وابناني وتلا مذي نحرسهم الى الصباح فمازلنا كذلك الى ان وصلنا خيامنا فارسلت معهم من يدلّهم واعطيتهم ما يحتا جون اليه بي سفرهم حتى وصلوا الى أَنْدَرْ ثم اني اتيت اندر بعد ذلك فاعطاني شيخ أَنْدَرْ ذلك المال الذي ضمنت لاهل ادْرَارْ فعملت فيه ما قال المختار فاعطيت نصفه لمحمد سك وامسكت معي الباقي حتى اتاني رجل من اولاد بُسباع اسمه مولاي احمد بن لعويس بكتاب من المختار يريد منه مأ يتين ثمّ اتاني من عنده واحد من اهل الحاج يريد مأ يتين ثمّ اتاني واحد من إدوعلِ يريد مأ يتين ثمّ اتاني بن عبد الله الازعم السباعي يريد الباقي فدفعته له وكلهم ياتيني بطابعه وكثير من الشهود .

انتهى

ان ابرنسة لم يقدر احدان يعارضهم واخرى انكم ان قتلتم منهم ثلاثة فليس ذلك ينقض عهودهم ولا قوتهم ويجري الفساد العظيم على جميع المسلمين فرجعوا كلهم وسلّمو الي ولم يجدوا جوابا ولكن قالوا انهم يريدون قتلهم في مقابلة قومهم الذين قُتلوا عند الطويلة فقلت لهم انكم انتم غدرتموهم اوّ لا وقتلتموهم في امان فلمّا راى ابلا نشي ذلك النزاع امرني ان اضمن عليه ما يريدون من المال فصالحهم على الفين وثما ثمائة وقدسأ لني كَمَانْدَ عن قدر هذا المال فذكرت له الفين ثم تذكرت بعدأنّ معها ثمانمائة فامرني المختار ان اعطى محمد سك الفاوار بعمائة ياخذ منها اربعماية في دبّة ابن صَنْبَ نُورُ والف يبيعها له في حوائجه والباقي ارسله أناله فتحمّلت له ذلك فذهبت بهم بعد جهد جهيد وقَدْ كان مُوسِ ابلانشى في ايّام الحصار عليهم اراد ان يفدي نفسه فبعث الي كتابا مع رجل من اهل محمد سالم ان امكنه من جميع امواله التى ترك في دار تا ياخذ منها ما اراد يحمله للمختار فامسكت عنه جميع كتبه ودخائره التى تخصّ به وتركت بينه وبين غير ذلك من السكر واللباس ونحوه فلما اخذ ما اراد امسكته حتى كتب لي جميع ما اخذ وامسكته مع كتاب مُوسِى ابلانشى وتعريب محمد سك له والجميع في يدي الان ثمّ اني ذهبت بموسى ابلانشى وقومه وفي كل

بمثلهم فمرّت بنا اولئك السودان واعطيناهم من يدلّهم على الطريق وما يحتاجون اليه من الفرب وغيرها فلما بلغوا الطويلة التقوا بعير عظيمة من اهل أدْرَارْ من الزوايا فقتلوا منهم ثمانية وافسدوا ما في ايديهم من المال فلمّا بلغ الخبر اهل أدْرَارْ ارسلوا اليّ كتابا وارسلوا واحدا الى الشيخ سيدي في ان نبذل الجهد في استخلاص ابلا نشي ومن معه فركبت اليهم في زمان شديد الحرّ فلما اتيتهم وجدت اهل أدْرَارْ اجمعوا انهم إمّا ان يقتلوهم وامّا ان يذهبوابهم الى سلطان الغرب فقلت للمختار لا بدّان يطلقهم في يدي فان ذلك فيه الخير للمسلمين كلّهم وان دولة افرنسة احاطت باقطار البلاد ولا سبيل الى ما يغيظها وليس الصواب الاّ في مصادقتهم وجبر خواطرهم فاني جربتهم منذ ثلاثين سنة فما جربت في عهدهم وصحبتهم الا الصلاح فلمّا سمع الطلبة والعلماء بما قلت له قالواله لا يجوز في الشرع ان تطلقهم ومنهم من يقول هذا الرجل الذي جاء ينتصر لهم لاينبغي الا قتله وشنعواله جدّا فلما علمت ذلك قلت له ان يجمعني مع هولاء العلماء حتى ابيّن لهم غلطهم وخطاهم ففعل فمكثت في مناضلتهم قريبا من شهر حتى بيّنت لهم في كتبهم وشريعتهم انه لا يجوز قتلهم لا نهم دخلوا بامان وعهد فلايجوز الغدر في شرعنا هذا إن فرضنا

البواد حتى تعرّض لهم احمد بن المختار الذي قتله اولاد ابي السباع
عند موضع يسمّى تَابَرْنَكُوتْ فقالوا للحضرامي ان يرجع وذهبوا مع
ابن المختار حتى دخلوا أَطَارْ فجعلوه في دار منه فأتت جماعة المختار
اليه وقالوا له ما حملك على ادخال النصارى بلادنا فقال لهم انما فعلت
لأَظفر بهم وبمالهم وكان رجلا أَبْلَه فلمّا سمعت الجماعة ذلك قالت فيما بينها
انه لمّا كان هذا مراده فاننا نسبقه الى هذه الغنيمة فاجتمعوا على
الغدر دونه فلما كان ذات يوم خرج ثمانية من قوم مُوسي ابْلَا نْشي
يريدون الماء فما علموا بشيء حتى أُحيط بهم فقُتلوا فلما سمع قومهم
صوت المدافع خرجوا يقتلون كل من رأوا حتى قتلوا ثمانية انفس
ليس فيهم من اهل السلاح الاّ اثنان والباقي زوايا فرجعوا الى دارهم
فوجد واما فيها فدانتهب كلّه فتحصنوا فيها وقد جُرح يِطَنْ ومحمد سك
وقتل ابن صنب نور وجرح عُبَيْد السّباعي في يوم بعد هذا اليوم
الاول وقد خدعوهم حتى خرجوا اليهم فمكث الجميع مدة محصورين
في تلك الدار حتى اشتدّ بهم العطش فقال من فيهم من السودان
اهدموا لنا هذه الدار ليلاً فنخرج منها ونمنع انفسنا حتى نحتال للسفر
الى بلادنا فقال موس ابلانشي وصاحباه نحن لانستطيع المشي على
اقدامنا ولا نخرج فخرج السودان وتركوهم ومحمد سك فيما لا يليق

اخي اسمه ولد عبدات إلى بزياد ومن معه وامرته ان يجد في السير لئلا يسبقه اولئك اللصوص اليهم فيادرهم واعلمهم فذهبوا الى أندر ولم يدركوهم . ثم خرج بعد ذلك موسى أبلاتشي وسبب خروجه ان إفرانس ارسلوا محمد بن ابي المقداد الى ادرار يريدون العهد مع اميره احمد بن سيد احمد ويطلبون منه ان يتعامل معهم بالتجارة إذا خرجوا من جانب بلاده فساعدهم في جميع ذلك ورجع من عنده محمد بما يريد فلما كان العام الآتي خرج موسى ابلا تشي ومعه محمد في خمسين رجلا وعنده كثير من المال فاتانا عند اتوبزكت ومعه رسل من عند المختار بن عيد التفي معهم عند الكواشيش وقالوا له يقول لكم المختار ان احمد بن سيد احمد مات وانه هو قائم مقامه فيما كان بينكم وبينه من العهد فلتأتوه يكن لكم كما تحبون فلما أتونا قلت لهم ليس الرأي عندي ان تذهبوا الى أدرار حتى تعلموا هل له امير موثوق ام لا لعلمي بحال المختار فاني لا أمن عليكم من الخديعة والغدر فالرأي ان تجلسوا عندنا ثماني ليال حتى تعلموا ان اهل أدرار توافقوا على امارة هذا الرجل فقبلوا وارسلوا ابن صنب نور وواحد من إدوعل فاتياهم بكلام طيب من المختار وانه سيعرض لهم ابنه فيؤمنهم حتى يأتوه فقبلوا فارسلت معهم ابني الحضرامي فسار ثلاثة ايام يؤمنهم بجاهه من لصوص تلك

طويل حتى استنفذناه بجميع ما عنده لم يأخذ منه شيأ فرجعنابه إلى خيامنا وارسلنا معه من يؤمنه الى أَنْدَرْ . ثُمَّ خرج واحد آخَر اسمه فَيِّر فاتانا في موضع يسمّى تَنِيرَ ذا هبا الى أَدْرارْ فعلم به عمر سالم بن محمد الحيب وهو يومئذ في بلاد من ارض الكَبْلَ[1] بسبب حرب بينه وبين ابن اخيه احمد سالم فاتانا في كثير من لفيف اهل البوادي يريد قتله واخذ ما عنده فتعرّضت له وقلت انه لايصل اليهم بسؤ حتى يقتلني دونهم فتركهم وذهب فارسلت لهم رجلا من اولاد ديمان الى ابن عَيْدَ فقال له ان يذهب الى اتويزكَتْ ليلتقي معه هناك فلما بلغنا اتويزكَتْ راحلين اليها ارسلنا له من يحمل كتابه الى ابن عيْدَ يقول فيه انه هاهو اتى اتويزكت فليعجل عليه فردّ عليه بانّه الان فدرحل الى ارض تِيرِسْ فصارت اتويزكت بعيدامنه فليرجع الى أَنْدَرْ الى العام القابل فليات فرجع فَيِّر واعطيناه من يدلّه الى أَنْدَرْ . ثُمَّ خرج بعد ذلك رجل اسمه بَزْيَادْ فذهب الى ان وصل معدن الكبريت في ناحية تَقَلّ فاقام هناك ينظره ونحن حينئذ في بلاد التلّ فبلغنا ان ركبا من بني دُلَيْم ذهبوا اليهم وفيهم ولد محمد بن اعيدَلّ[2] فارسلت ابن

1. Pour القبلة.

2. Pour عبيد الله.

رسالة الشيخ سعد ابيه الى حاكم الترارزة

هَذا واني اي الشيخ سعد ابيه امرني كَمَانْدَ امير الترارزة ان اكتب له خبر رجال إفرنسة الاربعة الذين قدموا الى ارض الصحراء وجميع ما جرى لهم بَـا فول اوّلهم اسمه مُوس سِلْيَانْ قدم علينا بي زمان على بن محمد الحيب راكبا على بغلة وعنده عشرة جمال عليها كثير من الصناديق المملوءة عينا وعروضا واناثا وكثير من الخَنط[1] وغيره وليس معه الاّ اَدلّاوه على الطريق وخدّامه وترجمانه اثانا ونحن بي تِيجْرِيرْت بقال انه يريدان يسير بي البلاد وينظرها ويأتي اَدْرارْ ويجتمع مع اميره ثم يذهب الى وَلاتَة فلما سار من عندنا سمعنا بعد يوم او يومين ان محمد بن عبد الله الدَّ لَيْمِيّ بي ستين من قومه توجّهوا اليه يريدون نهب ما عنده وقتله فركبت بي اخوتي ومن حضر من تلامذتي فبادرناه بصاد فناهم بي الوقت الذي اخذوابه لجام بغلته ذاهبين به بي رمال عظيمة من ارض أَكْشَار يريدون ان يفتكوابه فجرى بيننا وبينهم نزاع

1. S'écrit aussi الخنت.

هذه ذرية حسّان بن عقيل

عبد الله بن كروم بن ملوك بن بركن بن هدّاج بن عمران بن عثمان بن مغفر بن اودي بن حسّان بن عقيل

— واخوه اليتيم جدّ لبتام بن كروم

— واخوه عبد الجبار بن بركن جدّ اولاد احمد وداوودات عرب أمور وعبد الله بن بركن

— اجتمعت بيه اولاد عبد الله والترارز وجدهم تروز

— واولاده محمد ابو الجحجاح جدّ اولاد لغويز واولاد المبارك ومن ذريته بلّ بن داوود واخوته بوجايد وطلحه ومنصور

— ومنه يحي بن عثمان وعنتر بن عثمان جدّ اولاد الناصر ورحّال بن عثمان جد الرحاحله

وعقب اودي اعروك وداوود جدّ أولاد علّوش واولاد زين واولاد ثمّ واولاد

— يونس واولاد يطّ واولاد زعيم والا كشارات ورزك بن اودي واولادرزك اولاد مزّوك واولاد عايد بن زرك والجعابرة جعبر بن رزك والسكاكنه سكون بن رزك وياسين بن رزك جد الرحامين ومنهم الزبيرات ويقال لهم عرب ركيطه[1]

— دليم بن حسّان امه امراة كانت تخدم اودي بنز وجها سرّاً وهي قصيرة ويسمو نها دليمة لقصرها بلما ولدت ابنها قصيرا على هيئتها وشكلها قالوا دليمة ولدت دليماً بكير وهو ينكره انفاه لما يغير خاطرها زوجته الهلالية بلما ظهرت شجاعته ومجدته وارتحلوا يوماً وبقيت امّهم وبنوها ومعهم دليم بينماهي تصلح هودجها اذ العدوفد هجموا بعبر بنوها وبقي دليم بقاتلهم حتى استخلصها منهم وقتل منهم رجالا بلما نزل السّبي جعلوا يتعادون ارادت ان تقدّم عليه بنيها وتوخره كما كانت تعمل قال لها والله لايتقدّم علي واحد منهم وقد برّوا عنك واستخلصتك منهم بمن يومئذ فرّابوه بابلاده

— محمد الحبيب بن عمر بن المختار بن الشرفي بن علي شنظور بن هدّ بن احمد بن دامان بن عنوز وعنوز هذا هو والد احمد بن عنوز وبلّ وعنوز ابوه مسعود وابنه بوعلبه حدّ لعلب بن موسى ومنه موسات بن تروز بن هدّاج •

1. Arabes Rocaïtat d'Ibn Khaldoun, v. t. I, page 119.

الدين وهم السماسيد فمن ابويك اختير بن محنض بن ابويك واخته الولية الرئسة تاكوكيت واسمها مريم .

انتهى على يد كاتبه عند اَخْرُوف

محنض بن يديمان وكان حليفا ومولى لبني ديمان اسمه هنض أَهْوَ وبه تَسمّى الموضع لان قبره هناك ومن خاصيّته انه رفيع الصوت كان إذا اذّن عند تن يدن هنض سمعه اهل تينشيكل واهل أَمسدوغ وتن يدن هنض شرص والشرص ما ارتفع من الارض وهي بين ايدرات وتِن دِينْدُكَانْ وهو عند أَركيز[1] البحر المعروف ٠ بجزس ٠ ابوه تِنواجيوْ واسم تنواجيوْ سيد يحي فيل بشربه كان ساكنا بوادان الى ان نفم من سيرة اهله فانتقل الى القبلة على مهر ابيض فجاء ارض مسّومَ وثبت بها وعرف بِينْ وجِوْ ومعناه صاحب الفرس الابيض واولاده بجزس واسمه ابو الحسن ويوسف والبركة وبركه فامّا بركه فلم يعقب فيل ولعلّه بسبب دعآء والده عليه وكان قويّا شديدا في المصارعة وامّا البركة ففي ولده الكثرة منهم بنو يشت وغيرهم واما يوسف ففيهم القلّة وامّا بجزس فاولاده خمسة يَنّمَ واعجيجه وحامّ وابياج وهو ابوأكدَ كُنْتا فمن يَنّمَ ابانا وحموتهْ ومنهم بتاذة ومنهم ابو المختار ومنهم الولي ابوبكر بن مهنض أش بن احجغ أش بن مهنض امغرْ بن عامريل بن يَنّمِ وامه يَن يزيمغره بنت مهنض من بني الفغ سايد واسمه سعيد بن شمس

1. Mis pour ركاز.

تكدّ وهنض أَهَوَ وشيلات ويهى . بنو بُودَوْلَ . من بني الكنتي واسم دول احمد بن محم بن ابراهيم بن البغ تكدّ بن الكنتي . إداوود . حلفاء متيلي منهم مود بار واحمد كهْوَ بامامود بار فتزوج بامراة اصلها ان ابا الفاضل الكوري بينما هو يوما بإيسنغان إذمرّت به جارية جميلة ومعها امة فسأل الامة عن الجارية من هي فقالت له انها امّها وابوها سيد المختار الغلاوي المعروف بالمقدّم ونفتهما زوجته العلوية فافتداها ابو الفاضل وقدم بها اهله وارسل الى المقدّم يخبرها فأعرض عنها وقال شأنك بها فكفلها الكوري الى ان زوجها من مودبار وولدت منه اولادائم ان ابا الفاضل الكوري لم يزل يطالب بني الجارية المذكورة بالرقّ حتى قطعوه على حرث يقال له بن تججّة ويقال له عوينات إيشنكاط . وتَجَكَنْت وتَقَلَّل وإيجك . اولاد شروال بن اوان بن علي بن امسم بن يهكر بن نبتان بن لمتون بن النعمان بن تبّع بن حمير بن سكك بن أبل بن غالب بن فهر فمن ايجك إدكُجَه ومنهم مولود بن المصطفى واخوه مثجن ابناء محنض بن تنبكت ومثجن مات بالفتح ولم يعقب وام مولود احشت بنت ابابك بن يدّوك اكد مثجن بن البغ يدّوك وامها عائش بنت عثمان بن الحسن العلوي ومنهم بنويندك منهم طاطا واخوه يَدين ابنا تكدّ ويدين انهدمت عليه بير تن يخلف وابوهما تكدّ التفطه

اجبئذه وبه يكنى وامه عايشه بنت بدّوك اليحيوي وكان اجبئده فويا
بي المصارعة وكان من اهل الكشب واما محنض باولاده اثنان بوشنكور
واسمه الماحي ويحي صنب وامهما مريم بنت همّد بضج الا براهيمي
بولد الماحي شنكور واسمه محنض ويكنى بزرّوف واحد شينان وبابَ
احمد وموسى ويامتوف المعروف بالمدّاح واسمه المصطفى وهو اصغرهم
وكان المصطفى حسن الصوت جدّافلّ من يسمع صوته الا واستخفه
الطرب وبدت منه الاريحية وربّما غشى عليه وباب احمد فتل وولد يحي
صنب همّات واسمه محنض وامه عائشة بنت عبد الله الديماني وهى ايضا
ام بني ابي المختار الشفراوي واخوه المعروف بالنيشيتي يبلّج اسمه
الفاضل بن بوسيد واسم بوسيد محمّ صاروام يبلج اسمها بنت المصطفى
وهي بنت عبد الله الديماني وام ولده الامين ولقبه بهنّين هينى بنت
عمر البلحسّني • سيد بوبكر • من بني ساسِ بن منصور بن عمران محنض
الكور بن اوباك بن عمر بن أيبال بن علي بن عمر بن زينب من بني علي
الطاكاطيّ • مود همّد • من إد اسجم إن الله وهم من سملال • انجاي •
بن عبد الله بن اسما عيل التكروري الفاضي حيب الله سلّ بن ابراهيم
بن معاد بن ابراهيم بن محمد وامه است دام • إداه أمغر • منهم احمد وابو
بكر ابنا محنض بن موسى • ايد غمد هنض • منهم يحي الصّاد ومحنض بن

يداج بن محمد بن ابراهيم بن محمد بن مغميه بن همّد بضج بن يدر إنْ تكجُمْت وامهم بنت يند إن الله أكورر من إدكسجه وام موسى من بني البغ يدوك وام اعديجَ بنت ابوبك بن يند ابوبك الا براهيمي • إيدَكلُن • من زوايا لمتونَ منهم بنو كُجِهْ وتاشد بيت وتاكاط وإجَمَلّ وقيل ان بني كُجِهْ من ايد نان وهم من الترك وهو ماغوغ بن يافث بن نوح عليه السلام فمنهم ابو يدوك واسمه ابهنض اكذبهنض بن احمد بن اكدوبك اكدومظلّه وامه حنة بنت باذل اكذك المجلسي واولاده اثنان يدوك وبه يكنى ومحنض وبناته اربع اسية ام سيد بن عبد الله الديماني ومحمود بن احمد ان الله اليعقوبي وشفاثه الثلاث ومنورة ام يعقوب بن المختار اليعقوبي وأبهم وهميد ابنا عمر بن ابابك الجكني وتختنذ ام الديلبي وامهم أشة بنت البغ يدوك اليحيوي فولد يدوك البغ موسى واسمه يعقوب وأبهم ومثجن وحنّة وامهم من ادا بلحسن • يدن يعقوب • واسمه محمد بن ابياج وهواول من دخل حلب تشمش وقبره عند ايبرشَى وامه حنّة بنت باذل اكذك المجلسي وهي ايضا ام ابي يدوك الدكجي واولاده اثنان محنض ويحي فاما يحي فاولاده ثلاثة ابو حيدَ واسمه المختار كان عالما عاملا وقبره بتنْ يَجْمار وامه خديجة تلقّب بالخالة بنت يعقوب بن ابهنض الالبغي والحسن وتؤمهُ الحسين فولد الحسين

وعبد الله لم يعقب • إدويجَ اكورر • منهم محنض ان هنض واولاده عثمان والامين واحموت واسمه احمد وامهم تنغوس بنت حبيب الله بن بدوك وامها احشت بنت بوتو ميات الدكجي • الهواكير • منهم عمر وابوبك وعيبوس واسمه سيد محمد ابناء عبد الله بن احمد بن سيد المختار الهكاري بن احمد الهكاري بن محمد هكار ويكنى احمد ابا أمّ ومعناه ابو عامر وامهم حنّ بنت ين توكّله بن ابراهيم البو صادي وحبيب الله بن سيد احمد بن سيد المختار وامه تريش بنت الحسن دوبك واخوه محنض قتل مع الفضاة • إد كنمضهْ • منهم بني شجر بن عثمان وهم الكريم وخيتار واحمد ومحنض بولد الكريم دول وعبد الرحمان وعبد الدائم وولد خيتار وديعة الله وولد احمد رمضان والاخيار وكريمنا واكد الحامود وولد محنض إن الكريم ومنهم احمدين بن احمد بن حبيب بن جابر • إيدَ عُمَايْ • منهم بُبّ واسمه محمد بن محنض بن عبد الله بن احمد بن محمد بن مهنض ان الله وجدّه احمدهو الذي قتله عمراكداتُمّ هو وابن اخته احمد بن يعقوب الشفراوي واخواته اربع ام الحسن والحسين ابناء اعجيج التكنّى وام مين ان الله وسليمة ابنا محنض اكدام وام بني محنض بن يعقوب بن يدهنض وام يب ان أعلي واخواته وامهم تنغوس اخت ام المختار النفية ومنهم محنض وعبد الله ابناء اعديج بن موسى بن

فتزوج بنت محمد سعيد بن تكدّ وماتت عنده ثم تزوج احشت بنت يعقوب ان الله الديماني وله منها ستة اولاد واربع بنات فاولاده محنض واجود وبيان واسمه المختار وابو يزيدنا واسمه الفاضل ويعقوب ان الله وعبد الله وبناته فطيمة ام خالنا واخوته وحنانة ام محنض الغالي اليدامي والفقيه المختار بن موسى وتنغوس ام حبيب الله بن المختار الالفغي وهينَى ام ابي الماحي بن متيلي وناصر الدين واخوته فاما محنض فتزوج يمن هنض ان جوب ان داعمر اليدامي وله منها محمد صار لَارَاوانْ وابهندام فتل بانجير واحمد دول فتل ببكلّ وخيار ويعقوب وبناته فاطمة واسمها فاطمة وتنغوس وميام واما اجود فتزوج مان بنت الكوري ثم طلقها وتزوجت بالفغ اوبك الابهنضي وتزوج هوام هاني بنت ابي زيد اليعقوبي وله منها محمد وسيد الامين وخير الانام ومتيلي واولاد المختار حومات واسمه محنض ومحمد وحُبَت واسمه احمد وحادوس واسمها تنغوس ام بوب الامين وامهم ام هاني بنت محنض بن يد مهنض الجكني البلحسني واولاد الفاضل يزيدنَ وبه يكنى وحبيب الله واختهما هيني وامهم مريم بنت احمد ان الله اليعقوبي واولاد يعقوب ان الله اجود مصغرا مات مع ناصر الدين والمحجوب واسمه المختار وشيخنا ماتا بالفتح وبناته تسع وامهم فاطمة بنت عمر بن ابوبك الالفغي

الشنجيطي ومود اوبك بن احمد بن عثمان من بني تمكنتذ واولاده
الطالب اجود وحا بيدى واصله حميّني واسمه محمد قتل بانجير وجيب
قتل يوم بكلّ وامهم تنغوس بنت ابي محم وهو اكاك اجبغ بمغجش
التامكلاوي نسبته الى امّه تامكلَ وهو ابن الحاج احمد بن الحاج علي
بن الحاج واولاده البغ مكر والطالب محم وماج وامهم اجملية بمن
الطالب محمّ عيسى وهبيات والمختار المعروف بالتامكلاوي المشهور بالطبّ
واختهم خديجة ام بني جيل بن ماحِ واما البغ مكر فقدم للقبلة بعد
قدوم ابنه البغ اوبك فتزوج اخت محمد سعيد بن تكدّ فولد له منها
محمد ومريم ام او كاك وام البغ اوبك وبمن هنض اها نالله من بني
اجبغ زكرياء فتزوج محمد بن البغ مكر بنت محنض بن ابي يدّوك
الدكجي وله منها يعقوب ان الله وابلول واسمه البغ اوبك وولد يعقوب
ان الّ شمس الدين وامه تنغوس بنت محنض ان هنض والامين ومولود
واجود وتزوج ابلول ام هاني بنت يديمان وله منها بنتان تزوج احداها
ابوبك الياسيني اخو محمد الياسيني • إداج اغمجم • منهم اوكاك المكيصرات
منهم أج بنْ محنض المكيصري ومن تامكل جيل واولاده عبات مات
بانجيْر واحمدان وجامنا وجوطير مات بالفتح واحمد الفبلي ومنهم
المختار مصفرابن احمد وهو ابو عبد الرحمان التامكلاوي واما البغ اوبك

تريدون ان تردّوني الى دار الهموم والاحزان قالوا لابدّ من ذلك ليقضي الله امرا كان مفعولا ليس لك من الامر شيء واخوه محمد حملته امه بحد ثان مولده الى الولي ابي زيد قبل وفاته تتبرّك به باخذه وجعله في حجره وحضنه ونفث في فيه ودعاله فقال هذا منّا نحن فكانت كلمته علماله ومناقبه اوضح من ان تذكر واكثر من ان تحصر وعمره مائة سنة واخوهما احمد انجب فتىً في عصره عمر أوقاته في تدبير الدين والدنيا لايستظل نهارا ولا ينام ليلا كان دأبه التعلم بالليل والتعليم بالنهار والتصرف في أمور الدنيا قيل انه قام في شأن نفر اهله وهواربعون باشتغل بامره واقامته ورعايته ثلاث سنين فصار مائة وعشرين فرياسته انفع من الماء وعلمه وتقواه اشهر من السماء شرط عليه الفاضل بن الكوري يتامى شُرُبُّ فانجبوا كلهم ما بين قارئ مجوّد وخطّاط مسوّد وعالم مفيد وشاعر مجيد فقد عاش غبطة ومات غبطة ومأثره لاتعدّ ومفاخره لا تحدّ وفواضله لاتنسى وكذلك اخوهم الامين كان ناصر الدين يفضله على اخوته وعلى جميع اقرانه من ابناء زمانه وكان خاملا وجاوز التعمير وقبره وقبر احمد بذات الطّبل ومينحن عند تن فَنَجَ والمصطفى بين بير بابور والمرفق وذالعمة وهم إنْدَ بابُرواْ ثمر وبير انكك وقبرايهم مود مالك عند تن بليّل مع مقبرة القاضي

الشمال حتى غشى جنابهم العالي بوجدهم كما يحبّ على وبق مراده وطبق ما بي بوادّه وانشد حاله . كانت محادثة الركبان تخبرنا . عن احمد بن فلّاح اطيب الخبر . مازلت اسمع بي الافاق عنه ثنى . ازهى من الروض بل ابهى من القمر . حتى التقينا فلا والله ما سمعتْ . اذني باحسن مما فد رأى بصري . فاعجبوه واعجبهم فشرطوا عليه صبيانهم وكان خطّاطا فجعل يقرؤهم القرآن بترجمان ويعلمهم الخطّ فجرى يوما بعض الكلام تلميذه خالنا عَلما فقال له المعلم الف نَكُباي فكتب التلميذ تلك اللفظة يحسبها إملاء فقال له المعلم وَاي سكنكهاي فكتب التلميذ ذلك ايضا فقام اليه وضربه ضربا مبرحا يراه متعمدا متلاعبا فمعنى الجملة الاولى أكان ذلك الالف ومعنى الثانية فداستحقّ هذا الغلام الضرب والادب ثم انه تزوج سخنة اخت ميجة وكانت صالحة وله منها بتب واسمه المصطفى ومينحنَ واسمه محمد واحمد بوراسْ والامين وتؤمته خديجة فالمصطفى كان وليّا قيل انه مرض فبينماهو يضطرب في هذيان إذ غشيته ملائكة الرحمة فحملته الى الجنّة فلما جاؤها وفتحت ابو ابها ورأى مقعده فيها وشاهد ما اعدّ الله له من نعيمها وقُرّ عينا وطاب نفسا فالواله اذهبْ بنا نردّوك الى امّك كيْ تقُرعينها ولا تحزن فابتأس من قولهم كانما صُبّ الانك في اذنيه وقال يا أسفي

المذكور بَلْ هي تندغية وماتت بكرا . بنوا شيخنا مودملك قيل انهم من ذرية سيد الياس وسيد الياس قيل بشربه كان ساكنا تينبُكتُ ثم انتقل الى وَادان وتزوج منها واقام بها الى ان توفي وقبره الان مشهور يزَارُ هنالك وخلف ولدين اقام احد هما هناك وعقبه اليوم من رؤساء اهل وادان بمنزلتهم من بني ابراهيم بن الحاج كمنزلة بني الشيخ مُودملك في بني ديمان اواعلى وانتقل الاخر الى القبلة فقدم بلدة من بلاد الملك سَلْتَك يقال لها والارضَ فثبت بها وتزوج من اهلها امراة أبْجَدِيّة اي لادين لهـا فكان بنوه على دين امّهم ثم بنوهم كذلك صاغراعن كابر الى ان انتهى ذلك الى السادس او السابع من ولده ثم انتقلوا الى كجور وهو إيسنغان وثبتوابه وبنوا قرية انضكل ومنهم الولي الصالح الورع عبد الله جنك بن محمد بن ميجو بن بج بن شنكط ومعنى جنك العالم واولاده سبعة فمنهم المصطفى جنك وحبيب دكه وحبيب صنبه وامهاتهم علات اي شتى ومنهم ابراهيم ثم الامين ثم مود مالك ثم عثمان وامهم هَوَجَامْ فولد المصطفى جنكْ سمر جنك واولاده اربعة ثم ان مود مالك لمّا استُعْمِل سمع بخبر تشمش وتحالفهم وتعـاونهم على البر والتقوى وتواطئهم على اتباع الحق والهدى وتظافرهم على امر الدين والدنيا خرج في طلابهم فجعل يطلبهم ذات اليمين وذات

الامين وفبر الحسن اندوبك عند ايدوزغَة وفبر جدّه احمد الالبغي
عند ين بثظ فتلته لبوة وفبر البغ يعقوب بن البغ ابياج يعقوب عند تند
كسَمّ على العلب الغربي ومنهم المختارو محنض وام هاني ابناء يد يمان بن
ابياج بن يعقوب بن ابغ ابياج يعقوب وامهم فاطيمَ بنت اباً ابابك
الا بيَيْرِيّة اخت ام هاني واستشهد خلف البحر واما يدن هنض
فاولاده يعقوب واختاه واولاد يعقوب ثلاثة احمد المعروف بشيخ
التلامذة وعمر ومحنض وامهم بنت يحي اكدام اكديزيكنذ وولد احمد
اجبغ المختار وفبره عند تن مثجن وهي اتويدرم أجار ومحمد والبغ
الامين واختهم فاطمة ام الماحي بن المختار بن عثمان وهي ايضا ام اجبغ
عبد الله الالبغي المشهور بالصلاح وامهم بنت ابي يحي اليدمسّي بن
يزيكنذ ومحمد وهو انجيهم انهدمت عليه بير تنوارلّ وولد عمر بن يعقوب
ام اكدام وهي ام بني يعقوب بن ابي موسى اليعقوبي وولد محنض بن
يعقوب مين الله واختيه ام احمد إنْد الامين الحاجي المعروفة بالمخلوفة
ام اعبيد بن احمد اليعقوبي وبارك الله بن محنض وهو من إدَ غوَزة
فيلة احمد بهجَ ويدن يشمجه ولم يذكر لمين الله من الولد الا بنتين
ام احمد بن يدّوك اليحيَويّ واختها فاطيمَ المشهورة بالعقل والسياسة واما
إنغُوا المعروفة بالبَله وفلة المعرفة فليست منهم الا انها ربيبة الامين

واختهم تدّروا منها يمن محمود التو نكلية وتزوج المختار بيرما بنت متيلي وماتت عنده وقبرها عند تن بدّاح ثم تزوج حنّ دان بنت البغ الامين ولد له منها يامحوم وعيشان ويمن يان وتزوج الفاضل منورة بنت يندختّه ومنهم ناصر الدين ومنير الدين وحمّين واسماؤهم اوبك والمختارو محمد ابناء اجبغ ابهنض بن يعقوب بن اكدام بن البغ ابهنض يحي وامّا البغ اوبك بن مهنض امغر فمنهم بنو يند احمد واسمه يعقوب بن احمد بن مهنض امغر وهم ثلاثة الصالح واسمه الفاضل وبه يكنى ابوه وهو الفاضي عثمان واغلكورئذ وامهم حنّة بنت ابهنض وامّها بنت همّد بضج قُتل ابوهم بانجير اسيراعن خديجة بنت صبّارو لم يُولَد له وقتل اغلكورئذ بالفتح وكان حصورا لا أرب له في النساء واما البغ ايباج يعقوب فمنه الحسن اندوبك بن ابي موسى بن البغ ايباج يعقوب واخته تدّر وامهما حواء بنت احمد بن ابهنض الالفغي وامها تدّر يدّوك فمن ولده الماحي وهو من المشاهير صالح رائس شجاع قتل مع الفضاة قتله عيسى بن كنت الخليفي فأضاءت رجله لدفنهم ليلتئذ حتى دُفنوا كلهم بضوءها وبنت عمّه يمّن محمود المشهورة بالصلاح والسياسة واسمها تنفوس وهي بنت خالة ام المختار النفيّة ولذلك كفلها سيد الفاضل ثم ابنه الكوريّ وقبرها بتن بخاب واول من دفن بها مولود المعزوز بن اجبغ

حنة بنت ابي يدّوك الدكجي وامّا الفغ ابهنض بن مهنض امغَر فاولاده
عمر ويعقوب فمن عمر اجفغ اوبَك بن ابهنض بن ابياج المعروف
بيب إنُ اعلي بن ابهنض اكذ بهنض واخت يب انُ اعلي حنّة ام
القاضي عثمان واخته ايضا بنت الرسول ام المصطفى بن احمد الجكني
ابي سيد احمد وشابر واولاد يعقوب عشرة قيل انهم تسموا بالعشرة
المشهود لهم بالجنّة وامهم قيل انها نجمرية فمنهم المختار بن عثمان مات
ابوه وامه حامل به وهي احشت النفية وقبره بالوقفة حول تن يحي
تابلالت اي تن اتشبلين واولاده اربعة الماحي وهو اكبرهم ولد على
راس القرن الحادي عشر وقبره بتنز يدان وامه فاطمة بنت شيخ التلامذة
اليد هندي ومحنض ان يعقوب والفاضل وقبره عند انطوطَبِيْن قريب
من مقبرته المشهورة وبلّ وهواصغرهم واسمه عبد الله وقبره قريب
من ان تيظنت وامهم سليمة بنت محنض اكدام قيل انه من ايد كشذك
وامها بنت محمد بن محنض ان الله الدغماني ومنهم عمرمون بن يعقوب
واولاده محنض ان الله وامه بنت يزيكنّد اليد مسّي وقبره عند تنوبَك
وشقيقه اجفغ اوبك والمختار ابو اعمرسُكّ وكان اعمرسُكّ خطاطا
وولد محنض ان الله عمر الزيكيدي وامّه بنت يب إن واعلي وامها
بنت اجفغ يدّوك اليحيوي وولد الفغ اوبك المختارو الفاضل وام الفاضل

بني ابراهيم بن الحاج واسمها عاش واجبغ الامين والمصطفى واعديج وحوبك وشفيقتاهم يمن يان ام ابي ابراهيم الالبغي واخيه المختار المقتول مع ناصر الدين وحنة المشهورة بالحمول ام بني بلّ بن المختارو قبرها عند بير شمش وامهم ام هاني بنت اباباك بن أب واسمه مثجن بن ابيّر وامها احشت بنت اجزس اخي ابيّر وبسرين ابناء مهنض أهو وام هاني ماتت هي وابنها حوبك من الجدري وقبراهما عند تنواكديل وجيب الله والماحي وامّهما مريم بنت يعقوب اليعقوبي فتزوج جيب الله شام واسمها فاطمة بنت خاله الفغ جيب الله اليعقوبي وله منها محنض والمبارك وخيار مات محنض مريضا وراء البحرعن تنغوس بنت احمد سنيّر ومات المبارك يوم الفتح قتله رجل من بني دامان ومات خيار صغيرا ودفن مع ابيه بتنيخلف وقتل الماحي مع ناصر الدين قتله التونسي بن سيد ابراهيم والد الكريبة وولد عبد الله بن محنض بن يد يمان سيد واسمه المختار وشفيقته تنغوس وامها أسية بنت ابي يدوك الدكجي وعاشة وبنت المصطفى وخد يجة وامّهن تنغوس بنت سيد المختار الهكاري واولاد سيد خمسة بلّ وبه يكنى وقبره عند بير النص غرب تنيخلف وشلّج واسمه الفاضل قتل يوم بكل وامه امريركم بنت محنض بن يدن يعقوب واحمودن الله وباب احمد ومحمد وامهم

والفاضل وقبره مع قبرابيه عند تجك وبناته خمس فاطمة وهي الكبرى وخديجة وعايشة ومريم وتنغوس وامهم ام يوسف واسمها تمغجس بنت ابياج بن مثجن بن اوبك من إد كشدك وقبرها بإنوعمرت وامها يمن يغر الديلية وامها كمليلية وام ابها ابياج فاطمة بنت ابياج الذي هوابير واولاد محنض بن يديمان ثلاثة الماحي وبه يكنى والفاضل وعبد الله وامهم احشت ام المختار فاما الماحي فتزوج ام سعيد بنت يعقوب من بني تزار وله منها ابن وبنت تسمى احشت تزوجها احمد بن سيد المختار الهكاري وله منها موسى وعبد الله وتؤمة ام الحسن واخديج فام الحسن هي ام الفغ مولود إن دُوبِيجَ إن الله واخيه الفاضل واخديج ام بني موسى بن بويَ البوصادي واولاد الفاضل عشرة دكه واسمه الكَوْرِ ويكنى ابا الفاضل وعبد الله ومتيلي واسمه المختار صنب ولهم شفيفتان خَرِبَالْ واسمها خديجة واسْتَ بَالْ واسمها احشت وهي اكبر اولاده وامهم فاطيمَ جَارَ[1] بنت محنض اَكْنُو ومعناه السوداني من بني الحاج اهل وَادَانْ من جَحُمْبَ وام محنض اَكْنُو من بني تقَلْ والفغ احمد سنير وامّه من جحُمْبَ ايضا بنت محنض بن احمد كبّ من

1. Ce nom est écrit ailleurs avec un simple ج; les trois points que porte ici cette lettre, sont pour rendre la prononciation locale qui est *Tchara*.

وقبره بأبلبغ التيدوم واوصى ان يد فن وحده بدفن قريبا من الدوم عن يمين القبلة واختهم احشت وامهم بطيمة اخت خديجة ام ابي زيد اليعقوبي وام بطيمة بنت أمر اكذبياج اليعقوبي وام احمد الهكاري ماديج[1] بنت المولود وقبرها عند دامان واولادابي ميجة محمد والكريم والفغ يحي والمختار وحوم واسمه محنض وبناته خمس ميجة ام بني شيخنا مود مالك واسمها مريم وهينى وحنّة ام حندار الجكني وبنت المصطفى ام احمد بن عبد الله اليعقوبي وتمغجس تزوّجها الفغ اوبك التامكلاوي بعد عمتها اعشت وامهم عايشة بنت محنض بن يدّن يعقوب واولاد باركلّ ستّة محنض وهوا كبرهم واحمد ويعقوب وقبره عند أنيار والفغ الفاضل وسيد الامين وحبيب الله وهو اصغرهم حفظ القران صغيرا وقبره بمقبرة تن يخاب وبناته اربع مغديجة واحشت وحنّة وقبرها عند تنكادوم وامهم فاطمة بنت يعقوب بن ابي موسى بن موسى اليعقوبي وامها ام اكدام بنت عمر بن يعقوب اليدهندي واختاها خديجة ومريم واولاد بابَ احمد اربعة احمد وهو اكبرهم قتلته ايقلان بعدان طلق حنانة بنت الفغ اوبك فسلا ها خالها وصهرها بابَ احمد وقبره قريب من راشد ومحمد وصبّار واسمه المختار وقبره عند الحيرش

1. L'un des manuscrits porte غاديج.

واباموسى واختهما ابنت عمران وامهم تمفجس بنت يزيكشد اليد مُسّي
وولد ابوموسى محنض واختيه أحشت المعروفة بام المختار النفية.وتنفوس
ام بني محمد بن محنض ان الله الدغماني وامهم يمّن مُسّ من بني اجبغ
اوبك بن مهنض امغَر وامها يماشنْ بنت محمد سعيد بن تكَدّ وولد محنض
بن ابي موسى خير من لبّ ومات خير من لبّ ولم يعقب وكان كثير المال
وورثه ابو ميجة لانه أفعد يومئذ واولاد البغ يديمان ثلاثة محنض وقبره
عند كيب تيككت وهو راس الكلب بالحسّانيّة[1] فلماكان بعد موته نبتت
شجرة بي قبره ليست من شجر هذه البلاد لهاورق مختلف الالوان
مابين اخضر ناضر واصفر بافع واحمر فانٍ وابيض ناصع واسود حالك
وغير ذلك وكان لايحكّ به شيٌ من جرح اوقرحة اوغير ذلك من
الامراض الا برئ بي الحين وعليها حيّة عظيمة تمنع جنا ورفها الامن
نسل محنض بن يديمان ويعقوب ان الله وقبره عند اتويكيدمتْ وجهزه
يكج شلّ البحسنيّ واحمد ابو محنض المعروف بصاحب الرسول وامهم
احشت بنت ابهنض اوبك الالْبَغي وامها فاطمة بنت يزيكشد اليد مسيّة
واولاد يعقوب ان الله ثلاثة بابَ احمد واسمه محنض وقبره بتيجك
وابو ميجة واسمه احمد شالله وقبره بالخوارَ وباركلّ واسمه المختاران الله

1. Soit la langue des Hassane, ou langue arabe.

ومنهم الطالب محمد والامين واحمد يشالله ابناء عمر بن المختار وامهم عاشة بنت يدّوك اليحيويّ واختهم حنة توفّى عنها اعبط بن متيلي بوعاشور واخته واسمها بتنا ابنا محنض بن اعديج انذ قال المشهور بالشدّة والشجاعة وكان بطلا لا يقام له قتلته ايبلّان ومعه ثمانمائة تونكلي عند ايدم نيك ومنهم همد بضّج وبناته مشهورات بالرياسة وعدم المبالات بالناس وكُنّ اذا لم يرضين لتونكليّة زوجها اوتفمن من معاشرته شيأ تزعنهامنه وامّهنّ هوجار من اغرمان وهنّ اربع جدّة القاضي عثمان لامّه وجدّة ناصر الدين لابيه واسمها مريم وام محنض بن يدن يعقوب واسمها تزر وتزوج محنض الرابعة ولم تلد له واما اجبغ محنض امغر باولاده خمسة البغ موسى بهوا كبرهم قيل انه حين ولد قال قال مالك ببرّت القوابل وامه من ايد كشذك قبيله من مداش الذين قيل ان بيتاقيه احدمنهم لاتصيبه صاعقة وان موضعاقيه احدمنه لايناله غصب[1] مطلقا والبغ ابهنض واسمه يحي والبغ اوبك والبغ ابياج يعقوب وبد هنض كفّ وهو اصغرهم وامهم اخت يد بياج يعقوب جدّ ادالبغ واما البغ موسى فتزوج فاطمة بنت مهمض يدر بجاج فولدله منها يعقوب وابوموسى فولد يعقوب يديمان وفبره بين تندكجه وتن براج

1. L'un des deux manuscrits porte غضب.

محمد سعيد واخوها المذكور هو أوّل من جلب علم النّحو الى القبلة ولذلك يقال له النحوي وعلي التونكلي ويحي التونكلي اخوان لامّ وابنا عمّ واخو علي سبرلّ وكان مولعا بالصيد فمن بقيته مثجن وحبيب وأبهم ولهم اخت تُعرف بيمن لولير وحبيب قيل هو قاتل سيد احمد بن اوديك بن ابي يعلى الخليفيّ واخوهما ايضا اعني عليا وسبرلّ أج اكتدر جدّ ادغهمّذ ادكتلته ويعربون بسلاطين ادغهمّذ ومن بني يحي التونكليّ القبغ يدّوك المعروف بذي غبار القبر واحمد بن احمد بن يدّوك اكدن مثجن بن القبغ يدّوك وانبيات واسمه محنض واخوه الفاضل ابنا حبيب بن يدّوك واكد يمثجن بن ابابك بن يحي التونكليّ والحاج اسمه احمد بن شوكر واما علي التونكلي فلم يبق من عقبه الاعامر يلّ بولد عامر يل ابراهيم والقبغ مهنض امغربمن ابراهيم معدرواسمه المختار بن احمد شلّه بن مهنض بن ابي موسى بن اوبك بن يند بوبك بن ابراهيم وامّه تنغوس بنت عبد الله الديما نيّ وامّها أسية بنت أبي يدّوك الدكجي وقبر احمد شالله عند تاكبيت عند بنْ عثمان مات لذيغا وقبر تنغوس حول بنْ ديكرته وهو المذرذر صلّى عليها الماحي بن الحسن فاخبر احمد عنها انها استنار قبرها من بركة الماحي حتى ترأت لها طلحات كت كما يروى ذلك في حديس القبغيه

كتاب الأنساب

أمّ المختار بن محمد سعيد اليدالي اهانيل بنت المصطفى بن عثمان بن أمر اكدَ بَظْمَهْ الديجكي وطنا اكد يمجج نسبا وامّها فاطمة بنت محنض اكدكشوذى من قبيلة صلاح كانت في القبلة وامها هَوَبنت احمد بن هنض اخي اوبك وامّها يعقوبية وامّها تِنيمنتظ واسمها خديجة بنت يزيكئد بن يدمسّ وامّ محمد بن المختار بن محمد سعيد انيكلّه واسمها فاطمة بنت سيد الامين بن بارك الله فيه التونكلي وامها خديجة بنت محنض بن الفاضل بن يدمهنض بن اوبك الشفراوي وامها عايشة بنت عبد الله بن محنض بن يد يمان وامها تغوس بنت اجبغ المختار بن سيد احمد بن سيد المختار الهكاري وام اجبغ المختار هذا بنت أمر بن ابياج اليعقوبي وامّ يدّنَ ايجَ التندغي بنت يداج اكدَ برغهْ واسم يدّنَ ايجَ يحي بن مهنض سمّته امّه باخيها يحي بن يداج وامّ النحوي بن عثمان بن يدّنَ ايجَ مجمْ بنت تكدّ اخت محمد سعيد بن تكدّ سمّته امّه باخيها

أكذ كُنتابمن يَمّ اَبَاَا وحمونه ومنهم بتّاده ومنهم بوالمختار ومنهم الولي ابوبك بن مهنض أَش بن الفَغَ أَش ومن اوبك اختير بن محنض بن ابوبك واخته الولية الرئسة تاكوكيت واسمها مريم • نسب ايدوَعل • هم اولاد محمّد بن سليمان بن عبد الله الكامل الحسَني بنويعقوب بن يحي بن محمد بن ابراهيم بن عيسَى بن إدريس بن محمد بن سليمان بن عبد الله بن الحسن بن علي بن ابي طالب

وولد ايضا جدّ الموسات وولد مسعود . عزّوز . وولد عزّوز دامان وبلّ واحمد بولد . دامان . احمد وعتّام وساس وعبلّ واكتاروز تون ومحيمدات وولدبلّ بوزيد وسدّوم والاخواوات وجدّ لكوانيط وامّا احمد فهو جدّ اولاد احمد بن عزّوز واولاد بلّ واولاد احمد بن عزّوز اولاد البوعليّة وهم اخوة دامان لاكن امهم بوعليّة .

. نسب إيد والحاج وتاجكانت وتافلالت . انهم اولاد شروال بن اوان بن علي بن امسم بن يهكدكر بن نبتان بن لمتون وجدّهم امسم هوجدّ مسوم فاصلهم كلهم من مسوم . تنواجيو . واسم تنواجيو سيد يحي قيل بشرفه كان ساكنا بوادان الى ان نقم من سيرة اهلها فانتقل الى القبلة على مهرأبيض فجاءارض مسوم وثبت بها وعرف بين وجو ومعناه بالعجميّة صاحب الفرس الابيض واولاده بجزس واسمه ابوالحسن وهوجدّ ايد البحسن ويوسف والبركة ويركة فاما يركة فلم يعقب واما البركة ففيهم الكثرة منهم بنو يريت وغيرهم وامّا يوسف ففيهم القلّة وامّا بجزس فاولاده يتم وعجيجة وحام وأبياج وهو ابو

الطرشان وغيلان واولاد غيلان مسعود وعمر بولد مسعود أكتار وملوك وولد أكتار أكشار وبوزيد والاطرش ودامان وولد اكشار عم والمختار وبوزيد وتكد ودوم وولد المختار ويس وبكار وسيد احمد وولد بوزيد محمد وهو اول من ملك منهم وولد عم بوب وكيراب وهريتك وولد بوب هيب وصنب والبضيل وسيد احمد وشتان والشرغي • وعمران بن عثمان • واولاده محمد وهداج وعسكر جد العساكرة • واما محمد • باولاده البحجاح جد اولاد المبارك واولاد لغويز وداوود بن محمد جد اولاد بل بن داودو بوبائد بن داوود ونخل بن داوود وطلحة بن داوود ومنصور بن داوود • واما هداج • باولاده بركن وتروز واخواو جد الاخواوات • واما بركن • باولاده ملوك بن بركن وعبد الجبار بن بركن جد اولاد احمد وداوود بن بركن جد الداودات عرب أمور وعبد الله بن بركن وليس هو جد اولاد عبدل وولد ملوك • كروم • وولد كروم اليتيم جد الايتامى وعبد الله جد اولاد عبدل واولاد • عبد الله • محمد وهو جد اولاد نغماش واولاد السيد وعلي جد اولاد علي ومنصور جد اولاد منصور وبكار جد اولاد بكار • واما تروز بن هداج • باولاده احمد الصغير وهو جد اولاد عزون وهم اولاد بنيوك واولاد أكشار • وبوعلبة • جد لعلب • وموسى • بولد موسى مسعود

بغضّ الابصار عنهم ويقولون ان النظر في وجوههم يقسّي القلب ويشددون النكير على من حدّعينيه الى زُهرة دنياهم وزينتها ويقرءون ولا تمُدّنّ عينيك الى ما متّعنا به ازواجا منهم الاية . ثمّ شيم الزوايا لمحمد البِدّ الى رحمه الله تعلى

دُرّية حسّان . قيل انه ابن عقيل بن حامد بن محسّن او سعيد بن عقال بن معقِل بن عبد الله بن جعفَر الطيّار بن ابي طالب وقيل ان اصلهم من قضاعة بن مالك بن حِمَير . واولاد حسّان . أُودَيْ وادْلَيْم وبربوش ورحمون جدالرحامنة الذين في المغرب . واولاد أُودَيْ . داوود ابو عروك جدّ اولاد علّوش واولاد زين واولاد مُمّ واولاد يونس واولاد يط واولاد زعيم والكشارات ورزْك بن أُودَيْ جدّ اولادرزك وهم اولاد مزّوك واولاد بُواعْلِ واولاد اخليفَ والكتيات واولاد عائد والجعافرة والسكاكنة واولاد عُكّبه واولاد عثمان واولاد رحمون ومنهم الزبيرات يقال لهم عرب ركيطَة . ومغبر بن أودَيْ . واولاده خُليف ورُميث . وعثمان بن مغبر . واولاده عنتر بن عثمان جدّ اولاد الناصر ورحّال بن عثمان جد الرحاحلة . ويحي بن عثمان . وولده علي وهو جدّ

اللهمّ الآ ان يكون كامل الفريحة راسخ اليفين رابط الجاش لاتستفزه مخالطتهم ولا تزحزحه مداخلتهم وقليل ماهو بانه لاتضره حينئذ مخالطتهم كما قال صاحب السلّم . والقولة المشهورة الصحيحة . جوازه لكامل الفريحة . ممارس السنّة والكتاب . آلخ بَلْ ربّما يستفيد مَن هذه صفته من مخالطتهم خيرا كثيرا وأجرا عظيما كالوجاهة عندهم بمايتبع المسلمين ونصرهم والذب عنهم والقيام بامرهم واستخلاص أساراهم واموالهم كمحمد بن يديمان واولاده فانهم كانوا كهفا للزوايا يحمون حريمهم من جبابرة اولادرزك وسلاطين آل تنكّل باللام المغلّظة وقد استخلص ابو الفاضل الكوري منهم اسارى كثيرة من الزواية وكان ملوك السودان يغيرون على الزوايا حينئذ وياسرون ذراريهم ونساءهم وكايهنضام واحمد اكذ المختار واضرابهم وكان سلفنا يقولون ان من اراد مخالطتهم فليظهر العبّة عمّا في ايديهم وعن طعامهم وعن شرابهم وحريمهم ويترك لهم ما جعلوا لانفسهم كالتكالب على الدنيا والكذب وايمان الطلاق وسماع الملاهي وغيرها فان رأوا زاويا شاركهم في هذا أوادخله عليهم مفتوه ونبذوه وراء ظهورهم واتخذوه وراءهم ظهريّا وجعلوه هزوا وسخرية ومضحكة حقيرا لايساوي بعوضة وكان سلفنا ايضا يحذّرون من النظر الى وجوه الظلمة والسفهاء ويامرون

وشدّتهم وسمع الصوت المذكور الفى الله بي قلبه الرعب وذعر ذعراشديدا بارتحل حينئذ كانه منهزم واما الايات الاربع فهى اولئك الذين طبع الله على قلوبهم وسَمْعهم الى قوله الخاسرون بي سورة النحل والثانية بي الاسراء وهي وإذا قرأت القرآن جعلنا بينك وبين الذين لايؤمنون بالاخرة حجابا مستورا الى قوله نفروا والثالثة بي الكهف وهي ومن اظلم ممن ذكر بايات ربّه فاعرض عنها الى قوله ابَدًا والرابعة بي الجاثيه أفرأيت من اتخذ الهَه هواه واضلّه الله على علم وختم الى تذكرون • فَصْل • اعلم ان من اعظم القواعد التى اسّست عليها تشمش امرهم عدم مداخلة الظلمة وطروق ابوابهم والانعزال عنهم قلبا وقالبا لما بي ذلك من المفاسد الدينيّة لمن خالطهم لئلّا يرتضع الخبث من خبيث افعالهم وخبيث مخاطبتهم ومن مسارقة طباعهم وكثرة شهود المنكرات منهم فيترتبى لمخالطيهم من ذلك عيوب خبيثة كالكبر والحقد والحسد وترى مخالطيهم ربّما تحاسدوا على طلب الحظوة عندهم وحبّ المنزلة وتباغضوا وتدابروا وتسابّوا وتها رواكما تهار الكلاب على الجيَف وتغايروا كماتغاير النساء فيسخرون منهم فهذا ومن هو ظاهر[1] بي الدين وجَرح واضح بي المروّة وخلل بيّن بي الشريعة

1. Les deux manuscrits portent par erreur ومن ظاهر بي الدين آلخ.

لسيّد الفاضل وقيل ان هذا هوسبب درجة اولاد دامان الى اليوم
فينبغي لهم ان يوقروا اولاد سيّد الفاضل ولذا قيل انه يراعى الرجل
الصالح في اولاده ورُوي ان سيّد الفاضل قال قبل مجيّ المغافرة لهذه
البلاد اني كاره المغافرة فانهم سيقتلون اولادي ولا بدّان يكون عليهم
شرّيوم فبان مصداق ذلك في شُرْبُبّ واما اليوم الذي هوعليهم شرّيوم
فقد قال سيد الامين بن بَارِكَلّ انه اليوم الذّي قتلوافيه اولياء الله ناصر
الدين واصحابه فذلك شرّيوم على اهله ورُوي انّ ناصر الدين قال ان
الرماح التى قتلتنا فانّها لا تطرح ابدا • فَصْل • ولمّا رجع سيد ابراهيم
العروسي عن الزوايا خائبا مفحّما قدم بعد ذلك بزمان ابنه هَيْبَ
العروسيّ الى تشمش ايضا بجيوشه يريد منهم المغرم فاجتمعت له تشمش
عِند تيكُوبَاتِنْ فذعروا منهم ذعرا شديدا وقالوا لسيد الامين بن باركلّ
او واحد من اخوته نحن نجعل لك خرجا ان كفانا الله شرّه على كلّ
خيمة منا مدّزرع ومدّسمن فاخذ اربعة اوتادوفرأ على كل وتد أية
من الا يات الاربع الاتية ثم غرز الاوتاد حول حلّة تشمش مربّعا
بالاوتاد الحلّة ثم امر تشمش فتيانهم ان يلعبوا حول عسكر هيب
العروسي وامروا رجلافيهم يسمى عبد اللّ بن كود من ايدَ كجمل ان
يزغرت وكان رجلا حسن الصوت جهيره فلما رأى هيبَ كثرة الفتيان

المغـابرة ومنهم من الراي عنده الرحيل مع اولادرزك خوف محلة العروسي وهو بابَ احمد ومن رأى رأيه ولما بلغ الزوايا ان العروسي ارتحل الى التلّ بمحلته قال لهم بابَ احمد لاتخافوا اذا من العروسيين ثم تفرقت تشمش لما رحلت الكتيبات فالتحفت بنو يديمان بإ يدغُمَّدْ والتحفت بنو يدْمسّ بِتَانْدَغَ بني يدنْ ايجَ وهم منهم قبل والالبغيّون بإ يدَكُجَ وبنو يدّام من ذوي يعقوب بالسوداني بوبكر جُوبْ وبنو يدّن ابياج منهم بإيد يجبَ . فَصْل . ولمّا فتحت اولادرزك جاء اولاد دامان احمد وعتّام وساسِ الى تشمش والتمسوا منهم المغرم فابوا وقالوا لهم لابدّ ان تعطوا لكل واحد منّا جملا غرامة وعتّام هوالمجدّ في ذلك ثم انصرفوا عنهم ثم ان المختار بن عبد اللّ بن كرّوم اهدى لسيّد الفاضل بن محمد بن يديمان جملا جيّدا ومرّ في طريقه تلك باحمد بن دامان واخبره بهديته لسيّد الفاضل ثم جاء احمد بن دامان اخوتَه وقال لهم ان اولاد عبد اللّ يهدون للزوايا الذين تريدون ان تغرموهم ويو فرونهم ويعظّمونهم والله لئن سبقوكم اليه بالهدية ليسبقنكم بالدرجة ابدا فالآن فكل واحد منكم يغرم لهم بجمل فبعد ذلك اهدى كل واحد من اولاد دامان الستّة جملا لسيّد الفاضل فراح اربعة منهم بجمالهم وامّا زتّون وساسِ فاتوا صباحا بجمليهما فسبق اولاد دامان اولاد عبد الله بالهدية

اولاد بوعلِ نحواهل الشرف فغاروا عليهم فغنموا اموالا جزيلة ثم مرّت كتائب اولاد بوعلِ وغيرهم من اولادرزك غانمين بالكتيبات عند تِنْيَاشِلْ وكانوا كلّما مرّت كتيبة من الغانمين سفت وسيفتها من بير تِنْيَاشِلْ الذي عنده الكتيبات فاذا سفت اجتازت نحواهلها عند تِيلِمَّاسْ ثم تأتي اخرى فتسفي وسيفتها كذلك ثم اخرى كذلك بحيث لايلحق بعضهم بعضا الى ان مرّ آخر كتيبة من اولاد بوعلِ وهم ثلاثون فتعرّض لهم الكتيبات فقتلوا الرجال ونهبوا وسائقهم فغضب اولاد بوعلِ من ذلك غضبا شديدا حتى الجاهم الغضب الى ان مالؤا المغافرة على الكتيبات فأرسل محمد بن عيسى للمغافرة بذلك واهدى لهم كثيرا من الزرع الخالص وجيد اللباس وطَبْغَ كَبَّلْ وهو نوع من طبغ جيد فلما أتتهم النذرو الهدايا نهضوا حينئذ للكتيبات وتركوا أولاد بوعلِ فرحلت الكتيبات حينئذ ومن معهم من اولادرزك داويين خائفين من عسكر المغافرة فتلاحقت اولادرزك عند إِنْتِيتَامْ فكانت الوقعة المشهورة هناك على اولادرزك سنة اربعين والف كما تقدّم وذلك حين توفيّ احمد أَكْدَ المختار . فصل . ولمّا رحلت الكتيبات داويين من المغافرة قاصدين إِنْتِيتَامْ تحيّرت تشمش في امرها وتشاورت فمنهم من رأى الرجوع عن اولادرزك لئلا يحضروا معهم في الهرب من

نظر بي الجدول بمرب ما فيه وبيّن لهم كيفيته بقال لهم الاوّل هـو الاخيراي الاوّل من تعمير قطر هو الاخير من تعمير قطر اخرقبله ووجد بعض بيوته غير واقع موقعه باصلحه وقال العروسيّ خيار الركب راعي جمالهم بصارت مثلا ولما ابحم ابوزيد وبابَ احمد العروسي غضب • بَصْل • ومحلّة العروسي هذا هي التى اخذها احمد بن دامان لمّا رجع العروسي مبحّما من عند ابنيْ الخالة بفتح بها الكتيّات سنة اربعين بعد الالف وهي وقعة إنْتِيتَامْ المعروفة وكان العروسي قبل ذلك جاء بمحلّته تلك يريد بها الزواية وقال له احمد بن دامان سِرْبنا الى حلّة الكتيات نبدا بالنعامة ونرجع الى بيضها ايّ نبدا بالكتيات ونرجع الى الزوايا ولمّا فتحت الكتيات طلب العروسي احمد بن دامان بانجازما وعده من شأن الزواية بقال له التروّزي ماصنعت بك الاّ خيرا وجدتك تريد ان ترمَى بعينت لك من ترمي بلما انقطع طمع العروسي من شأن الزواية رجع الى التلّ وقتل له ولدان بي وقعة إنْتِيتَامْ • بصل • وكان السبب بي وقعة إنْتِيتَامْ انه لما وقع يوم إنْيِيشْ بين المغابرة واولادرزك وقتل بيه امهينين بن عيسى رجع اولادرزك الى اهلهم وكان الكتيـات ومن معهم من اولادرزك عند تِنْيَاشِل واولاد بوعلِ ومن معهم عند تيلِّماسْ ثم غزت اولاد رزك ورؤوسهم

ياتي زواية القبلة ويعمل بها ما يشاء ولايقدراحدأن يتعرّض له بشيء
حتى طرق ساحة تشمش وكان بِنْدَكْسَعْد التاشد بيتي ذَاوجاهة عند
الناس ويقبض الزكاة عند اصحابه ولمّا قدم العروسي خاف بِنْدَكْسَعْد ان
يفسد عليه اصحابه بحيله وكان ابوزيد اليعقوبي وابن خالته بابَ احمد ساكنين
تاشدبيت حينئذ فطلب منهما بِنْدَكْسَعْد ان يأتيا العروسي ليعجزاه
فخرجا في ركب تَاشد بيت متجملين باللباس وابوزيد متجمل وقال
ابوزيد للركب اجعلوني عريفكم حتى ننفصل من العروسي فتقدّم اليه
ابوزيد وقال له انا عريف اهل القبلة كلهم وقال له العروسي انا اغلبك
فان معي محلّة وقائدها فقال له ابوزيد وانا ايضالى اربعة قواد ومحلة
وعنَى بالقواد ابا يعدل وابا الصالح إِنْدَوْبَكْ وعنَى بالمحلّة اولاد اعمر اكداش
وهذا بعدان قال باب احمد لاصحابه انا اتولّى حيله الظاهرة فابطلها وقال
له ابوزيد وانا ايضا اتولّى حيله الباطنة فابطلها وقال بَابَ احمد كل
ما يكتبه القلم فانا أتولّاه عنكم وتخلّف عنهم بابَ احمد راعيا لجمالهم ثم
تقدّم العروسي الى ابي زيد ضامّا يديه إحداهما على تمرة والاخرى
على خمسة وقال له ما الذي في يديّ قال له هذه فيها تمرة وهذه
فيها خمسة فكان كذلك ثم قدّم لهم ورقة فيها جدول فجش المعروف
فقال لهم انظروا راعى الجمال حتى يقدم فارسلوا الى بابَ احمد فلما قدم

المسمى بالعجميه تيشط عند انساغيار واولاد انبارك حينئذ هناك بكت عليه وناحت وكانت تلك الشجرة بعد ذلك تعرف بتيشطايت كرطوف وبالسند المتقدم ايضا اي المسند الى احمد اكد المختار ان ساس بن دامان اتى تشمش عند اكنتت وقال لهم ان لى حوائج ثلاثا حلة ومزود زرع وشيأ من طبغ بافضوهن لي بقام اجبغ التمكلاوي والباضل بن محم بن يد يمان واكابر تشمش حينئذ واجمعوا رأيهم على ان احدى الحوائج وهي الزرع تقضى من عند ابي الصالح وطبغ عند ابي يعدل والحلة عند احمد بن يديمان وقيل عند محم صار وكانوا اذا جاءهم ظالم يطلب حاجة وارادوا نكبته قضوا له حاجته عند اهل البافة منهم والصلاح ثم اتوا ساس بحوايجه الثلاث بانصرف عنهم باتى حي ايد غبان عند تنيشل بقال له رائسهم لقد بعلت يا ساس شيأ عظيما اذ طلبت المغرم عند هولاء باني اخاف عليك منهم ثم ان ساس اعطى الحلة لزبانه باخذته الحكة بي جسده واعلب برسه شيأ من ذلك الزرع بينما البرس يعلب اذهوميت حتب انبه بذعرساس حينئذ وركب وترك الزرع والحلة وطبغ عند ايد غبان وقال لهم ارسلوا هذا المتاع الى اهله بارسله اليهم بصل وبهذا السند ايضا ان سيد ابراهيم بن سيد احمد العروسي كانت له حيل يحتال بها يجلب بها قلوب الناس وكانت معه محلة وكان

جاء بعد ذلك الى ذوي يعقوب عند تنمجو يلتمس منهم المغرم ومعه كثير من الزرع واللباس وطبغ مماجع على الزوايا وغيرهم فتقدم له احمد دول بعدم قبول المغرم وابى هو الا المغرم او الغارة فسرى تلك الليلة الفغ المصطفى المذكور وحومض اليعقوبي وكان خريتا وباتوا يجمعون اطراف احياء ذوي يعقوب حتى صبحوهم عند حلتهم فقال احمد دول للفقيه حبيب الله بن يعقوب مانفع لساني شيأ في هذا الجائر فقد توسلنا بك الى ربنا فيه فاتفق ان جاء نذير لاودك من عند اهله بان اولاد الزنا قية ضيقوا عليهم وركب حينئذ وترك متاعه عند الفقيه حبيب الله بن يعقوب ولحق بجيش اهله ووقع يوم اكيرت وقتل اودك فيه قتله الافيرع بن العبن وكفى الله تشمش جوره وظلمه الى الان والحمد لله وهكذا سنة الله وعادته في تشمش وغيرهم من الصالحين ان كل من اراد ان يسومهم بسوء كفاهم الله شره فانهم كانوا في بلادهم مع الانباط ازناك فجاروا عليهم فنفاهم الله عنهم وبقيت تشمش في بلادهم ثم خلفهم اولاد رزك كذلك ثم اولاد عكب كذلك ثم اولاد داود بن عمران كذلك ثم انا نحن الان في مغفر والله المستعان ثم ان الفقيه حبيب الله ارسل المتاع الذي تركه عنده اوديك الى اهله ولما نعى اوديك الى زوجته واسمها كرطوف طلعت شجرة من الشجر

أدرار وقيل تزوج مجلسية اخت زوجة ايد ابياج ثم قدم على الثلاثة يدّاج اكدَ برغه جدّ ايد ويدّاج فتزوج بنت البغ مهنض امغر وقيل تزوج مجلسية شفيفة زوجة الشيخ البغ مهنض امغر ثم قدم على الاربعة خامسهم ابهنضام جدّ ذوي يعقوب فتزوّج مجلسيّة لم تكن من اكيد قرابات زوجات الاربعة فلذلك كانوا ناحية من تَشْمَشَ قيل ان يدّاج تزوج بنت البغ مهنض امغر وقيل تزوّج شفيفة زوجته فكان واحدا دون سائر تشمش وتزوّج يدمُسّ اخت الشيخ يدابياج او شفيفة زوجته فكانا يدا واحدا دون سائر تشمش وتزوج ابهنضام امراة فردية فلذا كان ناحية وهولاء النفر الخمسة هم اجداد تشمش الخمسة وبهذا الاسناد ايضا ان زمان فتح اولاد رزك جاء أوديكَ الافرع الا تباركي الى تشمش وقال لهم من انتم قالوا نحن المعتقون قال لهم لا معتق اليوم ثم طلب منهم المغرم فاعطوه حلّة وترك عندهم رمحه دليلا على انهم غيره ثم اتاهم احمد بن دامان فقال لهم من انتم قالوا نحن المعتقون فقال لهم كل من اعتقه اولاد رزك فنحن نعتقه ولكن ارحلوا نحو الساحل ليلا يمرّ بكم اوديك الافرع فيسومكم ما لاتقبلون وهو لم يعلم بمروره ولا اخبروه بما اعطوه ثم رحلوا نحو السّاحل وروينا عن محمد بن حبيب بن خير عن البغ المصطفى بن ابي عبيد الله ان اوديك

متباويتن في الخروج وسبب خروجهم انه لمّا وقعت الفتن بين اهل ادرارْ وكثروا الهرج فيه خرجوا منها هاربين من الفتن ثم ان اوّل من قدم منهم الى القبلة يدا بياج يوقب جدّ ايد اجيغَ وذلك انه لما وقعت الفتن بين اهل ادرارْ وكان من اهله خرج من قصره هاربا من الفتن هو واخته وزوجته حاملا كتبه على حمارة فلما شخص عن القصر اذا فيل برك عليه سرج فحمل عليه كتبه ونساءه فتوجّهوا نحو القبلة فلمّا قدموا على احياء المجلس فوجدوهم في تيرسْ فلما قاربوه برك الفيل فتركوه ودخلوا المجلس واستوطنوهم وتزوّج الشيخ منهم ثم قدم عليه مهنض امغَر جدّ اولاد دِيمان وتزوّج بنت الشيخ وقيل تزوّج مجلسية بعدان طلّق زوجته وهي ام الفغَ موسَى بن الفغ مهنض امغَر وهي امراة من ايدَ كشدّكْ قبيلة زاوية قديمة بالمغرب وتلقّينا من اسلافنا ان الفغ موسى هذا لمّا وُلد تكلم حينئذ فقال قال مالك فهربت القوابل عنهما وقالت امّه بعد ذلك لهنّ لولم تهربن لَأَخذتنّ تلك المسئلة من ذلك الوليد وقال الراوي أَظن انها قالت لهنّ وتلك المسئلة في شأن الولادة وقالت لهنّ انا تاسعةُ تسعةِ مصاحف في بيت اهلي تعني والله اعلم انها تاسعة حفّاظ القرآن في بيت اهلها ثم قدم عليهما يدمُسّ فتزوّج اخت ايد ايَاجَ التى قدم معها من عند

ثم ان اصحابه اخذوا غنيمة فرجعوا الى يدمُسّ فراودوه ان يمشي معهم وأخبروه بغنيمتهم فابى وتركوه مع الشيخين . فصل في بدء امر تشمش على ما تلقيناه من اسلافنا ان اصلهم من قرية يقال لها تَارُدَانتْ ثم اتفق ان عسكرين من اهل التلّ تحاربا وغلب احدهما الاخر فسأل عريف المغلوبين عاقلا في ذلك الزمان ماسبب غلبهم فقال له العارف لعلّك غيّرت خاطر مسلم لم يغيّر احد خاطره الا هلك فقال كيف لي ان اعرفه قال له ان اردت ذلك فابسُط بساطا وامُر اهل اقليمك ان يأتي كل واحد منهم بتمرة فيطرحها في ذلك البساط وامُرهم ان يأخُذ كل واحد تمرته التى جاء بها فامر بذلك حتى لم يبق احد الافعل ذلك ثم امر ان ياخذ كل واحد منهم تمرته التى جاء بها فجعل كل واحد منهم ياخذ تمرة ثم ينصرف حتى بقي خمس تمرات وخمسة نفر فقال للنفر الخمسة لِمَ لَمْ تاخذوا تمرا تكم قالوا لاتالا نعرف تمراتنا باعيُنهنّ فنا خذها ونحن لا نأخذ ماليس لنا فلذ لك لم نأخذ شيأ فحينئذ قال العاقل للعريف انما أُوتيتم من قِبَل هولاء النفر الخمسة فلعلّك غيّرتهم فطيّب خواطرهم ولا تقرب ساحتهم ابدا وفعل ذلك فغلب اصحابه فمن ذلك اليوم رفعوا عنهم الظلم وارتفعت مرتبتهم ثم خرجوا منها الى ادْرَارْ في قرية منه يقال لها اَيْرْ ثم خرجوا منها الى القبلة

عليهم فلمّا كانت الثالثة نصرهم الله وذلك بان مرض الاخليبيّ مرضا شديدا وارسل الى مرابطه رجل من تاندغَ من اركاكنَ ويقال انه من اجداد الصالح سيدي ميّتور بن ابي الصالح فلما جاءه قال له انما ارسلت اليك لاتوسّل اليك لعلّ الله يشفيني فقال لا انفعك انما أُوتيتَ من قِبَل القوم الذين اغرتَ عليهم مرارا فَرُدَّ اليهم اموالهم فارسل الخليبيّ الى تشمش ان يأتوا ليذهبوا باموالهم فابوا ان يأتوه فقال التندغيّ للخليبيّ ارسل اليهم اموالهم اذ أبوا فارسلها اليهم وبرئ هو فعند ذلك نصر الله تشمش وارتفعت درجتهم في اولاد رزك وهم عرب البلد حينئذ وانذروا عليهم ولا يسوم احدهم جانبهم بسوء بعد ذلك ثم ان مالكاجدّ إدّ غماجك لم يزل يرسل الى اخيه يدمُسّ في اثناء هذه الغارات ان يأتيه ليردّله ماله عند الخليبيّ ويابَى يدمُسّ وكان مالك ذاوجاهة عند الخليبي لانه صاحبه ويؤدي له المغرم وكان يدمُسّ قبل توبته في تندغَ هو واخوه مالك حتى طرفاليلة محلّة المجلسين مع اصحابهما متلصّصين يريدون ان ينهبوا شيأ من اموالهم وذلك زمان الحرب بين المجلس وتندغَ فاتفق ان مرّ يدمُسّ في تلك الليلة بجدّ ايد اجفغ ومهنّض امغرَ متهجدّين قائمين الليل فاستمع قراءتهما فوقعت التوبة في قلبه حينئذ فجلس مع الشخين وتخلّف عن اصحابه

تَشُمْشَ احمَدوارَبّكم وَآشكروه • على وبق اجماعكم خَيْر مِلّهْ
طريق النّبي واصحابه • نجوم هدايته والاهلّهْ
وكونكم ناصري دينه • كنصرهم ثابت بالاد لّهْ
كشبه الغراب بالغراب بحقّ • ونصر ببدروانتم اذلّهْ
وكم فاريٌ بيكم ووبور • وفارٍ بطيبٍ وطبْخ ومَلّهْ
وذي اثر دون ماثوره • يوثر من جوده اهل فلّهْ
ومن عينه تستفل عطاه • كثيرا من العين يملأ فُلّهْ
بَفَيْتُم بنصرٍ الى حسن ختمٍ • مع البرّ من كلّ داء وعلّهْ

وسبب تسميتهم تَشُمْشَ انهم خمسة رجال خلف كل واحد منهم خمسة اولاد عفبوا كلهم وتعاقدوا على خمسة اشياء ومعنى تشمش بالعجميّة خمسة ثم ان تشمش بعد معا فدتهم على الدين واقامة السّنة لم يزالوا مع المجلس قبلة زاوية يقال لهم مجلس العلم هم اصل الزواية بي هذه البلاد ولاكن اذا رحل المجلس الى بلاد التلّ تخلّفت عنهم تشمش بي القبلة حتّى يرجعوا اليهم بذلك دا بهم معهم حتى تخلّفوا عنهم بي بعض تلك السنين باتاهم رجل من اولاد اخليف من اولاد رزك بطلب منهم المغرم بابوا باغار عليهم ثم اتاهم ثانية براودهم بالمغرم بابوا باغار

الدنياوية وهذا خلاف عادة الناس اليوم فمن نصحته اليوم عاداك واعدّ ذلك تشينا له وتعييرا او تنذيرا او شماتة الاعداء ويقول انك تبغضه قال الشعراني نصحت يوما شيخاسرًا في الاكل من بيوت الظلمة فهاجرني سبعة عشر عاما فما صالحته الا بجهد عظيم قال فكيف حالي معه لو نصحته في ملاء لعلّه كان يسعى في قتلي ومن اخلاقهم وسيرتهم حسم موادّ الفتن وعدم مخالطة الناس ورؤية محاسن الناس والتعامي عن مساويهم وعدم رضاهم عن انفسهم وانهم لا يُعادون احدا لحظّ انفسهم وانما الناس هم الذين يعادونهم ومُدارا تهم للناس وتسوية الوضيع والرفيع في الضيافة وعدم مقابلتهم احدا بسوء وقلّة الطمع فيما في ايد الناس ولا سيّما الظلمة والتقليل في مداخلة غيرهم ما استطاعوا ولا سيّما حسّان ومن تشبث بهم الاّ من تحققوا انّه منخرط في سلكهم في سيرتهم هذه المثلى فهم مثلهم حينئذ فيما هم عليه ولوكان سُودا نيّا او صَنَها حيّا وهَجْرهم لاخيهم اذا خالط حسّان وتعظيم حرمة المسلمين ومحبّتهم الخير لهم وتوفير اهل الله والعلماء ومحبّة المساكين وقال صاحبنا المختار متالي يمدح تشمش مخاطبا لهم

موسى بن اوبكر شلّ[1] الابغيان في شأن عبيد يدّعيهم الاوّل على الثاني بترابها الى سيد الفاضل فاخفى القاضي مرافعتهما على الناس وامر ان يُضرب عليهم بستر حتى يترابها لانه اعدّ ذلك عورة شنيعة لكون الخصام لم يُعهد في تشمش قبل ذلك ثم ان سيد الفاضل قضى لموسى على ابي يعدل من غيران يتكلّما بل قال لا بي يعدل مالك وعبيد ابي حيلّ اي موسى وقال لا بي حيلّ اعط عبدا من عبيدك لابن عمّك فاعطاه عبدا فكان هذا بعد ذلك سنّة بينهم فان من اولاد ابي حيلّ من اعطى عبيدا متعدّدا لاولاد ابي يعدل ومن اخلافهم وشيمهم كثرة التواصل والتزاور بينهم وصفاء المودّة بينهم وعدم الغلّ والغشّ بينهم ومحبّة بعضهم بعضا حتى كانّهم بنو أب واحد وتوقير الصغير منهم للكبير ورحمة الكبير للصغير وحسن السيرة فيما بينهم والاغضاء والمسامحة فيما بينهم وان كل واحد منهم صديق ملاطف للاخر ويؤثر كل واحد امر الاخر على امر نفسه وكثرة وصيّة بعضهم بعضا ونصحه لهم وقبول النّصح وشكرهم للناصح وانهم لا يقيمون بحقّ شكر من نصحهم ولواحسن اليه مدى الدهر لان الامور الاخرويّة لا تُقابل بالأعراض

1. Les trois points indiquent que le *lam* doit être prononcé avec emphase; c'est pourquoi on écrit aussi شفّ.

بردمها واحد منهم بقدميه فاتفق ان صبّحه عمّه واولاده بالقتل ففرّج الله على تشمش وكثيرا ما يكون عاقبة صبرهم الفرج من الله تعلى سنّة الله فلَنْ تجد لسنّة الله تبديلا ومن شنيع جورهم على تشمش ان رجلين من اولاد بو عل من قبيلة محمَ بن اكدوي خرجا يصطادان بكليهما فرجعا خائبين فمرّا بصالحة من تشمش قيل انها من ايدَجبغَ تتنقل ضحيً خارج حلّتها ومعها ولد لها صبيّ سمين جميل فتفاولا ان كليهما اليوم يَفيا بلا غداء فَلْيكن هذا الصبي السمين غداء هما فشقّاه نصفين والعياذ بالله فقالت الصالحة اللّهمّ انك تُبصر هذا وكانك لاتبصر قالت ذلك تدلّلا على الله لاجرءة ولا جهلا فاخذ كلّ منهما نصفا لكلبه ففرغ احد الكلبين من نصفه وتناوشا على بقية النصف الاخر فقتل احدهما كلب الاخر وقتل كلّ من الرجلين صاحبه فكان هذا من دواعي خراب اولاد بوعلِ واخبار صبرهم كثيرة ومن شيمهم وسيرتهم عزوبهم عن الدنيا وعدم التنافس فيها وعدم الرغبة في حطامها الفاني وقلّة الطمع فيما في ايد الناس ولا سيّما الظلمة وترك الخصومة في الدنيا فيما بينهم وبين غيرهم وعدم التنازع في متاع هذه الخيئة وان من ادّعى عليهم شيأ اعطوه واذا كان الحقّ منهم على الغير ولم يُساعد تركوه فكان هذا دابهم حتى كان اوّل من تخاصم منهم على الدنيا ابو يعدل مع ابن عمه

فمنها الصبر بانواعه فمنها صبرهم على ما يطرأ على البير والمراح والمرعى
مما يثقل عليهم وصبرهم على عدم تحمّل الغرامة لحسّان وغيرهم وتواطئهم
على ذلك حتّى اغاروا عليهم مرارا ثم كفاهم الله شرّهم بجعله بأس
البشتين بينهم وصبرهم على الجفاوما ينالهم من الاذى في الناس
وتجاوزهم عن جُفاة الطباع تخلّقا باخلاقه صلى الله عليه وسلم وكثرة
الصبر على جور الظّلمة وشهودهم انّ ما جاروابه عليهم دون ماكانوا
يستحقّونه بذنوبهم وكثرة الحلم على من جار عليهم وكظم الغيظ وكانوا
يصبرون كثيرا من جور قبائل قبل اولادرزك منهم الخبابشة
والعزيزات والبرابشة ثم جاءت اولادرزك فاشتدّ جورهم عليهم ووقع
كثير من الجور على تشمش من كَدَوْل بن بومُسّ من اولاد بوعَلِ
حتى انه اذا اتت راوية الى بيرهم لايبرك جملها بل تسقى قربه والجمل
واقف واذا اصبح البقر عليه باركا لايثيره احد من مباركه ولواهله
حتى ينهض البقر وحده بلا اشارة احد ومن شدّة ظلمه وجوره على
تشمش انه اتاهم عند بير أَكْنِنْتْ هووا صحابه وباتوا يقتسمون تشمش
واجمعوا على انهم يصبحونهم بالغارة او بقبول المغرم فبلغ ذلك تشمش
وقالوا بل نحن نقتسمهم فقام منهم اثنا عشر حافظا للقرآن وقرأ كل
واحد سورة طه على بعرة ثم حفروا حفرة وجعلوافيها تلك البعرات

عليها بحيث لا يقدرون على تركها وكانهم رضعوها من ثدي امّهاتهم ثم انهم كلّما احسّوا بعد ذلك بوهن ما تما فدوا عليه اولا جدّدوه ويقولون فدأنَ لنا الانعزال اي نعزل عنّا كل من لم يكنْ على سيرتنا فيجدّدون ما اسّسته اسلافهم فكل من شذّ عن سوادهم الاعظم كانوا عليه يدا واحدة كائنا من كان وان أبَى خذلوه وتبرّؤا منه وعالجوه ليفيَّ الى سيرتهم المُثلى وان تعذّرت إعادته تركوه وهجروه واسلا فنا جعلوا سنّة المصطفى صلى الله عليه وسلم وسنّة اصحابه عادة اتخذوهاداباًود يدنا حتى تد ربّوا عليها وصارت لهم خُلقا وشيمة يعربون بها حتى كانها مركوزة في طباع صبيانهم بفطرهم الله عليها كأنّهم وُلدوا بها وكانهم رضعوها من ثدى امهاتهم وهذه الشيمة غلب اكتسابها كثيرا من الناس بل كثيرا منهم مع اغتباطهم لها مع محاولتهم لاكتسابها وتكلّفهم لاجتنابها فهي من الفضائل العزيزة التى لاتُنال بالتخلّق والتكلّف بل بفضل الله يُوتيه من يشاء وسهّلها الله لأسلافنا والحمد لله بلا تكلّف ولا تعلّم وبلاحول منهم ولا قوّة فعسى الله ان يُسَهّلها لنا من حيث المنّة لامن حيث المحنَة وتأدّبا بأخلاق السلف وتأدّبوا بأداب الشريعة فاحبهم الله تعلى وحبّهم الى الناس واسمع الله تعلى الخلق ذكر المحاسن منهم والمفاخر واطرى في الآفاق نشر المكارم منهم امّا شيم الزوايا

كتاب شيم الزوايا

بسم الله الرحمن الرحيم ربي الفتاح العليم وصلى على نبيه ورسوله محمد الكريم وسلم افضل صلاة وازكى تسليم ولاحول ولاقوة الا بالله العلي العظيم

مبارك الابتدآء والانتهآء مرجو النفع به والاهتدآء

قال الشيخ الامام شيخ الاسلام وحيد دهره وفريد عصره الفقير الى عفو الله تعلى محمد بن سعيد اسعدنا الله في الدارين بمحمد وآله صلى الله عليه وسلم هذا ذكر شيم اسلافنا تشمش وما تعاقدوا عليه وذكر بعض احوالهم رضي الله عنهم وذكر بعض بدء أمرهم امّا شيم الزوايا فهي حقيقة التمسك بسنة رسول الله صلى الله عليه وسلم والعض عليها بالنواجذ فهذا ما تعاقدوا عليه فقد اتسوا سيرتهم واحكموها بالشرع وتمسكوا بها حتى صارت لهم طبعا وديدنا وكانهم فطرهم الله

وخلفهم وكانت تبلغ مابين فارسها وراجلها عشرة الاف او تزيد قال ومن امرائهم الديلمي وسعيد بن رياح والسويدين وبنو عامر فاجتمع الناس على حربهم وجهادهم بما قاله مالك في المدوّنة في اعراب قطعوا الطريق قال جهادهم احبّ اليّ من جهاد الروم وروى اشهب عنهم انه افضل الجهاد قال ابن القاسم واشهب جهاد هم جهادٌ ثم ان الناس قاتلوهم وهزموهم وقتل منهم خلق كثير واتبعوهم بعد الهزيمة وقتلوهم اذ لاتنكسر شوكتهم بهزيمة واحدة لقوّتهم قال سحنون في اللصّوص يُتبعون ولوبلغوا برك الغماد وليس هروبهم توبة الونشر يسيّ ثمّ ان بعض المنتمين للعلم بهذا البلد انكروا على مقاتليهم قتالهم فاجاب ابن عرفة باستحلال دماءهم واموالهم والاجهاز على جريحهم واتباع هاربهم قال يشك في هذا الّا المغرب في الجهل معاند للحقّ وأجاب الغبريني بمثل ذلك وانكار من انكر ذلك بعضّ مدلول قوله صلّى الله عليه وسلّم ان الله لايقبض العلم انتزاعا ينتزعه من الناس ولاكن يقبض العلماء كلّما ذهب عالم ذهب بمامعه من العلم حتّى اذا لم يبق عالم أتّخذ الناس رؤسا جُهّالا فافتوا بغير العلم فضلّوا وأضلّوا قال وجهاد المذكورين ورجحانه وثوابه كالمعلوم من الدين بالضرورة .

انتهى تأليف وَالِد على يد من كتبه مُريد الشيخ سعدا بيه لِكَمَنْدَ امير الترارزة

فيلة المختار بن عبدالّ ثم ركبت المغافرة الى عسكر الزوايا فنهبوه وبقيت الذرية والنساء سبايا وقتل وراء البحر برام مُهَمّاتْ يحي صنب ومَحْنَض بن عبد الله اكذ اغميه ومحنض بن سيد احمد الهكاري والد بلّيل ثم انعقدت البقية من الرجال وفروّا بدينهم عن المغافرة فيهم محنض بن جب البارتيلي ومحنض بن الشيخ التا ندغيّ وقطعوا البحر وصاروا يجاهدون هنالك سودانافيل انهم ليسوا على الا سلام وتفرقت الطلبة في البلاد بعد فتحهم لطلب المعيشة وغلب المغافرة لهم بقضاء الله وقدره ولاكن كلّ شيء له سبب ومن سبب غلبهم لهم ان المغافرة ادرى منهم بالمحاربة وخدمة الشرّوالكيد والتدبير وعندهم من المكر مـالا تطيقه الطلبة لانهم نشؤا في الحرب وتدرّبوا عليها والطلبة خانهم سؤ التدبير واحتيال السياسة وعدم التدريب على كيد الحرب ومكرها ولاكن هم اشجع من المغافرة واجراء منهم على ورود غمرات الموت واصطلاء نيران الحرب لانهم يريدون الشهادة ولا يخافون من الموت والمغافرة بعكس ذلك وقد وقع في زمان ابن عرفة سنة 766 ما يشبه أمر شُرِبَتْ في كون اهله على الحقّ واتّفاق العلماء عليه الاّ واحد كما في المعيار قال الونشريسي في المعيار كان عرب المغرب الاوسط طبعهم الله على الفساد في الارض وكثرة الغارات وقطع الطريق فهذا داب سلفهم

ليتام[1] واولاد انبارك[2] وهما مثلا زمان فقتلوا صنبة بن عمرواعيانا منهم ثم غزاهم بعد ذلك في حيش فدخل وسطهم فتالوا عليهم من كل وجه وقاتلوهم قتالا شديدا من الظلام الى الظلام وذلك يوم أمدر وضاقت على الطلبة الارض بما رحبت فراحوا في الليل وقد اثخن كثير منهم بالجراح وتشاوروا تلك الليلة على ان يسيروا تلك الليلة على الخيل ويتركوا الرجالة يتحصنون بالجبال والادوية والشعاب فبكى أماجن بن أكد عبدالّ وقال له اخوه المختار ما يبكيك يا ابن امّي قال بكائي ان الايمة قبلك ناصر الدين والقاضي عثمان والمبارك والنحوي ومنير كل واحد منهم قُتل قبل اصحابه وانت تريدان تهرب على الخيل وتنجو بنفسك وتترك اصحابك للعدوّ وقال صدقت يا اخي والله لا افارقهم حتى يقضى ما يقضى فباتوا هنالك ثم صبّحهم العدوّ واحاطوا بهم وقتلوهم عن اخرهم الّا المختار بن عبدالّ سقطت به فرسه فدقّ عنقه وعنقه فمات فاتوه العدوّ فجزوا رأسه وحملوه الى اهلهم فارادوا ان يجعلوه تحت قدر على النار فلما ادنوه الى النار طار بعيدا منها وذلك يوم تن يفضاض وهوآخرايامهم فتحت فيه الطلبة ولم ينج ذلك اليوم مكلّف من

1. Pour اليتامى.
2. Pour اولاد المبارك.

فتفرّقوا فيها لطلب المعيشة ثم قدم منير الدين على ايد يجبَ وكان ولي العهد من بعد القاضي عثمان بوجدهم بايعوا النحوي بن أكد عبدالّ ثم أل الامر بعد المشاجرة الى ان تم لمنيرالدين وكانت له فتوحات ثم غزى أكدَ المختار أكد عبدالّ ارضا بعيدة في جيش عظيم ولم يبق في العسكر الاّ النحوي ومنير الدين في نفريسير ركب علي البوعلي الى المغافرة وهو ابن اختهم ليخبرهم بتلك الفرصة لينتهز وها فاتاهم فاخبرهم بتخلّف الجيش وقال من بقي في العسكر وفيه الا مامان فغزت المغافرة العسكر فلما اتوه اشار النحوي لمنير الدين ان يركبا خيلهما ليتعرضا للمختار فيغزوا المغافرة فقال لهم منيرأرايت من قدم من عياله وماله الى بلد فيها الخصب والسعة وهو في مكان جدب هل يتخلّف عنه فقال له النحوي رغبت انت في الشهادة وانت شابّ فكيف لا ارغب فيها واناكهل فقعدا فجاءتهم المغافرة فتقاتلا وقُتلا وقُتل غيرهما وذلك يوم بَكَلّ باللّام المغلّظة ثم قدم المختار فبويع فكانت له فتوحات في المغافرة والسودان لم تكن لاحد من الامراء قبله وقتل المختار من عرفاء المغافرة ماينيف على مائة وغنم منهم من الخيل والابل والعبيد والعين والعُروض مالا يُعدّ في غزوة ومن غزواته اليهم انه غزى

العجب العُجاب وذلك يوم العُرش بالتحق بغزيّهم فارسلوا نذيرا الى
اهلهم بمدّوهم واحاط بهم خيل العدوّ من كل جانب ثم نصرهم الله
ثم ان المغـابرة لما بلغهم وهن الطلبة وتخاذلهم وخروج اولادرزك
وكثير من الزوايا عن طـاعة الامام وجاءت المغابرة بكملهم واتباعهم
وزناقتهم بحاصرواعساكر الطلبة حتى بنحوهم وقتل الامام المبارك
وكثير معه وذلك يوم تِنْ يجْمار وقتل متيلي وابناه الفاضي والهادي
واحمد سنيرْ وابنا المصطفى بن الفاضل احمد والامين وعبد الله التامري
ومحنض بن اعديج والمختار بن ماهِ واغْلَكُورَنْدْ بن الصالح ومحنض
والامين ابنا اجبَغ بَلّ واحمد بن خالنا ومحمد بن مَحْنَض بن الحسن اندوبَكْ
وابناعمه وابنا اجود وبنو جيل الثلاثة احمدان وحامنـا وحوطير
التامكلاوي وقتل الكريم بن بوميج في الليلة بعده قتله عتّام اليتيمي
الاثنى عشر من رهطه قتلوا يوم الفتح وقتل بعد ذلك حبيب الله بن
احمد سنيرْ والفاضل بن باركَلّ قتله كَاليتْ بن مهنض إنْتَاكْشين البابوري
وقتل المصطفى بن سنيرْ في اولاد الحاج ومنْ شهداء الفتح يفلّجْ بن محمّ
صارْ وإميجَنْ بن المصطفى اخو المولود ولما فتحت الطلبة سرى منير الدين
اخو ناصرالدين في بقية من الناس في نحوماثة فارس قاصدا فُوتَ
وايد يَجَبَ وذهب الفقيه الامين في الذراري والنساء نحو المغابرة

ان يقتل اوديك استنفذه منه محمد بن احمد مولود الحاجيّ وذلك يوم الصّاكِ ولما سمع القاضي عثمان بموت سيد الحسن واصحابه غزى السودان بوجدهم قد اجتمعوا وتأهبوا للقتال بسحرهم[1] السودان فانهزمت الطلبة وقتل القاضي عثمان واصحابه بعد ان ابلوا بلاء حسنا وقتل محمد ومولود والمصطفى بن الفاضل وأمّنا بن اجبغ المختا راليد نهنضي وابهنضام بن محنّض بن اجبغ اوبك وابن عمّه عينات بن حيبّل وحابيد بن مود اوبَكْ وسيد بوي بن محنض بن الحسن اندوبك واحمد بن محمد سعيد ويا مختار اليعقوبي الذي صوته في الجيش كالجَيْش ولما سمعت الطلبة بموت القاضي عثمان بايعوا المبارك بن حبيب الله وبايع الجيش واولاد رزك الفاضل بن الكوري ولمّا قدم الفاضل بالجيش عزم عليه اخوه ابراهيم ان يخلع نفسه فخلعه فخلص الامر للمبارك والتحق الفاضل مع بعض الناس بالمغافرة وكان المبارك شابا مباركا طويلا ابيض حسن الوجه طويل العنق سائل الاطراف وكان اعلم شباب قومه واسخاهم واشجعهم وكانوا أعمامه يؤثرونه على بنيهم كما كانوا يؤثرون اباه على انفسهم ثم غزى المبارك العدو في اربعمائة وهم منهم كخلفة في فلات فقتلوا

1. Il paraît préférable de lire : فسحرهم.

مات فيها اجوَدْ بن اجيغ اوبَكْ وتبعتهم المغافرة بكثرة فتلاحقوا وتقاتلوا قتالا شديدا والمغافرة يقولون لايفُت منكم والطلبة يقولون لم يأت بنا الآ الرغبة في الشهادة مع قتلنا ولم يحضر القاضي عثمان والفقّاة القتال لاشتغا لهم بقرأة الحديث ورجعت الطلبة بالسلامة والغنيمة والمغافرة بالخيبة وقتل بعضهم ثم رجع سيد الحسن في اعيان السّادات واجّلة الفقّاة الى اولاد اخليف واولاد رزك لاخذ العشورفابدوالهم السمع والطاعة خديعة فتما لاً على خديعتهم اوديك وبُركُرْك ورؤساء ارغيوات وبران وأبى عن ذلك السوء اعبيدلّ اشباري واختيَر البافوري فارسل اوديك بن بوبوب سيد احمد اتباريتي والفاضل البافوري الى المغافرة ليغزوا لجيش سيد الحسن واعطاهما اجرة على ذلك فركبا الى المغافرة واخبراهم بعورتهم وتفرّقهم في الناس فغزتهم المغافرة ومعهم السودان واولاد اخليف ورئسهم هَدّ ومعه غيلان فأبت البراكنة عن الغزو فأحاطوا بالطلبة فقتلوهم عن أخرهم الآ القليل ويقال لذلك الموضع كثيب الفقّاة لما مات فيه من الفقّاة وكانت خيل فيها الفاضل بن الكَوْري عند إيد وفَالْ فسمع بهذا وغزا اولاد اخليف وبا فور وارغيوات فقتلوا اربعين من اولاداخليف وفيهم سيد احمد بن ابي بكر واوديك بن بوبوب ومات كثير من ارغيوات فلما اراد الفاضل

هَدّ على ذلك ثم لمّا قتل ناصر الدين بايع الناس الفقيه الامين وكان سيّد قومه وكان اعلم اهل زمانه فاضلا مهابا في الزوايا والمغافرة وكان له القبول عند الناس ونفوذ الكلمة وكانت له همّة تعلو على الفرقدَيْن وكان ذا مناقب جليلة وخصال جميلة صارما أبيا عزيز الجانب منيع الحمى سلطاني الطباع متواضعا على شرفه ذا عناية تامّة بالعلم وافر الحفظ منه سريا حسن السمت والخلق والخُلق والهيئة كثير الرؤب على التعلّم ولمّا بويع استقبل المغافرة بجنود لا قِبَل لهم بها فلما علمت المغافرة بذلك اذعنوا وقالوا للطلبة نحن نقبل الفقيه الامين وانما لم نقبل ناصر الدين لانه لم يكن من اولاد سيد الفاضل وهذا كلّه مكروخديعة فرجع عنهم الفقيه الامين بجنوده ومال إلى مصالحتهم لما رأى ان الطلبة يغلبون فلما احسّت الطلبة بذلك خلعوا أَجْبَغَ الامين ثمّ بايعوا القاضي عثمان وكان شديداعلى العصاة لين الجانب للضعفاء ابيّ النفس فريباً[1] بفضله على فضلاء معاصريه اية من ايات الله في الشجاعة شديدَ العارضة في الحقّ غزى المغافرة في ثمان مائة رجل فهربوا عن الابل فغنمها الطلبة والابل اربع مائة وهي للموسات من اولاد عايد وذلك غزوة تِيلَمَاسْ

1. Sans doute faut-il lire : فريداً.

اسلحتنا هذه لاتقتل الاّ اهل النار وهوليس منهم ومرّ ناصر الدين بالقتيلين مسلوبين مجدلين في سبخة فتبسّم فقال ظننتم انكم احسن منهما حالا لمكان ثيابكم الرفيعة وركوبكم جياد الخيل وهما يتمنيان ان يحيا ثم يقتلا ثم يحيا فيقتلا لما ذاقا من لذة الموت وهما اوّل قتيل في ذلك الامر وقُتل يوم جيو ثلاثة وثلاثون من عزّون وقتل منهم المغافرة مثل ذلك يوم ترتلاس ثم لمّا كان يوم ترتلاس هزمت المغافرة فيه وقتل كثير من الناس وسلمت الطلبة إلا ناصر الدين فانه قتل هووأصحابه وهم اخوه حمين وابلّ وحبيب بن اجفغ اوبك وماه ومحنض بن اجفغ الامين والمصطفى بن متيلي والمختار بن ابوبك واجود بن يعقوب وصنب بن ورزك عبد ابراهيم ورجلان زينيان وجرح يامحوم ويابلّ واخبر بمقتلهم قبل ذلك كما تقدّم وسُئل الفقيه بن الامين هل يغسلون ويصلى عليهم أمْ لا فافتى القاضي عبد الله الشنجيطي بعدم الغسل والصلاة وقال الفاضل بن بابَ احمد احكموالهم بما حكموا لانفسهم وهوانهم شهداء المعركة قُلت وهذالايوافق ما نصّ عليه الفقهاء من ان الشهيد الذي لا يغسل هو قتيل الكافر اللهمّ الاّ ان يقولوا الزوايا حكموا بكفر المغافرة ثمّ يوم الخوّار جرح فيه المعزوز ومات فيه فرسه وجرح فيه محنض الغالِ اليعقوبي والوداني وطال بيرام بن عبلّ في الوداني وعاتبه

فكان كذلك فانّه مات يوم فتح الطلبة ولم يبك عليه احد لشغل الناس عن ذلك ثم ائتمرت الطلبة بينهم وتشاوروا ماذا يفعلون لمّا غدرت المغافرة فكان اوّل من تكلم منهم الفاضل بن الفاضل البوحسني فقال ايّها الناس جمّعوا على هذا الامام العادل من الجنود مايوجب عليكم فقال هولاء المحاربين البغاة الطغاة لما ابوا الاّ ذلك قيل انهم بلغوا اثناعشر الفا فلمّا أبت المغافرة الا الحرب فبعث جيشين جيشاغرب فلم يلق حربا ورجع سالما غانما واميرهم القاضي وجيشا شرّق وهو غزى انتوجج واميره محنض بن جّب البارتيلي والمصطفى بن اختير فلقوا العدوّ وافتتلوا وجرح الامير فقال فُزت وربّ الكعبة وقتل عبد الرحمٰن بن محمد بن معتوك العمراني قتلته المغافرة ورجعوا سالمين غانمين من اولاد داوود بن عمران واولاد اخليف بن مغفر وليس في ذلك الغُزّي من اولاد ديمان الامحنض بن اعديج والفاضل بن سيد بوبكر حرّمهما ناصر الدين من تلك الغنيمة وقال الفنوي لاهله حرّم ناصر الدين اهله من الدنيا واعطاهالكم وجعلكم من المُؤلّفة قلوبهم ثم غارت المغافرة على سرح الطلبة وذلك يوم جيو فغنموا وقتلوا رجلين من إيد وجافص كانا في طلب ابلهم فتبعهم ناصر الدين في خيل فاستنقدوا الغنيمة وظنّوا انهم قتلوا كنان فقالوالناصر الدين قتلنا كنان فقال لاوما قتلتموه لان

تيرس وبقيت اولاد رزك وسودان على عهدهم وبعض اولاد رزك في الريف يمدّون عسكر الطلبة بالميرة والسمن ثم ان سيد الحسن بن القاضي خرج بامر ناصر الدين وقضاته عاملا على الزكوة باخذها إبلا وغنما وإتى تاشدبيت فمنعه عريبهم من أخذ زكاتهم كلها فقال الحسن والله لا أترك منها عقالا فارسل ذلك العريب الى هَدّ بذلك فأمر هَدّ عزّون بالغارة على ما بيد سيد الحسن من الزكوة فغاروا عليها بعد ان اتى بعض الطلبة لهدّ بذلك فقال له هدّ أوَ ليس هذا بشرع فقال الطالب لا فارسل سيد الحسن الى الطلبة ان تغزوا المغافرة لانهم غدروا وحربوا وكانوا قبل مصرّين على الغدر بفتوى بعض الطلبة ولم تعلم الطلبة بذلك فقالت له الطلبة لا تغزوهم حتّى نتثبّت ونستيقن الخبر ونقتله علما ثم ارسلت الطلبة الى المغافرة سيّدين منهم الفقيه الامين ومحمد بن بابَ احمد يطلبون العافية ويستيقنون غدرهم فوجدوهم غدروا واخبرهم محمود بن عبلّ بها كما تقدّم ذلك مبسوطا عن الفقيه المصطفى بن الفراء فاتيا اهلهما فاخبراهم باباء المغافرة عن العافية وغدرهم ثم بعد هذا قدمت خيل فوجدوا احمد بن المصطفى بن الفاضل حول العسكر فقفاً همّد بن فاحَ لكياعي عينه فكثر من العسكر البكاء على عين احمد فقال ناصر الدين يبكي على عينه اليوم من لايبكي موته غدا

وجهها اسودّ مُظلم غبران في حاشيته ستر ابيض وهوا نها لا تكذب
فقال له الزوج صدقت انها ما كذبت قط وقال لهم يوما عند بير اشيار
سيفد عليكم اهل تِنْ يَخلِفْ وقال لهم هـاز لا انّى انولّى في ضيافتهم
الماح بن الحسن فوفدوا فوجدوا الماح صائما وقارب يوما حيّهم رهط
من اولاد رزك فقال لهم رائسهم متفرسا فسيطمع فيكم الطلبة الان
فمنهم اهل الطمع جدّا فلمّا أناخوا ركابهم قـال ناصر الدين لأنتم
اشدّ طمعا منا وسمع يوما صارخا فركبت خيل فاذاهو فتى من تاضغ
غصب ماء من أمة فجاءه فأخذ بعضدها فقال له ما معناه الحمد لله على
هذا الموضع واشار الى موضع باصبعه فقدر الله ان جرح فيه بعد ذلك
وقدم عليه قوم من سُوبَاك مختلفون في شاءن شخص منهم أهوحرّ أوْرقّ
فقال حرّ وسألوه ابناء محنض أكذ عبدٌ عن اخرهم موتا فقال انكم
لَنْ تتوارثوا فكان كذلك وقد قُتلوا خمستهم يوم الفتح في آن واحد
تحت شجرة واحدة واخبر ان عبد الله بن عمر الزيكيدي يجيء يوم
القيامة أغرّ محجّلا وكذلك خاله الفاضل بن بابَ احمد وهما قليلا الوضوء
وذكر لامّ هاني بنت الفقيه الامين ولدا نجيبا يسمّى الامين فكان كذلك
ولمّا بُويع اشرأبّت الناس اليه كلهم من مغفريّ ورزكانيّ وسودانيّ
وزنافيّ وزاويّ حتّى غدرت المغافرة بفتوى بعض الطلبة ورحلوا الى

المذكور وقد كان منحها لتنفوس اخته فحُلبت بين يدي المولى المذكور وكان مشهورا بالعين فمانها فمرضت وهي الموكولة وسُئل عن طَبْغَ فقال استعملها الصالحون وقال محنض احمد انه سأل عنه النبيّ صلى الله عليه وسلم في المنام فقال حلال ولاكن يعسر تركها على مستعمليها وقال انّ احمد بن حوبك واسطة التونكليين استوى من تقدم منهم عليه ومن تاخّر ويقال له احمد النصب لذلك وكان يفضل بعض الناس على بعض مما لم يتبادر الى الذهن حتّى يتبيّن الناس مصداق ذلك فضّل المعزوز على اخيه محنض الشهيدو تؤول بما لقيه المعزوز بعد اخيه من الفتن والرزايا والمحن وفضّل الامين بن مودّ مالك على اخيه احمد واحمد على شيخنا مينَحْنَ وفضّل الفاضل بن بابَ احمد على اخيه صبّار وصبّار على اخيه محمد وفضّل متيلي على اخيه ابي الفاضل الا في الجواز على الصراط فان الكَور جعله خطوتين ومتيلي ثلاثا ورأى متيلي يوما يذهب ويجيء خلال البيوت ضاحكا فقال رايته هكذا في ديار الجنّة يضحك ويتبختر قال جمع خصال الخير من صدقة وصوم وقرأة القرآن وغير ذلك وفضّل الكريم على اخيه يحي بن ابي ميجة فبان مصداق ذلك باستشهاد الكريم وقال ان الشيخ الامين لم تكتب عليه سيّئة بعد مرضه المشهور وسأله زوج الشام بنت خيار فقال انها لمّا أخذت كتابها للعرض فاذا

فقال ام هاني تنال الرؤية ورأى يوما الامين بن الفاضل بن بابَ احمد فقال لمحمد بن الشيخ الامين هذا ضيفك ثم صاهره بعد ذلك فتؤول بذلك وسأله يوما حبيب الله بن احمد بن بارك الله هل رأى له ذرية وهو اذذاك عزب لا زوجة له فضحك وأعرض عنه فاتفق ان صاهره بعد ذلك فتؤول بذلك وذكر لا حمد بن يحي ذرية ثم ان احمد تجشم بعد ذلك مهالك ومفاوز حتى أيقن بالهلاك فيها حتى ساء ظنه بما قال له ناصر الدين فقدر له بعد ذلك ذرية صالحة من اولياء وعلماء وعن مولود بن متيلي ان والدي المختار بن محمد سعيد اخبره ان ناصر الدين كله ذيب يوما وكان ليلة في وسط حلقة خواصه وقد غص المجلس بجمعه حتى فقد ولم يشعر به احد فجاء ابن اخته الخير بن الماحِ يريد ان يجلسه في حجره على عادته معه قبل ذلك فوجد لباسه فظنه فيه فاذا هوملقى غير ملبوس فتفقدوه فبيناهم كذلك حيارى في شأنه اذ هو في مجلسه الذي كان فيه مزمل في ثيابه ووجد عبيد لايد اجفغ بقرة مريضة لآل حامدت بن الفقيه المختار فذبحوها واكلوها فبعث اليهم ساداتهم يغرموها فقال ناصر الدين ما اراني الله تلك البقرة وانما رايت بقرة لمحنض بن الفقيه الامين غرمها باركلّ إنْ دَبْنَه وهو مولى لآل بَابَ احمد فتذكر حامدت شأن البقرة وضحك فقال ان البقرة لمحنض

يغشى عليه وقال ان هذا من شؤم حبشي كافر قبره هنا وقال ان لحم الفقيه الامين مسموم لا يغتابه احد الا تقاياه يوم القيامة واختبره الفقيه الامين باسماء امهاته وقد كان كتبهن قبل ذلك باملاء من النسابة محنض بن الفاضل يدنهنض الشفراوي فتبعهن ناصر الدين حتى بلغ واحدة محيت قبل ذلك فنسيها الفقيه الامين فاختبره بها ناصر الدين وقال له هي فلانة فتذكرها الفقيه الامين وقال صدق اوبك انها لهي فقال ناصر الدين لوشئت لتتبعتهن الى امناحواء وعن ابن عمنا المبارك بن المصطفى وهو ثقة عن الشيخ محنض بن جب قال فقدت لنا عجلة سمينة كانت تحت ظئرين كريمتين والناس اذ ذاك في شدة وهم صبية ايتام معسرون فجدوا في طلبها فلما ايسوا منها بعثته امه الى ناصر الدين فسأله عن اشياء من جملتها من أكل عجلتهم فاتاه فسأله عن تلك الاشياء فاجابه عنها وعن العجلة فقال له اكلها العبد الفلاني لبني فلان فان بحثت عنها الان تجد جلدها في اثاث بيتهم ففتشوه فوجدوا الامر كما قال وغرمت لهم سريعا وعن سيدة ثقة عن الولية ام هاني بنت الولى ابي زيد انها رأت المولى تبارك وتعلى في المنام قبل ظهور امر ناصر الدين فأنكر عليها ذلك اي انكار فلما ظهر ناصر الدين سأله من انكر عليها سؤالا مجملا قال له يا اما منا النساء يرين المولى تبارك وتعلى وهو عام اريد به خاص

لها العلامة التي ذكرها ماتت من الفزع وكذلك امّه حربا بحرب وكان
اعْمُيرئذ بن حيّن مستنكحا في الطهارة بخلاف حيْدَ بن ابي حيْدَ
الالبغيان حتّى كاد احد لا يبالي بالطهارة وينفم عليه الاوّل ذلك فارادا
أنْ يسألا ناصر الدين ايّهما اهدى سبيلا وقال الاوّل يا اوبَك يريد
ناصر الدين فقال قبل ان يسألاه صلاته افضل من صلاتك وقدم عليه
اجفغ عبدالله مكذبا له ويقول في نفسه كذب اوْبَك فلما جاوز باب
بيت ناصر الدين تغيّر اعتقاده وقال في نفسه هذا الذي يدعي هذا
الرجل يمكن فضحك ناصر الدين فقال له ما يضحكك فقال اضحكني
ان حديث نفسك بعدان جاوزت الباب افضل ممّا قبله فا جابه عمّا في
ضميره فتمّ تصديقه اياه فقال رضي الله عنه كفى يديمانية فضلاان
تتزوّج بديماني حتى انه فضل حنّة بنت سيد الفاضل على اختها يمّن يانَ
مع انها فاقت حَنّ علما وتقى وديانة لان حنّ تحت ديماني وفضل ايضا
يمّن هنض إن جوبَ إن داعمر على امّ هاني بنت ابي زيد اليعقوبيتين
فتعجب من ذلك بفضل امّ هاني حتّى استشهدت الاولى بعد ذلك وَعَنْ
العارف الولي الطالب اجْوَدْ عزم يوما على ان يأتي ناصر الدين بشراب
ثم بدالي ان اوخره مليا فأتيته ولم آت بالشراب فاوّل ما بداني ان
قال لي هل لا فعلت عزمك الاوّل وعثرت به دابة فسقط حتى كاد أن

واموالهم في ميزان فلان لرجل من اقطاب البلاد وعلماء هم ثم قال
بقي له خير كثير لا تها غارة موسر وذلك الموسر المتمول لا يباح ماله
كله بغارة واحدة وقوله هذا يحدثان رؤياه قبل فتوى ذلك العالم للمغاربة
باباحة دماء الطلبة واموالهم بكثير فلمّا قال ناصر الدين هذا في ذلك
العالم نقم الناس عليه ذلك لبلوغ ذلك العالم الغاية في العلم والعمل
والفضل ولمكان حجّه وقال عبد الله بن محنض والله وانا ممن نقم عليه
ذلك إذ لا اعلم منه ذلك اليوم ولا اجل ولمّا اختبره الناس في
كل شيء بانّ كل ما يخبربه من المغيبات يأتي مثل فلق الصباح ويخبئون له
خبايا ويأتي بها على هيئتها ويخبرهم بما في ضمائرهم فيوافقه كانقدّم
هذا كلّه اعتقدواصدقه وجعلوا يسألونه عن امرديهم فاخبر رجالا
بعلامة قرب اجالهم فيكون كذلك كما تقدّم ورجالا بما فاتهم من الصلاة
والصوم وغيرها وما عليهم من التبعات كما للنحوي الدّيلبي حين اتاه
فقال يا اوّبك ما حملك على الكذب فقال له قُمْ فاقض بقرة اليتيم
الفلاني وزقّ المسكينة وكذا وكذا فارتاع وصدّقه وقال لاحمد بن الحسن
إن دَوْبك اذا مطر عليك مطر بقرب إدُوقَالْ غدوة فان فيه اجلك
فكان كذلك وقال لخالنا اذا مات ابو الفاضل الكَوْري فقدقرب اجلك
وقال لشام بنت ابهمْ إذا كان كذا وكذا فقد قرب اجلك فلما بدت

والله اعلم انهم أحيوا السّنة بعد ما أُميتت ومصداق ذلك حديث لَيَاتينّ بعدكم قوم افضل منكم اوكما قال الحديث انّ من ورائكم اياما للعامل فيها اجر خمسين منكم فقالوا بل منهم قال بل منكم لانكم تجدون على الخير اعوانا وهم لايجدون عليه اعوانا بيانه ان الحقّ يضعف حينئذ حتى اذا قام واحد مع احتواشه بالمخاوف كان له من الاجر اضعاف ما كان لمن كان متمكّنا منه معانا عليه بكثرة الدُعّاة الى الله وذلك لا نكم تجدون على الخير اعوانا وهم لا يجدونهم حتّى ينقطع ذلك انقطاعا تامّا لضعف اليقين وقلّة الدين وقد بان مصداق قول ناصر الدين في ايامه لفساد الزمان وظهور الفتن وغلبة الباطل وركوب من يأتي سنن من مضى من اهل الكتب لضعف اليقين وقلّة الدين وما ذلك كله الا ببركة ذلك الولي نفعنا الله ببركته وعن مولود بن متيلي عن امّه انها قالت سمعت اخي سيد الامين يوما يقول ما اكثر ما جلت فيه انا وناصر الدين البارحة من البلاد وقال ناصر الدين ذلك ايضا في مجلس اخر وكان يحضّ كثيرا على العلم ويذم الجهل ويقول من ركب منكم فرسه فليجعل لوحه بينه وبين سرجه فان الجهل هوأقبح ما يأتي به المرّ الاخرة وكان يقول كنت اصلّي خلف رجال فلا اصلي خلفهم ابدا بعد رؤياي التي رأيت ثم قال سبحان الله ما أكثر ما أراني الله من دماء المسلمين

الثلاثة يشفعون يوم القيامة حتى تشتكي النار منهم من كثرة شفاعتهم وأخبر عن رجال انهم تُبنى لهم القبب يوم القيامة فلا يرون يوم القيامة منهم الفقيه المختار بابُ ومن كلامه رضى الله عنه فيما بين الاولياء والعلماء قال الاولياء كوزراء الملك والعلماء كأقاربه فالاوّلون لا يقع منهم واحد في الاخرين لمشاهدتهم حبّ الملك ويعظونهم بما شهدوا من ذلك والاخرون ربّما يقعون في الاوّلين لعدم مشاهدتهم لحبّ الملك لهم ويحسدونهم على ما ظهر عليهم من اكرام الملك لهم وقال ايضا العلماء والاولياء بينهم دَوْر لان ما نال الاولياء من الكرامات بسبب بركة العلماء والدنيا اقامها الله ببركة الاولياء والعلماء منها وَروي ان ابازيد البسطامي قال يوم تزوّج والد ناصر الدين بامّه سَيَدومن هذا الزواج العجب وعن ابنته تؤمنت انّ اباها ابازيد كان يخصب نعلا حتى سمع بذلك فجزع وارتاع ممّا سمع حتى نعله الفاها وكان مَحْنَض احمد يقول اخبرني اوبَك وهو في بطن امّه بكذا واخبر ناصر الدين ان المرأة التي لقى ابازيد المذكور خبرها وهو صغير وحدثته الحديث المعروف انها الخَضِر وقال الفقيه الامين مافامت السنّة على قوائمها الاربع من لدن عهد الصحابة في هذه البلاد الا في عهدنا هذا وحلف رضي الله عنه ان اوّل ما تنشق عنه الارض يوم القيامة بعد الصحابة هَوْلا، وذلك

الدين قال ان ابنها مخنّص ان دول تقتله المغابرة قال شيخنا بامرتني امّي ليلة ان امشي معها نحو ناصر الدين لتسأله عن ذلك قال بمشيت اما معها وانا صبي حينئذ بجئناه بقالت له هل قلت ان ابني مخنّص تقتله المغابرة قال نعم تقتله عاجلا بكان كذلك بانه قتل بي الفوم الفضّاة الذين قتلوا بي محلة اولاد الحاج وعن بابَ احمد بن اوبك قال كانت عندي زوجة وهي بنت امير المجلس بمكثت عندي نحو تسع سنين ولم يقدّر الله بيننا ولدا حتى كدّت ان ايئس من ولادتها بجئت يوما ناصر الدين بشاورته بي طلاقها بقال لي امسك عليك زوجتك سيكون لك منها اولها منك ولدان ذكران وبنت بكان كذلك وقيل كان ناصر الدين يفضّل الاولياء على العلماء ومن ذلك انّه قال ان كل من دفن مع سيد الفاضل بن محمد بن يديمان اوقربه بانه لا يؤاخذ بذنوبه بي الدنيا ولا بي الاخرة لكونه وليا وكل من دفن مع ابيه محمد بن يديمان اوقربه بانه لا يؤاخذ بذنوبه بي الدنيا ولا يعذب بي قبره ولا يؤاخذ بها بي الاخرة وسُئل ناصر الدين رحمه الله هل احد افضل من مخنص احمد قال الماحِ بن الحسن إتدوبك والقاضي عثمان وبي رواية والا مام بن المبارك بن حبيب الله والفقيه الفاضل بن بارك الله افضل لانه من اهل علم الباطن والنفر الثلاثة جمعوا الحقيقة والشريعة وقال ان هولاء

الفاضل وهما ثقتان صدوقان عن جدّه ابن ابي الفاضل الكوري
محمد بن الفاضل قال ان اهل شُرُبّ نهبوا خيلا للعروسيين فجدّ ابو
الفاضل الكوري في ردّها لاهلها خوفا من شرّهم فلما كان ذات
يوم وهو في صلاة الصبح في جماعة فيها ناصر الدين اذاناه الخَضِر فأخذ
يجمع كتفيه اخذا عنيفا حتى كادان يغشى عليه والخضر يقول له أتردّ
مال الكفّار اليهم قال ابو الفاضل فجعلت اتقدّم نحو ناصر الدين
ليغيثني من الخَضر عليه السلام قال ناصر الدين للخَضر اتركه كفاك
كفاك فقال اتركه وهو يريدان يردّ مال الكفّار اليهم ثم تركه ثم ان
ابنه ابراهيم بعد ذلك مرض مرضاشديدا فتطاول به المرض فقال
ابو الفاضل لاحدى بناته يوما امسحي بيديك على الموضع الذي
مسّ الخَضر فامسحي بهما على اخيك يبراء باذن الله تعلى ببركة الخَضِر
ففعلت ذلك فبرء فبينما ابو الفاضل بعد ذلك بزمان يمشى هوورجل
اخر اذمرّ به الخَضِر فعرف رائحته ولم يره فلاذ بالرجل خوفا منه
وشمّ ابوالفاضل يوما رائحة طيّبة فالتفت نحو الفاضل بن متيلي يظنها منه
اذ هو اذذاك عريس فقال له ناصر الدين انماشممت ريح الخَضِر زار
مجلسنا الان واخبرني محمد بن شيخنا المختار بن موسى قال عن ابيه
شيخنا المذكور ان امّه وهي خالة ناصر الدين كانت سمعت ان ناصر

حينئذ تسمع ما يسؤك فيمنعك ذلك انشاده والبيت ، ولسنا على الأعقاب تُرمى كلومنا ، ولا كن على أعقابنا تُقطر الدما ، وقال مولود بن متيلي انه رأى نورا ساطعا من قبورهم بجدثان مدفنهم ورُوى ان الفاضل بن ابي الفاضل الكوري بن الفاضل أهدت له امة ما ئدة مزعفرة فيها الطيبات من الرزق فامر الخادم ان يحملها الى ناصر الدين فلما مثلت بين يديه قال للماحي بن الفاضل ومحمد بن الامين بن الفاضل اما نحن فلا ناكله لانا نتغدى اليوم باطيب من هذا وافضل وهذا صبيحة اليوم الذي استشهدوا فيه قال الفاضل المذكور قلت في نفسي والله انه اذا لمن طعام الجنة إذ لاطعام في الدنيا اطيب من هذا وقال لاهل شُرُبّ من الزوايا مثلكم كمن اتى سدرة فنفض ما فيها من النبق بالنفط اجوده وترك ارذله وقال لهم يوما انكم ايها الناس لابدّ ان تقتل رجالكم وتنهب اموالكم وتبقى الذراري والنساء عالة وغير هذا من اخباره بالغيب مما لايعدّ ولايحصى ولا كن ذلك قليل بالنسبة الى ما كان يسرّ الى خوّاص دولته واهل حضرته من الاخبار بالغيب فكانه كوشف له انهم يقتلون معه فلايخشى سرّه منهم الماحي بن الفاضل وابن اخيه محمد بن الفقيه الامين بن الفاضل والمختار بن ابُوبَكْ الداجفني وحدثني الفقيه الامين بن الماحي بن الفاضل عن احمد زروق بن

فقال لاحديهما قبرك بعيد فدُفنت بِبُنْبُكْ وقال للاخرى وهي حنّة قبرك بِبايكيد فكان كذلك ومات له خال يوم نزولهم في الدار التي استشهد فيها فقال ادفنوه هنا هو مبارك صالح يدفن معه الصالحون فلما قتل هووأصحابه دفنوا بازائه وزار ناصر الدين ترتلاش يوم نزولهم بها فجعل يتردّد في الموضع الذي قتلوا فيه وينظر يميناو شمالا وارفص فرسه فيه وقال ما اكثر ما في هذه البقعة من فضل الله ولما رأى معدر ذلك قال لابدّ ان يقع شيء عظيم في هذه البقعة فقال لهم ناصر الدين ما هذا الموضع قالو اله ترتلاش ومعناها بالعجميه تستر العظام فقال لهم ما سترت هي العظام الاّ في هذه الايّام واخبرايضا بمقتله ومقتل اصحابه وذلك انهم نزلوا الموضع الذي قتل فيه هووأصحابه قال لهم يُقتل منكم غد سبعة مع ثامنهم فكان كذلك وقال لهم قبل ذلك تاتيكم المغافرة في هذا الموضع فتهزمهم وحلف مولود بن متيلي انه كان يعدّ تلك الايام حتى كملت فجاءت المغافرة ثم قال امّا انا واصحابي فنرجع نحن ونتغدّى بغداء ونشرب شرابا لم يذق أحلى منه ولا اطيب وامّا القاضي عثمان واصحابه فانه يتبع هزيمتهم ويقتلوا منهم كيف شاءوا ولم يرجع الا بعد العشاء فقال له القاضي عثمان هل انا حينئذ اتمثل ببيت ابن الزبير الذي كنت اتمثّل به قال لا قال لِمَ قال لانك

ناصر الدين فتحققوا مكاشفة الولي وسقوط غرم التبيع واخبرني العارف الصوفي المختار بن عمنا المصطفى عن ثقات من تاكنيت انّ وفدا منهم زاروا ناصر الدين فلمّا انصرفوا الى اهلهم قالوا عند من عشاؤنا الليلة قال عند الماحى بن الحسن فاستبعد واذلك لانهم ذاهبون عنه الان وقاصدون اهلهم ثم ركبوا فلما كان في اثناء الطريق غيّمت السماء واظلم الجوّ حتى تحيّروا فرجعوا القهقرى وهم لا يشعرون فلم يزالوا سائرين حتى أواهم الليل الى الحلّة التى منها ذهبوا فنزلوا عند الماحي بن الحسن المذكور وهم لا يدرون فسألوا عن اهل البيت فاذا آل الماحي فتعجّبوا واخبرني ايضا ابن عمنا المذكور عن خالته الصالحة حنة بنت العارف الصوفي على بن الفاضل عن ابيها علي المذكور قال كنت اقراء حزبا من القرآن ، عَمَّ يَتَسَاءَلُونَ ، خاليا حتّى قلت في نفسي لأختبرنّ اليوم هذا الولي بشئ هل يطلع عليه ام لا فكتبت في الارض ، عَمَّ ، ثم اتيت المسجد فصليت في الجماعة وبيني وبين ناصر الدين رجلان فلمّا سلّمنا أشار اليّ فكتب في الارض ، عَمَّ ، فعلمت انه كوشف له بذلك وسألته امّه هل تُدفن معه ام لا قالت بايّ موضع ادفن فيه قال بموضع بعيد حيث الحجارة كثير فدفنت بموضع كثير الحجارة يقال له حجرة سُبَ وسأله خالتاه عن موضع قبريهما ايضا

نحو احدى منخري انفها وصارابيض والا خرسالم فلما كان ذات يوم
اتيا ناصر الدين فسألاه سؤالا مجملا فقالاله هى لمن فقال لفلان
لاحد الخصمين فقالا ماهي قال تنْ تينجرت فمرّ بيده على وجهه
مائلة الى احد شقّي وجهه مشيرا الى هيئة الغرّة في وجه البقرة
فقال الذي له البقرة والله انك لوليّ وحدثنى الامين بن الماح عن ابن
عمّه يَاعَمّوم انّه كان حاضراحينئذ ومن ذلك ما اخبرني به الصالح
التقى الصوفيّ المختار بن عمنا المصطفى انه اخبره رجل صالح من
اولاد أَبيرِ من إيدَ ايهمْ وهواجفَغَ احمد بن ايهمْ قال اعطيت لرجل
تبيعا من البقر زكاة فتركه في بقري فلما كان ذات يوم جاءني رجل
وقال لي وجدت عبيدك الان مع عبيدي يأكلون بقرة من بقرك في
الخلاء فسرت حينئذ ووجدت البقرة المذكورة تبيع الرجل فلمتهم على
ذلك فقالوا والله ما ذبحناه جناية وغشّا ولاكن تدافعت عليه الثيران
فعطبوه فنحرناه فاتيت الرجل فاخبرته بقول العبيد فلم يرضى بذلك
فالتزمت له غرم التبيع فاتّفق ان زرت انا ومالك التبيع ناصر الدين
فسألته ان نختبراه به قال نعم قال فاتيناه فسألناه سؤالا مجملا فقلنا له
يا مقيم الدين ماشأن التبيع قال التبيع الذي تدافعت عليه الثيران حتّى
عطبوه قلنا نعم وكان اذذاك يقال له مقيم الدين وكان يقال له اما منا ثم

صَارْ وهو خال اولاد همّد بَالْ اخوا بْجِنْكَارْ فلمّا قدم على ناصر الدين اخبره بانه استعمل عليهم ذلك الرجل فقال له ناصر الدين استعملته وهو قاتلك فكان الامر كذلك بانه قتله يوم إنجيرِ وسأله معدر بن احمد شلّ عن وقت موته فقال له يوم تحمل على عنقك ولدا لك احبّ اليك من ولدك احمد وكان احمد احبّ الناس اليك فتطوف به في الناس تطلب ما تطعمه لعدمه عندك حتى ترجع ولم تجده فاستبعد الناس ذلك اذذاك لانه من اكثر الزوايا مالا ثم انّه ولد له بعد ذلك ولد فاحبّه حبّا اشدّ من حبّ ولده احمد فاتفق ان الزوايا فُتحت وقُتلت رجالهم فوقع ما اخبر به ناصر الدين فقال معدر هذاهو اليوم الذي اخبرني الولي بقرب اجلي فمات يومئذ وسأله ايضا بابَ احمد بن سيد عن وقت موته او موضعه فقال له متى اجتمعت تَشُمْشَ عند انبراكَ فان اجلك قريب فلم تجتمع تَشُمْشَ قط في ذلك الموضع الأسنة العبّاس فانه جمعهم عنده حينئذ خوف العبّاس المذكور فقال بابَ احمد هذا هو الوقت الذي اخبرني ناصر الدين بقرب اجلي فيه فتوفّي هناك ومن ذلك ما اشتهر وتواتر عند تاندَغَ حتى صار يلهج به الصغير والكبير منهم والذكر والانثى ان رجلين منهم تنازعا في بقرة يقال لها تِنْتِينْجَرْتْ ومعناه بالعربيه ذات الانق لان في وجهها غرّة مستطيلة مائلة

انه كان لتانوف حُبُس علينا فربما نحرت فصيل ناقة وظأرتها مع اخرى على فصيلها حتى وقع في قلبي من ذلك شيء فسألته يوما عن ذلك سؤالا مجملا فقلت له ما اوله صواب ام لا فقال لي صواب فقلت له ماهو فقال الحبس فعلمت انه كوشف له عنه الثالثة اني سمعته في العشية التي قبل موافقة ترتلاس حاجب ثلاث مرات وهومشير بسبابة يده اليُسْرى ووسطاها قابضا الخنصر والبنصر والابهام منها وانا لا اعهده قبل ذلك يحاجب فقال بالله الذي لا اله الا هوانّ الذي نحن عليه لهو الحقّ بالله الذي لا اله الا هوان من مات على ما نحن عليه ليدخلن الجنّة بالله الذي لا اله الا هولَيسلكنّ غد تلك الفرجة منهزمين يعني المغاورة فوقع ذلك كما اخبربه رضي الله عنه وامّا الرابعة المحتملة فانه اخبرني بطلاق زوجة لي كانت في عصمتي اذ ذاك وقال انها طلقت من جهة اللفظ لامن جهة النيّة وحدّثني الفاضل بن المعزوز بن الامين بن الفاضل انه كان جالسا عند ناصر الدين حتى قدم عليهما الفقيه بن محمد بن الفقيه المختار فسارّ ناصر الدين المعزوز فقال له زوجته زوجتك فاستُشهد محمد المذكور بعد ذلك وخاطب المعزوز على زوجته فوقع ما اخبربه رضي الله عنه ومن ذلك انه لما فتحوا سودان شامامَ وقتلوا ملكهم بُرِكْرِكْ استعمل عليهم القاضي عثمان رجلامنهم وهو انطى

فاجابونا الى ذلك حتى قدم اليهم محمود بن عبّل من عند المغافرة فابطل ذلك فاصبحوا متنكرين يريدون الغزو الى عسكرنا فقلنا لهم ما هذا فاعتذروا لنا بانهم يريدون ان يرحلوا اصحابهم هناك فقلنا لهم اتركونا نحي السنّة ونقيم حدود الله ونخدم العلم ونعبد الله ونعمّر لكم البلاد ونعدل فيها ولانتعرّض لكم ولالزناقتكم ولا لاموالكم ولا ملككم بشيء ولم نفعل شيأ ينقم منّا الا انا بايعنا إماما يسوس لنا امر ديننا ودنيانا فقالوا والله لاكان هذا ولا نترككم ابدا فقالا لهم فاذا غدرتمونا وبئس ما خلفتمون فلاتخرجوا للغزو حتى نفصل ولاتقصدوا عسكرنا فاجابونا الى ذلك ووفوا به ثم ركبت انا الى العسكر تذ راوتركت اصحابي عندهم واسرعت في السير فقدمت العسكر ليلا فلم يكن الاريثما نزلت عند اهلي اذ اتاني منير الدين اخو ناصر الدين على فرس شهباء فقال لي اجب اما منا وهو اذ ذاك لم يتسم بناصر الدين وانما يقال له امامنا فسرت معه حتى رهقنا مجلسه العالي فاوّل ما بدانا به ان قال ما قال لكم المجمور بن عبّل اي المحروق بحمر نار الاخرة ابن الرجل الذي يدخل النار معقولا واهل النار كلهم يد خلونها بلا عقل فعلمت ان مخبره بذلك ليس بانسي وانّه كوشف له بذلك لانّي ما اخبرت احدا بالقصّة ولاسبقني احد يخبره بها ولا جئت مع احد يخبر بها والثانية

محمد الكريم بن الفاضل عن شيخه الفقيه العالم المصطفى بن الفراء وقال كان شيخا من العلماء العاملين المتّبعين للسنّة وكان اذا سالته عن شان الاولياء اعرض عنهم ويقول الاولياء هم المتقون ويقرأ الا انّ اولياء الله لاخوف عليهم ولاهم يحزنون الذين امنوا وكانوا يتّقون حتى توهمت ان اعراضه ذلك عدم قبول منه للاولياء حتّى رُحنا ذات يوم بمررنا بدار عسكر الزوايا عند إنتبا شيتْ فلما عاين دار الاحبّة واطلالهم استخفّه الطرب والشوق اليهم وبانت منه الاريحيّة جدّا وانشد ، هذه دارهم وانت محبّ ، ما بقاء الدموع في الاماق . فعلمت انّ اعراضه عن الاولياء قبل لا عن بأس وانما هو نصيحة منه لي صونا علي من الغلو والا فراط في شأنهم فقال لي وقع كثير من العجب على هذا الكثيب اي كثيب إنتبا شيتْ وانشد بلسان الحال ، حدّث حديث الركب إن شئت واصدق ، وَسألته عما عنده في ناصر الدين فقلت له هل شاهدت في ناصر الدين ما يدلّ على ولايته قال نعم شاهدت فيه اربعة امور ثلاثة منها نصّ لا تحتمل التاويل والرابعة محتملة امّا الثلاثة التى لا تحتمل التاويل فاحدُها اني صحبت الشيخ الامين بن الفاضل ومحمد بن بابَ احمد متوجهين نحو المغافرة يلتمسان منهم العافية ليخرجا اهلهما من عسكر الزوايا فاتينا الترارزة فطلبا منهم العافية

عمّا قال له المحجوب بسألني وانا حينئذ لم يخطر ببالي شاءن البتى الذي اخبرني به قبل لطول العهد بـه فقلت لـه جرى بيني وبين المحجوب امور كثيرة حضرت معه الحروب وتعا طينـا الديات ولم اتذكـر هذا الذي تقولون ذكّروني به ثم تحادثوا مليا حتى ظننت انّى تنوسيت لرغبتهم في الولي ثم اقبل ناصر الدين على القاضي عثمان فقـال سَلْه عما قال له المحجوب بسألني والحّ علي وانا اقول لم اتذكّر هذا ذكّروني به ثم قال ناصر الدين سَلْه عما قال له المحجوب قبل وصوله قصر تُـكْبَةَ فتذكّرت القصّة بعينها كلها فعلمت انه هو البتى الذي اخبرني به المحجوب فالتمست الامارتين اللتين ذكر لي في وجهه فاذا التى في انفه وقلت في نفسي كيف ارى التى في اسنانه فكانه كشف له عما في ضميري فتبسّم فرأيت التي في اسنـانه فقلت انه انمـا تبسّم ليريني فقلت لهم ما تسلّون عنه لست بأعلم منكم به فتبسّموا وقلت في نفسي ليت شعري مـا عرب النقـاب الذين ذكرهم لي المحجوب فكانه كوشف له ايضاعما في نفسي وقال لي لايصلّى بالتلثم الا اللمتونيون او قال المرا بطون شكّا في الراوي مشيرا الي ان عرب النقاب هم لمتونة لان شعارهم التلثّم والنقاب ونَصّ الفقهـاء على ان التلثّم في الصلاة مكروه الالمن شعـاره ذلك ورهط ناصر الدين قيل انه من لمتونة ويقرب من هذا مـا اخبرني به الاديب

لاسئلنّ اليوم هذا الولي العالم فقلت له ما علامات الساعة قال خروج
فتى يلتمس إحياء الدين فتقتله المغاربة هووا صحابه فقلت له من اي
الناس قال هومن عرب النقاب فقلت له واين عرب النقاب فاومأ بيده
لجهة القبلة مشيرا بها الى جهة المغرب وذكر لى امارة في اسنانه واخرى
في انفه وهى ميل فيه ثم لماكان في ايام ناصر الدين قصدته زائرا انامع
ركب من إيد يَجَبَ فاتينا عسكر الزوايا ليلا فلم نلبث ان جاءنارجل
فقال أين المختار بن عمر فأفزعني ذلك اذ لامعرفة بيني وبين ذلك
الرجل ولابيني وبين احد من اهل العسكر فقيل له هاهوهُنا فقال
اجب إمامنا ناصر الدين فسرت معه حتى قربت من مجلسه العالي
فمنعني زحام الناس من الوصول اليه فمكثت هناك ما شاء الله حتى
طال بي الوقوف ولم يعبوابي فرجعت الى اصحابي وبتّ معهم فلما كان
من الغد بكرة اتانا ايضا رسول ناصر الدين فقال أين المختار بن عمر
فقيل له هاهو هُنا فقال أجب ناصر الدين فسرت معه حتى غشينا جانبه
العالي وعنده بعض خوّاصه الولي الشهير الماحي بن الفاضل وابن اخيه
نور الدين والشهير محمد بن شيخ الامين بن الفاضل والقاضي
عثمان فهم اذ ذاك راغبون في محادثته جدّا فتركوني مليّا ثم اقبل
ناصر الدين على الشهير محمد بن الامين فقال له سَل المختار بن عمر

كما قال وخطب يوما فقال يا ايها الناس من كان منكم يحب الدنيا فليخرج عن جماعتنا وليقصد حيث شاء واما نحن فلانعمل في امر الدنيا قليلا ولاكثيرا لاقباله على الاخرة والعمل الصالح لها وقال شاهدت بان الدنيا اقصى مدارنا وخطب يوما اصحابه وقال مثلكم كمن اتى سدرة فنبض ما فيها من النبق بالتقط اجودها وترك ارذلها وقال يوما يا أيها الناس انكم تُقتلون وتموتون ويذهب ما بايديكم من الاموال وينهبه العدوّ ولم يبق الا النساء والصبيان فمن كان منكم اذا كان ذلك يجعل يسبني فهوكمن اصابه عطش شديد وسَفّ الملح ولمّا أهدى ناصر الدين قلوبا غلفا وفتح أذانا صمّا وألسنة خرسا اقبلوا على طاعة الله وبايعوه على السنّة دون البدعة لورود ذلك وجاوا مذعنين طايعين فيما زعموا فامدّوا الطلبة بالخيل والابل والسلاح فقالوا نقاتل معكم من قاتلكم ولم يتخلّف عن بيعة ناصر الدين احد ومن عجيب امره ما اخبرني به التقيّ الصالح ابو الحسن على بن المصطفى بن الفاضل الديماني وهو ثقة صدوق معروف بالضبط قال حدّثني رجل من اولاد أبيري من إيدَ أبهمْ اسمه المختار بن عمر وكان نشا في تاجاكانت وكان معهم ايام محاربتهم قال ركبت ذات يوم في أيام تلك الحروب مع الوليّ الصالح المحجوب الجكاني قاصدين نحوقصر تُكَبَة حتى قلت في نفسي

هـاربا فصاح النجيب بالخيل فعلموا انه رأى الملك هاربا فتبعته الخيل فادركـوه وقتلوه فـاجتمعت الطلبة على ان يستعملوا على اهل شامامَ رجلا من كبار كنارْ فابوا وقالواهولاء اقاربنـا ولاكـنْ ناخذ لـكم رجُلا منهم هـوأعدلهم فاستعملوه عليهم وقال ان القـاضي عثمان لما اخبر ناصر الدين بـانه استعمل عليهم ذلك الرجل قال استعملته وهو قاتلك وأحييت السُنّة في تلك البلاد كلها وأقيمت فيها الحدود كما كانت في عهد الصحابة رضي الله عنهم وكان يقول نحن والصحابة يوم القيامة كشبه الغراب بالغراب وكان كثيرا ما يذم الدنيـا فـي خطبته ويعيب الركون اليـا لاصحابه حتى رفضوها واعرضوا عنها واقبلوا على الاخرة الاما قلّ منهم وكان لايقضى امرادون مشورة العلماء وكانت العلماء عنده بمكان يعظّمهم ويوقّرهم وكان ينزل الناس منازلهم ويحبّ الفقراء والمساكين ويعرض عن الاغنياء وكان تضرّه مصافحة العصّاة وربّماورمتْ يده منهـا وجاءه يوما رجل مـن رؤساء الزوايا كـثير الفر متوسّلا بمَتَيْلِيَ ان يصافحه فأعرض عنه لغناه فالحّ عليه مَتَيْلي ان يصافحه بانه اجره فقال له ماه زَهد إمامنا في مصافحته وكان الخضر عليه السلام يلازمه في جماعة ولا يكاد يفـارقه ولمّا شاهد الناس انه يخبرهم بما في ضما ئرهم جعلوا كلما قال كلمة ممّا يأتي انتظروهـا وايقنوا انهاواقعة

حديثها كما حدثني احمد بن الامين قال اتيت ناصر الدين بشاورته بان نغزو شامَامَ نحن معشر اولاد الحاج فقال امهلوهم حتى نقرب منكم لتعينكم قال فقدم علينا الفاضل بن محمد الكوري معه عسكر عظيم قال فرُحنا معه بعدان صلّينا الظهر وارسلنا الى قرية أُوجَجَتْ فأمدّونا بستّين رجلا فبتنا عند نهر بني شامَامَ فقال له اباخ فاتى ملكهم رجل من قومه اخبره بانّه رأى جيشا من البيضاني فارسل في تلك الساعة الى بطريق من بطارقته الذي كان يلي امر البيضاني فاتاه في ثمانية فرسان وقصّ عليه ماذكره الرجل من العسكر وانه قدجاوز باهله البَحْر فقال له كذب الرجل وانا اعرفه جبانا فرجع البطريق الى اهله فلما اصبحنا سرْنا اليه فرأى حركتنا فقال ما أكثر وحش شامامَ اليوم وكان النجيب بن عبد الله مع الطبل على جمل يهدي به الجيش وافبا وراء ناصر الدين قال فلمّا عرض لنا رجاله للقتال خرج على فرسه

اكد عبدلّ واستعمله ناصر الدين عليها وفتحت جُلُبْ على يد الفاضل بن ابي يعدل واستعمل سرمك عليها وكان رجلا صالحا منهم وفتحت بلاد إيستغان واستعمل انجاي سلّ واستعمل على ربو حبيب الله سلّ وفتحت شامامَ على يد الفاضل بن الكوري ومعه اولاد الحاج وستون رجلا من اوججت وقتلوا بُرْكُرْكْ واستعمل القاضي عثمان على شامامَ لمّا انفتحت انطى صار خال اولاد همّد قال اخو أَبْجِنْكَارْ وهو الذي قال ناصر الدين استعملته وهو قاتلك فكان كذلك

محمد بن الامين وهوا بنْ اخي الماحِ والدي عند ظهره وفباءه المختار بن ابي بكر ابن اخت الماحِ وكان يسرّ للماحِ مالا يسرّ لصاحبيه ويسرّ للثلاثة مالا يسرّ لغيرهم علما منه انهم يموتون معه ولا يفشي سرّه ثم شرع ناصر الدين رضي الله عنه في زيارة القبور ولا يزورهم الا في يوم الجمعة ووافق ذلك قول بعض الصحابة ويمرّ بقبر كان الناس يعتقدون فضله فلايلتفت اليه ويجوزلغيره وكان كلما اتى قبرا يذكر مناقب صاحبه ويقول في بعضهم لاتمروا بين يديه فانه يصلي الان كأحمد أكدَ المختار وقد شاهد الاولياء صلاة الصالحين في قبورهم وفي بعضهم هذا القبر لم تأكل الارض صاحبه وصاحب هذا القبر يشفع فيمن جاوره في الدنيا والاخرة ما دام في البرزخ فاذا كان يوم القيامة يحشرون في غير مواضعهم وفي ايامه كانت فتوحات فُتحت فُوتَ على يدي النحوي اديلبي فاستعمله ناصرالدين عليها وفتحت وَنَافَ على يد الفاضل بن ابي يعدل واستعمل عليها سرنكُ وكان رجلا صالحا قد كفّ بصره فرأى في النوم انه يعود اليه بصره وتملك تلك الارض وفتحت بلاديسنغان واستعمل عليها انجاي سلّ واستعمل على ربوا حبيب الله سلّ وفتحت شامَامَ على يد الفاضل بن محمد الكوري[1] وكان من

1. Variante : وفي ايام ناصر الدين كانت فتوحات فتحت فوتَ على يد النحوي بن

قال لولم تنالوا من بركتي لكنت احكما على الشجر واعرضها على البهائم وكان في اثناء ذلك يسمّى نفسه باسماء كلما سمّى نفسه باسم من تلك المسميات بادروا فسموه به فسمّى نفسه سيدنا ثم بامامنا بعد مدّة ثم مشيّع الدين ثم ناصر الدين ثم انّ وجوه الطلبة وعرفاءهم لما راوا رغبة الناس في ناصر الدين واجتماعهم عليه اجتمعوا على بيعته فبايعوه تحت شجرة السَمُرة تأسيًا بالذين بايعوا النبيّ صلّى الله عليه وسلّم تحت الشجرة وقيل انها سَمُرة فقال حين بويع امتازوا اليوم ايها المجرمون يشير بالآية والله أعلم انه لم يتخلّف عن بيعته الامن هومجرم وأرى ان أعرض لأمر شُرْبُبّ بشين مضمومة وراء ساكنة وباء موحدة مضمومة واخرى مفتوحة مشدّدة مُشتقّ من قولهم لكلّ من اتاهم شُرْبُبَهْ وهوامر له ان يفعل فعلا وهوان يصوت بعد ان يرخي شدقيه ويحرّك راسه وهو عند هم من اصوات اهل الحرب يحضوّه بذلك على قتال العدوّ اذا لقيهم فأقول وبالله التوفيق ان ناصر الدين لمّا استوزر ابهم بن احمد وسمّاه القاضي عثمان واستقضى محمد بن حبيب الله والفاضل بن محمد والفاضل بن المختار بارك الله والحبيب بن الحسين وسمّوا محمد بن حبيب الله قاضي المجلس لانه كان يقضي في مجلس ناصر الدين وكان من احظى الناس عنده والذي عند يمينه الماح بن الفاضل وعن شماله

وانه يروى عن كثير من اهل البدَع على وجه الاحتجاج بهم منهم عمران بن حطان الذي مدح قاتل عليّ رضى الله عنه وقال ناصر الدين ايضا رايت ابن ابي الدنيا يعذّب على احاديث وضعها ومصداق ذلك انهم اتفقوا على ان احاديث ابن ابي الدنيا الاشج كلها موضوعة واما ابن ابي الدنيا الذي ليس باشج فيُوخذ من حديثه ويُترك منه ومكث الناس ثلاث سنين وهم عاكفون على ناصر الدين وهو يعظهم موا عظة بليغة تزرف منها العيون وتخشع منها القلوب فكان كما قال الشاعر[1] ، تمنى كل نفس ان تلازم وعظه البيت ، فتاب الناس وخشعوا واقبلوا على طاعة الله والاشتغال بالاخرة عن الدنيا حتى سمّت العامّة تلك السنين سنين التوبة واحبّه الناس حبّاشد يدا ولزموه ويدع الرجل اهله وولده وماله للضياع للزومه ولا يفارقه الناس الا حين يقضي حاجته في الخلاء والزم النساء منازلهن وبيوتهن فلايُرى لهم شخص ولايُسمع لهم صوت واذهب الله ببركته بما كانوا عليه[2] من التحاسد والتباغض والتنافس مع ابناء الدنيا وجعلوا يلتمسون بركته ويرشفون ريقه ويشربون من ماء تمضمض فيه ويأكلون سؤره من الطعام ورُوي انه

1. L'original porte : كما قال فيها الشاعر ?
2. L'original porte : اذهب الله ببركته لما كانوا عليه.

الصادقين صدقهم وأية متيلي اولائك يبدل الله سيآتهم حسنات وأية والد ولكم فيها ما تشتهي انفسكم وأية صبار بن باب احمد لايسمعون حسيسها وهي ايضا أية محمد بن سيد وأية بنت المصطفى علما أم بني ابراهيم بن الكوري غافر الذنب وأية آل اجود بن اجفغ أولئك والفانتين والفانتات وصدرأية ان المسلمين والمسلمات في سائر محلة متيلي وروي ان ناصر الدين لما راى رؤياه هذه اصبح يقصها الناس بعضهم على بعض فلم يبالوا بها وقال لهم كنت اصلي خلف رجال فلا اصلي خلفهم بعد رؤياي هذه البارحة منهم الحاج عبد الله البلحسني ثم قال سبحان الله ما اكثر ما اراني الله من دماء المسلمين واموالهم في ميزان ذلك الرجل وقال من فيهم اشارات ناصر الدين وتوريته انه اشار الى دخوله النار بالحسد ووافق ذلك الحديث اربعة تدخل النار باربع فذكر العلماء بالحسد وروي ان ناصر الدين لما صلى الظهر مع الناس واقبلوا على البخاري وشراحه وذلك ان عادتهم ان يدرسوا صحيح البخاري مع شراحه في رمضان فاسندوا حديثا فقال هذا الحديث موضوع وضعه فلان هذا ووضع يده عليه فقال اني رايته يعذب بسبب ذلك الحديث ومصداق قول هذا ان اباحزم ادعى الوهم عليه وان الدار قطني قال يروى على ثلاثين رجلا تكلم فيهم بالضعف

ثم قصد القاضي مصر لحج بيت الله فوجد فيها وليا اخر فسأله كم يعرف من الاولياء كما سأل الاولين فتبعهما في ذلك حرفا بحرف وقيل في هذا الكتاب غير ذلك وروي من كرامات ناصر الدين ماحدثني به الشيخ محمد الهزي عن ابيه محمد الكور بن أوباك انّ اباه محنض الكور ركب يوما مع خاله محمد سعيد جدنا زائرين ناصر الدين وكانت لمحنض الكور حلة نفيسة كانت مع خاله فسقطت منهما ولم يشعرا بها فلمّا راهقا ناصر الدين تفقدا الحلة فاتيا ناصر الدين ليلا فوجداه قائما يصلي في المحراب فلما سلّم ناجاه محمّ سعيد قال اتيناك زائرين ولا بن اختي حلة نفيسة سقطت منا في الليل وفات محلّ تداركها فادخل يده في جيبه فاخرجها له فعجبت من ذلك وانه أتي يوما بالامين بن الماحي وبلّيل وسيد الامين بن عمر وهم صبية فقال في الاوّل عليكم به ولابدّ ان عليه المعول بعدُ وقال في الثاني انه يحفظ القرآن وفي الثالث ان قلبه أنقى من الرقّ وكان كذلك في الثلاثة فان الامين بن الماحي قاضي البلد وحجّة من حجج الله في ارضه علما وديانة[1] وكان يورد في كل احد آية تناسب حاله فآية محمد بن يديمان هذا يوم ينفع

1. L'isolement insolite de cette dernière phrase résulte sans doute d'une lacune.

الجنّة ويلي الاخر داره في النار على وجه المبادلة بينهما وان منهم من يشفع في العصاة حتى تشتكي النار منه ومنهم من تبنى عليه القبّة فلا يرى حرّ ذلك اليوم ومنهم من يمنع المغفرة والرحمة التى تنزّل في الصّلوات من يليه من الصبّ ومنهم من يمنع الصبّ كله ومنهم من يمنع المسجد بسمّوهم المانعين ومن اياته في كتاب الله كذا وعدا كانتْ أو وعيدا اوغير ذلك من علوم لم يسبق الى مثلها وقد كان قبله من البلد او لياء لهم كرامات كثيرة مثل محمد بن ابي الناس وابيه وجدّه واحمد بن يعقوب وغيرهم واختلف في اصل ذلك الكتاب فقيل ان الشيخ الاجل قاضي شنجيط اتى قرية وَادَانْ لطلب العلم فوجد فيها وليين لهما شأن وبركة فسأل احدهما كمْ يعرف من الاولياء في هذه البلاد فسرد له عددا من الاولياء نحو ثلاث وتسعين فمدّ فيهم ناصر الدين هذا ومحمد بن يديمان واباه وجدّه وابابكر بن مُهُنْض أَش وابابكر بن النجيب والنجيب بن عبد الله وبند كُسعد واحمد بن يعقوب الملقّب ابازيد ومحمد بن يعقوب والعاقل[1] بن محمد وحنبل بن حبيل وابنه الحسن واحمد بن القاسم ومحمد بن احمد واحمد بن ايشر والامين بن خَالِ احمد وغيرهم ثم كتب القاضي الشنجيطي هذا العدد حرفا بحرف شخصا بشخص

1. Variante : العاقب.

الله ان اكبرايات ناصر الدين رضي الله عنه وكراماته اقبال الناس اليه من كلّ وجه بدويّهم وحضريّهم واعرا بيّهم واعجميّهم ورفعه الله من اجل تواضعه له مع ان ذلك البلد لم يكن فيه سلطان ولاوال قط فلاعلم لهم بتقديم احد على احد الاّ انّ ملوكا من السودان كانوا في ارض بعيدة وكانوا يخشون السبي والغارة من اولائك الملوك ويرتحلون الى بلاد بعيدة خوفا منهم وجعلوا العلماء منهم والكفلاء يختبرونه ليعجزوه ويفحّموه فلما وجدوا عنده علم الاولين والاخرين وازداد علما على علمه الاوّل اضعافا مضاعفة وبحرالاساحل له من تاويل الايات والاحاديث وحلّ المشكلات اذعنوا له وانقادوا وكان كما قال بعضهم ان علم علماء الظاهر كنقطة من بحار علم الاولياء وكان اخرما اختبره من علماء البلد القاضي عبد الله ابو محمد الشنجيطي خلا معه طويلا ثم اتى الى بعض تلامذته فقال كيف وجدت الرجل قال وجدته والله بحرا يموج في بدور العلم ثم قال الناس فيه ثلاثة مُفْرِطٌ ومُفَرِّطٌ ومقسط وقليل ماهم ولما اعتقد الناس صدقه فيما يقول جعلوا يسألونه عن امر دينهم ودنياهم واخبر رجالا بعلامات قرب اجالهم ورجالا بما فاتهم من الصّلوات والصوم وما عليهم من التبعات وعدّ خصمائهم يوم القيامة وديارهم في الجنّة والنّاروان منهم من يلي دار الاخر في

بضاعتهم ويملا لهم أوعيتهم ممّا معه وذلك لإنفاقه وورعه ثم يُحسن اليهم بعد ذلك وكانت تحته عفيلة فومه شربا وجما لا وقلّما ياوي فراشها لانه كان صوّاما قوّاما وكانت لناصر الدين مكاشفات عجيبة مشهورة وكان بدء مكاشفاته فيما راوه عنه العدول الثقات انه اورد بير إنَشْبِر في اليوم الموفى عشرين من رمضان مع عبيده لسقي بقره وذلك انهم بادية يظعنون ويحلّون اهل مواشي واكثر مواشيهم البقر وكانت بيراطويلة كثيرا ورّادها ذلك اليوم ولم يصدر عنها الا بعدهدء من الليل فوجد الناس قد صلوا العشآء والتراويح قال فصلّيت بعد العشآء ماشآء الله ان اصلّي ثم اويت الى الفراش لانام فهتف بي هاتف ان قُمْ فصلّ ويقول ليلة القدر خَيْرٌ من الف شهر ثم صليت ما شآء الله وكلّما اريد ان انام يهتف بي ثلاث مرّات قال جدّدت الوضوء فبينما انا بين النائم واليقظان اراقب طلوع الفجر بعدان مثلث نفسي[1] هي اسوا خلق الله اذ كوشف لي عن اهل الجنّة واهل النار واحوال الناس في البرزخ وفي عرصات الاخرة قال كنت كالجودي حين تواضع لله فاستوت عليه سفينة نوح عليه السلام ووافق هذا ما اشهر ابن الحاجب لقوله صلى الله عليه وسلّم التمسوا ليلة القدر في وترالعشر الاواخر من رمضان اعلم رحمك

1. Variante : بعدان صيرت نفسي.

امر الولي ناصر الدين

الحمد لله الذي علم الانسان مالم يعلم وعلم آدم الاسماء كلّها وعلم الخضر من لدنه علما ويخصّ من يشاء لما يشاء وجعل المكاشفة عن الغيوب من كرامات او لياته وجعل العلم علمين علما ظاهرا وباطنا وصلى الله على سيّدنا محمّد الذي اختصه بان يحكم بالظاهر والباطن وجعله اخر النبيين وامام المرسلين ولم يترك بعده كمافال الا المبشّرات وهي رؤيا يراها الرجل الصالح لنفسه اوتُرى له فهي جزء من اجزاء النبوّة امّا بعد فهذه نبذة طلبني بعض الاصحاب ان اضعها في امر الولي ناصر الدين ابي بكر بن أيهم المذكور في كتب اولياء الله المفرّدين الروحانيين وكان رضي الله عنه ابيض اللون جعد الشعر قصيرا اطمس الانف ابحج السافين وكان يعلو وجهه نورسا طع وكان قبل مكاشفته المشهورة صالحانفيا نفاعيبيا مشاركا في جميع الفنون فاق بعض شيوخه وبعض من تنبّه معه وكانت له نفس أبية فاق على اقرانه بها حتى قيل انه اعزّ فتى قومه وكان إذا تجروا او سافروا ارسل معه ضعفاء قومه

الشرفاء وابناء عمّهم لكوانين في الحوض واما إد أوعلي فانهم ينسبون الى علي بن ابي طالب واما إد أبلحسن فهم من تنواجيو ابناء سيد الياس وذلك ينسب الى الحسين واما اولاد أبيير فانهم ممن ينسب الى عبد الله بن جعفر واكثر الزوايا دخل هذه الارض مع الامام ابي بكر بن عامر حين دخلها مجاهدا وهو حميري واكثر جيشه من حمير وفيه غيرهم من الناس من الشرفاء وغيرهم من قبائل العرب ومن جيشه إيد وعيش اهل تاكانت فليسوا من المغافرة ولا من بني حسّان والذي في كتبنا من نسب بني حسّان هوما اناك في كتاب والدي الشيخ احمد بن سليمان وانهم من ذرية عبد الله بن جعفر بن ابي طالب واما عوائدهم التى كانوالا يحيدون عنها فان راس عوائدهم ان يعلّموا صغارهم القرآن قبل كل شيء ثم بعد ذلك مايجب عليهم من فروض الاعيان ان بلغوا ثم منهم من يشتغل بالعلم ويكون دأبه حتى يموت ومنهم من يشتغل بالتكسب بانواعه كلّها من تجارة اوتنمية ماشية او حراثة او مواجرة الى غير ذلك إلّاماحرّمه الله تعلى عليهم فبذلك لا يطلبون به التكسب ولا الغنى ولوادّى ذلك الى دوام ففرهم فهكذا كان دابهم مع الاستقامة في الدين والدنيا وقرى الاضياف وجبر الإبار والحراثة والسلام كتبه سيد محمد بن سلافه الى كمانذ امير الترارز

لما بايع بعض الناس الفاضل بن الكَوْر بن سيد البال وعزم عليه اخوه ان يترك الامر وحلف له على ذلك انعزل[1] عن الناس بطائفتين فكان ذلك ايضًا من توهينهم واختلاف كلمتهم مع ان المغافرة ادرى بالحرب منهم واصبر عليها وادرى بمكا ئدها لانهم كانوا الزوايا لم يحملوا سلاحا ولم يحاربوا قط حتى كثروا وشبوا على ذلك فكان ذلك سببا لغلب المغا فرة لهم فلما تلاشى امر الطلبة وصاروا تحت ايدي المغافرة استوصوا بهم خيرا واجمعوا ان لايعا ملوهم الابما ملتهم لهم قبل المحاربة واجمع امر تَشْمَشَ كلهم انهم لا يحملون سلاحا ولا يثارّون احدا ابدا ولوا خذ اموالهم بل ولوقتل انفسهم وتحالفوا على ذلك ووفوا ولله الحمد بما عاهدوا الله عليه فلم يثارّوا احداو لم يتثارّوا بينهم منذ ذلك اليوم الى الان واما طباعهم فهي ماذكر في شيم الزوايا واما غير تشمش من الزوايا فكثير منهم اصله من حميَر مثل تَنْدَغَ ومَسُّومَ ولَمْتونَ وتَجَكانْت وتاكّاط وتاشدبيت وايدَ كُجُمَلّ واما المدْلش وكُنْتَ وادّغزَيْنُبُ فينسبون الى بنى امية بن عبد شمس من قريش واما ايد والحاج فينسبون الى الانصار وبعض ينسبهم الى حميَر والنسبان متقاربان لان الانصارو حميَر من قبيلة واحدة واما تاكنت فانهم ينسبون الى

1. C'est sans doute الحرب qu'il faut lire ici.

كثير ممّن كان متبرفا في البلاد فلم يزالوا كذلك حتى كان زمان ولي الله ناصرالدين اتفقت كلمتهم ومعهم كثير من الزوايا على بيعته على الجهادواقامة الدين واخذوا السلاح وجاهدوا واستخلصوا ارضهم من السودان التى كانوا اجلوهم عنها منذ ازمنة متعدّدة وفتحوا غيرها من بلاد السودان كبُوتَ وجُلُفْ[1] وايسنغان فاسلم على ايديهم كثير منهم واخذوا منهم الزكاة ودخلوا في بيعتهم الى ان وقعت الحرب بينهم وبين المغافرة فدامت الحرب بينهم وهى سجال بينهم مع ان الزوايا لم تتفق كلمتهم على محاربة المغافرة كتوافقها على حرب السودان لان الفاضل بن بَابَ احمد الذي هو حايز السبق فيهم علما وعقلا لم يوافقهم على محاربة المغافرة لكونهم غير كافرين وتابعه في ذلك بعض الزوايا ولم يتا بعه في ذلك اكثرهم وخصوصا اهله وان اخوته وابناء عمّيه بارك الّ وبوميج من اشدّ الناس تحريضا على حرب المغافرة كغيرهم من بني عمهم ثم لم تزل الزوايا في المحاربة وهي سجال بينهم الى ان توفّى ناصر الدين وبايع الناس اجْفَغَ الامين بن سيد الفال فلما رأوه مَائلا الى المغافرة خلعوه وساركبعض الناس وانعزل عن قومه وأخى المغافرة فكان ذلك اوّل وهن في الزوايا واول افتراق كلمتهم ثم بعد ذلك

1. Les trois points sous le *lam* sont pour la prononciation emphatique de ce son.

أدرار الى القبلة واول من انتقل منهم جد إيد اجبغ وقدم على المدلش في تيرس الى اخرما كتب في شيم الزوا بالمحمد اليد الي وكتاب والدي الشيخ احمد بن سليمان واما اصل نسبهم فالتو نكليون الذين هم اولاد ديمان فانهم من ذرية ابي بكر الصديق صاحب رسول الله صلى الله عليه وسلم القريشي التيمي فان مهنض أمغار الذي هو خامس الخمسة ابن عامر يل بن علي بن يحي بن علي بن يب بن مغمية بن ابي بكر بن سافب بن ابراهيم بن ابي بكر بن موسى بن عيسى بن عمر بن يحي بن سعيد بن ادريس بن عبد الله بن محمد بن عبد الرحمن بن ابي بكر الصديق واما يداج اكد برغه جد ايد وداي فان اصلهم من قريش ثم من بني مخزوم واما إد أيبال يعقوب جد إد اجبغ فانهم شرفاء من ذرية الحسين بن علي بن ابي طالب واما يوفب جد إيد يوفب واهل بارك الله فانه من ذرية عبد الله بن جعفر بن ابي طالب واما كيبية سيرتهم وعوائدهم فانهم كانوا في هذه الارض اهل بادية وحواضر وحراثات واهل سلاح مع ذلك فلما اجلتهم السودان عن ارضهم وسكنوا ارض التل تركوا السلاح وتفرّدوا للعلم والعبادة ولم يزالوا كذلك طول زمانهم في ادرار وكذلك حين رجعوا وسكنوا مع المدلش الى ان انتقلوا عن المدلش وتوطنوا ارضهم الاصلية واتاهم من قومهم

وغيرهم لاكنّي لم تحضر ني الان كتبهم فاكتب لك ما فيها من الانساب
فان كان لك غرض فيما فيها فارسل لي بذلك لاطلبها حتى اكتب لك
ما فيها فاتيك به اوارسله اليك فان كان كماندَ انّما يطلب منا من امر
انساب الناس وحفا ظهم وكيفيّة احوالهم وعوائدهم ومساكنهم من
اوّل امرهم الى الان ماكان من ذلك مولفا ومرسوما في الكتب
فليس عندنا الآ ما ارسلناه الى كمَانْدَ والا ما ذكرناه في كتاب ابن
خلدون ومن معه وان كان يريد منا ان نكتب اليه بكلّ ما تلقيناه من
اوائلنا وسمعناه من اسلافنا فنقول في ذلك ان اول امر تشمش ان
اجدادهم كانوا ساكنين في ارض القبلة وما لكين لها فمنهم اهل
المواشي الذين يذهبون يمينا وشمالا للرعى وطلب الكلاء ومنهم فصور
تحرث الارض وتبني الاخصاص حتى اجلتهم السّودان عنها ووقعت
بينهم وقائع لما تسلطت عليهم السّودان في ارضهم فمنها وقعة إيدَ ونْيكْ
مات فيها ثمانون تونكليّا من اشرافهم وأجلوهم عن ارضهم الى التّلّ
وبعد ذلك بدهر طويل كان من امرهم ما كان من خبر الفريقين الذين
تحاربا وغلب احدُهما الاخر الى اخرما ذكر في شيَم الزوايا لمحمد اليدالي
وكتاب الشيخ احمد بن سليمان وبعد ذلك بدهر طويل وقعت الحروب
بين اهل ادرار وانتقلت اجداد تَشُمْشَ متفاوتين في الانتقال من

والاّ وَالدي الشيخ احمد بن سليمان فاما وَالد فانه الّف كتابا في انساب بعض القبائل وقد اتيتك بكتابه الذي الّف في ذلك مجتمعا لاكنه ليس له ابتداء كابتداء التواليف لانّ اوّله بعد الحمد لله والصلاة على رسول الله ، امّ المختار بن محمد سعيد ، واخره نسب اداَبلحسن وقد بقيت منه ورقة فيها شيء من نسب اولاد ابي السباع وشيّ من نسب السّما سيد وشيّ من نسب ايد يشلّ وناتيك ان شاء الله ان وجدتها في الكتب فانّ رسولي الذي ارسلت الى كتبنا لياْ تيني بما تريد منها لم يجدْهَا ولاكني اظنّ اني ان فتشت عنها كتبنا اجدْها فارسلها اليك اواتيك بها ولم يؤلف في خبر الانساب غير ذلك لاكنّه الف كتابا في كرامات اولياء تَشْمَش وقد ارسلته اليك الان ولولم يكن من خبر الانساب لاكني لما علمت انك تسئل عن تواليف محمد اليدالي ومن الّف في هذا الفنّ احببت ان ارسل اليك كل ما القوا لعله يكون لك فيه غرض واما والدي الشيخ احمد بن سليمان فانه الّف ورقة في نَسَب بني حسّان وقد اتيتك بها واتيتك بتاليف الفه في اوّل امر تَشْمَش ملخصا فيه ما صحّ من امرهم من اوّله الى اخره وتاركا فيه مالم يصحّ وهو اصحّ ما الفّ في امرهم واما غير اهل هذه الارض فمنهم من ذكر بعض انساب المتاخرين كابن خلدون وصاحب الاستقصاء

بسم الله الرحمن الرحيم

وصلى الله على سيدنا محمد وآله وسلم

هذا وانّه من الشيخ سيد محمد بن الشيخ احمد بن سليمان الى كُمانْدا امير الترارزة سلام موجبُه اعلامُك اني اتاني رسول من عندك يريد كتاب الانساب لمحمد اليد الي اوغيره ممن الّفَ في الانساب وانا اقول لك انّ محمد اليد الي لم يؤلّف في الانساب في علمي الاكتابه المسمّى بالحلّة السِيَراء في انساب العرب الاولين وذلك جلّ مافيه من النسَب وهم ذرّية اسماعيل عليه السلام وهم بنو عدنان وذرّية هود عليه السلام وهم بنوقحطان على قول ونسَبَهم الى ان تجاوز ابناء ابناء اصحاب محمد صلى الله عليه وسلم وقد ذكر بعض الانبياء وانسابَهم فيه وانسابَ العرب العاربة وامّا اهل هذا الزمان الاخير فلم يؤلّف كتابا في انسابهم لاكنّه الّف كتابا في امرناصر الدّين امام اهل شُرُبّ وقد ارسلته اليك الان والّف كتابا في شيَم الزوايا وقد اتيتك به ولم نعلم باحد من اهل هذه الارض الّف في انسابهم كتابا الاّ وَالِد بن المصطفى

صاحب المطبعة ومدير الجريدة : اقوست بوردان

نبذة في تاريخ الصحراء الغربية

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, PARIS.

Al-Fakhri. Histoire des dynasties musulmanes, depuis la mort de Mahomet jusqu'à la chute du khalifat abbâside de Baghdâdz (11-656 de l'hégire = 632-1258 de J.-C.). Par Ibn at-Ṭiqṭaqâ. Traduit de l'arabe et annoté par Émile AMAR. In-8 . . . . . 12 fr. »

Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan : I. *Tarikh es-Soudan*. HISTOIRE DU SOUDAN, par Abderrahman ben Abdallah et-Tonboukti. Texte arabe et traduction par O. HOUDAS. 2 vol. in-8. Chacun 16 fr. »

— II. *Tedzkiret en-Nisian fi Akhbâr Molouk es-Soudan*. Texte arabe et traduction, par O. HOUDAS. 2 vol. in-8. Chacun . . . . . 15 fr. »

Nozhet Elhadi. HISTOIRE DE LA DYNASTIE SAADIENNE AU MAROC (1511-1670), par Mohammed Esseghir Eloufrani. Texte arabe et traduction, par O. HOUDAS. 2 vol. in-8. Chacun . . . . . 15 fr. »

LES BERBERS, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés, par Henri FOURNEL. 2 vol. in-4 . 40 fr. »

LE MAROC, DE 1631 A 1812. Extraits de l'ouvrage intitulé *Ettordjemân Elmo'arib 'an douel Elmachriq ou'l Maghrib*, de Aboulqâsem ben Ahmed Ezziâni. Texte arabe et traduction par O. HOUDAS. In-8 . . 15 fr. »

Mohammed Seghir Ben Youssef. *Mechra el-Melki*. CHRONIQUE TUNISIENNE (1705-1771), pour servir à l'histoire des quatre premiers beys de la famille husséinite. Traduit par V. SERRES et M. LASRAM. In-8. 10 fr. »

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française, par Ernest MERCIER. 3 vol. in-8, cartes . . . . . 25 fr. »

QUELQUES TRIBUS DE MONTAGNES DE LA RÉGION DU HABT, par E. MICHAUX-BELLAIRE. 1 vol. in-8 . . . . . 12 fr. »

Mission au Sénégal, par RENÉ BASSET. 2 vol. in-8.

Tome I, fascicule I. ÉTUDE SUR LE DIALECTE ZÉNAGA. . 15 fr. »
— fascicule II. NOTES SUR LE HASSANIA. In-8. . . 7 fr. 50

Tome II. RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES MAURES (*sous presse*).

ANGERS. — IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

LIBRARY OF CONGRESS
0 010 591 662 0